This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

~~NS 30 f 8~~

Vet. Fr. III B. 907

M 50 7 8

CHEFS-D'ŒUVRE

DES

THÉATRES ÉTRANGERS.

VINGTIÈME LIVRAISON.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

CHEFS-D'ŒUVRES

DES

THÉATRES ÉTRANGERS,

ALLEMAND, ANGLAIS, CHINOIS,
DANOIS, ESPAGNOL, HOLLANDAIS, INDIEN, ITALIEN, POLONAIS,
PORTUGAIS, RUSSE, SUÉDOIS;

TRADUITS EN FRANÇAIS

PAR MESSIEURS

AIGNAN, ANDRIEUX, MEMBRES DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE; LE BARON DE BARANTE, BERR, BERTRAND, CAMPENON, MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE; BENJAMIN CONSTANT, CHATELAIN, COHEN, A. DENIS, F. DENIS, ESMÉNARD, GUIZARD, GUIZOT, LA BEAUMELLE, LEBRUN, MALTE-BRUN, MENNÉCHET, LECTEUR DU ROI; MERVILLE, CHARLES NODIER, PICHOT, ABEL RÉMUSAT, MEMBRE DE L'INSTITUT; CHARLES DE RÉMUSAT, LE COMTE DE SAINTE-AULAIRE, LE COMTE ALEXIS DE SAINT-PRIEST, JULES SALADIN, LE BARON DE STAEL, TROGNON, VILLEMAIN, MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE; VINCENS DE SAINT-LAURENT, VISCONTI.

A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES ŒUVRES DE SHAKSPEARE ET DE SCHILLER,

AU PALAIS-ROYAL.

M. DCCC. XXIII.

CHEFS-D'ŒUVRE

DU

THÉATRE ANGLAIS.

THOMSON, OTWAY, GOLDSMITH.

TOME IV.

A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES ŒUVRES DE SHAKSPEARE ET DE SCHILLER,

AU PALAIS-ROYAL.

M. DCCC. XXIII.

LIBRARY OF THE TAYLOR
UNIVERSITY
11 MAR. 1927

TANCRÈDE ET SIGISMONDE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR JACQUES THOMSON.

NOTICE

SUR THOMSON

ET SUR LA TRAGÉDIE

DE TANCRÈDE ET SIGISMONDE.

Un avantage de cette collection des chefs-d'œuvre du théâtre anglais, c'est de faire passer en revue presque tous les littérateurs célèbres d'Angleterre. Il en est peu qui ne se soient essayés à la poésie dramatique. Plusieurs y ont médiocrement réussi; mais on éprouve toujours quelque curiosité à suivre les traces qu'un homme distingué a laissées dans une route qui n'est pas la sienne. Ses méprises nous apprennent à mieux connaître son génie; surtout dans une littérature où les idées sur l'art dramatique étant beaucoup moins fixes, et ayant moins d'autorité que chez nous, ont laissé le champ bien plus libre à la variété des esprits et des conceptions. Milton, Dryden, Addisson, Gay, Goldsmith, Gray, Steele, Fielding, figurent dans la galerie des auteurs dramatiques anglais;

l'illustre chantre des saisons lui prête aussi l'éclat de son nom.

Jacques Thomson naquit en 1700 à Ednam, dans le comté de Roxburgh en Écosse. Son père était le pasteur du lieu, homme fort estimé dans tout le canton pour sa piété et son zèle à s'acquitter de ses devoirs. Le revenu d'un ministre de campagne, en Écosse, n'est pas considérable, et ne suffisait guère à élever neuf enfans. Le pasteur d'une paroisse voisine prit en amitié le jeune Jacques Thomson, reconnut en lui des dispositions rares, veilla à sa première éducation, et lui fournit des livres.

Il fut ensuite placé dans une école à Jedburg, lieu dont il a pris plaisir de rappeler le souvenir dans son poëme de *l'Automne* (1). Il ne s'y montra pas supérieur à ses condisciples dans leurs communes études; mais, tout enfant qu'il était, il se plaisait à faire des vers, pour les montrer à son protecteur et à sir William Bennet, homme aimable, spirituel, connu par d'agréables poésies, qui se plaisait à encourager

(1) *Pure parent stream,*
Whose past'ral banks first heard my doric reed
With sylvan lied, thy tributary brook.

la verve naissante du jeune poëte, et l'attirait chez lui pendant les vacances. Cependant Thomson connaissait si bien la valeur de ses puérils essais, que régulièrement, le premier jour de chaque année, il jetait au feu tous les vers de l'année précédente.

De cette école, il fut conduit à Édimbourgh. Il y était à peine depuis deux ans, lorsque son père mourut. Sa mère, qui se nommait Hume, engagea son petit domaine, et vint avec sa famille s'établir à Édimbourgh. Elle y vécut assez long-temps pour jouir de la gloire de son fils. C'était une personne d'un esprit peu commun, d'une imagination vive et d'une piété exaltée.

Son dessein, et l'opinion de ses amis, étaient que Thomson suivît la carrière qu'avait honorablement parcourue son père. Il s'appliqua donc aux études de théologie, sous la direction d'un savant et respectable professeur, le docteur Hamilton. Un jour il chargea le jeune Thomson de développer le sens et les beautés d'un psaume. L'élève en fit une paraphrase si poétique, et d'un langage si élevé, que le professeur, après lui en avoir fait compliment, ajouta avec un sourire, que si réellement il se

destinait au ministère évangélique, il fallait qu'il se mît un peu plus à la portée du vulgaire; qu'il se tînt en garde contre son imagination, et s'accoutumât à ne pas considérer les choses saintes par leur côté poétique et profane.

Cet avertissement lui donna quelques doutes sur sa vocation. Elle avait été sincère, comme on pouvait l'attendre d'un jeune homme dont l'éducation avait été toute pieuse, et qui, autour de lui, dans sa famille, n'avait vu que de religieux exemples. Mais chaque jour il se sentait porté avec plus d'attrait vers la poésie. Les esprits étaient alors fort tournés vers la littérature. Pope brillait de toute sa gloire. Addisson venait d'attirer l'attention de l'Angleterre sur les beautés de Milton encore trop négligé. Ce mouvement poétique se faisait sentir jusqu'en Écosse, où déjà tant de lumières commençaient à se répandre. Cependant Thomson n'y trouvait pas les encouragemens nécessaires à son talent. Précisément parce qu'il imprimait déjà à ses faibles essais un caractère original, qu'il les revêtait de couleurs nouvelles, les gens qui n'étaient que critiques n'en découvraient pas le mérite et le charme. Ce qui s'écartait de leurs

admirations accoutumées, des formes poétiques auxquelles ils avaient attaché l'idée de convenance, leur semblait pêcher contre le goût. Il faut souvent que le génie se fasse à lui-même son public ; parfois il révèle à ses contemporains leurs propres penchans, qu'eux-mêmes tiennent encore enchaînés sous une autorité factice et de convention ; parfois on commence par blâmer ceux qui secouent un joug dont soi-même on sent le poids et l'ennui sans vouloir se l'avouer.

Sur un plus grand théâtre, où les idées circulent plus rapidement, où les opinions ont plus de hardiesse, parce qu'elles peuvent plus facilement recruter des partisans, les nouveautés du talent se trouvent plus au large. Thomson vit bien que le séjour de Londres lui convenait mieux que celui d'Édimbourgh.

Il s'y rendit, en prenant pour prétexte l'invitation d'une dame, amie de sa mère, qui, sans être en position de lui être utile, avait cependant conseillé ce voyage.

Il arriva à Londres muni de quelques lettres de recommandation ; il les portait enveloppées dans son mouchoir. Dès le premier jour, comme il traversait les rues avec la curiosité

gauche d'un nouveau débarqué, sa poche fut vidée par un filou, et il se trouva dans cette grande ville sans amis, sans patrons, sans argent, et même sans souliers.

Cependant il se hasarda à aller voir M. Forbes, membre du parlement et depuis lord président de sessions, qu'il avait un peu connu en Écosse et à qui il avait montré quelques-uns de ses vers. Il en fut bien reçu, et, grâce à lui, fit connaissance avec d'autres personnes qui s'intéressèrent à lui. Le premier de ses protecteurs et de ses amis fut le poëte Mallet, qui était alors instituteur des enfans du duc de Montrose.

Sa seule ressource pour vivre était son poëme de *l'Hiver* qu'il avait apporté d'Écosse. Mais, jeune et inconnu, il ne pouvait trouver à vendre des vers si peu recommandés. Enfin, le libraire Millar se laissa persuader de les acheter; il les paya à bas prix, et trouva d'abord que c'était encore trop cher, car le poëme restait ignoré et sans débit dans sa boutique; jusqu'à ce que M. Whattey, homme alors assez connu dans le monde littéraire, ayant jeté par hasard les yeux sur l'œuvre du jeune poëte,

en fut si enchanté, qu'il s'en alla partout célébrer ses louanges. Ainsi commença la réputation de Thomson. Il obtint aussi les suffrages et la bienveillance d'Aaron Hill, dont le nom avait encore plus d'autorité dans les lettres. Il était si pauvre et si dénué d'appuis qu'il recevait avec une reconnaissance bien humble les moindres marques de bonté.

Le poëme de *l'Hiver* était dédié à sir Spencer Compton, qui, peu sensible à cet honneur, négligea complétement l'auteur. Quelques vers satiriques que Hill inséra dans un journal contre l'indifférence des grands pour les hommes de talent, semblèrent un reproche à sir Spencer, et il donna vingt guinées à Thomson. Voici comme celui-ci rendit compte à Hill de la magnificence de son Mécène. De tels détails ont de la curiosité, comme témoignage des mœurs; ils montrent quelles relations avaient entre elles, il y a un siècle, les diverses classes de la société en Angleterre.

« Je vous ai écrit l'autre jour que j'avais vu » sir Spencer samedi matin. Quelqu'un, sans » m'en prévenir, lui avait parlé de moi. Il ré- » pondit que je n'étais jamais venu le voir.

» Alors on lui demanda s'il lui serait agréable » que je me présentasse chez lui. Il répondit » qu'oui ; on me donna donc une lettre d'in- » troduction. Sir Spencer me reçut avec ce » qu'on appelle des manières polies, me fit » quelques questions sur des lieux communs, » et me donna vingt guinées. Je ne manquai » pas de répondre que ce présent avait plus de » valeur que mon ouvrage, et que j'en devais » avoir obligation à sa générosité plutôt qu'à » mon mérite? » Il semble qu'en France, les inégalités sociales étaient alors moins marquées: Nous ne nous figurons pas Voltaire, qui à la même époque entrait dans la carrière, recevant, dans la main, une charité de vingt louis pour une dédicace famélique.

Ainsi ce ne fut pas tout d'un coup qu'on apprécia la poésie de Thomson : sa manière était nouvelle; elle étonna d'abord le public, et il fallut que l'autorité des hommes de lettres vînt encourager les admirations timides. Pope ne fut pas le dernier à rendre hautement témoignage pour le talent de Thomson.

Bientôt les éditions du poëme de *l'Hiver* se succédèrent rapidement; bientôt l'auteur de-

vint répandu et recherché dans le grand monde. Sa réputation naissante inspirait le désir de le connaître, et son caractère facile, sincère, bienveillant, le faisait aimer. Il reçut surtout un accueil empressé de la comtesse de Hertford, qui se piquait de bel esprit et faisait des vers. C'est à elle qu'il dédia le chant du *Printemps ;* mais elle cessa bientôt de lui montrer les mêmes bontés. Elle avait coutume d'emmener avec elle à la campagne quelques hommes de lettres. Thomson, honoré de cette faveur, aima beaucoup mieux rester à boire et à converser avec lord Hertford et ses amis, que d'aider la comtesse à faire des vers. Aussi sa disgrâce ne tarda guère. Il forma des liens plus durables avec le lord chancelier Talbot, homme que ses vertus plus encore que sa position avaient entouré de la publique estime. Ce fut le docteur Rundle, depuis évêque de Derry, en Irlande, qui, s'étant fort attaché à lui, l'introduisit dans la maison du chancelier.

La position de Thomson se trouva ainsi rapidement changée ; il était maintenant connu, admiré, et avait pris place presque au premier rang des poëtes. L'année d'après, en 1727, il

publia le chant de *l'Été*, et en 1728 le chant du *Printemps*. Mais ce fut en 1730 seulement que parut *l'Automne* dans une édition qui réunissait les quatre *Saisons* et l'hymne que Thomson leur donna pour épilogue ; hymne religieux et tout plein du souvenir des psaumes. A l'imitation du roi prophète, il appelle la nature entière et la variété des saisons en témoignage de la gloire et de la puissance de Dieu. Ses vers sont animés d'un sentiment sincère et élevé. C'est rehausser la poésie descriptive que d'en faire l'expression des sentimens qu'excite la contemplation de la nature, plutôt que la copie ingénieuse des objets. Peut-être même n'y a-t-il que cela, dans les vers descriptifs, qui soit de la poésie.

Il imprima par le poëme des *Saisons* un sceau durable à sa renommée. Les critiques anglais les plus sévères placent Thomson très-haut. « Chez lui, dit Johnson, la pensée et » l'expression sont originales. Le vers non rimé » de Thomson n'est pas plus celui de Milton, » que les vers rimés de Prior ne sont ceux de » Cowley. Le nombre, la coupe, la diction, » tout vient de lui ; rien n'est copié, rien n'est

» imité. Il a sa manière de penser à lui, et c'est » celle d'un homme de génie. Le regard qu'il » jette sur la nature et sur la vie n'appartient » qu'à l'œil du poëte. Ce regard distingue dans » tout ce qui s'offre à lui l'aspect qui peut » charmer l'imagination, et son âme embrasse » l'ensemble de ce qui est vaste, sans négliger les » détails. Le lecteur des *Saisons* s'étonne de » ne pas avoir encore vu ce que lui montre » Thomson, et de n'avoir pas éprouvé ce qu'il » éprouve.

» Ses descriptions des vastes scènes et des » grands effets de la nature nous la déploient » dans toute sa magnificence, soit terrible, » soit riante. La gaieté du printemps, la splen- » deur de l'été, la tranquillité de l'automne, » l'horreur de l'hiver, s'emparent tour à tour » de l'esprit. Le poëte nous conduit suc- » cessivement parmi les apparences diverses » qu'offrent les vicissitudes des saisons, nous » fait si bien partager son propre enthousiasme, » que notre imagination se remplit de ce qu'il » décrit, et que notre sentiment s'échauffe de » sa chaleur. »

Johnson remarque judicieusement aussi que

le vers non rimé, dont il n'était point partisan, et qu'il a presque blâmé dans Milton, convient particulièrement à la poésie descriptive, et la préserve un peu de la monotonie et de la diffusion.

A la même époque, Thomson publia aussi un poëme à la mémoire de sir Isaac Newton, qui venait de mourir. Il est plus long et plus technique que l'épître de Voltaire à madame du Châtelet qui n'a paru que long-temps après, mais il est rempli de beautés du même genre. Ce ne sont point des louanges emphatiques et vagues; Thomson avait étudié les découvertes de Newton et les avait comprises avant de les chanter.

Il fit paraître encore en 1727 un poëme intitulé : *Britannia*. Le commerce était à cette époque animé d'un vif ressentiment contre l'Espagne, dont les corsaires avaient couru sur les bâtimens anglais. Thomson se rendit l'interprète de ce patriotique sentiment. Son poëme est une invective contre le ministère, qui se montrait trop peu sensible à l'honneur national outragé. Ce fut ainsi que Thomson annonça la vocation anti-ministérielle à laquelle il devait être fi-

dèle presque toute sa vie. Dans un gouvernement libre, lorsque, descendant vers une région plus positive, la poésie prend une couleur politique, l'opposition est peut-être plus en harmonie avec elle que la louange. Un esprit tourné à l'idéal, qui ne sait pas les difficultés pratiques des affaires; qui se sent destiné à ne jamais répondre de rien; qui, par état, doit confondre les temps et voir l'avenir dans le présent; qui est plus touché du beau que de l'utile; qui, pour lui-même, a besoin de l'indépendance, et vit dans une noble insouciance de ses propres intérêts, semble en effet plus appelé à faire de beaux vers que le poëte protégé et pensionné.

Ce fut en 1729 que Thomson fit jouer sa tragédie de *Sophonisbe*. Elle avait excité une attente générale, et le beau monde était si empressé de connaître une tragédie de l'auteur des *Saisons*, qu'il se porta en foule aux répétitions. Le prologue était de Pope, qui avait voulu donner cette marque d'intérêt à son jeune ami; cependant, comme il se sentait peu en verve, il ne le finit pas, et l'on raconte que les derniers vers sont de Mallet.

L'effet ne répondit pas aux espérances qu'on

avait conçues. Les vers semblèrent beaux, les sentimens nobles, la marche sage; mais on sortit du théâtre comme on aurait pu faire d'une lecture morale.

Il régnait alors une grande analogie de goût, une conformité presque complète d'idées entre la France et l'Angleterre. Le siècle de Louis XIV exerçait son autorité au delà du détroit, d'autant mieux que les deux nations vivaient en paix et sans jalousie. Pour parler notre langage nouveau, le classique avait triomphé du romantique; on n'avait pas cessé d'admirer Shakspeare, mais c'était Racine qu'on imitait. Addisson avait composé *Caton* dans le plus rigoureux système des unités. Thomson, dans sa préface, copie avec respect la préface d'*Iphigénie*, et proteste qu'il ne pourrait mieux dire en faveur des règles. Ce qu'il y a d'assuré, c'est qu'*Iphigénie* se présente, comme exemple classique, avec une toute autre puissance que *Sophonisbe*. Ce sujet est peu favorable; quand on le laisse dans sa nudité, il offre une situation intéressante, mais sans progrès dans l'action. Thomson paraît n'avoir pas eu le génie du théâtre, ni cette sorte d'imagination féconde qui crée les personnages

et les fait agir. Il est stérile, et n'a rien ajouté aux sujets qu'il a choisis. Le drame lui sert seulement de cadre pour des sentimens élevés, purs, et surtout patriotiques, car c'était là son thème favori; il y revient sans cesse, et même lorsqu'il n'y a pas volonté expresse de faire des allusions, le whig perce partout.

Thomson interrompit bientôt ses travaux littéraires pour accompagner M. Charles Talbot, fils aîné du chancelier, dans ses voyages sur le continent: ce fut le temps le plus doux de sa vie. Il parcourut la plus grande partie de l'Europe, séjourna dans les capitales, observa tout avec son heureuse et poétique disposition, fit ample provision et d'images et de pensées. Son jeune compagnon de voyage était d'un commerce agréable et d'un esprit distingué. Thomson menait, avec lui, une vie commode et remplie de jouissances, sans avoir à s'inquiéter du lendemain, sans aucun souci à prendre des choses matérielles.

Ce fut dans ce voyage qu'il conçut un poëme, dont il espéra plus de gloire que d'aucun de ses ouvrages, parce qu'il y travailla avec plus de goût et d'amour qu'à tout autre. Le spectacle

des autres pays, l'observation de leurs gouvernemens absolus et sans garanties, l'aspect de cette Italie, si grande par les souvenirs, si nulle dans le présent, lui inspirèrent l'idée de célébrer les bienfaits de la liberté, son histoire chez les différens peuples, leur déclin concourant toujours avec sa décadence; de dire comment elle naquit chez eux, et comment elle y a fini; comment elle se conserve, et comment elle se perd lorsqu'on en abuse. Un autre sentiment l'animait encore en traitant ce sujet. On était alors sous le ministère de sir Robert Walpole. Une domination si entière sur la chambre des communes, dont il avait fait l'instrument docile de son pouvoir, les moyens surtout qu'il employait pour se maintenir et pour gouverner, avaient excité les inquiétudes des amis de la liberté, et les clameurs de presque toute la nation. Thomson joignait donc au juste orgueil que faisait naître en lui la constitution de son pays, la crainte qu'elle ne fût faussée et dénaturée de manière à n'être plus qu'un vain semblant. Johnson, se moquant un peu de cette patriotique sollicitude, assure que la liberté ne courait alors aucun danger, et que personne n'avait à se plaindre d'en manquer.

La chose est possible; car, en Angleterre, les deux chambres sont loin de former l'unique garantie des droits. Mais s'il ne se trouvait jamais que des gens pareils à Johnson, invariablement rassurés sur la liberté, et qui n'ont d'entrailles que pour le pouvoir, il est probable que les gouvernemens feraient de rapides progrès vers l'autorité absolue. C'est parce qu'il se rencontre des hommes inquiets, et trop inquiets sur la liberté, qu'on parvient à la conserver. Il faut qu'elle puisse être défendue avec jalousie, avec méfiance, par ceux que leur caractère ou leur position appelle à envisager les affaires sous cet aspect.

De telles controverses politiques, quelque élevées qu'elles puissent être, sont cependant bien positives et bien terrestres pour la poésie; Thomson se méprit sans doute en choisissant un tel sujet, tout cher qu'il était à son cœur. Johnson triomphe assez de l'oubli où tomba le poëme de Thomson. « La *Liberté*, dit-il, ap-
» pela en vain ses adorateurs; elle ne put leur
» faire lire ses louanges, ni obtenir une récom-
» pense à son panégyriste. Son éloge fut con-
» damné à être couvert de poussière, et à servir

» d'asile aux araignées. Aucune des productions » de Thomson ne fut aussi peu recherchée. »

Un homme grave, après avoir un jour parlé des défauts d'un livre qui venait de paraître, termina en disant : « C'est au reste un » jugement bien frivole, car je ne l'ai pas lu. » Et ce dernier trait renfermait la critique la plus acérée. Johnson en agit de même avec le poëme de *la Liberté*. Il raconte qu'il avait essayé de le lire dans sa nouveauté, sans y pouvoir réussir, et que depuis, n'ayant jamais eu le courage d'y jeter les yeux, il ne peut en parler avec connaissance. Ce dédain est sévère : le poëme de *la Liberté* est, il est vrai, assez monotone, mais il y a de fort beaux vers ; les sentimens en sont nobles et naturels ; le ton, les pensées n'ont rien de déclamatoire ni d'exagéré. Thomson était un ami sage de la liberté. Ce sont les lois, la justice, la dignité de l'espèce humaine, qu'il aime et qu'il demande. Il n'est point ennemi sombre et envieux d'un pouvoir auguste exercé dans l'intérêt des peuples. Peut-être une traduction de ce poëme, tout ennuyeux que le déclare Johnson, ne serait-elle pas aujourd'hui sans intérêt, du moins pour ceux aux yeux de qui les opinions

de Thomson sont un préjugé favorable. Il y a, dans le quatrième chant, un tableau rapide de l'histoire d'Angleterre qui nous a semblé fort beau dans ce genre peu poétique. C'est le même ton et la même marche d'idées que dans les morceaux historiques de *la Henriade*. Un passage plus curieux pour nous, c'est la peinture vive et sentie du siècle de Louis XIV, présentée avec autant d'admiration et de complaisance que pourrait le faire un Français. Le grand roi même, après quelques paroles sévères sur son despotisme, son amour de la guerre, et son vain orgueil, reçoit l'hommage de cette muse étrangère. L'ordre établi en France, les monumens de son règne, la protection accordée aux lettres et aux arts, sont vantés avec une fraternité assez rare chez nos vieux ennemis.

Pendant que Thomson travaillait à son poëme, il perdit le jeune compagnon de son voyage, qui mourut peu après leur retour en Angleterre. Ce fut pour lui un grand chagrin, bientôt suivi d'un coup plus rude encore. Le chancelier, son noble protecteur, survécut peu à son fils. Thomson consacra à sa mémoire un poëme, où les vertus austères et la douceur de

caractère de cet homme d'état sont dignement célébrées. Nonobstant l'unité ministérielle, lord Talbot était l'espoir et la consolation du parti nombreux qui trouvait lourd et honteux le joug de sir Walpole. Il avait récompensé les soins que Thomson avait donnés à son fils, en lui accordant une place modeste, mais qui convenait à sa façon de vivre, indolente et ennemie de la contrainte. Lord Hardwicke, successeur de lord Talbot, lui aurait volontiers conservé cet emploi ; il aurait eu honte d'enlever à un des poëtes les plus distingués de l'Angleterre la seule ressource qu'il eût, et cela parce qu'il ne faisait pas des vers ministériels. Mais Thomson, soit fierté, soit abattement causé par la mort de son digne patron, soit insouciance, ne voulut pas faire une démarche pour conserver sa place. En vain ses amis l'en pressèrent, en vain lord Hardwicke attendit long-temps avant de le remplacer, rien ne put le décider, et il retomba ainsi dans le dénuement.

Cela le fit travailler un peu davantage. Il ne perdit ni son courage, ni la douce égalité de son caractère. Son libraire, ceux de ses amis qui étaient riches, le tiraient d'embarras, répon-

daient pour lui, et il ne se trouvait pas malheureux. Une fois entr'autres l'acteur Quin vint à son secours, et lui prêta la somme nécessaire pour ne pas être arrêté pour dette.

En 1738, il donna au théâtre la tragédie d'*Agamemnon*. Elle eut peu de succès et fut plutôt endurée qu'applaudie. Pope était venu à la première représentation pour protéger, de sa présence, la tragédie d'un homme pour lequel il professait beaucoup d'admiration ; il reçut un grand accueil du public, mais cela ne procura point d'applaudissemens à la pièce. L'auteur était à la galerie, animant les acteurs du geste et de la voix, et se faisant si fort remarquer, que ses amis furent obligés de lui conseiller plus de calme. Il sortit de là harassé et tellement en désordre, qu'il fut obligé d'aller réparer le désordre de sa toilette avant d'aller au souper où on l'attendait.

Les tragédies mythologiques n'ont jamais été beaucoup du goût des Anglais ; d'ailleurs le sujet d'*Agamemnon* est peut-être un de ceux qui s'accommodent le plus difficilement à notre scène moderne. Ce meurtre du mari par la femme, sans autre motif que l'adultère, semble avoir

besoin de toute la barbarie du théâtre primitif. Il faut que ce soit le rude et simple accomplissement de la destinée, plutôt que le développement de passions qui exciteraient le dégoût plus que l'intérêt. Il y a toujours dans nos tragédies empruntées au théâtre grec une sorte de contradiction. Pour nous accommoder à nos idées, pour être nous-mêmes, il est presque indispensable de rendre à l'homme son libre arbitre, d'établir le combat entre ses devoirs et ses passions, de montrer la transition du bien au mal; alors les événemens du drame, au milieu de ces nuances de sentimens, de ces agitations de la conscience, présentent parfois un aspect plus cruel, plus immoral, plus indécent que lorsque l'homme est l'instrument du destin. Ainsi Eschyle, dans sa rudesse, est assurément le poëte qui a traité avec le plus de pudeur la mort d'Agamemnon. L'hypocrisie continue de Clytemnestre, que le chœur dénonce d'une manière terrible mais obscure; l'absence d'Égyste qui ne paraît qu'à la fin, écartent du théâtre l'ignoble spectacle de leurs amours. M. Lemercier a bien senti que c'était la diffi-

culté du sujet, et a mis tout son esprit et son talent à masquer cette rebutante familiarité entre la reine et son séducteur. Au contraire, Thomson a été entraîné, par son penchant habituel, à faire de Clytemnestre la femme la plus repentante, la plus agitée, la plus entraînée par sa faiblesse; de sorte qu'un si horrible crime, et des sentimens si délicats offrent un contraste plus choquant qu'aucune de nos tragédies mythologiques modernes, où les passions sont de notre temps, quand les actions appartiennent aux temps féroces de l'idolâtrie.

Cette tragédie n'aurait été pour Thomson qu'une faible et passagère ressource. Il trouva un meilleur secours dans les bontés du prince de Galles. Par un penchant assez naturel, ou une politique assez bien entendue, cet héritier présomptif de la couronne s'était déclaré l'ami des hommes de l'opposition, et recherchait la popularité. Lord Lyttleton, dont surtout il écoutait les conseils, et qui avait fait de lui le patron des gens d'esprit, lui présenta Thomson. Le poëte, dans son habituelle incurie, n'avait sollicité ni la faveur du prince, ni la protection de lord Lyttleton; il répondit

gaiement, lorsqu'il fut interrogé sur sa situation, qu'elle était en effet plus poétique que par le passé. Le prince l'accueillit avec une extrême bienveillance, et lui assigna une pension de cent livres sterling par an.

Mais la protection du prince de Galles était un motif de plus pour être dans la disgrâce du ministère, qui ne s'intimidait nullement devant cet auguste opposant, et employait même contre lui l'action de l'autorité royale. Thomson venait de faire une nouvelle tragédie, il la présenta au théâtre. Il y avait peu de temps qu'un bill avait statué qu'aucune pièce ne pourrait être représentée sans licence de l'autorité; car, en Angleterre, pour qu'une chose ne soit pas permise, il faut qu'une loi formelle l'ait défendue. Le premier exemple d'interdiction s'appliqua à la tragédie de *Gustave Vasa* de M. Brook, que le public dédommagea par une abondante souscription. La seconde pièce de théâtre interdite fut *Édouard et Éléonore*, de Thomson. Les biographes, et même Johnson, assurent qu'on ne peut trouver dans cette tragédie aucun motif d'en proscrire la représentation. On voit bien que les mœurs anglaises

ne sont pas faites à la censure. En France, où l'on a une longue habitude de ce genre de précautions, nous ne nous étonnerions pas que la police dramatique s'offensât d'allusions aussi directes et aussi visibles. Nous sommes accoutumés à laisser les ministres traiter les attaques contre leur administration comme des atteintes au bon ordre et à l'intérêt de l'état. Ainsi, dès la première scène nous verrions tout de suite que la tragédie d'*Édouard et Éléonore* n'était pas jouable.

La scène est en Syrie, à la croisade. L'armée anglaise commandée par Édouard, prince royal et héritier de la couronne, a été abandonnée par les autres armées européennes. On délibère sur le parti qu'on doit prendre. Le comte de Gloster s'exprime en ces termes :

« Vous savez, monseigneur, que je n'ai ja-
» mais été l'ami de cette croisade. Mon opinion
» n'a point changé ; elle est prononcée plus for-
» tement encore pour la paix. Je n'insisterai
» pas sur l'abandon où nous laissent les autres
» puissances de l'Europe, mais je parlerai de
» l'état de notre malheureuse patrie. Contem-
» ple-la, Édouard, avec un regard filial, et dis-

» moi si c'est le moment de la jeter dans de
» telles aventures; contemple-la, ébranlée par
» de profondes commotions, malgré l'appa-
» rence trompeuse et superficielle du repos.
» Contemple-la, saignante encore de la guerre
» civile, épuisée, affaissée, pressurée par des
» impositions illégales, en proie aux fraudes
» des prêtres, des imposteurs d'Italie et de cette
» insatiable cour de Rome. En outre, qui sait
» de quels mauvais conseillers le trône peut
» être entouré ? Dans un temps désordonné
» tel que le nôtre, où tout incline vers une
» liberté déréglée, un pas fait vers le pou-
» voir arbitraire, un nouvel et audacieux at-
» tentat, peut-être même la plus légère infrac-
» tion à nos chartes, pourrait élever une tem-
» pête parmi cette nation encore toute trou-
» blée. Revenez, mon prince; vous avez une
» fois sauvé votre père de ses ennemis, sauvez-
» le de ses ministres. »

Plus loin, Gloster engage le prince à préserver la faiblesse du roi, son vieux père, des piéges, où l'entraînent de vils et funestes flatteurs. Il lui prescrit la noble tâche de fonder sur de solides bases une liberté bien réglée, et

de donner ainsi à l'Angleterre le repos, le bonheur et la gloire. « Un fils n'a-t-il pas plus de » droits, dit-il, à être admis dans le cœur et » dans les conseils de son père, que ceux qui, » étrangers à ses intérêts, trafiquent de son » honneur? »

On voit que les allusions étaient manifestes; et que, selon une plaisanterie ministérielle qui fut alors répétée, l'auteur avait pris une *liberté* qui n'était pas de *saison*. Aussi les censeurs n'hésitèrent point à défendre la pièce. Elle leur parut même si coupable, que, peu de temps après une tragédie d'*Arminius* leur ayant été présentée, ils la refusèrent sans la lire, parce qu'ils crurent y reconnaître l'écriture de Thomson. La méprise était plaisante; car ce nouvel ouvrage était de M. Paterson, ami de Thomson, qui, en effet, avait fait pour lui la copie d'*Édouard et Éléonore*, que les censeurs avaient eue sous les yeux.

Le public n'approuva point toutes ces interdictions, qui lui parurent faites dans l'intérêt personnel de sir Robert Walpole, et qui retardèrent peu sa chute. Une souscription fut ouverte pour réparer le tort que la censure

avait fait à Thomson, en interdisant la représentation de sa tragédie.

Du reste elle n'est pas, ce nous semble, une production très-distinguée, et fut bientôt oubliée. C'est le sujet d'Alceste, accommodé aux mœurs modernes. Le prince Édouard est frappé, par un assassin, d'un poignard empoisonné. Une captive musulmane apprend à Éléonore que l'unique moyen de sauver son époux, c'est de sucer la plaie. Mais le prix de cette action généreuse sera une mort certaine. Éléonore n'hésite point; le prince, comme on le peut croire, repousse un tel dévouement. Pendant qu'il sommeille, Éléonore accomplit son noble dessein. Elle va mourir, elle a fait de touchans adieux à la vie et à son époux, lorsqu'un derviche se présente; c'est le sultan Sélim; sous ce travestissement, il vient justifier son honneur compromis par l'assassin, qui s'est servi de son nom pour s'introduire auprès du prince; il apporte un puissant antidote, et rend Éléonore à Édouard, comme Hercule rend Alceste à Admète.

La conduite de ce drame montre combien le génie de Thomson était peu dramatique,

combien son imagination était étrangère aux combinaisons théâtrales. Aucune ne lui vient à la pensée. Chaque scène n'est qu'un prétexte pour de beaux vers et pour l'effusion de sentimens nobles, qui même gardent toujours une teinte personnelle. Il s'est particulièrement complu dans cette tragédie à n'exprimer que des pensées et des impressions morales et élevées. Tous les personnages rivalisent d'honneur, de vertu, d'humanité, de bonne philosophie, de tolérance religieuse. A cet égard, le sultan n'a rien à envier au prince anglais; la captive Daraxa, dont il est aimé, est aussi pure et aussi tendre qu'Éléonore. Mais l'action traîne, rien n'est vif ni imprévu. L'effet général est monotone; c'est, en un mot, une héroïde dialoguée bien plutôt qu'une tragédie.

Ce fut à la même époque, en 1740, qu'il fit, de société avec Mallet, une de ces pièces à musique et à spectacle, que les Anglais nomment masques; elle avait pour sujet *Alfred*, et fut composée pour une fête que le prince de Galles donnait dans sa maison de campagne de Clifden.

Enfin, en 1745, parut *Tancrède et Sigis-*

monde, la seule de ses tragédies qui se soit conservée au théâtre. Il trouva, dans une des nouvelles de Gilblas, un sujet dramatique déjà, pour ainsi dire, tout arrangé pour la scène. Le Sage, accoutumé à l'effet théâtral, avait, dans son récit, indiqué la progression accélérée de l'action, et les scènes successives qui conduisent au dénoûment. Le cadre était tracé, il fallait seulement le remplir; les situations étaient données, Thomson n'avait qu'à les développer par le dialogue. C'est ce qu'il fit, sans y mettre même un tour assez vif et assez rapide. Comme la pièce ne pouvait perdre son caractère romanesque, comme les événemens s'y trouvaient plus pressés encore par le besoin de les resserrer fictivement dans les règles des unités, comme les scènes résultaient presque toujours d'une situation subite et imprévue, le langage aurait dû être plus riche en mouvemens qu'en pensées, et les sentimens plus véhémens que développés. Tel n'était point le caractère du talent de Thomson. Son style contraste souvent avec la rapidité de l'action. La pièce eut même besoin de subir de grands retranchemens pour être représentée. Lorsque, peu d'années après, Saurin l'i-

mita sous le nom de *Blanche et Guiscard*, et la transporta avec succès sur le théâtre français, il ne tomba point dans le même inconvénient. Sous ce rapport, les deux tragédies sont d'autant plus curieuses à comparer que la marche de l'action et le système dramatique y sont presque pareils; l'on en juge d'autant mieux la différence des deux auteurs, et la diversité du goût des deux nations. Dans Thomson, les caractères sont mieux dessinés, et se font mieux connaître. Les circonstances au milieu desquelles se passe le drame sont aussi plus déterminées. L'état de la Sicile, ses discordes, le spectacle de sa politique intérieure, ont pris place dans l'imagination de l'auteur, comme sans doute aussi dans l'habitude des spectateurs anglais. Dans Saurin, tout marche plus vite; le besoin de donner à la situation dramatique une unité resserrée et rapide, manifeste le goût du public français, qui n'exige point qu'on appelle son attention sur tout ce qui n'est pas la situation elle-même et les passions qu'elle excite.

Ainsi Thomson, faisant une tragédie sur le modèle classique français, et Saurin la traduisant, laissent encore démêler la différente origine des deux arts dramatiques, et

témoignent que la nature humaine n'est pas envisagée sous le même aspect par les deux littératures. Chacune de ces manières de procéder entraîne avec elle ses avantages et ses inconvéniens. La tragédie originale et son imitation, n'étant que du second ordre, et ne portant point l'empreinte d'un de ces génies supérieurs, qui savent réunir les beautés de tous les genres, on peut y voir pleinement le défaut de chacun. La tragédie française manque d'étoffe, tout y est rapidement entassé. C'est une pièce d'intrigue, où il n'y a que l'intrigue, et les scènes qu'elle amène. Les personnages ne sont là que pour donner corps à la situation; au lieu de leur imposer des noms propres, ce pourrait être le père, l'amant, le rival et la princesse, sans qu'il y eût à songer au pays où ils sont, au temps où ils vivent. Mais aussi on y trouve des traits rapides de sentiment, des vers pleins d'une émotion passionnée, et une sorte d'entraînement qui disparaît sous les détails et les longs discours de la pièce anglaise. Il est vrai que Thomson, voulant placer son sujet sur une scène réelle et historique, et se renfermant toutefois dans la forme étroite de nos tragédies, s'imposait une tâche difficile. Il perdait ainsi tous les

avantages qu'offrent les dimensions plus larges et plus libres du théâtre anglais.

On doit aussi remarquer que le langage de Thomson a quelque chose de plus naturel, et de plus familier. L'alexandrin de l'auteur français est sans cesse pompeux et tendu. Les mouvemens passionnés parviennent seuls à triompher de cette contrainte emphatique.

Le succès de *Tancrède et Sigismonde* fut complet. Garrick et mistriss Cibber contribuèrent à y attirer la foule; comme bientôt après Le Kain et mademoiselle Clairon firent la fortune de *Blanche et Guiscard*.

Vers le même temps, la situation de Thomson était devenue beaucoup meilleure. Son ami lord Lyttleton était alors au ministère, et lui avait donné l'emploi d'inspecteur des îles Leeward. Thomson en avait délégué les fonctions à M. Paterson, se réservant un revenu d'environ trois cents guinées. Pour la seconde fois, l'ami sincère de la liberté se trouvait investi d'une sinécure; car ainsi va le monde. Du moins ne l'avait-il acceptée que de ses amis.

Le dernier ouvrage qu'il publia fut le *Château de l'indolence*. C'était d'abord une plaisanterie sur son propre caractère, et sur la vie

qu'il menait avec quelques amis aussi insoucians que lui. Peu à peu il en fit un poëme en deux chants. Il est écrit en stances, pareilles dans la forme et dans le ton à la stance italienne, imitée par Spencer. Ce rhythme, qui conviendrait mal à la haute poésie, prend facilement une couleur gracieuse, ou naïve ou même railleuse, comme, chez nous, le mètre de dix syllabes. Le poëme de Thomson a cependant une monotonie, qui tient au sujet et qui est presque toujours inséparable de l'allégorie. Johnson trouve que le début du premier chant est remarquable par une grande richesse d'imagination.

En 1748, il travaillait à une tragédie de *Coriolan*, et allait bientôt la donner au théâtre, lorsqu'il fut enlevé tout à coup à sa gloire et à ses amis.

Il avait l'habitude de faire de longues promenades à pied dans les environs de Londres. Souvent il passait ainsi la journée avec quelque ami, tout en causant; s'arrêtant en chemin pour dîner et se reposer. Un jour d'été, après avoir beaucoup marché, il prit vers le soir un petit bateau pour se faire conduire à Kew; il avait chaud; le froid le saisit, et bientôt après

une fièvre violente se déclara; de prompts secours le tirèrent de danger; mais il demeura faible et souffrant. Une nouvelle imprudence amena une rechute; il s'exposa à l'air frais du soir; la fièvre se manifesta avec de plus graves symptômes; ses amis eurent à peine le temps d'arriver près de lui le lendemain, pour être témoins des derniers momens de son agonie. Il mourut le 27 août 1748.

Lord Lyttleton fut son exécuteur testamentaire; et s'occupa, par-delà la mort, de la renommée et de la fortune de son ami. Par ses soins, la tragédie de *Coriolan* fut mise au théâtre; lui-même en écrivit le prologue, et ce sont peut-être les plus beaux vers qu'il ait faits. Ils sont remplis du sentiment le plus vrai et le plus touchant. Ce qui rendit plus attendrissant encore cet hommage rendu à Thomson, c'est que le prologue fut récité par Quin son ami. Il ne put résister à son émotion, et, cessant d'être acteur, il s'interrompit en fondant en larmes. Son impression se répandit dans toute la salle, et jamais la mémoire d'un poëte ne fut honorée de regrets si tendres et si véritables.

Le produit des représentations de *Coriolan*

et le prix du manuscrit furent envoyés par lord Lyttleton aux sœurs de Thomson, qu'il avait toujours aimées, et que son insouciance et sa détresse l'avaient souvent empêché de secourir comme il l'aurait voulu.

Thomson fut enseveli sous une simple pierre, et sans aucune inscription, dans l'église de Richmond. Depuis, un monument a été élevé à sa mémoire dans l'abbaye de Westminster.

Il était de moyenne taille, et d'un embonpoint peu poétique; sa physionomie, habituellement inanimée, était assez commune, et ne devenait expressive que dans la conversation familière. Une société nombreuse et l'étiquette des salons le gênaient, l'ennuyaient et le rendaient silencieux. Il aimait à être à son aise avec ses amis, en bon vivant et en toute liberté de conversation. Ceux qui vivaient avec lui dans cette intimité l'aimaient tendrement. Bienveillant pour les autres, indulgent à lui-même, plein de sentimens nobles et désintéressés, mais se laissant aller à ses penchans, sa conduite, bien qu'elle eût une apparence assez vulgaire, n'avait cependant rien de contradictoire avec l'inspiration de son talent.

Son imagination habitait une sphère élevée, et sa vie s'écoulait dans un abandon épicurien. Il ne savait contraindre en rien sa bonne nature, pas même pour se préserver ou se retirer de la misère. Il parlait souvent du projet qu'il avait de se peindre dans un conte oriental, qu'il aurait intitulé : *l'Homme qui aime la pauvreté*.

Aussi les gens qui ne connaissaient Thomson que par ses poésies se faisaient de lui une idée toute différente de la réalité. Savage, qui avait été son ami, rapportait qu'un jour une femme, voulant juger l'auteur des *Saisons* d'après ses ouvrages, disait qu'il devait être assurément un amant tendre, un homme austère, et un grand nageur. C'était un beau morceau du chant de *l'Été* qui lui donnait sans doute cette dernière idée. Elle fut bien surprise, lorsqu'on lui raconta que Thomson ne s'était jamais refusé une des jouissances qui avaient pu se trouver sur sa route, qu'il n'avait connu que le physique de l'amour, et que peut-être ne s'était-il jamais baigné dans l'eau courante.

Cette différence de l'auteur avec ses ouvrages n'accuse point un manque de sincérité. C'était du fond de l'âme qu'il aimait la vertu, la liberté,

la patrie ; c'était du fond de l'âme qu'il adorait Dieu dans ses œuvres et dans le sentiment moral. Sa bienveillance était vraie et complète. Jamais il n'avait offensé personne ni dans ses vers, ni dans ses paroles. Rien d'hostile ni d'amer n'était jamais sorti de sa plume. Sans doute il eût mieux valu qu'il vécût d'une vie plus grave, et qu'il s'imposât des devoirs plus sévères. S'il eût été ainsi fait, il aurait probablement suivi sa première vocation ; sa vie et ses discours auraient édifié, pendant beaucoup d'années, des paroissiens de campagne ; mais le poëte vit dans la rêverie, le vrai est pour lui dans l'imagination plus que dans la réalité ; et c'est encore un bel éloge à mériter que celui qui fut donné à Thomson par lord Lyttleton dans le prologue de *Coriolan*.

« Vous ne l'avez jamais entendu enseigner » que les nobles lois de la vertu la plus pure. Sa » chaste muse n'employa jamais la céleste lyre » qu'à inspirer les plus sublimes passions. En » mourant, il n'a point à effacer une seule » ligne immorale, une seule pensée impure. »

P. B.

A SON ALTESSE ROYALE

FRÉDÉRIC,

PRINCE DE GALLES.

SIR,

L'honneur que m'a fait votre Altesse Royale, en accordant sa protection à cette tragédie, m'enhardit à la déposer aujourd'hui à vos pieds, et à vous demander permission de la publier sous vos auspices. Favoriser et protéger les lettres a été, dans tous les siècles et dans tous les pays, une marque distinctive des bons princes. Ce n'est pas sans raison; car non-seulement ils font voir par-là la justesse de leur goût et l'élévation de leur esprit, mais, par une telle protection, ils influent aussi sur les écrivains, les excitent à travailler avec plus d'émulation, et à cultiver leurs talens; par-là ils ne contribuent pas peu à l'instruction et au perfectionnement de la société. Mais de toutes les classes d'écrivains, aucune n'a, sur les manières et la façon de vivre, autant d'action que les écrivains dramatiques; ils méritent donc plus qu'aucun autre l'attention des princes. Les princes, en donnant une judicieuse approbation aux pièces qui ten-

dent à exciter toutes les vertus publiques et privées, peuvent bien mieux, que par aucun moyen coërcitif, maintenir le théâtre dans la pureté, et faire faire par-là de grands progrès à la morale et à la civilisation de leurs peuples. Le monde sait assez combien votre Altesse Royale a toujours accordé sa faveur et sa protection à tous les arts et à toutes les sciences, et en particulier à l'art dramatique : qu'il me soit seulement permis de souhaiter que l'ouvrage dont je fais aujourd'hui hommage à votre Altesse Royale ne soit pas jugé indigne de votre protection, au moins par les sentimens qu'il cherche à propager. Une ardente reconnaissance pour vos bontés me fait saisir avec empressement chaque occasion de déclarer publiquement avec quel profond respect et quel humble attachement je suis,

Sir,

De votre Altesse Royale,

Le très-reconnaissant, très-dévoué et très-obéissant serviteur,

JACQUES THOMSON.

TANCRÈDE ET SIGISMONDE.

PERSONNAGES.

TANCRÈDE, comte de Lecce.
MATTÉO SIFFREDI, grand chancelier de Sicile.
LE COMTE OSMOND, grand connétable de Sicile.
RODOLPHE, ami de Tancrède, et capitaine des gardes.
SIGISMONDE, fille de Siffredi.
LAURE, sœur de Rodolphe, et amie de Sigismonde.
BARONS, OFFICIERS, GARDES, etc.

La scène est dans la ville de Palerme, en Sicile.

PROLOGUE.

Qu'il est hardi celui qui, dans ce siècle de raffinement, s'aventure sur notre théâtre chaste et correct! Maintenant nous ne pouvons plus, avec un agréable clinquant, déguiser le faux titre d'un or de mauvais aloi ; nos sortiléges sont évanouis ; on a brisé la baguette magique qui servait à vous promener sur terre et sur mer; le peuple des fées s'est dissipé devant vos lumières ; les élémens se sont enfuis ; les fantômes eux-mêmes nous ont quittés. En vain ferait-on retentir le cri d'alarme des scènes guerrières ; en vain l'impérieux souffleur crierait-il d'une voix tonnante, Aux armes; en vain le ban et l'arrière-ban du théâtre se feraient-ils entendre au loin ; en vain renfermerions-nous, entre les coulisses, une bataille et le fracas de la guerre ; maintenant il est même rare que nous assemblions le sénat; nous envoyons les pères conscrits bâiller, et opiner de la tête, derrière la toile. Votre goût rejette l'éclat d'un faux sublime, qui soupire par métaphores, et meurt en rimant. Le délire poétique a été précipité du trône des galeries d'en haut. Les descriptions, les songes, et même les comparaisons, sont chassés.

Que ferons-nous donc? comment réussir à vous plaire, à vous qui ne jugez plus seulement avec les yeux et les oreilles? Trois fois heureux, si nous pouvions atteindre jusqu'à l'art du grand Shakspeare, dévoiler les plus secrets replis du cœur humain ;

trouver ce sublime simple et facile auquel il fut donné de frapper soudainement les âmes de l'éclair d'un feu céleste! Heureux si nous pouvions faire revivre les tendres douleurs du sensible Otway, ou la pompe des vers dorés de Rowe!

C'est à vos cœurs que nous nous adressons; nous attendons leur jugement; nous nous inclinons humblement devant leur tribunal équitable. S'ils sont émus, ils nous écouteront, et ce sera la plus flatteuse louange; s'ils restent froids, les lauriers de notre muse sont flétris.

TANCRÈDE ET SIGISMONDE. (1)

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SIGISMONDE, LAURE.

SIGISMONDE.

O jour fatal pour la Sicile, le roi touche à ses derniers momens!

LAURE.

Cela est à craindre.

SIGISMONDE

La mort de ceux qui sont distingués par leur rang, ou plus encore par leur vertu, éveille dans l'âme une solennelle terreur, et la saisit d'un triste effroi; non que nous nous affligions pour eux, mais pour nous-mêmes, qui restons chargés du fardeau de la vie. Et cependant les meilleurs sont bientôt oubliés par les frivoles enfans de ce monde, comme s'ils n'avaient jamais été! Laure, on dit que le cœur se sent parfois oppressé d'une prophétique tristesse; telle, il me semble, que je l'éprouve. La mort prochaine du roi me suggère mille craintes. De cette mort, des troubles peuvent naître, et jeter

encore l'état dans le désordre. De soudains changemens peuvent advenir dans la maison de mon père, et me séparer de mon cher Tancrède; c'est là ce qui m'alarme.

LAURE.

Frayeurs d'une imagination malade d'amour, sans cesse occupée à se tourmenter elle-même! Soyez assurée que l'inébranlable amitié de votre père, que ce caractère qui commande à la fortune, et ne fléchit point le genou devant elle, sauront bien soutenir et chérir, à la face de toute la Sicile, celui que je puis bien nommer son fils adoptif, ce noble Tancrède, formé pour toutes les vertus.

SIGISMONDE.

...Et formé pour charmer sa fille. La beauté de cette matinée aura prolongé la chasse : il n'est pas encore de retour ?

LAURE.

Non. Lorsque votre père a été appelé en toute hâte auprès du roi expirant, il a envoyé de tous côtés des messagers pour le trouver, et il semblait l'attendre avec autant d'ardeur et d'impatience que si l'événement qui s'approche dût être pour le comte Tancrède d'une importance que je ne comprends pas.

SIGISMONDE.

La naissance de mon cher Tancrède est, chère Laure, enveloppée d'un nuage que je ne puis percer. C'est avec les égards dus à un prince, c'est même avec respect, comme je l'ai souvent observé, et en dissimulant parfois l'expression de la soumission

qui cependant pouvait se lire sur son visage, que mon père éleva sa jeunesse dans la forêt de Belmont; dans cette forêt, hélas! où furent enseignés à mon cœur sans artifice les premiers soupirs d'amour. Il le donnait pour le fils d'un de ses anciens amis, d'un baron de la Pouille, qui était mort bravement à la dernière croisade. Mais n'est-ce pas étrange? Sa famille entière serait donc morte de même que son père, et tous ses amis aussi, excepté mon père, le bon et généreux Siffredi? S'il lui restait une mère, une sœur, un frère, un dernier rejeton de sa famille, avec quel orgueil, quel ravissement, ils traverseraient la terre et les mers pour réclamer cet honneur naissant de leur race, cet illustre inconnu, ce jeune homme accompli, qui charme trop sans doute le cœur de Sigismonde! Laure, peut-être votre frère, son ami, son compagnon, pendant les instans de la franchise et de l'abandon, a-t-il pu le connaître mieux? Que dit Rodolphe? accorde-t-il quelque foi à l'histoire qu'on fait de sa naissance?

LAURE.

Comme vous, il a quelquefois des doutes. Cependant, en y pensant mûrement, il la croit vraie. Quant au seigneur Tancrède lui-même, il n'a jamais conçu la plus légère pensée qui inclinât vers le doute; mais il gémit souvent de sa situation, que la fortune cruelle a si mal assortie à la vôtre.

SIGISMONDE.

Devant un mérite comme le sien, devant cette richesse de l'âme, l'opulence n'est que misère. Il parle donc de moi à votre frère, Laure?

LAURE.

Jamais d'autre chose. Tout ce qu'il dit commence et finit par Sigismonde. Leurs promenades au matin, durant le jour, ou le soir, sont remplies de vous, et les bois de Belmont sont charmés de votre nom.

SIGISMONDE.

Finissez; vous me flattez, amie. Cependant cette illusion me charme.

LAURE.

Non, Sigismonde, c'est l'exacte vérité; je ne vous dis pas même la moitié de la vérité. C'est avec tendresse que mon frère lui-même parle toujours de la passion qui enflamme le cœur du jeune Tancrède. Il en est si frappé, qu'il loue l'amour comme s'il était amoureux. Il blâme les vaines poursuites d'une jeunesse frivole, les nomme de joyeuses folies, des efforts sans but. Mais c'est le ciel, dit-il, qui, dans sa prodigue bonté, forma le cœur pour l'amour; il enferma, dans l'amour, les plus nobles semences d'honneur, de vertu, d'amitié, de pureté, de bonheur.

SIGISMONDE.

Vertueux Rodolphe!

LAURE.

Et de ce texte agréable, il passe aux louanges de votre amant.

SIGISMONDE.

Et que dit-il, ma chère Laure, sur ce sujet?

LAURE.

Il dit que, ne fût-il pas né d'un noble sang, la nature l'a formé noble, généreux, brave, vraiment

magnanime, et plein d'un vif dédain pour tout ce qui porte la plus légère teinte de bassesse; que toute vertu en lui a un air facile, non pas enseignée par un pénible travail, mais inspirée, mais venant de l'âme. Il a surtout remarqué un charme particulier dans cet aimable caractère. Bien que ses passions s'enflamment d'une soudaine impatience, et que quelquefois elles soient prêtes à prendre leur essor avec l'ardeur d'une noble nature, cependant la moindre opposition du devoir ou de la raison le modère et le ramène à une aimable douceur.

SIGISMONDE.

Oui! ah oui, Rodolphe! que le ciel bénisse cette conformité de mérite qui te le fait aimer ainsi! Tout en lui est ardent, tout respire une aimable chaleur, tout est rempli d'une vive et héroïque ardeur, doucement tempérée par la douceur de l'âme et la force de la raison. Si la vertu avait à revêtir une forme humaine, et à l'animer de sa flamme et de sa dignité, en les adoucissant par la grâce d'un doux sourire, ah! elle choisirait la personne de mon cher Tancrède. Continuez, chère amie, continuez, et donnez-lui toujours des louanges; c'est un sujet qui n'a point de bornes, et qui ne peut point me lasser. C'est une musique dont les sons mélodieux agitent mon sein. Le cœur d'une femme ne connaît pas de joie plus vraie, ne sait pas un plus doux ravissement. C'est plus que l'amour-propre qui jouit en elle, quand elle entend louer l'homme qu'elle aime.

LAURE.

Madame, votre père vient.

SCÈNE II.

SIFFREDI, SIGISMONDE, LAURE.

SIFFREDI, en entrant et s'adressant à un serviteur.

On a donc trouvé le seigneur Tancrède?

LE SERVITEUR.

Monseigneur, il sera ici à l'instant : à peine ai-je eu le temps de le devancer; bien qu'il m'eût ordonné de me hâter, pour vous dire qu'il se rendait à votre volonté.

SIFFREDI.

C'est bien. Retirez-vous. Vous aussi, ma fille, laissez-moi.

SIGISMONDE.

Oui, mon père. Mais comment va le roi?

SIFFREDI.

Il n'est plus; il est allé dans ce royaume formidable, où les rois ne portent plus d'autre couronne que celle de leurs vertus.

SIGISMONDE.

Combien celle-là doit être éclatante! Ce coup est soudain; il était encore bien ce matin, quand le seigneur Tancrède est parti pour la chasse.

SIFFREDI.

Cela est vrai. Mais à cet âge la mort n'avertit pas long-temps d'avance; la nature défaillante tombe en recevant la moindre atteinte de la douleur. Sa mort, ma fille, arrive à ce terme heureux où peu

d'hommes parviennent. Les devoirs de sa journée étaient tous accomplis, et il jouissait avec reconnaissance du plus noble bonheur ; son âme pure était calme comme le ciel d'une belle soirée, et se sentait élevée par les espérances qui ouvrent le ciel; c'est alors que, tout préparé pour le long et dernier sommeil, il a senti une lassitude de la vie, un délicieux ennui des joies mortelles; ce sentiment s'est appesanti sur son âme, et l'a entraînée vers le repos. Ah ! puisse ma mort être pareille ! Il n'a emporté qu'un seul regret, c'est de ne pas avoir vu le comte Tancrède.

SIGISMONDE.

De n'avoir pas vu le comte Tancrède ! Pardonnez-moi, monseigneur....

SIFFREDI.

Quoi donc, ma fille? Mais pourquoi avoir frémi d'émotion, en entendant le nom du comte Tancrède ?

SIGISMONDE.

Rien ; j'avais seulement espéré que le roi mourant aurait voulu, en mourant, faire quelque disposition généreuse en faveur de ce noble orphelin, de votre digne pupille.

SIFFREDI.

C'est à quoi il a largement pourvu. Laissez-moi, j'ai besoin de m'entretenir en particulier avec le seigneur Tancrède.

SCÈNE III.

SIFFREDI seul.

Mes soupçons n'ont que trop de réalité. Si les regards d'un vieillard peuvent encore discerner les symptômes de l'amour, une passion mutuelle s'est emparée, je le crains, de ma fille et de ce prince, aujourd'hui mon souverain. S'il en est ainsi, alors... alors cet amour recèle et couve une tempête qui peut ébranler mes projets, concertés depuis si long-temps pour l'affermissement de la paix et du bonheur public; ces projets que le roi a adoptés, et qui sont consacrés par sa prudente volonté..... Loin de moi, indignes calculs; vous ne me séduirez pas; ni l'intérêt, ni l'ambition ne feront changer ma ferme résolution! périsse toute pensée personnelle, qui préférerait notre propre avantage à celui d'un million d'hommes! Il vient... O mon roi!... il ignore sa fortune.

SCÈNE IV.

TANCRÈDE, SIFFREDI.

TANCRÈDE.

Seigneur Siffredi, je lis dans vos regards la confirmation de la triste nouvelle qui est répandue au dehors, et qui vole de bouche en bouche. Nous avons donc perdu notre bon vieux roi?

SIFFREDI.

Oui; nous avons perdu un père; nous avons perdu

le plus grand bienfait que le ciel accorde aux mortels, bienfait si rare parmi nos temps désordonnés, un bon, un digne roi ! Écoute-moi, mon cher Tancrède ; et je te dirai, en peu de mots, comment il mérita ce titre, le plus beau, le plus glorieux de tous. Il n'y a là rien de compliqué ; cela est aussi évident que la vérité et la vertu : il aima son peuple, le regarda comme sa famille ; il honora les bons, abaissa les méchans ; il méprisa la foule des flatteurs ; il rejeta avec dédain leurs conseils complaisans, qui ne sont dictés que par leur intérêt, et leurs projets d'agrandissement fondés sur la bassesse ; il ne méprisa pas moins les confidences calomnieuses, ce souffle empesté qui cherche à flétrir l'homme vertueux ; il ne s'occupa que du bien-être de ceux pour lesquels le souverain pouvoir lui avait été confié. Il savait bien qu'un peuple qui est protégé dans ses droits et dans son industrie ; qui vit en sécurité à l'ombre sacrée des lois ; qui est encouragé dans son génie, dans ses arts, dans ses travaux ; qui voit chaque individu atteindre au bonheur qu'il mérite, ne peut jamais être ingrat ; un tel pays pourvoit, sans épargne, à tout ce que son roi propose ; l'amour filial est pour lui un inépuisable trésor, et tout honnête homme lui sert de garde.

TANCRÈDE.

Un aspect général de tristesse est répandu sur la ville. En venant ici, j'observais le peuple ; il se réunissait par groupes ; tous étaient plongés en un triste silence, et leurs larmes étaient les plus nobles louanges à sa mémoire. Ceux que le souvenir de nos anciens malheurs et une longue expé-

rience ont détrompés des vaines illusions de l'espérance et de la jeunesse, et qui ont appris de la saine raison à craindre le changement, se tordaient les mains de désespoir; levant sans cesse leurs regards vers le ciel, ils laissaient voir de tristes pressentimens. D'autres, à travers leur douleur réelle ou affectée, faisaient paraître un rayon d'espoir qu'excitaient les chances de la nouveauté et du hasard. Un murmure confus parcourait les rues; et, du palais solitaire de celui qui ne pouvait plus être utile à leur fortune, j'ai vu l'essaim des courtisans se porter en hâte et en tumulte vers Constance.

SIFFREDI.

Noble jeune homme, je jouis de t'entendre faire de si justes réflexions, dignes d'un âge plus mûr... Mais s'ils courent vers Constance, crois-moi, ils se trompent de route.

TANCRÈDE.

Comment, seigneur, n'est-elle pas la sœur du feu roi, l'héritière de la couronne de Sicile? la dernière de cette célèbre race des Normands, et maintenant notre reine?

SIFFREDI.

Tancrède, il est vrai; elle est sœur du dernier roi; elle est le seul rejeton vivant de ce tyran, que ses vices firent nommer Guillaume le Mauvais; qui répandit tant de noble sang, et opprima durement cette contrée épuisée; qui fut la cause des guerres funestes, et des convulsions cruelles qui agitèrent ce royaume. Celui que la Sicile pleure aujourd'hui, Guillaume, qui a mérité et obtenu le surnom de Bon, répara

les malheurs du pays... Mais, pour en revenir à notre discours,.... elle est en effet cette sœur du dernier roi, née quelques mois après la mort du tyran ; mais elle n'est pas la plus proche héritière.

TANCRÈDE.

Vous m'étonnez beaucoup. M'est-il permis de demander quel est cet héritier ?

SIFFREDI.

Approche, noble Tancrède, toi, le fils de mes soins. Je dois en cette occasion consulter ton cœur généreux ; guidé par la rectitude de ton esprit, par ta vertu et ton honneur, tu me donneras un conseil meilleur, que des têtes à cheveux gris... Sache donc qu'il existe ici, à Palerme, un prince descendant direct de notre célèbre héros, le premier Roger.

TANCRÈDE.

Grand Dieu! à quel degré est-il parent de notre puissant fondateur ?

SIFFREDI.

Il est son arrière-petit-fils, descendant de son fils aîné, qui mourut à la fleur de l'âge avant son père.

TANCRÈDE.

Ah! le prince dont vous parlez n'est-il pas fils de Manfred? du généreux, du brave, du malheureux Manfred, que Guillaume le tyran, dont vous venez de parler, non content de l'avoir dépouillé de la couronne paternelle, jeta dans les fers, et fit périr avec tant d'infamie ?

SIFFREDI.

Oui, lui-même.

TANCRÈDE.

Par le ciel! je jouis de voir le royaume des Normands, l'unique gloire de cet âge de barbarie, lever encore la tête, et ne point tomber de la lance à la faible quenouille... Mais ce prince, où est-il resté caché?

SIFFREDI.

Le dernier roi, dans sa bonté, ému d'une noble pitié, chercha à le sauver de la rage implacable de son cruel père, et le fit élever en secret; mais comme il convenait à sa naissance et à ses destins futurs, avec une éducation toute royale. Jusqu'ici, trop jeune pour gouverner un état encore en désordre, et misérablement déchiré par les discordes civiles, il est demeuré caché dans sa retraite paisible: sa naissance et son sort lui sont demeurés inconnus. Le roi, en mourant, m'a, comme au chancelier du royaume, confié sa volonté: il le nomme pour son successeur.

TANCRÈDE.

Heureux jeune homme! Il règnera donc sur les ennemis de son père, sur cet altier Osmond, sur la fille du tyran.

SIFFREDI.

Eh! c'est ce qui m'effraie... C'est cette chaleur de la jeunesse... C'est là qu'est recelée, je le crains, la perte de l'état. Je redoute les horreurs d'une guerre rallumée. Tout mort qu'il est, le tyran est encore à craindre. Le parti de sa fille est encore nombreux

et fort. Son ami, le comte Osmond, connétable de Sicile, est expérimenté, brave, d'une grande naissance, d'une fortune puissante. Il vaudrait mieux que le prince et la princesse joignissent, par un mariage, leurs partisans, leurs intérêts et leurs droits. Alors la paix et le bien-être de cette contrée seraient établis sur une base assurée.

TANCRÈDE.

Seigneur Siffredi, si je puis juger du prince par moi-même, ce projet réussira difficilement. En vain votre sage vieillesse le conseillera, si le cœur s'y oppose... Mais quelle crainte pourrait-il concevoir?... Ses droits sont évidens; et, dirigé par vous, soutenu par tous les gens d'honneur dont la loyauté est invariable, désigné à la fois par le roi et par sa naissance, il n'a aucun motif de craindre... Ils ont un grand avantage sur les enfans du trouble et de la violence, ceux qui combattent ayant de leur côté la redoutable justice! Toute la Sicile se lèvera; tous les cœurs fidèles se rangeront autour du fils de Manfred. Pour moi, je me dévoue ici au service de ce jeune prince. Je verserai avec transport la dernière goutte de mon sang, pour sa cause.... Pardonnez à mon ardeur.... Mais elle ne sera jamais, seigneur, mise à cette épreuve... Allons donc trouver le prince; ne perdons pas un moment pour éveiller en lui une âme royale. Peut-être maintenant languit-il découragé dans quelque retraite, et se lamente-t-il sur son sort; peut-être est-il contraint à confiner, dans les bornes étroites de la vie privée ses espérances et les actives facultés dont il a hérité de son noble aïeul.

SIFFREDI.

Peut-être aussi, semblable au vulgaire de la jeunesse, les dissipe-t-il, sans réflexion, dans la vanité et l'amour. Mais si les semences de la vertu fermentent en lui, il ouvrira les yeux à de plus hautes pensées; il songera à un amour qui embrasse et l'amour et le bonheur d'un million d'hommes.

TANCRÈDE.

Pourquoi cette supposition? S'il aime, Siffredi, c'est noblement, je n'en doute pas, et sa vertu doit en être exaltée et animée.... Permettez-moi de plaider la cause de la jeunesse... Souvent la vertu, bercée pour un temps par le doux enchantement du plaisir, peut s'oublier elle-même; elle dort et fait d'agréables songes, jusqu'à ce qu'une grande occasion la réveille : alors elle s'allume, elle se produit en dehors avec une âme et une vigueur bouillantes, et par ce changement subit étonne l'univers... C'est avec une sorte de sympathie que je sens la joie qui attend ce prince. Oui, tout le pouvoir de faire le bien que peut souhaiter un cœur expansif, oui, tout ce qui fait bouillonner l'ambition, tout ce qui exalte l'âme humaine par des émotions divines, va se presser à la fois dans son âme!

SIFFREDI.

Hélas! mon cher Tancrède, rien n'est si aisé dans la spéculation, et vue de loin, que la route de l'honneur; elle semble une belle et délicieuse campagne parsemée de fleurs : mais quand on en vient à la pratique, alors nos passions favorites, le plaisir,

l'orgueil, la complaisance en soi-même, répandent à l'entour leur magique brouillard; la perspective devient plus rude; on rencontre des passages terribles, des montagnes escarpées, des rochers à escalader, des torrens à traverser; alors il y faut de la peine et une austère persévérance. Ce sont des combats sans fin avec la grossièreté de nos sens. Tantôt des triomphes, tantôt des revers. Ce sont de généreuses douleurs éprouvées pour les autres; ou bien, ce qui est un précepte plus dur encore, un vertueux bonheur sacrifié à l'intérêt des autres. Alors toute cette tâche si âpre de la vertu énerve les plus fermes résolutions des âmes communes. Bien peu s'élèvent au-dessus de la région agitée, où se passent ces combats; bien peu atteignent le sommet, et viennent respirer cet air pur, ce céleste éther, en regardant d'un œil calme au-dessous d'eux les orages du vice et des passions.

TANCRÈDE.

Rien de plus vrai, seigneur. Mais pourquoi un si triste augure? vous semblez douter du prince. Je ne le connais pas, et cependant il me semble que mon cœur pourrait répondre de lui. La circonstance est si grande, le vent qui soufle du ciel est si fort, qu'il pourrait inspirer la divine énergie de la vertu à l'âme la moins vivante.

SIFFREDI.

Ombres immortelles de ses aïeux, entendez-le... Sire, pardonnez-moi d'avoir mis votre cœur à l'épreuve. Toi! c'est toi-même!

TANCRÈDE.

Siffredi !

SIFFREDI.

Tancrède, c'est toi ! Tu es l'homme choisi, par le ciel, parmi les milliers d'hommes qui foulent le sol de cette île, pour commander à tous les autres, pour les gouverner, les protéger et les rendre heureux.

TANCRÈDE.

Manfred mon père? Moi, le dernier soutien de cette fameuse race des Normands, que l'univers honore? moi qui, ce matin, errais encore au hasard comme un orphelin, rejeté de tous, hormis de toi mon second père, être ainsi appelé à la gloire, à cette chance la plus grande de la destinée humaine? O bras du Tout-Puissant! artisan de miracles, qui, dans un majestueux silence, règle à ta volonté les grands mouvemens d'une nature sans bornes; ô ciel! accorde-moi les vertus nécessaires pour soutenir cet auguste héritage de tant de héros; fais que je ne sois pas élevé pour ma honte, et décoré seulement de l'indigne éclat d'une vaine grandeur... Je remercie en même temps la justice du roi, qui a reconnu mon droit; et toi, Siffredi, je te remercie... Ah! je ne pourrai jamais te remercier assez.... Oui, tu as été,.... tu es, tu seras mon père; tu dirigeras ma jeunesse inexpérimentée; tu seras la tête qui dirige, et moi le bras qui agit.

SIFFREDI.

C'est assez pour moi de voir mon souverain prouver sa vertu, et soutenir son honneur.

TANCRÈDE.

Je pense, seigneur, que vous me ferez connaître les volontés que le roi vous a confiées. J'espère qu'elles ne sont compliquées d'aucune condition honteuse, d'aucune clause qui tyrannise mon cœur, et qui enchaîne, à Constance, ma main engagée à une autre. L'empressement que vous venez de mettre à cette alliance éveille mes soupçons, comme vous pouvez croire; mais sachez, qu'en cela seulement, je ne veux pas supporter de contradiction, non pas même de toi, Siffredi. Que le conseil soit sur-le-champ assemblé, et là je ferai connaître ma volonté. De là, des ordres pressans seront expédiés pour que le sénat soit réuni aujourd'hui avant midi. C'est là que les barons, qui se trouvent en ce moment à Palerme viendront rendre hommage à leur roi, leur roi légitime, qui reprend sa couronne héréditaire, et qui ne veut pas être seulement roi par le sort et par la naissance.

SIFFREDI.

J'y vais, mon maître; mais permettez-moi encore une fois de vous dire: C'est maintenant, maintenant que nous sommes dans l'instant critique qui doit décider de l'avenir de votre règne. Ah! veillez sur votre cœur avec une héroïque sévérité. Soumettez les joies communes, les passions communes, et même les vertus de l'homme privé, aux devoirs sublimes de la royauté, à ces incomparables plaisirs pareils à ceux d'un dieu sur la terre.

TANCRÈDE.

N'en parlons plus. Ils ne sont pas opposés les uns

aux autres, mais au contraire ils se secourent, s'affermissent, se chérissent et se récompensent mutuellement; la bienfaisante et souveraine sagesse n'est pas un pouvoir tyrannique.

SCÈNE V.

TANCRÈDE seul.

Maintenant, généreuse Sigismonde, mon tour est venu de montrer que mon amour n'était pas indigne du tien, même lorsque le sort ne me permettait de lever les yeux vers toi qu'avec humilité... Ah! qu'est-ce que la fortune comparée aux souhaits que formait mon amour? une misérable banqueroute. Combien ce que nous pouvons donner est pauvre, est misérable; la richesse des rois n'est en comparaison qu'indigence et mendicité!... Allons promptement la trouver; jouissons de cet excès de joie, qu'un cœur exalté peut seul connaître, de cette effusion mêlée de reconnaissance et d'amour!... Ah! la voici, elle vient!

SCÈNE VI.

TANCRÈDE, SIGISMONDE.

TANCRÈDE.

Mon âme impatiente volait au-devant de toi, mon amour! ma Sigismonde.

SIGISMONDE.

Ah! cher Tancrède! dis-moi que signifie ce som-

bre mystère qui se répand alentour. Tout à l'heure mon père a passé devant moi, perdu dans ses pensées... Vous, seigneur, semblez étrangement agité... je crains que la mort du roi ne soit la cause de quelque triste événement qui trouble notre repos et ce calme heureux dont nous jouissions délicieusement dans les bois de Belmont... Expliquez-moi cette agitation; que signifie-t-elle? dites.

TANCRÈDE.

Elle signifie que nous sommes heureux, heureux par-delà nos vœux les plus romanesques.

SIGISMONDE

Vous redoublez mon anxiété.

TANCRÈDE.

Cela veut dire, belle Sigismonde, que tu es reine de Sicile, et moi le plus heureux des hommes! plus heureux que les rois, puisque c'est toi qui seras l'ornement de mon trône. Manfred, qui tomba victime de la rage du tyran Guillaume, ce descendant direct de la race célèbre de Roger, était mon père... (*Il se tait un moment.*) Vous pâlissez, cher amour; troublée par une impression soudaine, vous semblez vous affliger de mes prospérités... de douces larmes coulent de tes yeux... Ah! laisse-moi les sécher par mes baisers!.. Qu'est-ce donc, ma Sigismonde?

SIGISMONDE.

Royal Tancrède, personne plus que moi ne peut être heureux de votre glorieux sort,.. et cependant je suis la seule de toute la Sicile qui y trouve son malheur.

TANCRÈDE.

Alors, je le haïrais, et je rejetterais loin de moi avec mépris cette éclatante infortune. Non, Sigismonde, mon espoir est de partager ce sort avec toi; c'est de toi qu'il tirera son plus grand prix.

SIGISMONDE.

Vous êtes mon souverain, je suis placée à une humble distance.

TANCRÈDE.

Tu es ma reine, la souveraine de mon âme; tu n'as jamais régné avec un plus complet empire; tes charmes n'ont jamais eu plus de puissance qu'en ce moment; n'es-tu pas encore ma chère, ma généreuse, ma tendre Sigismonde, dont le cœur élevé au-dessus des vues personnelles qui séduisent les âmes communes, a daigné s'abaisser d'un rang distingué dans la vie, et des succès de la beauté, jusqu'à m'aimer? oui, jusqu'à m'aimer, lorsque je semblais proscrit de la fortune, lorsque je n'avais ni un espoir, ni un ami, lorsque personne ne m'avouait et ne me protégeait que ton père. Croirais-tu donc qu'il n'y a que toi de généreuse? peux-tu croire que ton amant est formé d'une argile assez grossière, pour que, justement quand il vient d'atteindre le point que les espérances les plus déraisonnables ne pouvaient imaginer, il se montre vil et perfide envers l'honneur et le charme de l'humanité? peux-tu croire qu'il déshonore le cœur humain en préférant les froides formalités de la flatterie et de l'étiquette, les joies perfides de la cour, à la bienveillante sincérité, aux cordiales douceurs de l'amitié et de l'amour, à

la vie de la vie? Ma bien-aimée! ma Sigismonde! j'ai à te reprocher tes craintes; elles sont dures, cruelles, injustes; elles outragent mon cœur : elles ne viennent pas de l'amour.

SIGISMONDE.

Ne pensez pas, seigneur, que j'aie pu descendre à des doutes si vulgaires. Votre cœur, je le sais, dédaigne l'ignoble pensée de changer, parce que de vaines circonstances extérieures de fortune ont changé. Ce serait bien plutôt un motif pour sentir une ardeur plus grande, pour éprouver fortement le noble orgueil de se montrer toujours le même. Mais, hélas! le cœur des rois ne leur appartient pas; de sublimes devoirs les enchaînent au bien de l'état, les unissent à l'avantage commun, et ne leur permettent point d'obéir à leurs qualités aimables, à leurs sentimens privés. Quelque princesse de haute origine, qui apportera en dot un accroissement de puissance et de moyens, obtiendra votre royale main... Constance, peut-être...

TANCRÈDE.

Elle! Ah! ne prononce pas son nom. Je serais libre en ce moment, je n'aurais pas plus d'engagemens que celui qui n'a jamais senti le pouvoir des yeux de la beauté; je n'aurais jamais soupiré pour un objet incomparable, tel que toi, que j'abhorrerais de même la pensée de cette alliance. Son barbare père a assassiné le mien; et elle, sa fille, soutenue par une faction cruelle, a hérité de son orgueil, de son caractère impérieux, et de ses insolentes prétentions sur mon trône... Et tu peux me supposer assez

humblement dompté, assez froid et assez infidèle à la sanglante mémoire de mon père, pour céder aux lâchetés prudentes de la politique, et me soumettre à un projet aussi indigne! Détestable pensée! pensée odieuse, doublement odieuse! également repoussée par les deux passions les plus vives, ma haine pour cette Constance, et mon amour pour toi. La coutume, ce tyran vénéré étend, il est vrai, son aveugle domination sur l'homme servile : l'orgueil des rois les rend esclaves; leur ambition ou leur intérêt l'emporte sur de plus nobles passions. Mais c'est en vain que leur langage se pare des spécieuses paroles du bien public, du devoir, de la situation. Quel devoir peut contraindre ceux que le ciel a élevés au trône, précisément pour garder les libertés et les droits d'autrui, à trahir les leurs? Pour moi, mon cœur né libre ne peut endurer d'autres commandemens que ceux de l'honneur et de la vérité; il ne peut supporter d'autres chaînes que les chaînes adorées de l'amour et de Sigismonde;... et certes, si mon choix doit être dirigé par des vues de bien public, quelle reine pourrais-je choisir qui embellît et honorât une couronne mieux que toi, cher amour? qui fît briller la bonté sous un plus doux aspect aux yeux d'un peuple heureux? N'es-tu pas la fille de l'excellent Siffredi? N'est-il pas juste que tu possèdes ce cœur, qui a reçu de lui tout ce qui le rend digne d'être agréé de toi?

SIGISMONDE.

Cessez, cessez d'élever mes espérances au-dessus de mes devoirs; ne me séduisez pas davantage,

cher Tancrède. Ah ! que n'avons-nous pu passer nos jours charmans dans ces forêts heureuses où mon cœur se donna d'abord à vous ! que n'avons-nous pu y vivre loin de la pompe et des tracas des cours ! Tel est le vœu de l'amour, de l'amour qui, dans sa délicieuse faiblesse, ne connaît d'autre bonheur, d'autre ambition que lui-même. Mais ces songes charmans, ces tendres illusions s'évanouissent devant l'éclat du grand monde. De redoutables devoirs, la tyrannie des hommes, l'orgueil impérieux de l'honneur, votre cœur même où se cache la raison, étouffée un moment par votre passion, vous séparent de moi. Tous vos efforts sont vains ; vous ne pouvez faire taire la voix intérieure qui murmure en moi. Je ne puis être persuadée.

TANCRÈDE, à genoux devant elle.

Écoute-moi ; toi, l'âme de toutes mes espérances et de tous mes vœux ! et vous, ciel, première source de l'amour et du bonheur, je vous prends à témoin ! Non, le monde entier conjuré en armes contre moi, son orgueil, sa splendeur, ses règles imposantes, l'intérêt, l'ambition, le prétexte d'une situation auguste, la sagesse même de ton père, ne pourront ébranler la foi que je garde à Sigismonde ! (*On entend des trompettes et des acclamations.*) Mais écoute ; la voix du peuple m'appelle à des devoirs dont je veux m'acquitter avec un zèle infatigable ; et c'est toi, oui, toi, qui en sera la récompense éclatante. Cependant, avant de partir, pour apaiser tes aimables craintes, les objections de ta délicatesse (*il écrit son nom*) prends cette

signature, et donne-la à ton père; dis-lui que j'ordonne qu'on la fasse précéder du contrat de mariage le plus positif et le plus solennel. Que ce lien va m'être cher! qu'il enchante mon âme! il va m'unir à ma Sigismonde. Vivre pour toi et pour le bien de mon peuple, c'est le plus grand bonheur qu'on puisse devoir à la puissance souveraine.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

SIFFREDI seul.

Ah! tout va bien! La volonté du feu roi est conforme au projet que je lui avais présenté; le prince Tancrède appellera Constance à partager son trône. O grand événement! événement désiré, qui arrachera pour toujours de cette contrée les cruelles semences des discordes intestines, des funestes guerres civiles, de toutes leurs misères, de leurs déplorables crimes! Puissent ces yeux éteints que la rage cruelle des factions et les malheurs de mon pays ont si long-temps affligés, que les travaux et les vanités de la vie ont fatigués, voir cet heureux temps, et puis se fermer en paix!

Mais comment surmonter cet obstacle puissant que l'amour nous oppose, l'amour qui trouble les projets de la tranquille sagesse, qui, porté sur l'aile des passions, aveugle et impétueux dans sa route passionnée, laisse loin derrière lui la raison aux cheveux gris? Hélas! combien est fragile l'édifice du bonheur humain, puisque même nos passions vertueuses peuvent le détruire! J'ai à me reprocher d'avoir, dans l'ombre et dans la solitude,

régions contagieuses, exposé leurs jeunes cœurs au danger; j'aurais dû remarquer leur flamme naissante, qui maintenant éclate avec une violence si dangereuse. Ma fille avoue sa passion pour le roi; elle me l'a confessée en tremblant, en suppliant; ses larmes, ses tendres instances ont presque ébranlé ma fermeté. Et cette signature, que dans le délire de la tendresse il lui a donnée, ne montre-t-elle pas avec quel excès désordonné il l'aime? Je ne vois aucun moyen; cela me trouble jusqu'au fond de l'âme. Comment s'opposer à cette démence du roi, qui a toutes les apparences de la vertu, qui dédaignera par conséquent toute contrainte, qui empruntera une force nouvelle de la générosité de son cœur, qui pourra alléguer d'une façon spécieuse la raison contre la raison? Mais il le faut: ma propre opinion, dans laquelle je me confirme de plus en plus, la clause expresse du testament, exigent impérieusement son mariage avec Constance; autrement le parti de cette princesse aurait un beau prétexte, et tout tomberait à la fois dans l'horreur et la confusion. Comment sortir de ce labyrinthe?... L'assemblée des barons, convoquée ici dans le palais, est déjà réunie pour rendre hommage au nouveau roi, et confirmer le testament. Le destin de l'état dépend de ce peu d'instans, de ces instans qui vont s'écouler... Ah! un rayon d'espoir me luit! Oui, au moyen de cette signature je puis encore le sauver. Les moyens destinés à une bonne et noble fin ne sauraient être criminels, quand ils sont indispensables. Dans ce cas particulier et impérieux, tromper est une vertu, un acte

de fidélité... Mais comment retenir ce lion dans nos filets? Ah! ils seront tellement tissus avec les liens de la nécessité, je les entrelacerai si fortement de toutes les chaînes de l'honneur et du devoir, que sa fureur et son désespoir ne pourront briser ce loyal piége. Voici la signature royale; je vais écrire au-dessus un consentement entier, formel, absolu, au testament: il sera lu devant l'assemblée de tous les nobles du royaume, à la face de toute la Sicile, en présence de Constance; tandis que tous les yeux et tous les cœurs seront fixés sur le monarque, tandis que toutes les bouches s'écrieront pour y applaudir. Alors il faudra bien se soumettre; il faudra que le rêve de son amour se dissipe. Ce sera chose faite! Quant à moi, je le sais, c'est ma ruine; mais c'est le salut de la nation, du roi. Je ne veux plus rien examiner, je ne veux plus écouter même la voix de l'honneur. Non, cela est arrêté, je me dévoue ici pour mon prince et mon pays; qu'ils soient sauvés, et que je périsse noblement.

J'aperçois venir le comte Osmond; sans son aide, tous mes projets seraient vains.

SCÈNE II.

OSMOND, SIFFREDI.

OSMOND.

Seigneur Siffredi, je me suis rendu du conseil chez Constance, et j'ai exécuté ce que nous avions résolu. La princesse subordonne ses droits au tes-

tament : elle honorera de sa présence le sénat, et d'après la volonté royale acceptera la main du jeune Tancrède. D'abord, il est vrai, elle a éprouvé quelque peine de voir renverser son espérance de régner seule; elle a appris avec surprise cette apparition d'un fils de Manfred, désigné par le roi comme son cohéritier. Mais j'ai si bien réussi à lui démontrer combien cela était juste, comment le bien public et l'établissement d'une paix assurée en résulteraient, comment la nécessité l'y contraignait, du moins si elle voulait régner sur la Sicile, que son altière ambition s'est résignée aux sages dispositions du testament. Il m'a paru, en outre, autant que j'ai pu le discerner, que ce n'était pas la seule prudence qui la décidait à se soumettre au choix de cet époux.

SIFFREDI.

Noble Osmond, vous avez par-là rendu à l'état un grand et signalé service. Oui, je dois vous l'avouer, cette preuve loyale et empressée de votre zèle, dans une telle crise du royaume, lorsque l'intérêt et l'ambition auraient pu entrer dans vos vues; oui, je l'avoue, cette vertu si pure et si généreuse accuse la précipitation de mes premiers jugemens.

OSMOND.

Non, Siffredi, c'est à vous qu'appartient la louange. Cette œuvre glorieuse est la vôtre. Si je n'avais pas saisi, si je n'avais pas aidé cette occasion tant souhaitée de déraciner les discordes dans cette contrée, et de sauver mon pays, j'aurais été vil, j'aurais été infâme à jamais. C'est à vous, sei-

gneur, que des milliers d'hommes, qui seraient tombés sans gloire sous le glaive barbare de la guerre civile, doivent la vie. C'est à vous que les enfans de cette île magnifique, depuis les pairs du royaume jusqu'à l'humble paysan qui en laboure les plaines dorées, doivent la sécurité de leurs demeures et les douceurs de la vie domestique. Vous serez béni dans la dernière postérité, pour avoir conseillé ce testament. Je rougis de penser que j'ai été si long-temps opposé au plus excellent homme de la Sicile. Avec quelle impartiale sollicitude nous devrions veiller sur nos préjugés et nos passions, et nous défier de la teinte dont l'esprit de parti colore notre vue! Désormais je renonce à ses vaines illusions, à ses bouillantes déterminations, qui ne permettent de reconnaître d'autre mérite et d'autre vertu que lui-même. Je joins ma voix à la vôtre : je ne reconnaîtrai d'autre parti, ni d'autre intérêt, que mon pays. Votre amitié sera ma seule ambition... Mais il y a un nom plus cher, le nom de père, que je serais heureux de pouvoir donner à Siffredi. La main de votre fille ajouterait, à la joie publique, mon propre bonheur.

SIFFREDI.

Seigneur, je vous donne avec plaisir mon consentement. Je tiens à honneur de m'allier à une famille et à un mérite aussi distingués. C'est du fond du cœur que j'embrasse le comte Osmond, comme ami et comme fils.

OSMOND.

Vous me rendez heureux. Ce consentement si cordial et si affectueux, que j'ai si long-temps sou-

haité, commande toute ma reconnaissance. Il donne, en un jour, toute la sanction du temps à notre amitié naissante. De ce moment, je me voue comme ami et comme partisan zélé de la maison de Siffredi.

(Un officier de la cour entre.)

L'OFFICIER, à Siffredi.

Le roi, seigneur, demande sur-le-champ votre présence.

SIFFREDI.

Je vais lui obéir. Adieu, seigneur. Le sénat est assemblé; dans peu d'instans je viens vous rejoindre ici.

OSMOND.

Alors, noble seigneur, nous terminerons ce qui est si heureusement commencé, et une ère nouvelle commencera sous ces favorables auspices.

SCÈNE III.

OSMOND seul.

Siffredi accorde sa fille à mes vœux; mais elle-même voudra-t-elle se donner? Jeune, folâtre, entourée d'hommages, peut-être déjà engagée, pourra-t-elle accoutumer son cœur plein de jeunesse à l'austère gravité de mon âge? Je n'ai pas appris l'art des flatteries et des louanges; je ne sais pas nourrir la vanité d'une belle par des larmes, des soupirs, et tous ces plaintifs artifices de l'amour qui la charment et la corrompent. Cette douce science ne convient ni à mon âge ni à mon caractère : il faut les

laisser aux enfans et aux radoteurs. Un père sage est chargé par la nature de guider et de régler le choix de sa fille ; il doit la disposer à l'autorité d'un époux qui, avec une dignité supérieure, avec une mâle tendresse et un caractère raisonnable, l'aimera toujours ; qui ne sera point d'abord un esclave à genoux, mais qui ensuite ne sera pas un tyran.

SCÈNE IV.

OSMOND, LES BARONS.

OSMOND.

Seigneurs, je vous salue. Ce jour inattendu nous unit tous par l'affection et l'amitié. Nous nous abordons aujourd'hui à cœur ouvert. Nos yeux ne sont point obscurcis par l'esprit de faction ; notre physionomie n'est pas malveillante ; nous sommes les enfans de cette île fortunée, les fils de la liberté publique. Maintenant nous ne sommes plus divisés ni par l'orgueil, ni par les passions, ni par la diversité de nos vœux. La branche de Manfred s'unit enfin à la branche de Guillaume, et fait de nous une famille de frères. C'est ce que nous devons au sage testament de notre feu roi, cet excellent souverain, et aux soins généreux du digne Siffredi. Je vous félicite sincèrement. Le premier de tous, je renonce aux erreurs et aux dissentimens qui ont si long-temps troublé notre repos, et qui semblaient encore fermenter en nous menaçant de convulsions nouvelles. Instruits par le temps, ne dédaignons

pas d'abjurer nos méprises. Nous tous, seigneurs, nous nous sommes trompés. Les hommes peuvent, je le vois, être vertueux, tout en différant d'opinion.

PREMIER BARON.

Quiconque ne suivrait pas le noble exemple que vous donnez, seigneur, quel que fût son prétexte, n'aimerait pas son pays avec un cœur simple et sans détours, ainsi qu'il le doit.

SECOND BARON.

O bienheureuse paix ! douce concorde de notre pays! vous seules pouvez donner à un peuple, sécurité, force, gloire. Seigneur connétable, je suis courbé sous le poids de bien des hivers, cependant une ardeur de jeunesse se rallume en mon sein. Il me semble que je vois renaître ces jours, qui embellissaient notre île, avant qu'elle languît désolée par les nuages de nos discordes furieuses, plus funestes que les feux dévorans de notre Etna. Je revois nos plaines immenses chargées d'ondoyantes moissons, nos mers peuplées par le commerce, nos ports animés par une activité continuelle. Notre Etna se couvre de fleurs; les doux trésors de l'Hybla parfumé recommencent à couler. Nos nymphes et nos bergères se jouent dans les vallons, font retentir de nouveaux chants, et réveillent les rustiques pipeaux... Mais la vieillesse aime les longs discours; venez, venez, mes fils, je brûle de voir ce prince dont le monde dit tant de bien. Son père, le brave et malheureux Manfred, était mon ami. Venez, seigneurs, nous tardons ici trop long-temps.

SCÈNE V.

DEUX OFFICIERS, placés pour empêcher la foule d'entrer.

UN HOMME DE LA FOULE.

Montrez-nous notre roi, le fils du vaillant Manfred, qui aimait le peuple. Nous voulons le voir ; il nous faut le voir. Laissez-nous passer.

PREMIER OFFICIER.

Je vous en prie, monsieur, retirez-vous ; cela ne se peut pas. Retirez-vous, je vous prie. Dans une si heureuse circonstance, je ne voudrais pas maltraiter le moindre d'entre vous.

UN SECOND HOMME DE LA FOULE.

Laissez-nous seulement entrevoir notre jeune roi. Nous voulons lui jurer une fidélité plus sincère qu'aucun de ses barons.

SECOND OFFICIER.

En vérité, mes amis, vous ne pouvez point passer par-ici. Nous avons l'ordre strict de tenir ces salles libres pour lui et pour les barons. Allez à la porte qui donne du côté de la mer ; là on vous laissera entrer.

TOUS.

Vive le roi Tancrède ! vive le fils de Manfred. Huzza !

(La foule s'éloigne.)

PREMIER OFFICIER.

Je ne m'étonne point de l'excès de leur joie. C'est un brave et aimable prince. Je me souviens bien d'avoir vu le jeune comte Tancrède pendant que je vivais dans la maison du seigneur Siffredi, avant que, par sa protection, j'eusse obtenu mon office. Le voir et l'aimer, c'était tout un. Il était si noble dans ses manières, et cependant si affable et si doux ! Bien, bien ! antique Sicile, des jours heureux t'attendent !

SECOND OFFICIER.

Dieu nous les accorde ! nous avons vu des temps assez tristes et assez agités. Il doit épouser, dit-on, la sœur du dernier roi, Constance.

PREMIER OFFICIER.

J'en doute beaucoup, ami. Ou je me trompe, ou la fille du seigneur Siffredi, l'aimable Sigismonde, possède son cœur; si l'on doit en juger par les regards de tendresse et d'intimité, par le soin tendre et assidu de se plaire l'un à l'autre, très-certainement ils s'aiment. Ah ! puissent-ils être heureux comme ils le méritent ! Ce serait grande pitié que l'on séparât ce couple incomparable. Il est la gloire, et elle est le plus bel ornement de la Sicile.

SECOND OFFICIER.

Le seigneur Rodolphe vient.

SCÈNE VI.

RODOLPHE, sortant du sénat.

Mes braves amis, vous pouvez vous retirer. (*Les officiers sortent.*) Quelque orage s'apprête. Ce testament jette chacun dans la perplexité. Non, jamais Tancrède ne s'abaissera à ces conditions, qui attentent à la fois à ses droits, à son honneur et à son amour. Ces prudens vieillards, ces graves songe-creux de la politique, oublient le train de la jeunesse. Les détours de leur habileté inclinent même vers la bassesse, et, dans la trame de leurs projets, ils oublient de compter sur un cœur généreux, qui, rompant tout à coup les subtils tissus, ruine tout leur travail. C'est ce que l'événement va montrer, ou je connais bien mal le roi. Il semblait d'abord se tenir écarté de toute cette pompe, et j'ai remarqué que son front se chargeait de nuages, lorsqu'à ses côtés il a vu la fille du tyran, placée comme pour partager avec lui les publics hommages. Mais je suis assuré au moins que ce nuage s'est épaissi, que son sang a bouillonné, lorsqu'il a entendu les conditions injustes et avilissantes du testament. Incertain, en proie à une cruelle agitation, il m'a paru souvent prêt à parler et à interrompre Siffredi, qui semblait, par une précipitation calculée, vouloir prévenir cette interruption, dont il était inquiet. Mais, écoutons, j'entends du bruit comme si l'assemblée se séparait. Ah! Sigismonde, accablée de

chagrin, et enveloppée dans ses sombres pensées, traverse ces lieux.

(Sigismonde et sa suite traversent le fond du théâtre Laure s'avance.)

SCÈNE VII.

RODOLPHE, LAURE,

LAURE.

Votre ami tant vanté, votre roi, est un parjure, un infâme parjure! Le dernier des esclaves aurait montré un plus noble cœur; il ne se serait pas ainsi avidement précipité sur le premier appât que lui eût présenté l'ambition. Lui, fils de Manfred! certes non! cela est impossible! Le fils de ce noble prince ne trahirait pas les droits usurpés depuis si long-temps sur ses aïeux, et qu'aujourd'hui même, par un si merveilleux destin, il a justement reconquis; il n'aurait pas sacrifié toute foi, tout honneur, toute reconnaissance, tout amour, et jusqu'au ressentiment légitime de la mort de son père; il n'eût pas abjuré même l'orgueil, enfin tout ce qui élève l'homme au-dessus de la race servile et grossière des paysans, et cela en un moment! Et pourquoi? pour nul autre motif, que pour obtenir l'obligeante permission, l'insigne faveur de s'asseoir sur son propre trône, auprès de la fille du tyran Guillaume.

RODOLPHE.

Je demeure interdit... Vous le calomniez sûrement, Laure. Il y a ici quelque méprise.

LAURE.

Il ne peut y en avoir aucune : Siffredi a lu son consentement plein et entier devant le sénat, qui applaudissait ; à la vérité, un dernier reste de honte, une faiblesse timide, un peu de lâcheté dans la perfidie, l'ont fait rougir de commettre une telle action sous les yeux de Sigismonde, qui succombait à tant de bassesse et de trahison. De là vient sans doute qu'il a ajourné le sénat à demain, et qu'il a fixé à demain l'instant, qui doit lui donner la couronne de l'infamie. Alors, reconduisant son heureuse et triomphante princesse, il a laissé la pauvre malheureuse Sigismonde diriger ses pas chancelans vers sa triste demeure, qui va lui devenir odieuse par ce manque de foi... Il vient,... adieu,... je ne puis endurer sa présence.

SCÈNE VIII.

TANCRÈDE, SIFFREDI, RODOLPHE.

TANCRÈDE, à Siffredi en entrant.

Laisse-moi, perfide vieillard !... Va, Rodolphe, ordonne que toutes les issues qui conduisent ici soient fermées... Préserve-moi de ce monde haïssable d'où sont bannis l'honneur et le repos.... Va, et puis reviens... Quoi ! tu oses encore m'aborder? O mortelle injure, indignité sans seconde ! Juste ciel ! est-ce un roi, est-ce même un homme qu'on peut traiter ainsi, et enfoncer dans l'infamie ?

SIFFREDI.

Frappez, mon maître, frappez; je ne mérite ni ne demande mon pardon.

TANCRÈDE.

O délire!... ah! mon âme,... conserve ta raison, résiste à ce vertige... Un si cruel outrage bouleverse la pensée.

SIFFREDI.

Exterminez votre serviteur.

TANCRÈDE.

J'aurais pu tout supporter excepté cela, mais cela! mais cette insolente audace qui passe tout exemple! Ce trait meurtrier, qui a tué à jamais la paix de mon âme,... qui me blesse ici... ici,... dans la région la plus sensible du cœur de l'homme.

SIFFREDI.

O mon royal seigneur, ne l'endurez pas! satisfaites sur moi votre vengeance.

TANCRÈDE.

Aucun tyran inventa-t-il jamais rien d'aussi cruel? Le plus vil esclave, qui rampe sur cette terre, dépouillé de toutes les consolations que le ciel accorde aux mortels, qui repose sur le sol aride, reste du moins maître de sa vertu et des trésors cachés dans son loyal cœur. C'est là ce que tu as osé; avec une main audacieuse, et par une fraude impie, venir dérober en moi....

SIFFREDI.

La voici, mon maître, cette main audacieuse,

qui ne se repent point de son crime. Ah ! ma ruine sera glorieuse et heureuse, si elle peut sauver votre honneur.

TANCRÈDE.

Je renonce à un tel honneur! je le déteste, j'ai pour lui le plus souverain mépris, ainsi que pour le vil conseiller qui veut me le donner. As-tu bien osé consacrer par mon nom, par mon nom souscrit dans un autre dessein, remis avec toute la tendresse d'un cœur fidèle, dans l'épanchement du plus sincère amour... As-tu pu faire servir le nom de ton souverain à couvrir un mensonge? Un mensonge proféré en public, devant toute la Sicile abusée?.. Mais sache que cette misérable invention est aussi fragile qu'ignoble. Un héros ne se laisse point prendre à un si méchant piége; il n'est bon que pour des sots ou des poltrons... Bientôt ton pitoyable artifice, devant ma juste et ardente indignation, se brisera comme un fil qu'on approche de la flamme!.. Ta prudence radoteuse n'aura fait qu'affermir le projet qu'elle a voulu renverser. Si mes résolutions eussent été chancelantes et douteuses, ceci les confirmerait, les rendrait aussi irrévocables que le destin. Ceci vient ajouter le seul motif qui me manquât pour en poursuivre l'exécution à travers les guerres et les désastres... Quoi! l'épouser! elle, Constance! la fille de ce cruel tyran qui assassina mon père? La seule pensée tient du délire! Avant de voir le flambeau de l'hymen s'allumer pour ces noces détestables, tu verras la Sicile livrée aux flammes, ses cités démolies, ses vallées arrosées de sang... Mettons à part l'amour, mon,

orgueil embrasse cette querelle, mon honneur est en jeu. En dépit de toi, l'univers fût-il conjuré contre moi, je livrerai aux vents les lambeaux de ce testament déchiré, j'assurerai mes droits, la liberté de mon cœur, je réduirai en poudre tous ceux qui s'opposeront à moi, et j'entasserai les malheurs sur ta tête.

SIFFREDI.

Sire, cela est juste; épuisez sur moi votre rage, je la réclame toute entière; mais quant à ces menaces contre l'état, que profère ta passion, celles-là tu ne les accompliras pas.

TANCRÈDE.

Je ne le ferai pas? Ah! poussé ainsi sur le bord de l'abîme terrible du déshonneur, le plus docile des lâches trouverait du courage; le naturel le plus doux serait excité à la férocité; qui pourra donc arrêter ma vengeance? qui?

SIFFREDI.

Toi-même.

TANCRÈDE.

Va-t'en! ne te risque pas à justifier ton crime! Cela, cela seul peut en aggraver l'horreur, peut ajouter une nouvelle insolence à ton insolence, et peut-être pousserait ma rage à s'oublier.

SIFFREDI.

Ah! laisse-la éclater sur cette tête blanchie et dévouée à ton service! Mais lorsque la tempête aura épuisé toute sa furie, alors il te faudra entendre... Bien plus, tu voudras toi-même, je le sais, enten-

dre la voix calme, et pourtant plus puissante, de la raison. Tu réfléchiras que le salut de tout un peuple, le bien-être d'un million d'hommes qui te fut confié, l'emportent sur toi, qui n'est que leur juge, et sur les plus tendres plaisirs de ta vie privée. Tu réfléchiras qu'il existe d'autres devoirs, un plus noble orgueil, un honneur plus élevé, des plaisirs bien supérieurs, qui t'obligent, qui te contraignent à souffrir ma conduite : elle peut n'être pas justifiable dans la justice commune; mais la nécessité, ce despote de la vertu elle-même, l'a commandée de sa voix redoutable... Oui, il te faudra, dans ces momens plus calmes, te dépouiller de ton amour, de ces passions vulgaires des âmes communes, de cette bouillante chaleur de la jeunesse; il te faudra être un roi! amant de ton peuple!

TANCRÈDE.

Mauvais emploi de la vérité! c'est en abuser pour colorer un crime... Un roi! un roi! oui, je serai un roi, mais non pas un esclave! Je me montrerai roi envers ce testament! Mon peuple apprendra comment je défendrai ses droits, quand il verra comment je revendique les miens. Mais ai-je été, dis-le-moi, traité comme un roi? O ciel! si je pouvais me soumettre à un procédé si outrageant, je serais un vil et déhonté misérable, indigne de porter le sceptre, même sur une terre d'esclavage, même dans une contrée étrangère à toute vertu; je démentirais le sang de mon père; je démentirais ces préceptes, que dans d'autres temps, Siffredi, vous enseignâtes à ma jeunesse.

(Il prononce ces derniers mots d'une voix plus douce.)

SIFFREDI.

Regarde, ô mon prince! ton pauvre vieux serviteur, dont le plus tendre soin a été, durant vingt années, de te former à la vertu; qui, pour ta gloire et ton avantage, renonce à tout ce que l'intérêt et l'ambition pourraient lui conseiller; à ce que tant de pères égoïstes auraient poursuivi par la trahison et le crime. Regarde-le, fléchissant ses genoux affaiblis, pour te prier, pour te conjurer, pour te demander, tout en pleurs, de réprimer ta passion, de sauver toi, ton honneur et ton peuple. Regarde des milliers d'hommes prosternés avec moi, et se confiant à ta protection; des pères et des mères inclinant leur front vénérable; de tendres vierges et de pauvres orphelins; des ministres du Seigneur; ceux qui maintiennent, auprès du trône, la majesté des lois; et ceux qui, en proie aux intempéries des vents et du soleil brûlant, travaillent pour nourrir la foule des heureux. Vois-les tous ici à tes pieds, te conjurant de les sauver de la misère, de la guerre, des crimes, du pillage! Peut-il y avoir, juste ciel, quelque chose dans la complaisance pour soi-même qui puisse être mis en balance avec de tels motifs? Comparée avec cette masse d'affections, la passion personnelle la plus vive pèse-t-elle un grain de sable?... Ne détourne pas les yeux... Ah! n'y a-t-il pas dans ton grand cœur quelque fibre sensible à une telle tendresse, à une si généreuse chaleur? N'y a-t-il pas quelque noble fibre qui soit émue par tant de prières et de larmes, par les voix confondues du ciel et de la terre?

TANCRÈDE.

Oui, il y en a une! et tu l'as touchée. Lève-toi, Siffredi, lève-toi... Ah! tu m'as fait du mal, vieillard inhumain!... Ah! malheureux Tancrède, de quelque côté que tu jettes les yeux, le déshonneur te présente sa face hideuse, avec le malheur et la ruine!.. Est-ce pour cela que tu avais pris tant de soin à m'élever? Est-ce pour cela que tu m'as pénétré d'un sentiment si délicat de la honte, de ce sentiment raffiné qui n'a jamais tourmenté la foule vulgaire des mortels, heureusement appesantie sous sa grossière insensibilité? Ah! que n'avez-vous bien plutôt endurci mon cœur; que ne m'avez-vous enseigné que le pouvoir et l'intérêt règnent souverainement sur la vertu; que, sous l'enveloppe dorée de la prospérité et de l'orgueil, il n'y a pas de honte ni de bassesse : ainsi formé, j'aurais été capable de gouverner un monde vénal... Hélas! qu'a produit ton défaut de prévoyance? Quel déplorable conflit tu as fait naître entre les devoirs du roi et ceux de l'homme! Tu as suscité vertu contre vertu... Ah! Siffredi, c'est ta sagesse outrée et insensible qui m'a embarrassé dans un labyrinthe d'erreurs presque sans issue... Mais, ô mon âme! il te faut demeurer ferme en ton projet... Ballottée par des passions diverses, il faut te tenir à cette ancre éternelle... Il n'y a, il ne peut y avoir de vertu publique sans vertu privée... Ainsi écoute-moi bien; observe ce que je vais ordonner, c'est le seul expédient qui nous reste maintenant... Demain, lorsque le sénat se réunira de nouveau, explique tout, révèle la fraude : ce

n'est pas tout, essaie de réparer ta faute; emploie tout ton pouvoir, toute ton éloquence, tout ton crédit à me rétablir en mes droits, et dégage-moi des sombres piéges où tu m'as toi-même enlacé. Ne frémis pas, seigneur;... il faut que cela soit fait, ou bien c'en est fait de notre amitié... Malgré l'apparence, et quelques soient tes prétextes, tu es un traître.

SIFFREDI.

Je mériterais en effet le nom de traître, et même le sort d'un traître, si j'avais fait ce que j'ai fait, assez légèrement et par des motifs assez faibles pour le désavouer.

TANCRÈDE.

Ah!

SIFFREDI.

Mon maître, n'attends pas cela de moi... Bien que j'aie long-temps vécu dans les cours, je n'ai pas encore appris à imiter la subtile dextérité avec laquelle on obéit alternativement à chaque fantaisie du prince. Je t'honore, je respecte tes ordres; mais j'honore encore plus mon devoir. Rien sur la terre ne pourra jamais m'arracher de cette base inébranlable, ni ta faveur, ni ta colère.

TANCRÈDE.

Ainsi, tu ne le veux pas?

SIFFREDI.

Je ne le puis.

TANCRÈDE.

Sors; laisse-moi... Ah! mon cher Rodolphe! reviens, et délivre-moi de ce traître!... Sors de ces

lieux, te dis-je, et hâte-toi d'éviter ma présence! Sache, vieillard, que, sous le masque de l'amitié, tu es le plus cruel de mes ennemis; non content d'avoir foulé, dans la poussière, mes droits les plus sacrés, tu persistes dans ta faute avec une froide insolence, et tu appelles cela un devoir; si le nom de ta fille ne te protégeait pas, tu éprouverais la vengeance que tu mérites... Ne réplique pas!... sors!

SCÈNE IX.

TANCRÈDE, RODOLPHE.

RODOLPHE.

Qui peut enflammer mon prince d'une telle colère contre son ami Siffredi?

TANCRÈDE.

Mon ami! Rodolphe, lorsque je t'aurai dit ce que cet ami a fait, comment il s'est joué de moi comme d'un enfant, ou d'un misérable du dernier ordre qui n'aurait ni esprit ni cœur, tu resteras surpris, tu t'étonneras de ma stupide patience.

RODOLPHE.

J'ai entendu avec une surprise mêlée de chagrin ce testament injuste et déshonorant, qui est nul par lui-même... Je vous ai vu étouffant de rage et vous débattant dans le piége... C'est là ce dont j'ai été témoin jusqu'au moment où vous m'avez ordonné de venir vous attendre ici... Mais ce testament est le fait du roi, non le sien.

TANCRÈDE.

Ah! il l'a conseillé. Pendant beaucoup d'années, il a couvé en secret ce noir artifice; il se glorifie de son plan, et se pavane orgueilleusement dans sa perfide vertu. Mais ce n'est rien encore, Rodolphe, rien, absolument rien; ce n'est que douceur et innocence en comparaison de ce qui a suivi. J'avais, cher ami, donné à Sigismonde, pour apaiser ses inquiétudes, et dans une complète effusion de tendresse, un papier blanc portant ma signature;... et lui... ô ciel!... y eut-il jamais une si étrange audace! il a écrit, au-dessus de mon nom, un consentement absolu à ce testament détesté; bien plus, il a osé le lire devant moi, après m'avoir placé comme une vaine idole sur un trône avili... Ah! les paroles sont trop faibles pour peindre les tourmens, la rage, l'indignation, qui, de réflexion en réflexion, ont élevé en mon âme une tempête furieuse; elle est près d'éclater, et la honte seule m'a retenu... Mais, en face de la Sicile ivre de joie, et au milieu des acclamations, que pouvais-je faire, Rodolphe? Le seul expédient, qui soit venu à mon esprit troublé a été d'ajourner l'assemblée à demain... Mais que faire demain? Ah! cela ne sert à rien; que m'importe ce qui est fait... mon seul souci maintenant est de justifier ma foi auprès de Sigismonde. Elle me croit parjure; elle m'a jeté un regard qui m'a tué. Hélas! aux yeux de Sigismonde, je parais un être vil, le dernier, le plus perfide des hommes.

RODOLPHE.

C'est, en effet, un trait d'insolence; c'est un ou-

trage d'une espèce si audacieuse et si étrange, que j'en demeure confondu.

TANCRÈDE.

Maudite soit ma prudence timide, qui n'a pas, à l'instant même, repoussé vers son auteur ce téméraire et impudent mensonge!... Maudite soit ma main, qui, par une bizarre et pitoyable dissimulation, a prêté son appui à l'odieuse rivale de ma Sigismonde. Hélas! trompée par cette fausse apparence, quelles pensées, Sigismonde, auras-tu conçues de moi?... Combien, dans la silencieuse amertume de ton âme, tu as dû me mépriser! Combien tu dois détester le genre humain et toi-même, pour t'être confiée aux sermens de l'infidèle Tancrède! car j'ai dû te paraître tel... J'étais... Cette pensée me trouble! J'aurais dû rejeter loin de moi toute parole de complaisance, m'élancer de mon trône, avouer devant toute cette foule le choix libre et glorieux de mon cœur, et secouer les chaînes honteuses dont on me chargeait... Au lieu de cela,... ô indignité!... qu'ai-je fait?... J'ai rivé mes fers, j'ai confirmé le crime de Siffredi, et attaché sur moi l'infamie.

RODOLPHE.

Seigneur, ne blâmez pas une conduite que votre situation imposait à votre cœur torturé. Que pouviez-vous faire? si, en une telle circonstance, au milieu du sénat, devant le peuple surpris, sans que vos amis y fussent préparés, sans que votre parti fût formé, vous eussiez bravé cette altière princesse et sa puissante cabale, cette action, soudaine, abrupte et prématurée, aurait rejailli sur vous, au-

rait même révolté vos propres amis, et fait pencher la balance de l'opinion publique. En outre, considérez que, si vous aviez signalé la fraude de Siffredi en flagrant délit, vous auriez pris l'obligation de tirer une vengeance solennelle de cet acte de trahison; car rien ne semble si avili et si faible que le pouvoir insulté, quand il n'ose pas punir; et comment auriez-vous pu accorder cela avec votre amour? Sa fille n'était-elle pas présente? Croyez-moi, votre conduite, tout odieuse qu'elle est à un cœur tel que le vôtre, a été heureuse et sage..; non que je veuille vous conseiller de vous soumettre pour toujours...

TANCRÈDE.

O ciel! me soumettre! Si je pouvais m'abaisser jusque-là, même en pensée, puissiez-vous, et le monde entier et Sigismonde m'accabler de mépris! Me soumettre!.. Non!.. L'éclatante lumière de la prochaine journée éclairera à tous les regards le secret de cette infamie, quelque péril qui en advienne!.. Oui, par le ciel, demain je renverserai les projets, fondés sur la fange, qu'a construits ce vieillard; et je ferai voir à mon fidèle sénat que le fils de Manfred sait maintenir et porter, dans son entière dignité, cette couronne qu'un destin inattendu a placée sur sa tête. Mais tout cela, cher ami, ces jouissances orageuses de l'orgueil sont étrangères à mon amour: jusqu'à ce que Sigismonde soit désabusée, il n'y aura que trouble dans mon cœur, et ma raison ne saurait reprendre son cours régulier. Je ne vois qu'elle, je vois son image toute-puissante sur moi, qui me jette un regard mêlé de plainte

et de reproche, chargé d'un paisible chagrin et d'une indignation douce, et semble à la fois me témoigner de la compassion et du mépris. Ah! je veux la revoir; j'ai laissé trop long-temps ma Sigismonde s'entretenir de ses pleurs, et en proie à des pensées qui me représentent à elle comme un infâme. Mais, hélas! comment, enlacé dans cette odieuse situation, pourrai-je en ce moment reparaître dans un monde plein d'ennui? Et son père!.. Mille horreurs se pressent en foule dans l'imagination impétueuse et fantastique de l'amour... Qui sait ce qu'il pourra faire?... Viens donc, ami, et fais-lui remettre par ta sœur une lettre en secret; je ne puis endurer plus long-temps son absence; son juste mépris me dévore, m'embrase jusqu'au délire. Vole, mon cher Rodolphe, vole, engage ta sœur à porter ma lettre, et à m'assurer ce soir même une entrevue; je ne puis supporter ce supplice un jour de plus, dût-il m'en coûter mon royaume! Jusque-là, profondément enfoncé dans l'ombre et la solitude, je ne veux pas voir l'odieuse figure d'un seul mortel; les pensées chassent les pensées, les passions soulèvent les passions; son sourire seul peut calmer mon âme frénétique.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

SIGISMONDE seule, dans l'attitude du désespoir.

Ah! prince tyrannique! ah! infidèle Tancrède! cruel et peu généreux dans ta perfidie! que n'as-tu, ce matin, lorsque mon cœur, sans espoir, se soumettait à mon sort et à mon devoir, lorsque le courage m'avait abandonnée au point de vouloir te rendre tes sermens; que n'as-tu alors confessé la triste nécessité imposée par ta situation!... puisque nous devions nous séparer, au moins notre séparation eût été adoucie par une confiante amitié. J'aurais, il est vrai, oui, j'aurais été malheureuse; mais non pas à cet excès; dans mon chagrin, j'aurais pu, avec un mélancolique plaisir, chérir encore le doux souvenir de ton premier amour; ton image aurait encore rempli mon cœur; et malheureux, mais non coupables, nous ne fussions pas restés sans consolations... Mais une telle froideur!... Ah! que tu as été cruel!.. Faire ainsi revivre mes espérances, flatter mon amour, ranimer toute ma tendresse, et puis me plonger dans le plus sombre désespoir!... Quel inexorable orgueil possède donc ton cœur, pour

que tu aies pu sans émotion soutenir mon aspect, quand j'étais accablée du poids de la honte? Ne peux-tu donc éprouver nulle angoisse? Pourquoi m'as-tu traînée à ton barbare triomphe? pourquoi m'as-tu attachée au char de ma rivale? pourquoi m'as-tu rendue témoin de ce spectacle odieux? Cette main, qui, bien peu d'heures auparavant, avait, en se jouant, abusé de ma crédule sincérité, je l'ai vue, à la face de l'univers, irrévocablement donnée à une autre! Il fut un temps où le moindre nuage qui obscurcissait mon front, lors même que c'était pure imagination, excitait ta pitié; pour lors, tes yeux brillans de larmes prêtes à couler se fixaient sur moi avec tant de douceur! alors, nos cœurs exaltés, animés jusque dans leur moindre fibre, s'oubliaient eux-mêmes, et chacun de nous ne semblait sentir que pour l'autre; mais, hélas! ils se sont envolés ces jours de tendresse. Maintenant tu peux me voir misérable, déchirée par les tourmens, par des tourmens que ta propre imagination a raffinés, sans que ton œil endurci soit humecté d'une larme... Je m'arrête... Oui, je veux le penser;... assurément je t'outrage; tu ne peux pas être assez vil, assez bas pour triompher de ma misère.... Qu'est-ce donc?.. pourquoi me créer des tourmens?.. ah! n'est-ce pas tout aussi douloureux!.. Quand ce serait faiblesse de caractère, faiblesse d'un amour que l'ambition aurait éteint! N'y a-t-il donc pas, ô ciel, de constance dans l'homme! N'y a-t-il point de fidélité inébranlable, d'affection durable et généreuse, qui puisse se défendre contre un monde tout égoïste? non, il n'y en a aucun.... Tancrède

même est inconstant! (*Elle se lève.*) Retirons-nous! Fuyons cette scène!.. Tout ce que je vois, ces murs, ces voûtes, les objets qui m'environnent, sont imprégnés de ses sermens... Mais où fuir? le séjour des forêts sera plus cruel encore: le doux asile de Belmont, ces sombres et profondes retraites, ces plaines riantes, l'air si pur de ces collines blesseront mon souvenir préoccupé, et me mettront au supplice; tous ces ombrages sembleront me répéter: Tancrède est infidèle!.. Mon père vient... Comment, livrée à tant de trouble, pourrai-je soutenir sa présence?

SCÈNE II.

SIFFREDI, SIGISMONDE.

SIFFREDI.

Sigismonde, ma chère enfant! je m'afflige de te trouver ainsi baignée de larmes. Je sais le motif puissant qui les fait couler, et je les excuse; mais je blâmerais leur continuité obstinée et sans mesure. Viens, remets-toi, rappelle ton courage abattu; que ta raison s'éveille de ce songe d'amour, et montre au monde que tu es fille de Siffredi.

SIGISMONDE.

Hélas! je suis indigne de ce nom.

SIFFREDI.

Tu as, il est vrai, encouru quelque blâme; tu as trop imprudemment engagé ton cœur sans le con-

sentement de ton père; mais je te le pardonne. Le roi a des vertus qui t'excusent assez, et moi-même je mérite des reproches pour t'avoir exposée au charme de ces vertus. Ne t'effraie donc pas de mes reproches; tout en te blâmant, ton tendre père a plus de compassion que de sévérité pour toi; tu es encore ma fille, et si ton cœur voulait maintenant, reprenant sa fierté, se raffermir et s'élever noblement au-dessus de cette épreuve, je t'accorderais la plus intime confiance, et tu serais pour moi plus qu'une fille.

SIGISMONDE.

Ah! vous avez plus de bonté que je n'en mérite! mon seul orgueil est, sera toujours de plier mon âme à vos ordres suprêmes, à votre sage volonté; quoiqu'entraînée par l'amour, qui, hélas! ne m'en a que trop punie, j'aie franchi les étroites limites du devoir, cependant j'éprouve un sentiment de tendresse, j'ai dans le cœur une intarissable source d'amour filial, qui, dussé-je en périr, s'opposera à cette passion, et me rendra toute soumise et obéissante à vous, mon révéré seigneur, et le meilleur des pères.

SIFFREDI.

Viens dans mes bras, consolation de ma vieillesse! toi la seule joie et la seule espérance de mes cheveux gris! viens que je te presse sur mon cœur paternel; là, avec le tendre secours de mes conseils, ton courage renaîtra et reprendra ses forces sous la douce rosée des larmes de ton père. Tu me promets donc, ma Sigismonde,... ton père condescend à t'en faire la prière,... de renoncer à tes ten-

dres et présomptueuses espérances, et de ne pas permettre à une seule pensée d'amour de se porter désormais vers le roi.

SIGISMONDE.

Des espérances! je n'en ai aucune : ce jour fatal les a toutes détruites. Mais bannir de mon âme, tant que la triste faculté du souvenir me sera laissée, bannir des pensées que le cœur le plus pur pouvait nourrir, qui firent mes délices autrefois, et qui me charment encore en me déchirant, c'est plus, hélas! seigneur, que je ne puis vous promettre.

SIFFREDI.

L'absence et le temps, qui calment si bien les passions, sauront en triompher. En même temps, j'espère de toi un grand et généreux effort; j'espère que tu n'épuiseras pas ainsi les derniers restes de ta force, que tu ne languiras point de la sorte sous l'inutile fardeau d'un amour insensé; ton père n'aura pas à rougir d'entendre répéter que sa fille a été assez faible pour concevoir la pensée, dénuée de raison, qu'un roi pourrait, à son rang, à son honneur, à sa gloire, aux importans devoirs du trône, à son trône lui-même, préférer follement une passion romanesque, née dans le loisir et les douces rêveries de sa première jeunesse; qu'elle a été assez déraisonnable pour croire qu'il abandonnerait sa situation plus qu'humaine, qu'il déserterait son redoutable poste, le soin des milliers d'hommes que renferme cette île; bien plus, qu'il précipiterait le royaume dans la guerre et ses ravages; et tout cela pour complaire à une imagina-

tion malade, à une misérable faiblesse. Devait-il, pour toi, pour te rendre heureuse, rendre la Sicile malheureuse? Le roi lui-même, s'il eût dédaigné la noble approbation des hommes sensés, n'eût été que le pitoyable héros d'une histoire amoureuse, et se serait précipité à sa ruine certaine. Peux-tu, ma fille, permettre à une pensée si monstrueuse de s'emparer un moment de ton imagination troublée? Élève-toi au-dessus de cette honte! et si une étincelle de vertu est encore cachée dans ton âme, sache la faire briller aujourd'hui; ne te montre pas au-dessous du glorieux exemple, que du haut de son trône ton amant t'a donné en ce jour.

SIGISMONDE.

Ah! ce n'est pas la vertu qui l'a inspiré! Si tel avait été son motif, mon père, je céderais à vos conseils. Ils sont la vérité même dans tout son pouvoir; ils sont sans réplique comme la raison; et alors, alors, avec une triste, mais nécessaire résignation, je me soumettrais comme il convient à votre fille. Mais qu'au moment où mes humbles espérances étaient réconciliées avec mon devoir, lorsqu'elles s'élevaient avec passion plus haut qu'elles ne l'avaient jamais osé, ce soit précisément alors qu'elles soient rudement renversées, il y a en ceci quelque chose de poignant! Ce spectacle de malheur est toujours présent à ma vue. Pourquoi m'avez-vous entraînée à une scène si cruelle?

SIFFREDI.

Cette scène devait exciter ton émulation.

SIGISMONDE.

C'était une scène de perfidie! Mais sachez que je ferai plus que d'imiter le roi, car il n'est qu'un parjure; mais moi qui suis sincèrement déchirée de douleur, moi qui ressens la plus pure, la plus vraie passion qui ait jamais touché le cœur d'une vierge, quoique je ne puisse encore arracher le prince de mon cœur ni de mon espérance, je me voue ici au ciel et à mon père. Que voulez-vous de plus?

SIFFREDI.

Oui, il faut quelque chose de plus, et alors ton père sera heureux. Bien qu'absous par la voix de l'innocence et de la vertu, nous ne vivons pas cependant pour nous seuls. Un monde rigoureux nous soumet tous, même les plus nobles d'entre nous, à son pouvoir absolu. Ce monde demande, pour ton honneur et pour le mien, que tu fasses un pas de plus, un pas qui puisse convaincre le roi que ton cœur dédaigne de porter une chaîne, que lui, il a magnanimement rejetée. Il est convenable aussi, la fierté de ton sexe te le commande, de montrer au monde, qui t'approuvera, que tu peux aussi-bien que le prince, avec une âme aussi élevée, sacrifier au bien public une passion fatale. Mais, par-dessus tout, tu dois déraciner à jamais du cœur du roi les derniers restes d'espérance, et faire que désormais toute mention de son amour soit un outrage. Tout cela, ma fille, il faut le faire; et il n'y a qu'un seul moyen : c'est de chercher un asile assuré, un abri sacré dans les bras d'un mari. Il en est un...

SIGISMONDE.

Bonté céleste! que voulez-vous dire, mon seigneur?

SIFFREDI.

Il en est un, d'une illustre famille, d'un haut rang, d'un mérite et d'un caractère plus élevés encore, qui pourra, qui voudra te protéger, qui imposera au roi lui-même. Écoute-moi, Sigismonde. Le noble Osmond te recherche en mariage, et il a ma parole aujourd'hui.

SIGISMONDE, *se jetant à genoux.*

Mon père! laissez mes bras tremblans embrasser vos genoux! Oh! si jamais vous avez souhaité de me voir heureuse, si les années de mon enfance vous ont jamais donné quelque joie, lorsque, balbutiant encore, je passais mes bras autour de votre cou, que vous me pressiez sur votre sein, que vous couvriez mes yeux de vos baisers, disant avec effusion qu'il vous semblait revoir ma mère, oh! préservez-moi de cette nouvelle dureté du destin! n'outragez pas à ce point un cœur brisé. Je ne le puis! c'est impossible!.. A peine ai-je retiré mon cœur à l'un, qu'il me faudrait le donner à un autre! Écoutez-moi, mon père chéri! écoutez la voix de la nature et de l'humanité, qui plaide pour moi aussi-bien que la voix de la justice! Ne pas choisir sans votre aveu est sans doute mon devoir; mais du moins mon choix est libre; c'est un droit que même le plus vil esclave ne peut jamais perdre. Voudriez-vous me dégrader ainsi? me réduire à cette bassesse? car c'en serait une de me livrer indignement, sans que

mon cœur y fût pour rien. Ce serait une injure à Osmond, et la plus grande qui pût lui être faite. Laissez-moi achever, mon seigneur. Oui, je mourrai; oui, je serai, par cette révolution, privée de l'usage de la raison. Laissez-moi consumer mes jours sans espérance dans le silence et la solitude, loin d'un monde curieux et méchant! Du moins, et cela vous ne pouvez me le refuser, donnez-moi un peu de temps. Je ferai tout pour vous complaire; tout ce qui me sera possible. Ah! que votre regard se tourne plus doucement sur moi!

SIFFREDI.

Ma fille, vous abusez de la bonté de mon âme.

SIGISMONDE.

Je resterai ici, mon père, jusqu'à ce que je vous aie fléchi; rien ne pourra m'en arracher.

SIFFREDI.

Levez-vous, Sigismonde. Bien que vous ayez ému mon cœur, rien n'ébranlera les inexorables arrêts de l'honneur, du devoir et de la ferme raison. Résous-toi donc, je te l'ordonne, au nom des liens sacrés de l'amour filial, à accueillir le comte Osmond, comme il convient à un homme que ton père a choisi, et qui est digne de ta main. Je vais te l'amener.

SIGISMONDE.

Épargnez-moi, mon père.

SIFFREDI, à part.

Il faut que je m'arrache à ses embrassemens, ou la nature me trahira. Accordez-nous, ô Dieu! ce

courage de l'âme qui obéit à nos devoirs, et non pas à nos passions. Laisse-moi, mon enfant.

SIGISMONDE.

Vous ne pouvez, mon père; non, vous ne pouvez me quitter de la sorte.

SIFFREDI.

Viens ici, Laure; viens près de ton amie, montre-toi sa véritable amie; combats sa faiblesse, dissipe ses larmes, prends soin d'elle, efforce-toi de la réconcilier avec son devoir.

SCÈNE III.

SIGISMONDE, LAURE.

SIGISMONDE.

Ah! malheur sur malheur! misérable par l'amour et par le devoir! ah! pauvre Sigismonde, en proie à toutes les souffrances!

LAURE.

Pardonnez, madame, si je blâme votre douleur. Comment pouvez-vous répandre des larmes pour un perfide, indigne de votre tendresse, qui ne mérite rien que votre mépris et votre indignation?

SIGISMONDE.

Vous ne connaissez que la moitié des horreurs de mon sort. Peut-être aurais-je pu apprendre à mépriser sa fausseté; peut-être, après que le triste et premier torrent de mes larmes se serait écoulé, aurais-je pu, relevant ma fierté, apprendre à le mépriser;

mais c'en est trop de cette dernière infortune. Hélas! où pourrais-je fuir? où me dérober, Laure, à la cruelle scène que mon père me prépare en ce moment.

LAURE.

Et d'où peut, madame, venir tant d'alarme?

SIGISMONDE.

Cela est-il possible? le pourrai-je? non; eh quoi! donner sur-le-champ à un autre mon cœur, déchiré... dans un tel moment de trouble! Il va conduire ici le comte Osmond pour recevoir mes vœux! Ah! quelle terrible différence! au lieu de Tancrède, cet Osmond si altier!

LAURE.

Sur mon âme, c'est ce qu'un cœur outragé comme le vôtre, devrait présentement souhaiter. Par le ciel, je regarderais cet ordre comme la plus douce vengeance!

SIGISMONDE.

Se venger! et sur qui? sur mon propre cœur, déjà trop misérable!

LAURE.

Non, sur lui, sur Tancrède; sur celui qui a bassement vendu sa foi et son honneur, pour la vaine apparence d'une méprisable grandeur; sur celui qui est à la fois un esclave et un tyran.

SIGISMONDE.

Ah! raillez-vous de ma crédule folie, de mes espérances frivoles et mal fondées; mais épargnez-le, Laure.

LAURE.

Qui a exalté vos espérances? qui a triomphé de votre faiblesse? Pardonnez-moi ce mot : oui, vous êtes digne de lui; vous êtes au-dessus de lui, malgré cette grandeur qui l'enivre. Lorsqu'il n'était rien, ne s'enorgueillissait-il pas d'un sourire de vous? Où donc est la fierté de votre sexe? où est ce préservatif qui nous fut donné contre la perfidie des hommes? Puissances célestes! je ne puis supporter patiemment cette pensée! lorsqu'il venait de prodiguer les plus tendres sermens, et d'épuiser le langage de l'amour, se jouer d'une manière si vaine, si cruelle, si superflue, de vos espérances! vous repousser ainsi de lui, avec un mépris si inhumain, par un acte irrévocable et solennel, en présence du public et de votre père! avec un tel raffinement de bassesse, donner à Constance sa main infidèle, encore chaude d'avoir serré la tienne! et, pour compléter son crime, tandis que tes genoux tremblans pouvaient à peine te soutenir, alors, sans jeter un regard sur toi, la conduire hors de la salle!

SIGISMONDE.

C'était, il est vrai, un aspect fait pour envenimer l'amour, pour le changer en fureur ou le tourner en mépris... Que veut dire cette stupide faiblesse, qui semble suspendue sur moi? Séchez-vous, indignes larmes; ne sillonnez plus mes joues! cesse, mon cœur, de rien éprouver pour celui qui fut si froidement perfide, ou si bassement volage! Qu'importe lequel des deux!.. cesse de présen-

ter en sa faveur la moindre excuse? Oui, traître, je veux faire souffrir ton orgueil; je veux changer ton triomphe en confusion; je ne veux point que, pour toi, ma vie se passe dans les souffrances, à soupirer dans les forêts et au bord des ruisseaux; tandis que, dans les bras d'une rivale, tu déplorerais mon sort avec une stérile compassion! Non; plutôt périr que d'être comme cette humble, cette douce, cette patiente, cette aimable Sigismonde, qui savait se consoler par la misérable vanité d'être malheureuse pour toi! Si je suis malheureuse, je veux l'être noblement! Les filles de la Sicile verront en moi, avec admiration, le grand exemple d'une femme qui punit son propre cœur de ses illusions, qui le condamne à ce qu'il abhorre le plus, qui le livre au poids du malheur, pour le châtier d'avoir légèrement écouté un indigne amant.

LAURE.

Enfin il s'élève, cet orgueil enflammé par la vertu! Croyez-moi, ce mariage lui sera amer....

SIGISMONDE

Puissent les furies allumer leur flambeau nuptial! puisse-t-il être maudit comme sera le mien! Au lieu de la douce paix, des tendres joies de l'amour conjugal, puisse la jalousie s'allumer et le remords s'aigrir, pour répandre dans son sein leurs plus cruels poisons! J'irai, où me conduira le destin, et mon aveugle vengeance! N'y pensons plus. Au nom de l'amour offensé, je jure, prince perfide, vil et inhumain, que tu me verras dans les bras d'un autre, de l'homme que tu détestes, d'Osmond!

LAURE.

Cela fera naître en son cœur une secrète rage; oui, son âme en sera percée d'un trait qui le mettra en fureur. Faites de lui un exemple de malheur, qui épouvante à jamais les amans infidèles. D'ailleurs votre raison plus froide ratifiera ce changement, et y trouvera le bonheur. Le noble Osmond tire son origine de la même tige que lui; il est le premier des barons de la Sicile, prudent, brave, du plus scrupuleux honneur, respecté de tous.

SIGISMONDE.

Ne me parle pas d'Osmond, mais du perfide Tancrède; fais-en l'objet de tes railleries; invente contre lui de nouveaux termes de mépris! Aide-moi, Laure; verse sur ma rage un nouveau fiel; soutiens ma résolution chancelante, qui déjà perd de sa force. Ah! que cette jactance était vaine! combien je mentais à mon propre cœur! Hélas! mes larmes reprennent leur cours, leur torrent m'entraîne de nouveau, mille images confuses torturent mes pensées! Ah! devions-nous en venir là? Nos espérances, nos vœux, nos souhaits tant de fois répétés, qui s'échappaient de nos cœurs embrasés, et qui respiraient le ciel, ces projets de faire le bonheur l'un de l'autre, tout cela devait-il finir ainsi?

LAURE.

Si le soin de ton repos et de ton honneur ne peut te maintenir dans la résolution que tu venais de prendre, songe au moins, Sigismonde, combien ton

père est profondément engagé, de façon à ne pouvoir revenir sur ses pas.

SIGISMONDE.

Ah! malheureuse faiblesse, qui subjugue ainsi mon âme, qui en repousse toute noble pensée, tout sentiment de devoir!... N'ai-je donc pas de larmes pour toi, ô mon père? puis-je oublier tes soins et ta tendresse pour moi, dès l'âge le plus tendre? ces yeux brillans de l'amour d'un père! ce front, que la sévérité n'a jamais obscurci! cette bouche, qui n'a jamais proféré un mot dur pour moi? Dois-je donc m'acquitter envers toi, lorsque je te vois déjà courbé par une vieillesse vénérable, par la honte, l'inquiétude, les angoisses, le déshonneur? Non, cela ne sera pas ainsi?.... O toi! le premier des anges, douce piété filiale, viens à mon secours! affermis mon âme! Oui, fais qu'une fille se soumette à son sort, et sache être noblement malheureuse..... pourvu que son père soit heureux!... Laure, ils viennent.... O ciel! je ne puis supporter cette horrible épreuve!... O terre, terre, entr'ouvre-toi, et dérobe-moi à leurs yeux!

SCÈNE IV.

SIFFREDI, OSMOND, SIGISMONDE, LAURE.

SIFFREDI.

Ma fille, regarde le noble ami qui recherche ta main, et que je serai fier de nommer mon fils. Je

ne suis pas moins charmé de voir que tu trouveras le bonheur dans cette union.

OSMOND.

Vous ne pensez pas, je le suppose, madame, que le consentement flatteur de votre père suffise pour me rendre heureux. Mon cœur, en vous aimant, a plus besoin de votre bonheur que du mien, et veut, avec tout l'art de la plus tendre amitié, ne s'occuper que de votre plus intime satisfaction. Puis-je espérer que vous ne désavouerez pas le choix de votre père?

SIGISMONDE.

J'ai un père, seigneur,... et je n'ai pas à consulter mon propre cœur... Je me meurs... Laure, soutiens-moi.

(Elle s'évanouit.)

SIFFREDI.

Secourez-la!... emmenez-la d'ici!... elle respire encore!... Ma fille!...

SIGISMONDE.

Ah!... pardonnez ma faiblesse!... Chère Laure, conduis-moi... à mon appartement.

SIFFREDI.

Pardonnez, seigneur, si, inquiet de ce soudain accident, je vous quitte un instant.

SCÈNE V.

OSMOND, seul.

Réfléchissons.... Que signifie ceci?... Est-ce aversion pour moi?... Serait-ce, comme je le crains, amour pour un autre? Ah!... oui!... peut-être le roi, ce jeune comte Tancrède! ils ont été élevés ensemble.... Sûrement cela ne peut être;.... eût-il donné la main à Constance de la manière la plus solennelle? Mais sa couronne n'en dépendait-elle point? Non,... s'ils s'aimaient, ce vieux courtisan le saurait, et il ne préférerait pas un sujet à un roi. J'estime ses vertus;... bien plus, je m'y confie.... Ellles vont aussi loin que peut aller la vertu. Mais s'il avait pu placer sa fille sur le trône de Sicile.... Oh! quelle brillante séduction, au-dessus des forces d'un homme!... Qu'est-ce donc?... N'importe ce que ce peut-être. Maintenant mon honneur, ma dignité, demandent que mon alliance, acceptée par son père, par elle-même, ne soit pas dédaignée.... Je l'aime trop... Je n'avais jamais su jusqu'ici à quel point je l'aimais. Ah! elle a mille charmes qui pénètrent jusque dans l'intimité de mon âme! Son regard était si doux, d'une expression si gracieuse et si aimable; elle baissait la tête, elle rougissait d'embarras avec une si charmante modestie! Son âme, ses manières, sa personne, sont le parfait modèle de la grâce et de la beauté des femmes.... Il faut qu'elle soit à moi.... Elle l'est!... Si cependant son

cœur ne consent pas à mon bonheur; alors le sentiment du devoir, se joignant à la tendresse de mes soins, touchera enfin son noble caractère, et saura l'entraîner vers moi... L'homme sensé, qui suit une conduite prudente, ne trompe pas un cœur par la flatterie, mais parvient à en disposer.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un jardin attenant à la maison de Siffredi.

SIGISMONDE, LAURE.

SIGISMONDE, tenant une lettre à la main.

C'en est donc fait!... je suis esclave!... mes lèvres ont proféré le serment fatal!... Il me semblait, en ces tristes momens, voir frémir d'horreur les tombes qui m'environnaient, les images des saints, le sombre autel, et tout le temple ébranlé... Mais voici encore un nouveau sujet de désespoir. O Tancrède! cesse de me persécuter; ne m'arrache pas ce peu de calme que me laisse mon malheur, cette sorte d'obscurité tranquille, qui voile des jours sans espérance, et où je ne dois entendre parler ni d'amour, ni de toi! Laure, avez-vous aussi conspiré contre mon repos? Pourquoi avez-vous pris cette lettre?... reportez-la (*elle la lui rend*); je ne veux point rechercher une peine nouvelle.

LAURE.

Madame, Rodolphe m'a tant pressée, m'a conjurée avec tant de larmes de rendre ce seul service

à un roi malheureux,... car c'est ainsi qu'il l'appelait,... que, bien que furieuse comme toi contre sa cruelle perfidie, je n'ai pu refuser ce bon office aux ardentes prières de mon frère... Lis;... ses excuses ne montreront que mieux sa perfidie.

SIGISMONDE.

Non. Il ne convient pas que la femme d'Osmond lise une seule ligne écrite par cette main contagieuse.... Ah! je connais trop bien cette écriture!

LAURE.

Il me le peignait comme désespéré au delà de toute expression, et même presque en délire; ses transports sont impétueux comme les tempêtes ou la mer en courroux. Ses passions le jettent en une rage continue et qui approche du vertige. Il meurt s'il ne peut vous voir, et justifier sa fidélité.

SIGISMONDE.

Sauve-moi de cette vue!... ce serait le pire des maux!

LAURE.

Je ne fais que rapporter les paroles de mon frère. Il commençait à me parler de quelque noire machination, qui nous avait tous deçus, lorsqu'entendant s'approcher votre père et le comte Osmond, qui venaient d'être appelés à la cour de Constance, notre entretien a été interrompu.

SIGISMONDE.

Une machination?... soit! Si je suis condamnée à être la plus malheureuse femme qui ait jamais été victime de l'amour, en vain voudrais-je résis-

ter à mon sort.... Donne-moi cette lettre.... il y a quelque consolation à connaître un plus grand malheur... Hélas! ce n'était pas ainsi, ce n'était pas avec ces horribles palpitations qu'autrefois, ô Tancrède! j'avais coutume de lire tes lettres. (*Elle essaie de lire la lettre, puis la donne à Laure.*) Ah! ce triste souvenir obscurcit ma vue! Laure, lis cette lettre.

LAURE lit.

« Délivrez-moi, Sigismonde, du plus cruel tourment que puisse souffrir un cœur fidèle; délivrez-moi du tourment de passer pour un homme vil aux yeux de celle dont l'estime prête de nouveaux charmes à la vertu. Lorsque je cédai à ma situation pénible, ce ne fut point par trahison, ce fut par excès d'amour. Plutôt que de faire courir quelque risque à notre engagement, je préférai pour un moment être infidèle à mon honneur. Chaque instant, jusqu'à celui où je pourrai vous voir, me déchirera plus cruellement que si j'éprouvais le remords d'un crime réel. Je vous conjure donc de vous trouver dans le jardin, à la chute du jour, et je vous expliquerai ce mystère. Nous avons été inhumainement abusés, au moyen de cette même signature que, dans l'ardeur la plus sincère de mon amour, je vous avais donnée pour vous assurer du cœur et de la main de Tancrède. »

SIGISMONDE.

Le voilà donc échappé, ce terrible secret! Laure, cette signature! Hélas! cette signature! Ceci me suggère mille horribles pensées... Je l'ai donnée à mon père; et peut-être a-t-il... Je n'ose arrêter ma vue sur cette pensée... Si vous m'aimez encore,

généreux Tancrède, ne me déchirez point en me faisant connaître la vérité. Ah! par pitié, laissez-moi pour toujours dans l'ignorance! Ah!.. que ma misère est étrangement bizarre! je suis réduite à souhaiter que l'homme que j'aime ait été un perfide! Pourquoi me suis-je tant pressée de franchir un pas si décisif? Irréparable malheur!... n'aurais-je pas pu attendre, laisser passer le délai de quelques heures?.. Le devoir ne me le défendait pas. Je devais cette justice à ton amour, qui jusque-là avait été le modèle de la plus parfaite bonté; à ton amour, rayon céleste, brillant de toutes les vertus! et j'ai rejeté de moi le trésor de ma vie? Ah! ruine déplorable qu'a causée un instant d'égarement! ah! froide prudence d'un âge sans remords! ah! parens, perfides ravisseurs du bonheur de vos enfans!... Ah! vengeance aveugle et maudite!... de tous côtés, j'ai été trahie... Vous, Laure, aussi, vous m'avez trahie?...

LAURE.

Quel autre que lui, quoi qu'il puisse écrire, vous aurait trahie? il a été faux ou pusillanime. Car, enfin, je veux bien supposer avec vous que ce consentement aux volontés du roi a été fabriqué!... Fabriqué, mais par qui? votre père eût répugné à l'idée d'un tel crime... Qu'en peut-on conclure? Ce serait, pour justifier sa sincérité, accuser son courage. Un roi jeune, enflammé par l'honneur et l'amour, aurait donc patiemment du haut de son trône, souffert une telle insulte, et laissé un outrage si sanglant sans punition, sans réponse, sans

contradiction... Ah! ce serait une bassesse pire que la trahison!

SIGISMONDE.

Arrête, Laure;... déjà nous avons porté un jugement trop précipité, sans connaître les faits. Souvent ce qui semble une bagatelle, un rien, vient dans telle situation faire pencher la balance du sort, et déterminer les actions les plus importantes. Oui, je commence à éprouver un triste pressentiment, je suis perdue par la cause éternelle du malheur des hommes,... par le jugement des passions. Mais, qu'ai-je à faire de toutes ces excuses? Cesse, ô mon coupable cœur, de les vouloir admettre. Il ne convient pas que tu plaides la cause d'un amant; gémir de mon sort est même désormais un déshonneur. Il ne me reste plus qu'à fuir, avec une invariable résolution, toute occasion de le voir, tout moyen d'éclaircir l'obscurité de ce qui s'est passé; il faut m'envelopper dans l'ombre, dans les ténèbres de la solitude; là, je dévorerai en silence les chagrins qui rempliront mon sein, et puisque je dois être malheureuse,.. car je le serai,... je retiendrai pour moi seule tout le malheur, je m'en chargerai pour l'épargner à un père infortuné... Fuyons de ces lieux,... l'heure approche...

LAURE.

Madame, le voici, venez, c'est le roi.

SIGISMONDE.

Dieux!.. comment échapper?.. Non, je veux rester... c'est le dernier entretien... Laisse-moi.

SCÈNE II.

TANCRÈDE, SIGISMONDE.

TANCRÈDE.

Elles sont enfin passées ces heures, ces longues heures de torture! Ma Sigismonde! ma vie!

(Il se jette à ses pieds.)

SIGISMONDE.

Levez-vous, monseigneur; il ne convient plus que je voie mon souverain ainsi.

TANCRÈDE.

Ah! laisse-moi baiser la trace de tes pas! laisse-moi exhaler mon âme dans les plus doux transports, puisque j'ai le bonheur de serrer encore ma Sigismonde dans mes bras. (*Il se lève.*) Cruelle, comment as-tu pu jamais me croire perfide? comment as-tu pu outrager ainsi l'amour? Ah! je devrais amèrement me plaindre! quelles basses idées as-tu donc eues de moi? N'était-ce pas calomnier même le cœur humain? Quoi, après tant de sermens, après une si ardente sincérité, des protestations si tendres, ton cœur devait-il, quelles que fussent les apparences, admettre un seul soupçon?

SIGISMONDE.

Comment, lorsque j'ai moi-même entendu que vous donniez un plein consentement à la volonté si prudente et si juste du feu roi, lorsque ce consentement a été lu solennellement devant vous dans

le sénat! lorsque je vous ai vu donner votre royale main à celle dont la naissance, la dignité et les droits réclament cette noble alliance!... Au reste, monseigneur, vous avez bien fait. L'homme que le ciel prépose pour gouverner les autres doit d'abord apprendre à soumettre lui-même ses passions au joug de la raison. Vous avez donc bien fait... Mais pourquoi aviez-vous relevé jusqu'à vous mes humbles espérances, et flatté ma faiblesse avec une frivole cruauté... Cela aussi était bien;... ma vanité méritait cet amer dégoût, puisque dans ma tendresse insensée j'avais pu rêver que je balancerais votre repos, votre gloire et l'avantage de votre peuple.

TANCRÈDE.

Oui, livre-toi à ton courroux! Tes doux reproches, au lieu de me blesser, ne font que flatter ma tendresse. Non, non, charme et consolation de mon âme! je ne t'ai jamais aimée d'une ardeur si fidèle, que dans ce cruel et misérable instant où tu me croyais parjure; lorsque mon honneur lui-même se soumettait pour toi à présenter une si méprisable apparence de bassesse! C'est ton barbare père, Sigismonde, qui m'avait pris à ce piége. Cette signature, que je t'avais donnée pour gage de notre union conjugale, il s'en était servi pour la rompre à jamais. Il avait écrit un faux consentement au-dessus de mon nom; vous l'entendez; bien plus, il a osé le lire devant mon trône insulté. S'il n'eût pas été ton père.... Ah! cher amour, vous frémissez, vous pâlissez!

SIGISMONDE.

Ah ! laissez-moi, Tancrède !

TANCRÈDE.

Non. Te laisser? Jamais ! jamais avant que vous ayez rendu la paix à mon cœur, avant que tes lèvres chéries aient de nouveau prononcé que tu es à moi !.. Sans toi, je renonce à moi-même, à mes amis, au monde ; je le jure ici même sur cette main.

SIGISMONDE.

Monseigneur, oubliez cette main, qui jamais désormais ne peut être unie à la vôtre.

TANCRÈDE.

Sigismonde, que veux-tu dire? Tes paroles, tes regards, ta contenance, semblent cacher quelque horrible secret. Dieux !... non, ce serait trop affreux ; le trouble exalte mes pensées !

SIGISMONDE.

N'en demande pas plus. Je ne puis jamais être à toi.

TANCRÈDE.

Eh quoi ! qui pourrait s'y opposer? qui oserait se risquer à braver la fureur d'un roi outragé? Avant de te voir ravir à mon espoir, je livrerais aux flammes la Sicile entière.

SIGISMONDE.

Votre puissance serait vaine, monseigneur. Cette erreur fatale, et la volonté sans miséricorde de mon père, ont placé entre nous une barrière insurmontable. Je suis la femme du comte Osmond.

(Après un long silence, durant lequel ils se regardent l'un l'autre avec la plus vive agitation et le plus tendre désespoir.)

TANCRÈDE.

La femme du comte Osmond! Dieux! l'ai-je bien entendu? Quoi! mariée? mariée? perdue pour ton fidèle Tancrède! perdue pour toujours! As-tu pu me condamner ainsi, sans m'avoir entendu, à un malheur incomparable? Désespoir! hélas! qu'as-tu fait? Ah! Sigismonde! ta crédulité trop prompte, des deux amans les plus heureux qui aient jamais éprouvé le pouvoir bienfaisant de l'amour, a fait deux malheureux achevés. Mais, ô rage!.. certes! tu sais bien que cela ne peut être, ta main est à moi? mille et mille sermens....

SCÈNE III.

TANCRÈDE, OSMOND, SIGISMONDE.

OSMOND, arrachant sa main de la main du roi.

Madame, cette main m'a été donnée, il n'y a pas une heure, par la plus auguste cérémonie. Et lors même que l'impérieux honneur ne me l'ordonnerait pas maintenant, je ne renoncerais qu'avec la vie à défendre mes droits. Ainsi!...

TANCRÈDE.

Ah! qui es-tu? homme orgueilleux!

SIGISMONDE, à part.

O ciel! où est mon père?

(Elle sort.)

OSMOND.

Je suis un homme que tu devrais mieux connaître; oui, regarde-moi; un homme qui peut et qui veut maintenir ses droits et son honneur contre un prince sans foi, contre un roi de quelques heures, dont le premier acte est tellement vil, qu'un tyran endurci en rougirait.

TANCRÈDE.

Insolent Osmond! apprends que ce roi de quelques heures saura te confondre, ainsi que tous ceux qui viendront usurper ses droits sacrés, antérieurs aux tiens; aux tiens, fondés sur la contrainte, sur une déception infâme, tandis que les miens procèdent d'un mutuel amour, et d'une foi depuis long-temps librement engagée... Elle est, elle sera à moi! J'annulerai par le souverain pouvoir, dont m'investissent les lois, ces formalités coupables par lesquelles vous avez enlacé, bassement enlacé dans un mariage détesté, ma fiancée, la reine; celle qui a mon cœur et ma main, et qui doit partager mon trône. Si tu ne savais pas cela, apprends-le maintenant, ô le plus altier des seigneurs! et apprends en outre, ainsi que je te l'ai dit, que si tu avais la pensée de porter plus avant ta trahison contre mon amour,... trahison n'est pas assez dire,... alors ta vie m'en répondrait.

OSMOND.

Ah! ma vie? Je n'éprouve que du mépris à entendre tes vaines menaces. Et quand donc la vie d'un baron normand sera-t-elle devenue assez vile

pour dépendre du caprice d'un roi? De tout cela, monseigneur, la loi en jugera; ou si la loi est trop faible, mon épée sera mon garant.

TANCRÈDE.

Garde-toi d'y toucher, traître! de crainte que ma rage perdant toute retenue, ne se porte à une action indigne de moi.

SCÈNE IV.

TANCRÈDE, SIFFREDI, OSMOND.

SIFFREDI, entrant.

Mon noble seigneur, que vois-je? mon souverain en querelle avec ses sujets? Certes cette maison méritait du royal Tancrède assez d'égards, pour qu'il n'en fît pas un théâtre de trouble et de scandaleux débats. Mon âme est affligée, toutes mes espérances sont renversées; je me sens blessé à mort de voir ta gloire ainsi étouffée dans son germe. O ciel! ta grandeur a-t-elle donc dégradé la dignité de ta vertu et l'élévation de ton caractère? Au lieu d'être le protecteur de nos droits, le gardien sacré de notre bonheur domestique, peux-tu troubler ainsi brusquement le doux repos, la secrète paix des familles, ces biens pour lesquels la race humaine, née libre, s'est soumise aux lois et au gouvernement?

TANCRÈDE.

Seigneur Siffredi, épargne tes réprimandes; les devoirs de ma condition ne me sont pas inconnus.

Mais, toi, vieillard, ne rougis-tu point de parler de droits violés, ou du trouble apporté à la plus chère jouissance, au bonheur le plus précieux; toi, qui, par une perfidie plus que barbare a foulé aux pieds l'obéissance, la justice, la vérité, l'humanité elle-même? Tu sais ce que tu as fait. Je pourrais, pour te confondre, rétorquer tes rudes reproches; mais je t'épargne devant ce seigneur, dont tu as voulu acquérir l'amitié mal assortie, en sacrifiant bassement ta fille. Adieu, seigneur... Pour toi, seigneur connétable, qui, dans ta présomption as osé lever ton œil insolent sur ma douce amie, sur ma noble Sigismonde, je te prescris de nouveau sur ta vie.... Oui, dévore ta fureur!... mais remarque mes paroles : C'est sur ta vie!.. Ne pousse pas plus loin tes arrogantes prétentions!

SCÈNE V.

SIFFREDI, OSMOND.

OSMOND.

Mes arrogantes prétentions! Ciel et terre! mes arrogantes prétentions sur mon épouse! sur mon épouse consacrée! Où sommes-nous? est-ce sur une terre de liberté, de droit civils, de lois reconnues?.. Ne pas aller plus loin, et sur ma vie! Prince en délire! ma vie brave ta menace. Elle m'a été donnée par la bonté du ciel, qui m'a donné aussi mon bras et mon courage pour la défendre contre les tyrans. La race des Normands, les fils du puissant

Rollon qui se sont élancés, portés par la tempête, de cette contrée du Nord, terre nourricière des hommes généreux et libres; qui ont gagné, par leur épée, le sol de leur manoir, et le tiennent encore en noble fief... ne sont pas accoutumés à entendre un tel langage... Si je cède, tu peux déclarer ma couardise, me tenir pour un infâme, pour un traître à la patrie!.. Trompé, trahi, insulté, tyrannisé par une telle conduite, ma cause est la cause commune. Mon bras saura défendre les droits de chaque Sicilien, de la société toute entière, de l'espèce humaine en général, droits inséparables des miens. Avant de les laisser devenir la proie de ta rage tyrannique, je trouverai les moyens de renverser ton trône chancelant, dont te bannit ce perfide et illégal usage du pouvoir, et je saurai t'écraser sous ses ruines!... Constance est ma souveraine!

SIFFREDI.

Seigneur connétable, soyons fermes à maintenir nos droits; mais agissons avec une froide prudence, et avec la modération, aussi-bien qu'avec l'énergie d'un homme. Certes, je l'avoue, les indignités que vous avez éprouvées sont telles, qu'elles pourraient justifier même vos menaces. Mais, seigneur, si nous pouvons prévenir les maux, les cruelles horreurs d'une guerre civile, si nous pouvons garder intactes nos libertés et nos lois, élevons-nous au-dessus de la sphère orageuse des petites passions personnelles, et agissons noblement. Ne faisons point à la chaleur et à l'emportement de notre orgueil une cruelle libation de sang sicilien.

C'est une magnanimité divine, lorsque nous sommes le plus vivement provoqués, de conserver notre raison calme et pure, et de suivre ses conseils, avec un ferme sentiment de ce qui est juste, sans appeler à notre aide la chaleur vulgaire des passions ; même lorsqu'elle est honorable, cette chaleur nous entraîne souvent trop loin... Souviens-toi que ma maison sert encore d'asile à ma fille ; et avant que je me la sois vu enlever par le bras du pouvoir, cette main pourrait bien imiter ce père romain. Ne craignez rien ; soyez modéré ; tout peut encore bien finir. Je connais le roi, ses passions s'allument d'abord comme la flamme de l'éclair ; mais l'honneur et la justice habitent dans son cœur... Croyez-moi, il reviendra à la raison.

OSMOND.

Il reviendra !... par le ciel ! il y doit revenir !... Vous connaissez le roi ;... j'aurais désiré, seigneur Siffredi, que vous eussiez daigné me dire tout ce que vous connaissiez... Et vous voudriez, qu'avec une respectueuse patience, j'attendisse qu'il revînt à la raison ? Quoi ! juste Dieu, lorsqu'il foule notre front de son pied, lorsqu'il nous met sous le joug de l'esclavage !.. Peut-être quand son vain orgueil sera rassasié de notre soumission, si, enfin, il s'aperçoit que son bras est trop faible pour ébranler les solides fondemens de l'ordre établi, trop faible pour bouleverser la justice ; peut-être alors, dans un accès de repentir ou de fatigue, il se fera un mérite de revenir à la raison. Non, non, seigneur !... il y a un plus noble moyen pour enseigner la raison à la

furie aveugle et oppressive. Souvent l'éclat d'un fer vengeur a su dessiller ses yeux stupides... L'épée est une raison.

SCÈNE VI.

SIFFREDI, OSMOND, RODOLPHE avec des gardes.

RODOLPHE.

Seigneur grand connétable de Sicile, au nom du roi, et par son ordre spécial, je vous arrête comme prisonnier d'état.

OSMOND.

De quel roi?... je ne connais point de roi de Sicile... à moins qu'il ne soit époux de Constance.

RODOLPHE.

Apprenez à le connaître... Voyez cet ordre royal de vous conduire au château de Palerme.

SIFFREDI.

Laissez ce torrent débordé épuiser sa rage écumante. Soumettez-vous, seigneur,... l'injustice ne peut vous retenir long-temps enfermé dans ce château... Ceci m'attache à toi plus encore que l'amitié, ou notre alliance; ceci me lie à ta fortune par la chaîne puissante d'une commune injure, et rien ne pourra la rompre... Je m'afflige, Rodolphe, de voir ce règne commencer d'une si déplorable sorte.

OSMOND.

Ce règne! dites cette usurpation. Ce météore de

roi pourra bien briller un moment; mais bientôt se dissipera la vaine frayeur qu'il inspire... Monsieur, conduisez-moi... Adieu, seigneur... souvenez-vous que vous avez en vos mains plus que ma vie et ma fortune, mon honneur.

SIFFREDI.

Notre honneur est le même. Adieu, mon fils; nous ne serons pas long-temps séparés. Le baume du sommeil ne rafraîchira pas mes yeux que tu n'aies été rendu à la liberté, ou j'irai partager tes chaînes. Le plus noble courage n'est pas lui-même à l'abri du reproche, tant que la patience plus noble encore n'a pas sanctifié son ardeur.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

SIFFREDI seul.

L'HORIZON s'éclaircit. J'ai trouvé le roi un peu calmé ; la tempête s'apaise comme on devait l'attendre de son généreux caractère ; mais son amour n'est diminué en rien, il est tout aussi ardent en ses projets ; il est inexorablement arrêté, quoi qu'il en puisse arriver, à réclamer ma fille et à dissoudre son mariage... J'ai confié un précieux trésor à une mer périlleuse. D'un côté, l'impétueuse jeunesse et la passion indomptée d'un roi amoureux s'opposent à mon entreprise hardie ; de l'autre côté l'orgueil jaloux, l'honneur irritable d'un seigneur altier, placé au premier rang, presque égal au roi en pouvoir et en richesse, m'interdit tout pas rétrograde ; mon honneur aussi, ma conviction qui est restée la même, me persuadent que cette détermination était, est encore de la plus absolue nécessité pour sauver ce pays de la guerre civile ; tout me presse également. Mais que faire ?... je me précipite plus rapidement sur les écueils funestes que je voulais éviter. Ah ! quel que soit son motif, la déception, je le crains, non plus qu'une rude violence faite à la nature,

n'est pas le moyen d'obtenir l'avantage public, ni le bonheur privé... Ciel, sois-en témoin! toi qui lis au fond des âmes! mon cœur était pur. J'ai préféré mon devoir, le bien et la sécurité de mes concitoyens, à tous les vœux qui enflamment la race égoïste des hommes, et qui les jette dans d'éternelles discordes.

(Un officier appartenant à Siffredi entre.)

L'OFFICIER.

Seigneur, un homme d'une noble démarche, qui cache et enveloppe ses traits sous son manteau, demande instamment à vous voir.

SIFFREDI.

Allez, faites-le entrer. (*L'officier sort.*) Enveloppé et se cachant! A cette heure tardive et indue! lorsque les heures effrayantes de la nuit règnent sur le monde, et que leur sombre horreur s'accroît des fureurs de la tempête.

SCÈNE II.

SIFFREDI, OSMOND se découvrant.

SIFFREDI.

Quoi! c'est vous, comte Osmond?... Soyez le bienvenu sous mon toit... Mais pourquoi déguisé? Aurais-je pu espérer que le roi devancerait sa promesse! J'avais sa parole qu'aussitôt que les rayons du matin doreraient les rochers de la Sicile, vous seriez libre... Quelque bon ange a-t-il ramené son cœur à la justice?

OSMOND.

Ce n'est point par la faveur du comte Tancrède que je suis ici. Je méprise autant sa faveur que je crains peu sa tyrannie et ses menaces. Godefroy, qui est notre ami, et qui commande le château, m'a permis d'en sortir, sur ma parole d'y rentrer avant la pointe du jour. Sachez donc que la déloyale offense commise aujourd'hui par celui que vous appelez roi a ému toute la cour de Constance. Nos amis, les amis de la vertu, de la justice, de la foi publique, sont prêts à la révolte, leur exaltation est au comble. Ceci, disent-ils, ceci surpasse tout ce que nous avons vu déshonorer l'époque misérable que nous avons passée sous Guillaume le Mauvais. Les solides fondemens de l'état et de la vie privée sont ébranlés par ce mensonge déhonté; la majesté du sénat est outragée par cette insolence sans frein, par cette violation de tous les droits des hommes. Ajoutez à cela le procédé offensant envers l'illustre rejeton de nos rois, notre royale maîtresse, l'espoir de la Sicile. Vous savez, seigneur, comment la dernière volonté du roi se trouve ainsi grossièrement enfreinte; il a réglé que si le comte Tancrède n'associe point Constance à la couronne, il doit être entièrement exclu de la succession, et qu'elle doit passer à Henri, roi des Romains, au fils du puissant empereur Barberousse, qui sollicite cette alliance avec le plus grand empressement. J'attends de vous, comme gardien des lois, comme gardien de cette volonté qui vous fut confiée,... il y a plus, je requiers votre assis-

tance pour la prompte et vigoureuse exécution de ce projet.

SIFFREDI.

Vous ne devez pas, seigneur, douter de mon concours. Qui plus que moi a travaillé à ce grand dessein? c'est mon propre plan, et si je m'en départais maintenant, je serais justement chargé de la honte ou d'avoir pris une résolution irréfléchie, ou d'y avoir manqué par une méprisable faiblesse. Mais n'agissons point avec précipitation, les amis de Constance sont forts et nombreux. Ceux de Tancrède sont, croyez-moi, en égale force. Depuis que le secret de sa naissance est connu, le peuple manifeste une joie tumultueuse et sans bornes; il est ému de savoir qu'il existe un prince descendant du grand Guiscard. En outre, nombre de puissans barons seraient blessés au fond du cœur de voir ce royaume fondé par leurs célèbres aïeux, conquis par leur incomparable valeur, passer des braves Normands à la race germanique; ils épouseraient avec une sorte de rage la cause de Tancrède. Telles sont les choses, seigneur... Ne soyez pas aveuglé par la passion... Oui, elles sont ainsi... Montrez que votre courage n'est pas seulement en paroles... O mon généreux Osmond, unissons-nous pour détourner ces malheurs, et pour soutenir encore le royaume des Normands, qui chancelle.

OSMOND.

Mais comment, Siffredi? comment?.. Si par des moyens de douceur nous ne pouvons maintenir nos droits et sauver notre pays, puisse le premier

sang, qui teindra l'épée, être celui de l'homme dénaturé qui la tirera le premier !

SIFFREDI.

J'ai une pensée...Cette œuvre glorieuse doit t'appartenir, mais elle exige un sublime essor de vertu, bien au-dessus des passions d'un cœur vulgaire ; et je l'espère de toi, noble Osmond... Si ma fille, consacrée à son Dieu, était placée dans l'asile sacré d'un couvent, sous la redoutable protection de l'autel...

OSMOND.

Par le ciel, avant ce moment, je préférerais dévouer aux ciseaux ma tête sanctifiée, faire de moi un moine plaintif, qui prierait incessamment pour le salut du tyran. Et quoi ! parce qu'un insolent usurpateur, un tyran sacrilége, au mépris des plus nobles droits, des droits qu'un juste orgueil prescrit à l'homme de défendre, veut ravir ma femme, je trahirais ainsi la cause commune de l'espèce humaine, je l'abandonnerais docilement ; car c'est se soumettre que de suivre votre conseil ! Ah ! alors je serais souverainement vil, dégradé, déshonoré, méprisé des gens de cœur, repoussé par l'honneur.

SIFFREDI.

Il y a, seigneur, un honneur, fils tranquille de la raison, de l'humanité, de la pitié, et bien supérieur à ce démon pointilleux, qui ne songe qu'à lui seul, et qui souvent trouble le monde par d'orgueilleuses et barbares puérilités.

OSMOND.

Seigneur, seigneur!... je ne puis me faire à votre prudence;... elle appartient à un sang qui circule moins vite que le mien... L'honneur sans tache est la fleur de la vertu; il en est l'âme et la vie. Qui négligera celui-là laissera l'autre dégénérer en un stupide et inerte dépôt.

SIFFREDI.

N'en parlons plus... Vous êtes trop ardent.

OSMOND.

Vous êtes trop froid.

SIFFREDI.

Trop froid, seigneur? Je serais trop froid, en effet, de ne point être blessé de ce langage, et de ne point répondre;... je souhaite au comte Osmond d'être aussi froid que moi pour l'intérêt personnel... et aussi ardent pour l'intérêt d'autrui... Mais laissons cela... Ma fille est ta femme... Je te l'ai donnée, et je défendrai ton droit contre toute violence; mais ne pense pas que je veuille partager tes passions insensées, et embraser de leurs flammes toute cette contrée; ne pense pas me contraindre, avant la dernière extrémité, de risquer la cruelle voie des armes... Le roi, demain, vous rendra la liberté; et si des moyens de douceur ne le déterminent point à remettre ma fille entre vos bras, et à épouser Constance, comme l'ordonne le testament, alors vous me verrez du côté de la justice;... que cela vous suffise.

OSMOND.

Soit,... oubliez ma chaleur. Un esprit aigri, enflammé par l'injure, peut être trop prompt à ressentir et à faire une offense.

SIFFREDI.

C'est assez... Votre injure, je l'avoue, pourrait exalter l'esprit le plus sage;... mais dorénavant, noble Osmond, rendez plus de justice, honorez davantage ma loyauté; ne jetez pas sur moi l'œil méfiant du soupçon... Plus de différent entre nous... Que votre âme se repose sur mon inébranlable fidélité et ma constante amitié. Je vous en ai, certes, donné une haute preuve, et le soleil ne reparaîtra pas à nos yeux que je ne vous en aie donné une nouvelle. Retournez près de votre ami, près de Godefroy, mon fils, et acquittez votre parole... Là, essayez, par un doux repos, de rendre le calme à votre cœur.

OSMOND.

Commandez à l'Océan irrité de s'apaiser, lorsqu'il est soulevé par le souffle de l'aquilon en furie... Mais votre âge affaibli, épuisé par les soins et les travaux, exige le baume réparateur du sommeil.

SIFFREDI.

Bientôt, lorsque l'aurore de demain commencera à éclairer les cieux, mes amis et moi, solennellement assemblés, nous irons au palais et nous demanderons votre liberté. Puis le roi, persuadé par la froide raison, ou cédant à de plus puissans motifs, renon-

cera à ses prétentions, et, à la face de la Sicile, ma fille sera à vous. Adieu.

OSMOND.

Adieu, seigneur.

SCÈNE III.

OSMOND seul, après un long silence.

Je n'aime point tout ceci... Oui,... j'ai de graves motifs de soupçon.... Cela est clair.... Je démêle en son cœur une tendresse folle et cachée pour son roi... Mon honneur n'est pas en sûreté tant que ma femme reste ici... Qui sait si cette nuit même il ne pourrait pas la conduire en un couvent, comme il en a parlé?... Le roi aussi... Bien que j'aie étouffé ma colère, j'ai remarqué.... Il veut que je sois libre demain. Pourquoi pas ce soir? Il a quelque sombre dessein.... Par le ciel! il veut.... Je suis grossièrement abusé. J'ai été le vil instrument des projets de ce vieux homme d'état; j'ai été marié à une femme,... oh! il le savait,... à une femme qui aimait ce jeune Tancrède! De là ses évanouissemens, ses larmes et toute cette timide douleur, au moment où elle me déshonorait en me donnant sa perfide main sans son cœur... Enfer et damnation! c'est là, là qu'est la perfidie!... Voilà l'outrage cruel, pénétrant, empoisonné, raffiné, qui, pour un homme d'honneur, surpasse même le manque de foi... Mais maintenant je m'éveille de la misérable et docile léthargie où m'avait jeté une crédule ten-

dresse... Je n'attendrai point les démarches rampantes et timides que peut-être, pour m'aveugler, il m'a promis de faire demain... Non,... avant que ses yeux s'ouvrent à l'aurore de demain, je le convaincrai que le comte Osmond ne fut jamais fait pour être sa dupe... Je sais très-bien l'extrême gravité, le danger de ce que je vais faire; mais pour un homme pressé par des dangers plus grands encore, poussé jusqu'au bord d'un abîme d'infamie et d'horreur, l'emportement, le désespoir même, sont de la prudence.... Je l'enlèverai cette nuit, et je la mettrai en lieu de sûreté. Une bande fidèle m'attend non loin d'ici. Allons! ne perdons point de temps... Un instant rapide peut suffire pour concevoir avec ardeur et pour exécuter aussitôt un dessein hardi... Cela est résolu... Cela est fait !... Oui, lorsque j'aurai saisi la récompense de l'honneur et de l'amour, lorsque je l'aurai confiée à des mains amies, je retournerai au château, et je sommerai Godefroy de me tenir la promesse qu'il m'a faite de se soulever avec toute sa garnison... Mes amis m'attendent avec une valeureuse impatience;... la mienne est prête à éclater, et pour l'explosion je n'ai plus qu'à toucher le ressort.

SCÈNE IV.

L'appartement de Sigismonde.

SIGISMONDE, LAURE.

LAURE.

Dieu! quelle nuit terrible!

SIGISMONDE.

Ah! la sombre fureur d'une tempête nocturne, où l'aspect souriant des rayons du matin, me sont indifférens. Rien maintenant n'a plus ni charme ni terreur pour mon cœur, où n'habite qu'un stupide chagrin... Laissez-moi, chère Laure; le doux repos apaisera peut-être un peu mes douleurs... Ah! où est-il ce tranquille sommeil qui ne connaît plus de matin?

LAURE.

Madame, assurément je ne puis vous quitter.... Excusez mon affection.... Laissez-moi veiller quelques momens auprès de votre lit de douleur, jusqu'à ce que ces heures d'effroi soient passées.

SIGISMONDE.

Hélas! qu'est-ce que les élémens déchaînés, qu'est-ce que cette vaine agitation des airs auprès de ce que j'éprouve au dedans de moi-même?.... Ah! pourquoi le ciel, dans sa pitié, ne dirige-t-il pas ici la fureur de sa foudre? Bonne nuit, ma chère Laure!

LAURE.

J'ignore ce que signifie cette oppression de mon cœur... Mais c'est avec douleur, c'est avec larmes que je me résous à vous quitter... Hé bien donc,... bonne nuit, ma chère Sigismonde!

SCÈNE V.

SIGISMONDE seule.

Me voici donc seule!... la plus infortunée, la plus misérable des créatures qui respirent maintenant sous cette voûte en feu dont le monde est environné et menacé!.... Je disais que j'étais sans crainte.... Hélas! je sens un frisson d'horreur parcourir tout mon être! Oh! je ne suis rien que trouble, frayeur et faiblesse!.. et pourtant combien la crainte est superflue, lorsque toute espérance est perdue, perdue, perdue pour toujours! (*Elle jette les yeux vers son lit.*) O toi, théâtre salutaire d'un doux repos où, s'abreuvant de l'oubli des tristes soucis de la journée, les malheureux mortels rendus à la paix perdent pour un instant le sentiment de leurs maux, tu n'as point de repos à m'offrir!.... Que vais-je faire?... Comment passer cette nuit terrible, toute chargée d'épouvante?... Je vais m'asseoir ici, ici au milieu des ombres de la nuit. (*Elle s'assied.*) Pendant que je serai en proie au cruel désespoir, aux larmes sans fin, les heures passeront... Mon Dieu! j'entends du bruit. (*Elle se lève.*) Non,... je me

suis trompée... Le silence et la redoutable obscurité règnent tout à l'entour... Encore... Ah ciel ! c'est monseigneur ! c'est le roi !

SCÈNE VI.

TANCRÈDE, SIGISMONDE.

TANCRÈDE.

Sois sans crainte, cher amour.

SIGISMONDE.

Mon royal seigneur, pourquoi venez-vous ici à cette heure au milieu de la nuit ? comment ?

TANCRÈDE.

Par cette porte secrète, que j'avais fait pratiquer, lorsque dans des temps plus heureux nous avions coutume de consacrer cette heure aux sermens,... hélas ! si superflus !... de l'amour, de l'éternelle amitié !

SIGISMONDE.

Pourquoi vous obstinez-vous ainsi à rendre plus poignante la douleur de celle qui ne peut jamais être à vous ? Ah ! fuyez-moi, fuyez ! Vous savez....

TANCRÈDE.

Je le sais trop. Oh ! Sigismonde, combien j'ai de reproches à te faire ! Je pourrais épancher en de justes plaintes mon cœur outragé, mais le temps ne le permet pas ; les instans nous sont chers. Je t'ai dit comment les artifices de ton père me forcèrent d'être parjure à tes yeux. Oh ! fatal aveuglement !

quoi! n'avoir pas remarqué les convulsions de rage et d'amour qui m'agitaient, lorsque, contraint par une situation cruelle, sous l'œil du public, je feignis seulement de consentir pour gagner un peu de temps, et pour être plus assuré de te posséder! Toujours, depuis cet instant,.. ah! terrible époque de douleur!.. mes pensées n'ont eu d'autre objet que de renverser le barbare projet de Siffredi, et j'en avais l'espoir. Mais ta crédulité a tout perdu; ta précipitation, ton emportement, car je ne sais de quels termes me servir, ah! que cela a bien prouvé combien les frivoles espérances des hommes ne sont qu'illusion, délire et folie!

SIGISMONDE.

Ah! généreux Tancrède, ta fidélité m'anéantit! Oui, oui, c'est moi, c'est moi seule qui suis parjure; un sentiment irréfléchi, une soumission plus docile que ne pouvait jamais l'exiger la piété filiale la plus exaltée, ont rempli d'une amertume sans pareille la coupe de notre destinée. Mais, hélas! que sont tes chagrins auprès des miens?... les miens, juste ciel!.. Maintenant c'est à toi de te venger; déteste-moi, renonce-moi; livrée à un destin que j'ai bien mérité, laisse-moi m'abîmer dans une misère sans espoir; essaie au moins d'oublier l'indigne Sigismonde!

TANCRÈDE.

T'oublier! Non; tu es mon âme, je n'ai d'autre pensée, d'autre espérance, d'autre désir que toi; cette offense elle-même, dont tu te repens; ces craintes, cette pensée de te perdre, qui exalte ma

fureur, tous ces chagrins qui se réunissent pour remplir mon cœur, ne servent qu'à te rendre plus aimée! Ah! comment t'oublier? tout peut être oublié, avant que Tancrède oublie sa Sigismonde!

SIGISMONDE.

Mais, vous, seigneur, il vous faut faire ce grand effort.

TANCRÈDE.

Sigismonde le pourrait-elle?

SIGISMONDE.

Ah! j'ignore si je pourrai y réussir; mais tout ce qu'une faible femme, dont la raison est obscurcie par l'amour, peut tenter, je dois le faire, jusqu'à la dernière extrémité, pour y parvenir.

TANCRÈDE.

Va, ne crains rien; c'est chose faite! Puisque tu peux en former la pensée, le succès est certain. Je suis déjà oublié!

SIGISMONDE.

Ah! Tancrède! seigneur, ayez plus d'égards pour moi; pensez qui je suis. Quel est votre projet maintenant?

TANCRÈDE.

Réclamer les sermens formels que le ciel a entendus, revendiquer les droits sacrés de l'amour, les liens de l'honneur et de la foi, devant lesquels ces vaines formalités dont on a enlacé ta main sont impies, coupables, abusives et profanes. Comme roi, ma haute prérogative est outragée par ce mariage illicite, et je ferai prononcer par les lois elles-mêmes qu'il est nul.

SIGISMONDE.

L'honneur est placé trop haut, seigneur, pour se laisser prendre à ces grossiers appâts, à ces vaines distinctions : elles peuvent être quelque chose pour des âmes vulgaires; mais les âmes qui sont noblement soumises aux règles plus pures d'une vertueuse délicatesse, comparaissent à un autre tribunal que celui des lois. Cessez donc de me presser; je ne suis pas née pour le noble destin d'être reine avec vous, ni pour porter le nom plus cher encore de votre épouse. Je suis l'épouse d'un illustre seigneur, qui appartient à votre sang royal; ce que je dois être, je le serai avec décence et dignité. Retirez-vous, mon royal seigneur; il n'y a nul moyen de guérir les blessures que ce jour fatal a causées. Nous ne nous verrons plus!

TANCRÈDE.

Oh! barbare Sigismonde! peux-tu parler avec tant de dureté, avec une rigueur si impitoyable, si inflexible? Qu'il est misérable l'amour, lorsque, plutôt que de renoncer à un peu d'orgueil, à une fierté qui n'est que de forme, à un souffle de vanité, il peut voir sans émotion l'homme dont le cœur fut autrefois si cher à son cœur, qui lui fut uni par tant de sermens si tendres; lorsqu'il peut le voir en proie aux angoisses, à la fureur, au délire!... Tu ne peux pas me rendre si malheureux! tu ne le peux pas, en vérité, Sigismonde! Ne sois pas inflexible, sauve-nous!... Rodolphe et ma garde attendent dans le jardin; saisissons un instant que nous ne retrouverons plus. Ce n'est pas mon pouvoir seulement qui t'assurera à

moi, c'est le plus pur honneur. Le monde lui-même nous approuvera; chaque honorable cœur se sentira touché d'une joie fraternelle en nous voyant heureux.

SIGISMONDE.

Le monde nous approuvéra!... Et que me fait le monde? la conscience est pour elle-même un redoutable monde.... Et cependant, si tu n'avais pas été un roi, peut-être Tancrède,... je ne sais pas bien ce que je ferais. Alors ma conduite, sanctifiée par l'amour, ne pourrait être attribuée, par les juges les plus sévères, aux vils motifs de l'intérêt ou de l'ambition.... Mais maintenant jamais les penchans de mon cœur ne pourront ébranler les inébranlables arrêts, qui règnent tyranniquement sur moi.

TANCRÈDE.

C'est bien. N'en parlons plus; je cède à mon destin. Oui, oui, inhumaine; puisque ton barbare cœur est armé d'acier par l'orgueil, qu'il est fermé à l'amour et à la pitié, regarde-moi, prosterné à terre comme un vil et abject malheureux, perdu pour mon devoir, ma dignité, pour le soin de mon royaume. Enraciné dans ce lieu, j'y veux exhaler mon âme fidèle; oui, ici, à tes pieds; la mort, la mort seule nous désunira!

SIGISMONDE.

Avez-vous donc fait serment de me précipiter à ma ruine? que puis-je de plus? Oui, Tancrède, je vais encore une fois oublier le devoir que m'impose ma situation. Pour la dernière fois, je te dirai que je ne crains point qu'aucun lien, aucun devoir

puisse jamais t'arracher de mon cœur désespéré. Laisse-moi, fuis-moi, que ce soit par pitié! Oui, voir devant moi celui qu'autrefois j'ai tendrement aimé, privé, privé pour toujours de toute espérance, c'est un spectacle de douleur que ta générosité devrait m'épargner!... Levez-vous, seigneur; et si vous m'aimez véritablement, si vous respectez mon honneur, mon repos, retirez-vous. Bien que l'émotion de mon cœur n'alarme point ma vertu, il en est déchiré, il en est douloureusement torturé... Ah! c'est trop; je ne puis supporter ce combat!

SCÈNE VII.

TANCRÈDE, OSMOND, SIGISMONDE.

OSMOND entre.

Tourne-toi vers moi, tyran, et rends-moi raison de ce vil et intolérable outrage fait à mon honneur!

TANCRÈDE.

Insolent! traître! toi-même, ne pense pas à échapper à ma vengeance!

(Ils combattent; Osmond tombe.)

SIGISMONDE.

Au secours! au secours! ô ciel! (*Elle se jette sur lui.*) Hélas! seigneur, pourquoi cette aveugle fureur? Cette foi, que je vous ai jurée aujourd'hui même, sur l'autel, est pure, sans tache, comme le vœu d'une vestale; elle était à vous pour toujours;

il était hors du pouvoir de qui ce soit sur la terre d'y porter atteinte.

OSMOND.

Femme perfide, meurs! (*il lui plonge son épée dans le sein*) et descends au tombeau avec un époux qui n'est qu'à demi vengé!

TANCRÈDE.

Ah! horreur! horreur! exécrable scélérat!

OSMOND.

Et toi, tyran,... tu ne pourras pas te réjouir sur ma tombe... Cela est bien!... cela est grand!... je meurs content!

(Il meurt.)

SCÈNE VIII.

TANCRÈDE, SIFFREDI, RODOLPHE, SIGISMONDE, LAURE.

TANCRÈDE, se précipitant vers Sigismonde.

Vite! du secours! courez à Palerme!... Qu'on amène tous ceux dont la science pourra la sauver! Ah! la vie s'écoule, par torrens rapides, de son noble sein.

SIGISMONDE.

Tous les secours sont vains; je sens que la puissante main de la mort est sur moi;... mais elle répand sur mon sort une douceur nouvelle: je suis encore à toi. Je puis, sans encourir le blâme,

rendre le dernier soupir dans les bras de mon cher Tancrède.

TANCRÈDE.

Ah! la mort est dans cette voix si tendre et si douce, si tristement suave, qu'avec mes larmes elle fait couler les larmes des anges qui planent au-dessus de toi!... Encore à moi!... Est-ce ainsi que le destin cruel nous réunit? sont-ce là les horribles noces qu'il préparait à un amour tel que le nôtre? est-ce ainsi que la vertu est récompensée? Ah! que ma rage impie n'accuse pas le juste ciel! c'est toi, Tancrède, c'est toi qui as tué Sigismonde! Cet homme furieux n'a été que l'instrument du destin: c'est moi, moi qui suis la cause!... Mais je veux te faire justice de ce cœur qui fut sourd aux avis de ta tendre prévoyance..... Oui, la mort va bientôt nous unir.

SIGISMONDE.

Vis, mon cher Tancrède! que ma mort suffise à expier toutes les fautes commises; qu'elle apaise les destins; qu'elle détourne leur furie de ton règne propice! Souviens-toi de ta gloire et de moi; vis, je te charge de protéger mes amis et de rendre ton peuple heureux. (*Elle observe Siffredi, que la douleur et la surprise rendent immobile.*) Mon père! ah! comment lèverai-je les yeux sur toi, malheureux père?

SIFFREDI.

Dieu redoutable! voilà mon châtiment.... O la plus chère enfant!

SIGISMONDE.

Où suis-je? un effrayante obscurité m'environne! Mes amis, il faut nous séparer! il me faut obéir à l'impérieux arrêt. Adieu, chère Laure, prends soin des vieux jours de mon pauvre malheureux père.... Rodolphe, c'est à toi de veiller sur ton roi infortuné avec le zèle et la tendresse de l'amitié.... Oh! mon père chéri,... courbé sous le poids de l'âge et de la douleur,... victime de ta propre vertu, reçois mon dernier adieu.... Où es-tu, Tancrède? donne-moi ta main... Mais, hélas! elle ne peut m'arracher au cruel roi des épouvantemens, dont la puissance glacée pénètre jusqu'à mon cœur.... Ah!...

TANCRÈDE.

Ses souffrances me déchirent!.... Ah! lève tes beaux yeux vers moi!... Tu vas donc me quitter!... tu vas me quitter, Sigismonde!

SIGISMONDE.

Encore un moment;... il me reste quelque chose à te dire, cher Tancrède.... Oui,... cependant ton amour et ta tendresse pour moi le rendent sans doute superflu... Ne conserve point de ressentiment contre mon père; respecte son zèle; il a agi par de bons motifs, par un loyal attachement pour toi.... Vis, et prends un soin religieux de ma mémoire; veille à ce qu'elle soit conservée pure et sans tache! Je meurs.... Miséricorde éternelle, reçois mon âme tremblante!... Ah! le seul aiguillon de la mort est de quitter ceux qui nous aiment,... de te quitter... Adieu, cher Tancrède!

(Elle meurt.)

TANCRÈDE.

Ainsi donc!...

(Il saisit son épée, Rodolphe l'arrête.)

RODOLPHE.

Arrêtez! arrêtez, seigneur!... avez-vous déjà oublié le dernier vœu de Sigismonde?

TANCRÈDE.

Va, laisse-moi! ne pense pas que ta barbare amitié puisse m'enchaîner aux tortures de la vie! Quelle main pourrait fermer les mille et mille chemins que la mort tient ouverts aux malheurs des humains?... Je trouverai des moyens.... Aucune puissance sur la terre ou dans le ciel ne peut me forcer à endurer l'odieuse lumière du jour, ainsi dépouillée de tout ce qui lui prêtait de la douceur et de la joie!... Allez, traîtres, allez! mon âme égarée s'élancera avec indignation hors de cette prison de la vie pour aller vers les lieux où elle me dit de venir.... Non, ange céleste! ne me fais point signe de vivre.... Je ne puis supporter d'être ici séparé de toi, d'être l'objet de la pitié et du mépris de la race humaine;... d'être un roi avili, qui a pu, un seul moment, courber sous le joug d'une lâche prudence son faible et misérable cœur; qui ne sut pas, pour premier acte de son règne, te placer sans hésiter sur le trône, et là protéger ton sein désarmé contre la fureur d'un scélérat!... O honte! ô agonie! ô cruels aiguillons d'un repentir inutile et tardif!... Hélas!... je sens mon cerveau s'allumer! Abîme affreux de mes pensées! le monde de l'enfer se

découvre! Voyez! regardez-le! avec un sourire féroce, il enfonce encore son fer sanglant, et se moque de mes faibles larmes!... Hors de ce lieu au plus vite! hors de ce lieu! entraînez son vil cadavre, livrez-le aux chiens, exposez-le aux vents et aux corbeaux croassans! ou bien précipitez-le dans le gouffre horrible de l'enfer, pour y brûler avec son âme dans des feux éternels!... Ah! rage impuissante!.... Qui suis-je? où suis-je? tout est morne et silencieux!.... Quelles sont ces figures muettes du désespoir auprès d'un lugubre tombeau?... Que vois-je? ce doux séjour de l'innocence et de l'amour est devenu la maison de la mort, un lieu d'horreur!... Hélas! et ce triste cadavre! pâle! pâle! défiguré par le meurtre! c'est ma Sigismonde!

(Il tombe auprès d'elle.)

SIFFREDI, après un moment d'un silence pathétique, l'œil fixé sur la scène qui est devant lui.

Ai-je donc vécu jusqu'à cet âge de décadence, réservé par le ciel pour être un monument de sa terrible justice?... Rodolphe, relève le roi, et porte-le loin de cette scène déchirante de sang et de mort. Hélas! je n'ose lui prêter mon secours; mes soins ne feraient qu'enflammer sa rage.

Voici l'œuvre fatale de mon zèle aveugle. J'ai voulu commander aux passions avec une rude autorité; j'ai voulu impitoyablement les déraciner du cœur. On peut les régler, mais elles ne doivent pas être opprimées. Apprenez par-là, parens qui vous écartez des voies de la nature, qui voulez rompre les premiers liens de la vie sociale, à ne jamais agir

en tyrans envers vos enfans. Vous devez guider et non violenter leur cœur. Et vous, dont la frivole sagesse préside aux destinées des races humaines, contemplez mes justes malheurs, et humiliez votre orgueil. Suivez simplement le sentier de la vertu tel qu'il se présente devant vos yeux, et ne croyez pas que du mal le bien puisse sortir.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

ÉPILOGUE.

Hélas! pauvre parterre, pris à la gorge par tant de belles maximes morales, n'en as-tu pas bien assez? Fût-il jamais une malheureuse héroïne de tragédie dans une situation plus déplorable que la nôtre? fût-il jamais une femme plus trahie par l'amour? Mariée deux fois, et pourtant.... mourir fille! Mais, Dieu me bénisse!... Taisons-nous..... Quels sons ai-je entendus? Je vois la muse tragique apparaître en personne. (*Le fond du théâtre s'ouvre, et laisse voir un paysage ombragé et romantique. La muse de la tragédie s'avance lentement sur le devant de la scène, et prononce la fin du prologue.*) Quittez ces lieux avec votre épilogue jovial. Pourquoi vient-il essayer de sécher les vertueuses larmes qui coulent des yeux de l'Angleterre? pourquoi ose-t-il profaner mon théâtre moral et tragique par des lazzis, superflus, frivoles, déplacés? Fuyez ce pur et doux éclat qui brille dans de beaux yeux avec l'expression de la vertu; laissez-nous.

Abandonnant les chastes bocages de Castalie, où habite le tendre, et souvent le malheureux amour, où reviennent les ombres des héros, où les plus illustres noms implorent mon secours pour accroître encore leur renommée, je viens à vous, ô Bretons! dans ce séjour de la plus noble liberté; j'y viens choisir ma dernière retraite.

A Rome, et dans la Grèce, je veillais au bonheur public. Les tyrans, sous la pourpre, tremblaient devant mon poignard; je ne m'abaissais point jusqu'à présider aux douleurs des simples particuliers; je rendais la force aux cœurs attendris par de molles douleurs. Aujourd'hui mon astre brillant se lève sur la France et sur vous, et vous associe dans sa clarté. Les arts ne sont jamais en guerre. Bien que le feu de votre génie soit plus fortement allumé, bien que vos chants soient enhardis par une généreuse liberté, ah! ne dédaignez pas le goût de la France, ni ses manières décentes, ni la délicatesse de ses mœurs. Bannissez cette bigarrure qui associe au convoi funèbre, ou d'ignobles vers, ou une riante ballade; lorsque durant cinq actes vos cœurs ont su s'animer, émus par le divin pouvoir d'une noble douleur, gardez dans votre sein cette impression chérie, et ne la sacrifiez point frivolement à un misérable quolibet.

L'ORPHELINE,

OU

LE MARIAGE MALHEUREUX,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR OTWAY.

NOTICE

SUR

L'ORPHELINE.

Il y a dans cette tragédie un mot charmant : *Hélas !* dit l'orpheline à son époux, *tu parles juste comme pense ton pauvre cœur*. C'est ce qu'on pourrait dire d'Otway lui-même. Hélas ! pardonnez-lui les mille défauts dont son drame abonde ; c'était un homme de peu de science. Il ne sait faire parler ni la jalousie, ni l'héroïsme, ni la vertu, ni l'égarement des douleurs violentes ; car son génie manque de vigueur. Mais quand il exprime le trouble dont les désirs remplissent nos sens, le ravissement où leur satisfaction nous jette, le plaisir d'être aimé, le regret de ne l'être plus ; alors son pauvre cœur parle comme il pense, sa poésie devient enchanteresse, il y verse toute l'inépuisable tendresse de ce cœur où s'est pour ainsi dire réfugiée son intelligence. C'est assez dire qu'il

ne sait peindre que les passions, et qu'il excelle seulement dans la peinture de cette passion qui a ses racines dans la faiblesse de notre nature, et qu'il est facile à tout le monde d'observer parce que tout le monde l'a ressentie. Qu'on ne s'attende pas cependant qu'Otway la suivra partout où elle conduit l'âme. Dès qu'elle crée l'énergie, l'enthousiasme, le courage, elle échappe à son pinceau. Il ne sait même peindre que des amantes. Il dégrade les hommes quand il les représente amoureux, car il les fait seulement amoureux, et les hommes mêlent cette passion avec mille autres. Nous avons tant d'autres choses à faire que d'aimer! Et plus d'une fois aimer a rempli la vie toute entière d'une femme.

Souvent en lisant Otway on pourra prendre le change, et croire qu'il a peint la volupté et qu'il a ignoré l'amour. Je crois que c'est un reproche que lui aurait fait M. Schlegel s'il s'était plus occupé de lui. Mais il faut réfléchir que jamais l'amour ne vit seul dans l'âme, et que toujours il enfante mille passions pour l'agiter. Tantôt il inspire la jalousie à Othello, tantôt le dévouement à Claire ou à Tékla. Mais

quand il ne la bouleverse pas ainsi, mais quand il ne la sort pas ainsi d'elle-même, il la livre entièrement à la volupté. C'est dans ce dernier état seul qu'Otway pouvait comprendre la femme en proie à cette passion. La volupté tourmente Monimia, comme l'enthousiasme agite les héroïnes allemandes. La pudeur peut quelquefois souffrir de cette peinture; mais elle est naturelle et vraie.

Otway n'était pas de l'école de Shakspeare; il ne savait point représenter, comme dit un écrivain spirituel, les hommes en chair et en os. Dans cette tragédie, en effet, Chamont, Castalio, Polydore, ne sont que des êtres faibles, et leurs individualités disparaissent sous ce commun défaut. Mais quand il a voulu montrer les femmes cédant à la puissance de l'amour, il a si bien compris les secrets de leur cœur, que tous les autres secrets de leur nature lui ont été facilement révélés; et Monimia vit réellement dans le drame d'une existence qui lui est propre.

Cette création s'élève à mon avis au-dessus de l'époque où elle a été conçue. Le siècle de Charles II n'en était point digne, et, il faut l'a-

vouer, le drame où elle se rencontre n'en est pas digne non plus. Car toute la corruption du siècle est passée dans le drame. L'amour n'est pour Polydore et pour Castalio qu'un besoin des sens, qu'une satisfaction demandée par l'orgueil; il n'est point délicat, il est fourbe; il n'est pas emporté, il est frénétique; et les scènes où ces amans le font parler sont d'une indécence qui révolte. Elles ne manquent pas quelquefois d'un charme coupable; mais elles deviennent odieuses, quand elles sont voisines de scènes d'inceste et de carnage. Les soupirs de la volupté sont trop discordans avec les cris de la rage et du désespoir. Mais tous ces défauts rendent plus précieux le rôle de l'orpheline, que le spectateur aime d'autant plus que dans le drame elle n'est aimée par personne comme elle le mérite. On est tout charmé de la rencontrer là, au milieu de cette licence et de cette fougue des passions. C'est une hôtesse étrangère qui vient embellir une demeure qui n'était point faite pour elle. Gardez-vous de croire cependant que Monimia soit parfaite; elle a toutes les faiblesses de son sexe. Elle ne sait plus lutter contre la passion, une

fois que, selon l'expression de madame de Staël, sa griffe de vautour est sur elle, mais se laisse entraîner vers le malheur sans même tourner la tête, et, sachant que son cœur est dans d'indignes mains, ne fait pas de réels efforts pour l'en retirer. Mais qui oserait lui reprocher cette mollesse d'âme? où cette orpheline, au sein de la corruption qui l'entoure, aurait-elle puisé cette énergie qui a besoin pour combattre l'amour de s'allumer au feu de l'enthousiasme? Le monde l'a prise en traître, puisqu'il l'attaque après l'avoir désarmée; mais qu'en revanche elle possède bien la plus noble comme la plus aimable des vertus, cette vertu qui a toujours fait la gloire de son sexe: le dévouement! Une fois que le bonheur de son époux est à jamais détruit, elle n'a plus rien à faire ici-bas; une fois qu'il ne peut l'aimer sans honte, il n'est plus de joie pour elle sur la terre: car son amour remplissait tous les momens de son existence; c'était le souffle de son âme; sitôt qu'il faut y renoncer, elle doit mourir. Les souffrances alors ne déchirent pas son pauvre cœur, elles le brisent. Et quand elle a quitté pour l'éternité son Castalio, on sent qu'elle n'a pas besoin du breu-

vage du poëte pour quitter cette vie : le mot *adieu*, est le dernier mot qu'il lui soit donné de prononcer en ce monde.

Je m'aperçois, en terminant cette courte notice, que je n'ai point dit à quel genre appartient cette tragédie. Thomas Otway était-il un poëte classique, était-il un poëte romantique? me demandera-t-on; et le commun des lecteurs se fâchera, s'il ne trouve point ici de quoi condamner ou approuver l'*Orpheline* avant de l'avoir lue. Je répondrai que, semblable à beaucoup de pièces anglaises, elle me paraît appartenir aux deux genres, ce qui est, à mon avis, une des causes de son imperfection, et de l'imperfection du théâtre anglais depuis Charles II. Elle est au reste en cinq actes, elle se passe en vingt-quatre heures, et toujours dans un même palais, si l'on veut même, dans la même chambre. Ces renseignemens sont pour ceux qui croient que tout cela constitue un drame classique; je les leur donne afin qu'ils osent lire l'*Orpheline :* quant à moi, bien que j'aie traduit cette pièce, la marche des événemens, les caractères des personnages, ont presque déjà passé de ma mémoire. Mais ce que je sais, c'est que dans mes

rêveries Monimia rivalise de grâce, de beauté, de douceur avec deux aimables filles qui les embellissent quelquefois, la *Charlotte* de Werther, et la *Claire* d'Egmont.

Ernest Desclozeaux.

PERSONNAGES.

ACASTO, gentilhomme retiré de la cour, et vivant à la campagne.

CASTALIO, } ses fils.
POLYDORE, }

CHAMONT, jeune soldat de fortune.

ERNESTO, } domestiques d'Acasto.
PAULINO, }

CORDÉLIO, page de Polydore (1).

LE CHAPELAIN D'ACASTO.

MONIMIA, orpheline, dont Acasto est tuteur.

SÉRINA, fille d'Acasto.

FLORELLA, suivante de Monimia.

La scène est en Bohème.

L'ORPHELINE.

ACTE PREMIER [2].

*PAULINO, ERNESTO [3].

PAULINO.

Je ne puis trop m'étonner, Ernesto, de la haine que notre maître porte à la cour. Il y fut élevé cependant, il y vécut; et c'est là que lui furent décernés tous les honneurs dont le pouvait décorer son prince.

ERNESTO.

Quand Acasto se rendit près du monarque, il n'était que simple gentilhomme, mais jeune, brave, et d'une famille qui ne le cède en noblesse à nulle autre de l'empire. Il a bien acheté ses honneurs: c'est dans la guerre qu'il les a mérités. Trois fois il conduisit une armée contre les rebelles, et trois fois il revint avec la victoire: il n'est pas dans le monde entier un plus brave soldat, un sujet plus fidèle.

PAULINO.

C'est sa vertu qui m'engagea d'abord à le servir, car il est aussi bon maître qu'il est bon ami. Je sais que le monarque voudrait le rappeler auprès de sa personne; mais, inébranlable dans sa résolution, il donne pour prétexte à ses refus, et sa vieillesse, et

le besoin qu'il éprouve du repos : son âme nourrit, je crois, un profond ressentiment du dernier outrage que son honneur souffrit à la cour.

ERNESTO.

N'a-t-il pas raison ? Quand sa fidélité, ses longs et pénibles travaux, lui donnaient des droits aux plus nobles grades, aux places les plus éminentes, il se vit préférer un lâche flatteur qui, nourri dans les délices de la paix, couvrait d'un vernis brillant son entière incapacité.

PAULINO.

Cependant son estime pour le roi n'en est pas diminuée, et jamais il ne prononce son nom qu'avec le plus grand respect. Cette conduite est noble.

ERNESTO.

Oh ! je lui ai souvent entendu louer son prince avec enthousiasme : ce qu'il disait alors aurait charmé les oreilles même de l'envie.

PAULINO.

Puisse-t-il vivre jusqu'à ce que la nature elle-même vieillisse, et que son sein épuisé ne féconde plus la terre ! car, à sa mort, l'honneur et la bonté disparaîtront avec lui du monde : les arts réclameront en vain un protecteur, et la charité restera veuve.

ERNESTO.

Non, car il a deux fils qui hériteront de sa vertu aussi-bien que de sa fortune.

PAULINO.

La nature leur a donné à tous deux des âmes douces et aimantes : ils virent en même temps la

lumière, et voudraient la perdre en même temps. Plaisir et peine, tout fut par eux mis en commun, et ces deux frères s'aiment comme s'ils n'étaient nés que pour s'aimer.

ERNESTO.

Jamais père ne fut plus heureux dans ses enfans. Le cœur de la jeune Sérina s'améliore à mesure que s'embellit son visage.

PAULINO.

La nature voulut donner à cet enfant précieux une confidente de ses pensées et de ses désirs; et si les deux frères se suffisent l'un à l'autre, Monimia et Sérina bornent leurs vœux à s'entr'aimer.

ERNESTO.

La belle Monimia, la charmante orpheline!

PAULINO.

C'est la fille du brave Chamont, le compagnon d'armes de notre maître : l'amitié qui les unissait fut si constante, que la mort seule put les désunir. Chamont avait été ruiné dans nos derniers troubles civils : sentant bien à ses derniers momens qu'il ne pouvait laisser aucune fortune à sa fille, il lui donna son cher Acasto pour protecteur : c'était lui léguer un second père.

ERNESTO.

Le frère de Monimia entra jeune au service de l'empereur, afin de périr ou de relever sa maison. Sa sœur l'attend de l'armée; il en reviendra sans doute couvert de gloire et des marques de la faveur royale.

PAULINO.

Mon maître ne veut point que ses fils poursuivent

la fortune à travers un monde trompeur ; il les engage à fuir les cours et les camps, où cette déesse volage se joue sans cesse de l'homme de mérite, et répand toutes ses faveurs sur les sots et les intrigans.

ERNESTO.

Ils possèdent tous deux une âme active, généreuse, et un courage téméraire : ils demandent chaque jour à leur père de les envoyer aux lieux où s'acquiert la gloire. Ils sont, disent-ils, fatigués de l'oisiveté domestique, et impatiens de mériter par leurs actions que la renommée s'occupe d'eux. Ils chassent aujourd'hui le sanglier, et devraient être déjà de retour.

PAULINO.

Oh ! c'est un royal passe-temps. Notre vieux maître, robuste comme la santé elle-même, va dès le matin parcourir les bois et suit la chasse, comme s'il voulait atteindre le temps et le forcer à lui rendre sa jeunesse. *

(Ils sortent.)

CASTALIO, POLYDORE et CORDÉLIO.

CASTALIO.

Polydore, les dangers de cette chasse en ont bien rehaussé les plaisirs. Je rencontrai la bête écumante sur le bord d'un précipice : à l'instant où je croyais avoir enfoncé ma lance dans son flanc, elle se précipita sur moi, et nous roulâmes ensemble jusqu'au bas du rocher.

POLYDORE.

Mais alors...

CASTALIO.

Mais alors, mon frère, mon ami Polydore, comme s'il eût eu pour monture le cheval ailé du libérateur d'Andromède, s'élança dans le dangereux précipice pour sauver Castalio : ce fut une action digne d'un dieu.

POLYDORE.

Mais, quand je vous rejoignis, vous étiez déjà vainqueur du monstre. Ah ! quelle joie s'empara de mon âme, quand je vis le danger passé ! j'oubliai dans ce moment toutes les fatigues de la chasse.

CASTALIO.

C'est ainsi, Polydore, que nous pourrions dans la bataille nous précipiter tous deux sur l'ennemi. Tu veillerais sur mes jours, je veillerais sur les tiens. Qui serait alors assez puissant pour en rompre la trame ? La moitié de la jeunesse d'Europe est en armes, et nous ne suivons pas ce noble exemple ! et nous laissons consumer nos courages dans une lâche oisiveté !

POLYDORE.

Ah ! que notre jeunesse acquière de la gloire, afin qu'on aime et qu'on révère notre vieillesse. Je veux me mêler au monde, j'ai soif de le connaître, et ne veux point, inutile plante, mourir sur le terrain même où je suis né.

CASTALIO.

Notre père est dégoûté du monde, et dit sans cesse qu'il ne serait pas prudent de nous y engager. Mon âme, je l'avoue, est soumise aux lois du devoir ; et bien que je pusse tout hasarder pour ren-

dre mon nom fameux, je n'oserais désobéir cependant à un si bon et si tendre père.

POLYDORE.

J'ai quelques doutes au fond de mon âme que vous seul, Castalio, pouvez éclaircir. J'ai l'espérance que vous serez franc et sincère envers votre ami.

CASTALIO.

Que veux-tu dire? Ai-je une pensée que mon cher Polydore ne puisse connaître?

POLYDORE.

Non, je te crois, et c'est pour cela que je te conjure, au nom de l'amitié fidèle qui nous unit, de me dévoiler ton âme, comme tu la dévoiles au ciel quand tu lui rends compte de tes péchés.

CASTALIO.

* J'y consens.

POLYDORE.

Et si mes questions venaient à te blesser dans ce que tu as de plus sensible, montre-moi la patience d'un ami.

CASTALIO.

Je serai aussi calme en t'écoutant, qu'un blessé lorsqu'une main habile et secourable sonde sa blessure.

POLYDORE.

Ton langage est celui d'un ami véritable. Vous connaissez la pupille de notre père, la belle Monimia; près d'elle votre cœur est-il en paix? Mon frère, l'aimez-vous enfin?

CASTALIO.

Supposons que je l'aime.

POLYDORE.

Supposons plutôt que vous ne l'aimiez pas.

CASTALIO.

Est-ce un ordre que vous me donnez de ne pas l'aimer ?

POLYDORE.

Votre ami, votre frère, ne vous ordonnera jamais rien, Castalio.

CASTALIO.

Aimer, est-ce un crime ?

POLYDORE.

Peut-être l'un de nous deux ne peut-il l'aimer sans crime. Et si je l'aimais ?

CASTALIO.

Je vous informerais alors que j'adorai le premier cette belle, et que je prétends maintenir le droit d'aînesse de ma flamme.

POLYDORE.

Vous le maintiendriez ?

CASTALIO.

Oui, mon frère.

POLYDORE.

C'en est assez; n'en parlons plus.

CASTALIO.

Je ne vois pas pourquoi j'abandonnerais cet amour.

POLYDORE.

Je vous ai déjà dit que je ne voulais plus parler

sur ce sujet ; mais vous désirez, Castalio, continuer cette querelle.

CASTALIO.

Non, mon cher Polydore; mais pardonne à l'impatience d'un caractère indomptable. * L'amour règne en tyran sur mon cœur, et son trône est entouré par les craintes, les soupçons, les désirs inquiets, ses ordinaires satellites. * Toutefois l'amitié partage son empire, et ma douleur serait bien grande si tu aimais quelque autre plus que ton Castalio.

POLYDORE.

Et cependant cette amitié, vous en voudriez rompre les nœuds.

CASTALIO.

Non, pour des couronnes.

POLYDORE.

Mais pour une femme, pour l'amour d'une femme. Injuste Castalio!

CASTALIO.

Où est mon crime, je vous prie?

POLYDORE.

Vous aimez Monimia.

CASTALIO.

Oui, je l'aime.

POLYDORE.

Et vous me tueriez si j'étais votre rival!

CASTALIO.

Non, je vous excuserais; car nos âmes sont telle-

ment unies, que les mêmes affections doivent y régner.

POLYDORE.

J'adore Monimia.

CASTALIO.

Aimez-la toujours; tâchez de la séduire; obtenez que sa possession couronne tous vos vœux.

POLYDORE.

Mais nous ne pouvons obtenir tous deux ce souverain bonheur.

CASTALIO.

Mais l'amant dédaigné peut voir avec résignation le succès de son rival, et ne pas lui disputer sa conquête.

POLYDORE.

Dites-moi, voudriez-vous épouser Monimia?

CASTALIO.

L'épouser! Non, fût-elle l'idéal que peut se former le désir, eût-elle cette beauté qui satisferait la plus vaine de son sexe, possédât-elle plus de richesses que n'en peut dévorer l'orgueil d'une femme, elle ne me ravirait pas ma liberté. Quand je serai vieux et fatigué du monde, je pourrai, dans mon dégoût de toutes choses, me marier pour faire pénitence.

POLYDORE.

L'aîné d'une famille doit toujours faire vivre dans l'avenir sa famille et son nom : vous ne voudriez pas que l'illustration de notre noblesse s'éteignît avec vous.

CASTALIO.

Pure vanité! Je vivrai libre de cette contrainte que nous impose un misérable amour propre; et quand je serai mort...

POLYDORE.

Qui possédera vos biens?

CASTALIO.

Mon ami, s'il vit plus que moi; sinon mon prince, qui pourra les donner à quelque vaillant homme dont les services auront mérité ce présent.

POLYDORE.

C'est un noble dessein.

CASTALIO.

J'en jure par le ciel! je préfère mon Polydore à toutes les joies du monde, et ne voudrais point, au prix de son repos, jouir du plus grand bonheur que l'homme puisse goûter sur la terre.

POLYDORE.

Et par ce même ciel, je jure à Castalio de le porter toujours dans mon cœur. — Qui de nous possédera cette belle?

CASTALIO.

N'importe qui.

POLYDORE.

Hier soir, ne fûtes-vous pas en tête à tête avec Monimia?

CASTALIO.

Oui, Polydore, et je devais ce soir m'entretenir avec elle : mais il est juste que tu profites aujour-

d'hui de l'occasion dont hier je profitai. Je te conduirai moi-même à cette scène d'amour ; mais aie soin, mon amitié t'en conjure, d'agir toujours franchement avec ton frère ; efforce-toi de faire réussir ta passion, mais ne nuis pas à la mienne.

POLYDORE.

Que le ciel me foudroie, si je commets une telle lâcheté !

CASTALIO.

Si tu es assez heureux pour triompher d'elle (et tous les dons que tu as reçus de la nature pour séduire rendent cette victoire probable), fais-moi connaître le succès de ton amour, afin que je puisse étouffer le mien.

POLYDORE.

Quoiqu'elle soit plus chère à mon âme que l'or ne l'est à l'avare, le repos au pèlerin fatigué, le pouvoir aux grands, l'orgueil aux citoyens riches, je l'oublierais plutôt que d'outrager Castalio. * Et vous, célestes puissances, si vous voulez le bonheur de Polydore, faites seulement qu'il ne perde jamais un ami si cher ! *

(Ils sortent. Cordélio reste.)

MONIMIA, CORDÉLIO.

MONIMIA.

* Sont-ils revenus si tôt de la chasse? Cependant la beauté du jour semble inviter à sortir. * Polydore et Castalio n'ont-ils point passé par-ici?

CORDÉLIO.

Madame, à l'instant même.

MONIMIA.

Il n'en faut pas douter, mon mauvais destin s'est emparé de moi; le soupçon et le découragement assiégent mon cœur, et le sentiment de la crainte blesse mon âme timide. Pourquoi n'ai-je pas été placée dans la tombe avec mes pauvres parens? pourquoi n'y gouté-je pas avec eux le repos? Bien loin de là, j'erre d'inquiétudes en inquiétudes. Castalio! Castalio! mon faible cœur est ta proie; et, comme un tendre enfant qui confia son jouet à une main étrangère, je crains que tu le brises et voudrais le ravoir. Approchez, Cordélio; je dois vous gronder, monsieur.

CORDÉLIO.

Pourquoi, madame? vous ai-je offensée?

MONIMIA.

Je ne vous vois plus maintenant : autrefois vous m'aimiez davantage. Assis près de mon lit, vous me chantiez de jolies chansons. Peut-être avez-vous à me reprocher de l'ingratitude? Tenez, voilà pour vous apaiser. * Voulez-vous me servir? vous verrai-je plus souvent? *

CORDÉLIO.

Madame, je vous servirais de toute mon âme. * Mais... un matin que vous m'appelâtes près de vous, et qu'à côté de votre lit je vous racontais des histoires, votre vêtement indiscret me laissa voir

un sein qui le soulevait doucement. J'eus honte, je rougis; car... sa beauté était inexprimable!

MONIMIA.

Peut-on s'étonner que les hommes sachent si bien et flatter et tromper? Comme lui, dès leur enfance, ils s'instruisent dans cet art : leur science croît avec leurs années, et, quand il en est temps, ils trompent facilement les pauvres filles : notre ruine ne leur commande pas de grands efforts. * Dis-moi, Cordélio (car, en écoutant leurs conversations amicales, tu as pu connaître les secrets les plus intimes de leurs cœurs), dis, quelquefois au moins n'ont-ils pas parlé de Monimia?

CORDÉLIO.

Oh! madame, ils en ont très-mal parlé; mais je crains de vous tout dire, car on assure que le fouet doit punir les enfans qui trahissent les secrets de leurs maîtres.

MONIMIA.

Ne crains rien, Cordélio; ce que tu me diras, je ne le redirai point, je garderai ton secret comme le mien propre. Polydore ne saurait te montrer plus de bonté que moi : sois mon page, et les plus beaux jouets ne manqueront pas à tes amusemens.

CORDÉLIO.

Et vraiment, madame, je vous aimerais bien pour maîtresse. Il me semble que vous m'aimez plus que monseigneur; il ne fut jamais à moitié aussi bon que vous êtes bonne. Mais que dois-je vous dire?

MONIMIA.

Dis-moi comment les deux frères parlaient de Monimia.

CORDÉLIO.

Avec toute la tendresse de l'amour. Vous étiez le sujet de leur dernière conversation, et je craignais d'abord qu'elle ne finît mal; mais quand l'un perdait son sang-froid, l'autre reprenait le sien, et compatissait à la faiblesse de son ami : si bien qu'après de longs débats, ils résolurent...

MONIMIA.

Quelle fut leur résolution, cher Cordélio?

CORDÉLIO.

De ne se point quereller pour vous.

MONIMIA.

Par mes plus chères espérances, je ne voudrais pas désunir deux frères. Mais toutefois... j'espère que mon Castalio n'a point indignement parlé de Monimia, et qu'il ne s'est point moqué de mon facile amour. Ont-ils quitté ces lieux ensemble?

CORDÉLIO.

Oui, pour vous chercher, madame. Castalio a promis à Polydore de le mener vers vous, et de lui donner l'occasion de tenter la fortune de son amour.

MONIMIA.

Mon cœur est-il maintenant à si bas prix, qu'il puisse être un commun enjeu et le sujet d'un pari d'amour? — N'est-ce pas avec un grand déplaisir

que Castalio consentit à ce qu'exigeait sans doute avec violence la passion déréglée de son frère?

CORDÉLIO.

Son frère eut tous les torts. Castalio se jouait avec l'amour, et disait en souriant qu'il doit faire le plaisir et non le malheur de notre vie. Il ajoutait que les regards d'aucune femme ne lui raviraient sa liberté, et que c'est pour faire pénitence qu'on se marie.

MONIMIA.

Alors... si Castalio me trahit, je suis perdue. Où trouver l'honneur et la fidélité? O dieux! vous les tuteurs de l'innocence et les guides de la faiblesse (4), protégez-moi, sauvez la pauvre Monimia. Mon cœur lui-même est l'écueil où fera naufrage le bonheur de ma vie. Je l'aime! Pourquoi donc ai-je toute la faiblesse de mon sexe sans avoir son adresse à cacher ses égaremens? Je verrai Castalio, je lui reprocherai sa perfidie; fidèle au caractère de femme, je l'accablerai d'injures, je lui dirai quels furent ses outrages, je prendrai la résolution de ne plus l'aimer,... et je l'aimerai toujours! — Il approche, * le vainqueur approche; reste en repos, mon cœur, et apprends à supporter avec mépris tes injures. *

MONIMIA, CASTALIO, POLYDORE.

CASTALIO.

Mon frère désire, madame, vous entretenir sur un point qui vous intéresse; je vous laisse, tel est mon devoir.

MONIMIA.

Seigneur Castalio !

CASTALIO.

Madame !

MONIMIA.

Avez-vous dessein de m'outrager? Que signifie cette conduite? Pourquoi me laisser seule avec Polydore ?

CASTALIO.

Il peut vous le dire mieux que moi. Des affaires d'importance me forcent à vous quitter; je dois rejoindre mon père.

MONIMIA.

Vous allez donc me laisser ainsi?

CASTALIO.

Pour un seul moment.

MONIMIA.

Il fut un temps où vous auriez négligé les affaires et non point Monimia.

CASTALIO.

Je resterais une éternité près de toi;... mais en ce moment, de fâcheuses circonstances me pressent et me forcent à vous quitter.

(Il sort.)

MONIMIA.

Allez donc, et, s'il est possible, ne revenez jamais. Quant à vous, seigneur Polydore, je devine le projet inhumain qui vous amène; il est écrit dans vos yeux.

POLYDORE.

Si c'est être inhumain de désirer votre amour plus que l'avare ne désire la richesse, plus qu'un mourant ne désire une heure encore; si c'est être inhumain d'offrir toujours à votre dédaigneuse indifférence la plus vive tendresse, le cœur le plus fidèle, Monimia, vous m'accusez justement.

MONIMIA.

Ne me parlez pas d'amour, seigneur; je ne dois pas souffrir que vous me parliez d'amour.

POLYDORE.

Qui peut voir tant de beautés et garder le silence? Le premier langage que l'homme parla, fut le langage du désir. Créé d'abord seul, il errait triste et silencieux comme les animaux dont il est le monarque; mais quand une fille née du ciel, semblable à toi, parut à ses regards surpris, ils s'enflammèrent en même temps que son cœur; sa langue se délia, et son premier mot fut : Amour!

MONIMIA.

Le premier couple fut certainement fortuné : il n'y avait que deux êtres dans tout l'univers pour s'aimer. Le premier homme aima donc la première femme, et l'aima seule; mais dans ce monde peuplé de beautés, où vous pouvez trouver des milliers de femmes à courtiser, à tromper, qu'est-il besoin de venir me parler, à moi?

POLYDORE.

Oh! je voudrais te parler, t'admirer éternellement; je voudrais qu'éternellement mes yeux fus-

sent fixés sur les tiens, dont les doux regards portent dans mon âme le bonheur suprême.

MONIMIA.

Que vous vous donnez de peine pour me rendre malheureuse ! Je l'avoue cependant, Monimia vous doit plus qu'elle ne peut avoir l'espoir de vous payer. Entre nos deux familles régna l'amitié la plus constante ; et lorsque mes tendres parens moururent, et qu'avec eux expira leur fortune, la pitié de votre père se chargea de la pauvre orpheline.

POLYDORE.

C'est ainsi que l'ordonna le ciel pour me rendre heureux. Abandonne cette triste vertu, ce n'est qu'un artifice inventé par l'hypocrisie. Va, ces charmes si doux demandent un vainqueur.

MONIMIA, à genoux.

Ici, prosternée sur la terre, je jure par la sainte puissance du ciel que, si vous persistez dans votre amour, je ne vous verrai jamais plus. J'aimerais mieux, mendiant à travers le monde, vivre des restes de l'homme orgueilleux, que de répudier l'héritage de mes parens ; car, s'ils ne me laissèrent point de fortune, mon père du moins me laissa son honneur, ma mère sa vertu.

POLYDORE.

Intolérable vanité ! Votre sexe ne fut jamais dans le droit chemin. Ou vous n'avez pas d'esprit, ou vous en abusez. Vos habillemens eux-mêmes sont moins fantasques que vos désirs : vous ne pensez à rien deux fois, et vous ne pouvez avoir d'opinion à

vous; aujourd'hui vous vous abandonnez, demain vous êtes plus retenues; tout à l'heure vous fronciez le sourcil, maintenant vous souriez; tristes un instant, gaies dans l'instant qui suit; qui vous plaisait va vous déplaire.., sans que vous sachiez pourquoi. * Vous affectez la vertu, mais c'est l'inconstance que vous pratiquez; et quand vous lâchez le frein à vos désirs, leur domination ne reconnaît point de limites, et votre amour alors n'est pas si dédaigneux. *

MONIMIA.

Je connais, seigneur, les défauts de mon sexe; je les ai tous, et pour qu'ils ne causent pas ma ruine, je dois vous fuir. Croyez-moi, quand vous m'élèveriez aussi haut que peut atteindre le désir fantastique d'une femme, quand vous mettriez à mes genoux toutes les richesses de l'univers, j'aimerais mieux errer dans les bois, au milieu des bêtes farouches, porter sur mon visage les rides prématurées de la vieillesse, dont une entière négligence et la vie sauvage auraient défiguré mes traits, que d'être victime des artifices d'un homme sans foi.

(Elle sort.)

POLYDORE seul.

Que l'homme est misérable et vil, * de ramper, de flatter, pour obtenir une joie que les animaux savent goûter mieux que lui! Le taureau vigoureux parcourt la plaine; du milieu du troupeau il choisit une épouse, satisfait ses désirs, et l'abandonne quand il lui plaît. Il en sera ainsi : je posséderai son amour, j'attendrai, je guetterai les heures de fai-

blesse ou d'abandon ; quand ses pensées errant loin d'elle auront amené les désirs à son cœur, dans l'instant même où sa vertu balancera, je me précipiterai sur elle dans toute l'ardeur de mon amour, je chasserai devant moi l'honneur, ce gardien sévère, et me plongerai dans des plaisirs qui fatigueront le désir lui-même ; puis, je regagnerai ma liberté à l'aide d'une longue absence, et j'oublierai les peines ainsi que les plaisirs de l'amour. *

(Il sort avec Cordélio.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

ACASTO, CASTALIO, POLYDORE, suite.

ACASTO.

Ce jour de plaisir fut aussi un jour de gloire. Quand vous me quittâtes, mes fils, un autre sanglier s'élança du taillis. A sa grosseur, on l'eût pris pour le tyran de ces bois : les poils hérissés sur son dos ressemblaient à une forêt de lances. De l'endroit où j'observais commodément par quel chemin il conduirait la chasse, je le vis s'avancer vers moi ; il aiguisait ses terribles défenses ; il ouvrait une gueule écumante, comme si j'étais déjà sa proie. Alors je balançai ma javeline sur ma tête, et, d'un bras qui ne tremble pas quand il faut exécuter, je frappai le monstre au cœur.

CASTALIO.

Les actions de votre vie ont toujours été merveilleuses.

ACASTO.

Point de flatterie, jeune homme ! l'honnête homme ne doit point se servir d'un pareil artifice. Bannis la flatterie de ton âme, si tu ne veux point t'avilir, et envoie-la dans les cours, elle y fera fortune.

POLYDORE.

Pourquoi dans les cours?

ACASTO.

Parce qu'après l'argent, c'est elle qu'on y prise le plus; elle y paraît tous les jours sous autant de formes qu'il y a de sortes de vanités, par conséquent d'hommes : le ministre scrupuleux a sa grimace pour chasser doucement le solliciteur pauvre qui n'a pas le moyen de le corrompre : un homme morose et sans esprit, que ne favorise point le sort, flatte et admire dans ses saillies un homme gai mais riche. Qui pourrait voir sans indignation un athée à la cervelle chaude remercier un docteur sévère du cadeau de son sermon, ou bien un grave conseiller secouer la main d'un jeune seigneur qu'il rencontre, et louer le freluquet de la beauté de son teint?

POLYDORE.

C'est à la cour que fleurissent les belles manières; si la sottise y réussit, le mérite peut s'y élever. Et pourquoi m'affliger de la fortune d'un sot, si, connaissant bien toutes ses faiblesses, je m'en empare et les fais servir à mon élévation?

ACASTO.

Le mérite doit s'élever dans le monde; mais c'est sur quoi ne compte jamais tout homme honnête et sage. Se décidera-t-il à mettre à la torture son esprit généreux, pour se couvrir de dehors empruntés, pour placer la religion sur son visage, quand au fond de son cœur est l'incrédulité? voudra-t-il

ne pas faire semblant de connaître en public tel ou tel personnage avec lequel il s'abouche en secret, pour tramer la ruine d'un pauvre homme de bien? C'est ce qui se voit tous les jours. *

CASTALIO.

Vos outrages ont été si grands, seigneur, que vous avez bien le droit de vous plaindre; mais souffrez que vos fils, dont la jeunesse n'a pu connaître les caprices de la fortune, courtisent à leur tour cette belle. Si, maîtresse vulgaire, elle était favorable à tous, on mépriserait bientôt ses charmes, et la moitié du monde resterait oisive.

ACASTO.

* Vous me connaissez mal : il y a long-temps que j'appris à venger ou à mépriser mes injures, selon que l'offenseur était digne ou non de ma colère. Vous désirez tous deux la grandeur; mais votre ambition veut y parvenir par des moyens dignes d'elle. C'est donc au milieu des camps qu'elle la cherchera : c'est là que les emplois s'achètent noblement, c'est là que doit briller l'honneur..... Et cependant vous y verrez la corruption, l'envie, l'esprit de faction, le mécontentement, régner presque dans chaque bataillon. Des hommes qui ont versé leur sang pour la défense de leur chère patrie languissent dans la misère, tandis que de lâches égoïstes, qui même désireraient la mort de ceux qu'ils flattent maintenant (5), dévorent, comme des sauterelles destructives, le miel que ces abeilles industrieuses avaient composé de leurs sueurs.

CASTALIO.

Ces préceptes ne conviennent pas à l'énergie de mon âme : j'ai besoin d'activité. *

POLYDORE.

Et moi aussi, je désire ne pas consumer ma vie dans l'oisiveté de la maison paternelle, et porter mes regards au delà de cette enceinte.

ACASTO.

Occupez votre esprit, en étudiant les siences et l'homme; apprenez à respecter le mérite couvert de haillons, et à mépriser l'homme orgueilleux dont l'insolente incapacité occupe les premières places de l'état.

Les précédens, SÉRINA, * MONIMIA et sa suivante. *

SÉRINA.

Je viens, seigneur...

ACASTO.

Que bénie soit mon enfant! Cher ange, qu'as-tu à me demander?

SÉRINA.

Je vous apporte d'heureuses nouvelles, seigneur: celui dont vous avez si souvent désiré le retour, le jeune Chamont, arrive à l'instant même.

ACASTO.

Par le ciel, il est mille fois le bienvenu! Je vais lui prouver combien j'aimais son père.

Les précédens, CHAMONT.

ACASTO.

Salut au fils d'un ami bien cher! Sois le bienvenu, toi qui, dans les hasards de la guerre, as cherché des dangers certains et une fortune incertaine! Sois le bienvenu, comme d'heureuses nouvelles après les inquiétudes les plus vives.

CHAMONT.

La faiblesse de mes discours trahirait la reconnaissance que je vous dois; et si je commençais à vous en entretenir, mon âme est si pleine, que Chamont, tout ce jour, ne vous parlerait d'autre chose.

MONIMIA.

Mon frère!

CHAMONT.

O ma sœur! que je te presse long-temps entre mes bras. Il y a bien des jours que je n'ai pas vu ton visage! les nuits, je t'ai vue souvent; tu faisais le charme de mes songes. Ces joies imaginaires satisfaisaient mon âme, jusqu'à ce que les soucis du matin m'"éveillassent. (*Apercevant Sérina.*) Une autre sœur! Cette beauté sans doute est aussi ma sœur! car je sens dans mon âme qu'elle a droit à mon amour.

ACASTO.

Jeune soldat, la guerre n'a pas été votre unique étude; vous avez appris aussi à plaire aux femmes: cet art ne vous nuira point auprès de ma fille.

CHAMONT.

Est-elle votre fille? alors mon cœur m'a dit vrai, et je suis au moins son frère par adoption; car en vous déclarant mon père, vous m'avez donné le droit de l'aimer.

SÉRINA, à Monimia.

Monimia, tu m'as dit que les hommes sont perfides; qu'ils mentent, flattent, et font un art de l'amour : en est-il ainsi de Chamont? Non, il est sûrement plus qu'un homme; quelque chose de divin brille sur son visage, et la vérité doit habiter dans une âme comme la sienne.

ACASTO.

Qui de nous, au milieu du bonheur dont nous jouissons, pourrait envier la pompe des cours et le luxe des villes? Que la joie règne aujourd'hui dans toute ma maison! que l'abondance y coule à longs flots! c'est le jour où naquit mon royal maître. Depuis votre retour de l'armée, vous n'avez pas visité la cour, Chamont?

CHAMONT.

Je n'avais point affaire là. Je n'ai pas cette patience de caractère qui vous attache aux pas d'un favori, qui vous rend esclave de ses sourires. Je ne saurais digérer un affront qui me serait fait en face, et remercier un grand de sa faveur, à l'instant qu'il m'outragerait.

ACASTO, à ses fils.

Serez-vous plus patiens que lui?

CASTALIO.

Je voudrais servir mon prince.

ACASTO.

Le servir ?

CASTALIO.

Oui, seigneur, c'est ma plus ardente envie.

POLYDORE.

Dis, c'est notre plus ardente envie : tous deux, nous voudrions le servir.

ACASTO.

Il n'a pas besoin de serviteurs tels que vous ! Le servir ! il méritera toujours plus que les hommes ne pourront faire pour lui. Il est si bon, que sa clémence surpasse toutes les louanges ; il est si miséricordieux, qu'il n'a jamais dormi dans sa colère ; il est si juste, que dans la vie privée, comme sur le trône, il n'eut jamais offensé personne. Comment voulez-vous dignement le servir ?

CASTALIO.

Je voudrais le servir de ma fortune dans la paix, de ma personne dans la guerre ; veiller sur lui, combattre auprès de lui, mourir pour lui.

POLIDORE.

Mourir pour lui ! c'est le devoir de tout sujet loyal.

ACASTO.

Embrassez-moi tous deux. Maintenant, je jure par les âmes de mes braves ancêtres que votre père est véritablement heureux. Bénie soit à jamais l'heure de mon hyménée, bénie soit la mémoire de celle qui vous porta dans son sein, et doublement

béni le jour qui vous donna la naissance! * Oui, nobles âmes, votre énergie ne restera point inoccupée : vous servirez votre maître, car vous ne pourriez en servir un plus digne. Je l'ai servi moi-même : de nombreuses cicatrices attestent que je n'eus point un zèle inactif. Ma langue proclama son droit en face même de la rébellion ; et lorsqu'un traître osa d'une bouche impure profaner son nom sacré, d'un coup de mon bon sabre je lui fendis la tête au milieu de sa troupe séditieuse. *

UN DOMESTIQUE entre, et dit à Acasto.

Seigneur, les convives que vous attendiez arrivent à l'instant même.

ACASTO.

Allez les recevoir, mes fils, et leur souhaiter la bienvenue.

(Castalio sort avec Polydore.)

CHAMONT.

Seigneur, mon honneur et mon repos ont besoin de votre assistance.

ACASTO.

Explique-toi, mon fils, avec cette confiance qui régnait entre ton père et moi. Quoi que ce soit que tu veuilles me dire, parle hardiment : tu commanderas à ma fortune et à mon épée.

CHAMONT.

Je ne doute ni de votre amitié ni de votre justice, et je n'oublierai jamais votre bonté envers ce que j'ai de plus cher au monde, envers ma sœur orpheline.

ACASTO.

Passons, je t'en supplie; je n'aime pas qu'on me rappelle ce que j'ai pu faire de bien.

CHAMONT.

Quand nos chers parens moururent, ils moururent ensemble; un même trépas les surprit, une même tombe les reçut. Le dernier soupir de mon père légua sa fille à mon amour; ma mère, que la maladie avait étendue mourante auprès de lui, m'appela à ses côtés, me prit dans ses faibles bras, répandit des pleurs, par d'étroits embrassemens me serra sur sa poitrine, et comme elle me vit pleurer, recueillit mes larmes sur ses lèvres. « Chamont, dit-» elle, mon fils, par tout cet amour que je t'ai » montré, prends soin de Monimia, surveille sa » jeunesse, que la misère ne la force jamais à tra-» hir son honneur; peut-être le ciel favorable vous » donnera-t-il un protecteur. » Alors, poussant un profond soupir, elle me donna le dernier baiser, nous bénit, et mourut. Pardonnez à mon chagrin.

ACASTO.

Mon fils, il t'honore.

CHAMONT.

Le protecteur que le ciel nous donna, ce fut vous, seigneur. Vous vous chargeâtes de Monimia dont l'enfance était exposée dans le monde, désert pour elle, et vous lui servîtes de père.

ACASTO.

L'ai-je offensée?

CHAMONT.

Je suis bien loin de le craindre.

ACASTO.

Alors, à quoi tend ce préambule?

CHAMONT.

Excusez, seigneur, un caractère soupçonneux.

ACASTO.

Parle.

CHAMONT.

C'est toujours avec peine que les nobles âmes triomphent de l'infortune; la reconnaissance est un écueil même où elles peuvent faire naufrage : persuadées qu'elle est un devoir, elles la poussent souvent trop loin, parce que leur orgueil craint sans cesse de ne pas l'égaler aux bienfaits.

ACASTO.

Où tend ce discours? je ne puis le deviner. Vous méfiez-vous de moi?

CHAMONT.

Non; mais je crains que cette jeune fille n'ait compté trop scrupuleusement avec sa reconnaissance : et (pour user librement de la faculté de tout dire que vous m'avez donnée, seigneur) je vous avouerai qu'on m'a tenu dernièrement des discours qui ont porté l'inquiétude et le trouble dans mon âme.

ACASTO.

Interroge-la; et si je puis atteindre le coupable, quand même ma vengeance devrait me frapper moi-même en mes chers enfans, je le jure par la

mémoire de ton père, qui fut la joie de mon cœur, Chamont, je te vengerai.

(Il sort.)

CHAMONT.

Je vous remercie du fond de l'âme.

MONIMIA.

Hélas! mon frère, qu'ai-je fait? pourquoi me traiter si durement? L'effroi fait battre mon cœur: il me semble que je vois mon trépas écrit sur votre front sévère. Vous ne me tuerez point?

CHAMONT, sévèrement.

Pourquoi me parler ainsi, ma sœur?

MONIMIA.

Regardez-moi donc avec bonté. Je ne puis supporter ce ton sévère; il me remplit d'épouvante. Mon cœur est si tendre, que si vous l'accusez trop rudement, je ne pourrai que pleurer, et mes sanglots seuls vous répondront; mais faites parler la tendresse d'un frère, et cherchez alors mes secrets tout à travers mon âme.

CHAMONT.

Ne crains rien; j'aurai toujours pour toi l'amitié d'un frère. — Vous n'avez pas oublié celui qui nous donna le jour?

MONIMIA.

Je ne l'oublierai jamais.

CHAMONT.

Vous vous rappelez donc qu'il se conforma toujours aux principes les plus sévères de l'honneur, et qu'il tenait ce joyau préférable à toutes les mines

du Potose. Jamais il n'eût commis une action honteuse, et s'il avait failli, toujours il se serait reproché sa faute, quand bien même elle eût été cachée au monde. Le sentiment inné de l'honneur fut notre seul héritage, et je le préfère à tout ce que la fortune aurait pu jeter sur moi de faveurs. C'est un noble dépôt que nous avons dû respecter. Maintenant, si vous avez, Monimia, terni par hasard ce diamant, et diminué sa valeur, quel compte pourrez-vous m'en rendre?

MONIMIA.

Que l'envie et la calomnie censurent la partie déjà passée d'une vie si malheureuse ! Je défie leur art infernal d'y trouver l'ombre d'une action déshonorante.

CHAMONT.

Je te vais donc tout dire. Il y a trois nuits que j'étais rêvant dans mon lit qu'entouraient les ténèbres... Une soudaine horreur se saisit de mon âme ; une sueur froide humecta mon visage, et je tremblai dans tous mes membres; mon lit cria sous moi, les rideaux s'agitèrent, et tu apparus, ô ma sœur, à mon imagination épouvantée. Tu étais dans toute ta beauté, tes vêtemens flottaient en désordre, et deux amans se disputaient ta possession avec toute la licence de l'amour heureux. Je me saisis de mon épée, j'en frappai l'horrible fantôme qui s'évanouit aussitôt. Je demandai de la lumière à grands cris, et quand on m'en apporta, je m'aperçus, ô fatal présage ! que mon glaive avait percé ma tapisserie à l'endroit même où elle représentait la fameuse histoire de ce Thébain qui tua son père.

MONIMIA.

Et voilà pourquoi vous suspectez ma vertu! Faut-il, parce que votre imagination fut abusée par un rêve, que vous m'affligiez de vos soupçons, maintenant que je suis hors de votre songe?

CHAMONT.

Prenez garde, Monimia, ne vous efforcez pas d'être sitôt innocente. Écoutez jusqu'au bout, et qu'ensuite la justice tienne la balance. Ce qui suit est l'énigme qui me confond. Comme je poursuivais mon voyage par un chemin étroit, et que j'allais méditant sur la vision de la nuit dernière, j'aperçus une vieille dont le visage était couvert de rides, et dont l'âge avait courbé le dos; elle ramassait du bois et grondait en elle-même [5]. Je la questionnai sur mon chemin; elle me l'indiqua, puis elle me demanda l'aumône, et me dit : « *Hâte-toi, si tu veux sauver une sœur!* » A ces mots, je frémis.

MONIMIA.

C'est une ruse commune à tous ces mendians qui chaque jour assiégent nos portes ; ils prétendent au don de prophétie, et prédisent l'avenir à la crédulité.

CHAMONT.

Mais ce qu'elle ajouta, ma sœur, me parut assez vraisemblable; elle prononça les noms de Castalio et de Polydore...

MONIMIA.

O ciel!

CHAMONT.

Vous vous troublez. Quoi! votre courage vous

abandonne maintenant? Par l'âme de mon père, cette sorcière a dit vrai. Réponds-moi : leur as-tu sacrifié ton honneur (7)?

MONIMIA.

Il est vrai que je suis assez infortunée pour que tous deux aspirent à mon amour.

CHAMONT.

Et n'est-il pas véritable aussi qu'ils t'ont perdue, malheureuse?

MONIMIA.

Bien que tous deux aient fatigué mon cœur de leurs vœux ardens, si jamais je cédai en pensée, ce fut seulement Castalio....

CHAMONT.

Ce fut seulement Castalio...

MONIMIA.

A chaque instant vous coupez le fil de mon discours. Oui, je confesse qu'il a gagné mon cœur par son généreux amour et l'honnêteté de ses désirs. L'hymen aujourd'hui même devait nous unir.

CHAMONT.

Es-tu donc innocente? ta vertu, ma sœur, est-elle sans tache?

MONIMIA.

Si jamais, ô pudeur! Monimia abjure ton culte, puisse le ciel rejeter toutes ses prières, et puisse son frère (c'est lui souhaiter plus de malheur encore), puisse son frère apprendre qu'elle est criminelle!

CHAMONT.

Alors, ô ma chère Monimia! tu m'es plus chère que la vie. Mais que ce mot de mariage ne t'endorme pas au bord du précipice; ne te fie point aux hommes. La nature nous a créés perfides, dissimulés, artificieux, cruels et inconstans. Quand un homme te parle d'amour, méfie-toi de lui; s'il jure de t'aimer, sois sûre qu'il veut te tromper. Je t'en supplie, ne souffre pas la tendresse de Castalio. Évite-le, si tu veux conserver la paix de l'âme à ton pauvre frère qui te porte dans son cœur.

MONIMIA.

Je le fuirai!

CHAMONT.

Quand vous vous rencontrerez, que ton abord soit froid comme celui d'un grand lorsque le mérite l'implore, et tu verras bientôt son ardeur se refroidir, et toutes ses douleurs s'apaiser.

(Il sort.)

MONIMIA.

Oui, je l'éprouverai, je le tourmenterai cruellement; car, en me laissant exposée aux insolens désirs de ton frère, tu m'as bien indignement outragée, Castalio! Il vient. Amour, oh! pour une fois reste neutre, tandis que je vais remplir un rôle bien pénible. Il faut blesser son cœur pour l'éprouver; qu'il en va coûter au mien!

(Elle sort.)

* CASTALIO seul.

Monimia! Monimia! — Elle est partie. Il me semble même qu'elle est partie la colère dans les yeux.

Je suis un insensé, et elle connaît bien ma faiblesse. Elle me traite déjà comme un esclave qu'elle tient dans ses chaînes et qu'elle peut châtier à volonté.— J'ai mal fait de ne point parler sérieusement à mon frère; j'aurais dû lui confier mon secret; j'aurais dû lui ouvrir mon cœur et lui découvrir tout son esclavage. Mais il l'aime aussi ;... mais il ne l'aime pas comme moi. Je suis l'esclave de mon délire; je suis un pauvre captif qu'attendent les chaînes du mariage que j'ai juré de porter. C'est la seule chose que je lui aie jamais cachée, et certainement il pardonnera cette légère offense à un malheureux ami dont s'est emparé l'amour, qui est le jouet de tous ses petits caprices. *

POLYDORE entre avec CORDÉLIO. Ils restent tous deux à la porte.

POLYDORE, bas à Cordélio.

Reste en ces lieux, et épie toutes les démarches de mon frère. S'il se rencontre avec Monimia, qu'aucun geste, qu'aucune parole ne t'échappe : observe jusqu'aux moindres circonstances. Obéis-moi ponctuellement, et viens ensuite me rejoindre.

(Il sort.)

CASTALIO, MONIMIA, CORDÉLIO caché.

CASTALIO.

Monimia, mon ange, tu as été bien cruelle de me quitter ainsi. * Je me lamentais comme un tourte-

reau de l'absence de ma compagne. * Quand tu es loin de ton amant, le monde pour lui n'est qu'un désert. Je ne suis heureux qu'en ta présence. Ta vue seule apaise les inquiétudes de mon esprit et les troubles de mon âme.

MONIMIA.

Oh! quel charme fatal se glisse dans les discours de ces infidèles! Ainsi la hyène perfide attire dans son antre, par des gémissemens douloureux, le voyageur compatissant. Vous dissimulez tous comme elle. Vos plaintes, vos larmes, émeuvent le cœur des pauvres femmes, et une fois qu'elles ont ressenti de la pitié pour vous, c'en est fait, elles sont vos victimes.

CASTALIO.

Que dis-tu, chère amante? O souveraine de mes joies, comment ai-je mérité ces reproches? Retiens, retiens ces larmes; elles sont comme les premières gouttes de pluie d'un affreux orage. Je les sens sur mon cœur qu'elles glacent d'effroi.

MONIMIA.

Ah! vous m'avez trompée. Ne cherchez pas plus long-temps à vous jouer de ma foi; mon cœur est fixé maintenant, vous ne pourrez plus l'ébranler.

CASTALIO.

Qui vous a dit que j'étais infidèle? Quel imposteur a osé profaner ainsi la sainteté de mon amour?

MONIMIA.

Polydore, abusant de ma triste position, est venu

parler insolemment d'amour à la pauvre fille qui ne vit que par la bonté de votre père.

CASTALIO.

C'est moi qu'il faut blâmer, et non pas lui. Je l'ai trompé, et j'ai été injuste envers toi. Il t'aime; aujourd'hui même il me l'avoua, et prétendit qu'il avait sur ton amour un droit antérieur au mien.

MONIMIA.

Vous fûtes assez lâche pour balancer, et vous m'abandonnâtes plutôt que de perdre son amitié!

CASTALIO.

Connaissant l'impétuosité de son caractère, je voulus calmer son emportement et lui cacher mon bonheur. Je parus consentir à tout ce qu'exigeait sa passion effrénée. Je parlai comme il parla; je lui accordai toutes ses demandes, craignant que dans sa colère il ne trahît le secret de nos amours; car ce secret une fois découvert, je te perds pour toujours.

MONIMIA.

Osez-vous l'avouer? Eûtes-vous cette timide condescendance? Elle est indigne d'un véritable amant; et qui a mis à si bas prix mon amour pourra bien le trahir.

CASTALIO.

Est-ce Monimia qui me tient ce discours? Non sûrement; je lui ai toujours connu la douceur d'une colombe. Qui confie son cœur à une femme est certainement perdu. Vous n'êtes belles que pour nous tromper, et l'amorce est si enchanteresse que, sans défiance, nous buvons à longs traits le poison.

MONIMIA.

Quand un amour mal placé trouve moyen de rompre sa chaîne...

CASTALIO.

Il ne manque, je le vois, ni de prétextes ni d'excuses.

MONIMIA.

L'homme a donc été créé notre despote? Aussi violent que la tempête, aussi inconstant que les vents qui la causent, il porte sur son visage la hauteur du commandement, et sait toutefois l'adoucir quand il veut tromper. Vous entrez en vainqueurs dans nos âmes, et quand vous avez, pendant quelque temps, dévasté le pays conquis, vous volez à d'autres exploits, laissant nos cœurs dans la tristesse et l'abandon. Si c'est ainsi que vous avez traité le mien, Castalio, sachez que la désolation y a pris racine, et qu'elle en a chassé la paix pour toujours.

CASTALIO.

Puis-je vous entendre sans indignation ? Puisque vous me bannissez d'auprès de vous, je dois fuir : mais sache, Monimia, qu'après m'avoir chassé tu ne trouveras jamais d'esclave plus soumis aux caprices d'une femme, plus rampant, plus dévoué que moi; * car mon amour va jusqu'au délire. Jamais, non jamais une langue humaine ne sera digne d'exprimer et combien il me fait souffrir, et combien il me rend heureux! Te posséder serait le ciel; vivre sans toi serait l'enfer. *

MONIMIA.

Castalio, reste; nous ne devons pas nous séparer.

Ma colère se retire de mon cœur, et l'amour y reprend son empire. Le tien doit me pardonner. Ces dissensions légères réveillent les pensées endormies des amans. Ah ! berce encore mon âme dans la musique de ta voix ! Combien je suis heureuse quand je t'écoute expliquer tes désirs, et qu'attentive je prête l'oreille au langage de ton cœur !

CASTALIO.

Où suis-je? Sans doute la main du ciel répand autour de moi les parfums d'Éden. Ta perfection remplit chacun de mes sens. * Ta douce parole saurait calmer les souffrances d'un frénétique, il les oublierait en t'écoutant ; mais si ses regards rencontraient tes yeux si beaux, il retomberait dans le délire où moi-même je suis plongé. Toucher cette main, c'est jouir du bonheur céleste ; que serait-ce donc de te posséder ? Toutes les perfections de la nature sont rassemblées dans toi. * Ta création coûta des soins particuliers au ciel ; il te fit belle de sa propre beauté, et te donna les traits de son ange le plus chéri.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

POLYDORE, CORDÉLIO.

POLYDORE.

Leur amour s'expliqua-t-il avec tant de tendresse? Tâche de me peindre la scène qui se passa devant toi.

CORDÉLIO.

Je les crus d'abord ennemis mortels. Le courroux de Monimia était aussi extrême que le trouble de Castalio. Ils s'accusaient mutuellement; leurs âmes hautaines ne voulaient pas céder. Cependant l'amour se révoltait à chaque instant, et se contraignait avec effort.

POLYDORE.

Mais qu'arriva-t-il?

CORDÉLIO.

Oh! c'était un spectacle charmant à voir! A la tempête succéda le doux calme de l'amour. Monimia rougit et soupira. Castalio jura d'être fidèle, comme vous le juriez à ma jeune sœur dans le bois d'orangers, le jour même où vous me choisites pour page.

POLYDORE.

Heureux Castalio!... Comme lui je la posséderai.

Je ne puis souffrir qu'on me surpasse ni en amour, ni en gloire. En dépit de tous ses artifices, cette belle m'appartiendra. Mais pourquoi me fut-il préféré? A-t-il pour me supplanter usé de quelque lâche ruse, entaché mon honneur? Par le ciel! il ne l'aurait pas osé. Mais il profita du moins de mes inutiles efforts; il la surprit quand j'avais déjà à moitié soumis son âme. Sa vertu, que j'avais ébranlée, lui céda facilement la victoire. Ainsi de vils braconniers se rendent maîtres sans peine du gibier qu'harassa le noble chasseur, et lui dérobent bassement le prix de ses fatigues. Cordélio!

CORDÉLIO.

Monseigneur!

POLYDORE.

Cours apprêter ton luth, * et cherche dans ta mémoire quelque chanson qui puisse me plaire, qui décrive les ruses subtiles des femmes, leurs sourires trompeurs, leurs larmes feintes, leur inconstance, leur extérieur hypocrite, leurs âmes corrompues; enfin chante-moi toutes leurs folies et toutes leurs faussetés. *

Les précédens, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Nouvelles fatales! Hélas! je ne fus jamais porteur de plus tristes nouvelles!

POLYDORE.

Qu'est-ce?

LE DOMESTIQUE.

Comme votre père, notre bon maître, se livrait à table à la gaieté la plus vive, et faisait passer de main en main la coupe joyeuse, un soudain tremblement s'empara de tous ses membres; ses yeux s'égarèrent; son visage devint pâle; sa langue s'embarrassa, et la vie elle-même sembla le fuir. Aussitôt ses amis inquiets l'entourèrent. Ils sont encore auprès de lui.

Les précédens, ACASTO, soutenu par deux domestiques.

ACASTO.

Soutenez-moi, donnez-moi de l'air; je me sens revenir; ce n'est qu'un faux pas de la nature. Il ne faut point s'en étonner; si près du terme, sa fatigue doit être extrême. Où sont mes fils? Approchez-vous, mon cher Polydore. Où est votre frère, où est Castalio?

UN DOMESTIQUE.

Je l'ai cherché, seigneur, par toute la maison; on ne peut trouver ni lui, ni Monimia.

ACASTO.

On ne les trouve point! Alors, où sont tous mes amis? j'espère qu'ils pardonnent à mon incivilité, dont ce malheureux accident est la seule cause. La mort ne peut venir dans une heure plus favorable; mon âme est préparée au départ; et le plus ardent de mes souhaits fut toujours de vivre et de mourir entouré de mes amis.

Les précédens, CASTALIO.

CASTALIO.

Que les anges protégent la vie du plus chéri des pères! que sa carrière bénie par le ciel s'allonge toujours à mesure qu'il y avance! Ah! qu'il vive, jusqu'à ce que le temps lui-même se confonde dans l'éternité, jusqu'à ce que les hommes de bien désirent sa mort, ou jusqu'à ce qu'il ait à se plaindre de Castalio.

ACASTO.

Je vous remerçie, Castalio. Soulevez-moi; je veux, mes fils, faire quelques pas soutenus par vous. Il me semble maintenant que je suis aussi grand qu'Alcide appuyé sur les colonnes qu'il éleva lui-même.

CASTALIO.

Seigneur, votre chapelain.

ACASTO.

Laissez entrer ce bon homme.

Les précédens, LE CHAPELAIN.

LE CHAPELAIN.

Que Dieu vous protége, seigneur, et vous rende la santé!

ACASTO.

Si je meurs, ton sort est assuré. N'entonne point mes louanges; flatter ne sied point à un prêtre. Mes fils, vivez toujours unis comme vous l'êtes.

Vous trouverez après ma mort que je vous ai partagé ma fortune, comme je vous partage mon amour. J'ai dû cependant laisser à la douce Monimia une dot qui lui rendît facile un hymen égal à sa naissance. Pour être frères n'en soyez pas moins amis. Évitez l'homme singulier; son esprit est malade, et sa mélancolie est plus forte que sa raison. Mais, par-dessus tout, évitez le politique, soit que, hardi factieux, il discoure, il intrigue, il murmure; soit qu'astucieusement modéré, il décore l'audace de ses soupçons du titre de zèle pour le bien public, et prétende que ce zèle peut commander la rébellion (9). Choisissez avec soin vos nouveaux amis, car la morale n'est plus à l'ordre du jour. Les hommes héritent tous des vices de leurs pères, et sont élevés dans l'ignorance de leurs mères. Que le mariage soit la dernière folie que vous commettrez, afin d'expier les péchés et les erreurs de votre vie passée. Si vous avez des enfans, ne les instruisez point; ce serait nuire à leur fortune: la sottise est à la mode. Si vous avez des sentimens religieux, gardez-les pour vous-même. Autrement les athées, usant de la tolérance, vous prendraient pour but de leurs railleries, et vous passeriez pour des hypocrites qui veulent tromper les hommes crédules *.

Les précédens, SÉRINA.

SÉRINA.

Mon père!

AGASTO.

Enfant cher à mon cœur!

SÉRINA.

Laissez-moi vous jurer à genoux que je ne goûterai pas de repos, que mes yeux veilleront et répandront des larmes, jusqu'à ce que le ciel m'ait rendu mon père.

ACASTO.

Lève-toi, viens dans mes bras. Tes douces prières seront exaucées, car ton âme est un rayon de l'éternelle bonté; tu fus créée pour être la joie de ma vie, et près de toi l'on ne sent plus la douleur. Chamont!

Les précédens, CHAMONT.

CHAMONT.

Puisse le spectacle qui s'offre à mes regards n'être point d'un funeste augure! On vous entoure pour obtenir vos bénédictions, Chamont vous en demande une.

ACASTO.

Puisses-tu, mon fils, être heureux!

CHAMONT.

En quoi faites-vous consister, mon père, le bonheur que vous me souhaitez?

ACASTO.

Dans l'accomplissement de tous tes souhaits.

CHAMONT.

Vous pouvez tous les accomplir en me donnant cette belle. Je n'ai point fait d'apprentissage dans la science de gagner un cœur, je ne sais point traiter

l'amour avec art; et comme dans la guerre j'aime surtout les attaques vives, dont l'activité, la résolution, la force, font tout le succès, je porte ce goût dans l'amour. Je vous ouvre subitement mon cœur et vous déploie toute la violence de ma passion.

ACASTO.

Qu'en dis-tu, ma fille? Pourras-tu aimer un soldat? Te paraîtra-t-il digne de ton affection, celui qui naquit pour l'honneur, et que l'honneur éleva, qui respecta toujours celui des autres, qui traita ses ennemis eux-mêmes avec bonté, et dont l'âme est exempte d'orgueil?

SÉRINA.

Ah! ne prononcez pas le mot amour! Ce sentiment ne peut se goûter sans joie, et la joie doit être bannie de mon âme, tant que vous serez en danger. Puisse une fille plus heureuse couronner les vœux de Chamont! Satisfaite d'être son amie, quand je connaîtrai son bonheur, je bénirai le juste ciel qui récompense tant de vertus!

ACASTO.

Cherche à gagner son cœur, Chamont; sa main est à toi, si elle te la donne. Et comme tu deviendras alors mon fils, un tiers de mes biens sera ton partage. * Mais, homme fragile, sois-lui fidèle. Fuis les appâts trompeurs des coquettes légères. La ruine, comme un vautour, suit leurs conquêtes; elles sont tout mensonge, et le fard est sur leur visage comme dans leurs discours. Leurs trompeurs attraits perdent les sots qui les aiment, et ceux qui

les épousent; à ces derniers elles apportent en dot une fausse vertu, une mauvaise réputation et une fortune délabrée.

MONIMIA, à Polydore.

Entendez-vous, seigneur, ce que dit votre père?

POLYDORE.

Oui, ma belle moraliste, c'est ainsi que parlent toujours les vieillards*.

ACASTO.

Chamont, vous m'avez entretenu de quelques doutes qui vous tourmentaient. Êtes-vous bien sûr maintenant que je sois votre ami?

CHAMONT.

Je ne voudrais point perdre cette certitude pour tout le bonheur que je puis souhaiter ici-bas. Quant à mes craintes, elles se sont évanouies; elles ont cessé de peser sur mon âme, et je ne vous en affligerai plus.

ACASTO.

Je vous remercie de cette confiance. Ma fille, vous devez le remercier aussi. Mes amis, il est tard, et mon indisposition semble dissipée : une vigueur nouvelle se répand dans tout mon être.

CHAMONT.

Le repos achèverait de vous remettre.

ACASTO.

Tu as raison; je vais reposer. Mais comme les vieillards doivent égayer leurs maladies *, faites que la musique engourdisse et chasse de mon âme

la triste pensée de la mort *. Bonne nuit *, mes amis ! que le ciel vous conserve tous ! bonne nuit ! Demain, nous saluerons de bonne heure le jour, et par l'invention de nouveaux plaisirs nous réparerons le temps perdu.

(Ils sortent tous, excepté Chamont et le chapelain.)

CHAMONT, LE CHAPELAIN.

CHAMONT.

* Un moment, prêtre à la mine sévère, je désirerais m'entretenir avec vous.

LE CHAPELAIN.

Avec moi * !

CHAMONT.

Si vous en avez le loisir, monsieur, nous passerons une heure ensemble. Il n'est pas assez tard pour se livrer au sommeil, et ce sera de votre part un acte charitable que de causer avec un étranger.

LE CHAPELAIN.

Vous êtes au service, monsieur ?

CHAMONT.

Oui.

LE CHAPELAIN.

J'aime l'état militaire, et je l'aurais embrassé, si mes parens n'avaient pas voulu que je fusse ce que je suis *. Mais toutefois, quoique j'aie pris cet habit, je suis resté honnête homme.

CHAMONT.

Et c'est une merveille. * Y a-t-il long-temps que vous êtes chapelain d'Acasto?

LE CHAPELAIN.

Je n'ai pas mesuré le temps qui s'est écoulé depuis que je vis dans cette famille, parce qu'il s'est passé agréablement pour moi. Monseigneur n'est ni hautain, ni impérieux; je n'affecte point un rigorisme insensé: son caractère est excellent, et moi je sais vivre. Les deux fils aussi me traitent civilement, parce que je ne prétends pas être plus sage qu'eux; je ne me mêle d'autres affaires que des miennes propres. * Je me lève de bonne heure; j'étudie avec modération; je mange et bois gaiement, toutefois sobrement; je goûte sans me gêner d'innocens plaisirs: * aussi l'on me respecte, et je ne suis point le bouffon de la famille.

CHAMONT.

Je suis content de vous savoir heureux. (*A part.*) Ce prêtre est d'une plaisante humeur, et peut m'être utile. — Avez-vous connu mon père, le vieux Chamont?

LE CHAPELAIN.

Oui, je le connaissais, et je fus très-affligé quand nous le perdîmes.

CHAMONT.

Tu l'aimais donc?

LE CHAPELAIN.

Chacun l'aimait ici; et d'ailleurs il était l'ami de mon maître.

CHAMONT.

Je t'embrasserais volontiers pour ce que tu viens de me dire. Si tu aimas mon père, je pense bien que tu ne voudras point être mon ennemi.

LE CHAPELAIN.

Je ne serai jamais l'ennemi de personne.

CHAMONT.

Alors, dis-moi, je t'en prie, si ma sœur est aimée de Castalio. * Pourquoi cet étonnement? Va, va, je sais que par état tu dois connaître tous les secrets de la famille; et si tu es honnête homme, tu peux te montrer mon ami en me dévoilant ce mystère. *

LE CHAPELAIN.

Si votre sœur est aimée de Castalio ?

CHAMONT.

Si Castalio l'aime.

LE CHAPELAIN.

* Je ne le lui ai jamais demandé, monsieur, et je m'étonne que vous me fassiez cette question.

CHAMONT.

Je le vois, tu es un hypocrite. Est-il un seul de toute votre race que vos écoles aient laissé honnête homme? L'orgueil de vos supérieurs vous rend esclaves; vous traînez votre vie dans la bassesse et dans le dégoût, et vous n'êtes pas assez libres pour mettre en pratique les principes généreux de cette vérité que cependant vous prétendez enseigner au monde.

LE CHAPELAIN.

Je voudrais que vous eussiez de moi une opinion plus favorable.

CHAMONT.

Si tu veux que j'estime tes fonctions et ton caractère, avoue que tous tes frères sont des misérables, et que votre négoce n'est qu'une friponnerie continuelle. Tu en es un des plus dignes apôtres : informe-toi de tout, prêtre; car (pèse bien ces paroles) je veux tout savoir. *

LE CHAPELAIN.

Ou il aime votre sœur, ou il l'outrage bien cruellement.

CHAMONT.

Il l'outrage, dis-tu? Prends garde; car ces paroles pourraient ouvrir une scène de malheur qui nous perdrait tous. Tu me dis que s'il ne l'aime pas, il l'outrage...

LE CHAPELAIN.

Bien cruellement, monsieur.

CHAMONT.

C'est un secret digne de la fortune d'un monarque. Que te donnerai-je, si tu me le découvres? O toi! cher médecin des âmes malades, guéris la mienne, en m'expliquant cette énigme.

LE CHAPELAIN.

C'est malgré moi que je suis forcé de ne vous rien dire.

CHAMONT.

* Tu es un honnête homme, alors. Mais pourquoi ne me rien dire?

LE CHAPELAIN.

Parce que je n'ose.

CHAMONT.

Qui t'effraie?

LE CHAPELAIN.

Vous, monsieur, à qui je ne dois pas confier ce secret.

CHAMONT.

Pourquoi? je ne suis point une tête sans cervelle.

LE CHAPELAIN.

Vous le dites.

CHAMONT.

Trêve à la plaisanterie.

LE CHAPELAIN.

Je ne plaisante point. Je ne serai pas assez insensé pour vous confier un secret dont la découverte causerait ma ruine.

CHAMONT.

Tu es donc bien mêlé dans tout ceci? De quel emploi fus-tu donc chargé? Maudit soit ce visage gravement composé! c'est le masque dont se couvrent les misérables qui se chargent de faire réussir les entreprises d'amour (9); ils prient quand il est nécessaire; ils parlent du ciel; ils roulent avec piété les yeux dans leurs orbites; ils déclament contre le vice; ils dissimulent; ils mentent, et, comme les prêtres, ils peuvent même prêcher.

LE CHAPELAIN.

On me traite rarement ainsi, monsieur.

CHAMONT.

Sois donc honnête à la fin.

LE CHAPELAIN.

Serait-ce l'être que de trahir un secret qui m'a été confié? *

CHAMONT.

Par l'âme révérée de l'honnête et noble mortel à qui je dois la naissance, dis-moi ce que tu sais concernant mon honneur; et si jamais je révèle ce secret à ton désavantage, puisse cette bonne épée me trahir au milieu du combat! Puissé-je ne jamais connaître cette heureuse paix de l'âme que tu possèdes, homme bon et pieux!

LE CHAPELAIN.

Il faut céder à l'ardeur de vos prières.

CHAMONT.

Tu vas me confier ton secret.

LE CHAPELAIN.

Oui, monsieur; mais s'il vous échappe....

CHAMONT.

Jamais je ne te trahirai.

LE CHAPELAIN.

Jurez-le donc!

CHAMONT.

Je le jure par tout ce qui m'est cher! par l'hon-

neur de mon nom! par le Dieu que j'adore! je ne découvrirai jamais le secret que tu me confies.

LE CHAPELAIN.

Dans ce jour consacré à la joie, quand toute la maison était occupée, quand les réjouissances et la gaieté en remplissaient toutes les salles, comme je me promenais dans le bois, je rencontrai Castalio et Monimia.

CHAMONT.

Tu les rencontras ensemble dans le bois [10]?

LE CHAPELAIN.

Je savais les y rencontrer; ils m'y avaient donné rendez-vous. J'y reçus leurs vœux de mariage, et j'unis leurs deux mains.

CHAMONT.

Comment, mariés?

LE CHAPELAIN.

Oui, monsieur.

CHAMONT.

Alors mon âme est en paix. Et pourquoi différer si long-temps à me le dire?

LE CHAPELAIN.

Je ne sais point si cet hymen satisfera mon vieux maître; c'est ce qui m'engageait à ne point découvrir le mystère.

CHAMONT.

Je ne puis en deviner la cause; mais ce mariage fait à la hâte et dans les ténèbres ne peut me plaire. Cet hymen est pour moi couvert d'un voile lugubre.

Garde toujours ton secret : jamais je ne le trahirai ; je ne paraîtrai pas même instruit devant le nouveau couple. Adieu ; fie-toi à ma parole, et sois toujours sûr de mon amitié.

(Ils sortent.) (11)

CASTALIO, MONIMIA.

CASTALIO.

Le jeune Chamont et le chapelain ! certainement ce sont eux. Et que m'importe ce qu'ils se sont dit, ce qu'ils ont résolu ensemble, puisque Monimia est à moi, quoique ses tristes regards ne soient pas d'un bon augure pour son bonheur ? — Dis-moi, pourquoi ces yeux baissés ? pourquoi ce soupir qui vient témoigner les déchiremens de ton cœur ?

MONIMIA.

Castalio, je pense à ce que nous avons fait. La puissance céleste nous fut contraire en ce jour, il n'en faut point douter. Quand votre main fut si tendrement jointe à la mienne, quand le bon prêtre prononça les noms sacrés, il se passa une telle révolution en moi, que je ne pus empêcher que des larmes n'inondassent mes yeux, et qu'un tremblement ne se saisît de mon âme. Quel est ce funeste présage ?

CASTALIO.

Ah ! tu es toute tendresse ; tu es douce et compatissante comme la nature ! Souvent, quand on disait une triste histoire devant toi, j'ai vu la douce compassion soulever ton sein. Bannis cet effroi, ne

pense plus au danger ; en est-il entre mes bras ? Ils doivent bientôt te recevoir. Va, le secret de ta crainte est trouvé; c'est que le ciel est jaloux. Il lui fâche de te voir appartenir à un mortel. Ah ! quand je pense à mon bonheur, je suis prêt à perdre la raison ; et si je continue à te louer, je vais tomber dans le délire. * Mais pourquoi le retarder, ce bonheur? La nuit fuit, le jour vient. Cette nuit même je dois être heureux; retire-toi [14], chère amante, et que le sommeil ne ferme pas tes yeux jusqu'à ce que je te joigne.

(Polydore paraît à la porte.)

POLYDORE.

* Avec quelle chaleur s'exprime mon frère * !

MONIMIA.

Cela est impossible. Vous savez que l'appartement de votre père est voisin du mien ; le moindre bruit le réveillerait.

CASTALIO.

* Impossible! impossible! Est-il possible de vivre un moment sans toi? Laisse-moi voir tes yeux, ils me diront la vérité. Est-ce que tu ne sens aucun désir? Es-tu toujours cette vierge froide.... Non; tes regards m'apprennent le contraire. Retire-toi, chère amie; bientôt tous tes désirs seront satisfaits.

MONIMIA.

Ce n'est qu'une nuit, Castalio; pour une nuit donnez un frein à votre ardeur.

CASTALIO.

Quand tu auras le pouvoir d'arrêter le flux de la

mer, et de calmer les flots au milieu d'une tempête, je pourrai vaincre mes désirs*. N'ajoute rien, chère amante; mais dis-moi quel sera le signal de notre bonheur, de ce bonheur que je goûterai sans regretter ma liberté perdue.

MONIMIA.

Frappe trois coups à la porte de la chambre; à ce signal on l'ouvrira : mais ne dis pas le moindre mot ; car on pourrait l'entendre, et nous serions trahis tous deux.

CASTALIO.

Oh ! n'en doute point, Monimia; nos joies seront silencieuses comme l'extase des purs esprits, quand ils s'unissent par l'intelligence. * Nos sens seront noyés dans d'immortels plaisirs; notre raison fuira loin de nous, et il ne nous restera que la faculté d'aimer. * Adieu, chère amie.... et d'abord un baiser... Chaque minute qui se passe m'est odieuse, quoiqu'elle m'amène un avenir bien désiré. (*Monimia sort.*) Mon frère errant à cette heure, et de ce côté !

POLYDORE, qui avance.

Castalio !

CASTALIO.

Mon cher Polydore, comment te portes-tu ? Comment se porte notre père ? est-il bien remis?

POLYDORE.

Je l'ai laissé heureusement endormi. Cet heureux vieillard conserve toujours la gaieté de la jeunesse. Mais comment se porte la belle Monimia?

CASTALIO.

Bien, sans doute. Une beauté cruelle, et qui se voit adorée, n'est-elle pas toujours heureuse et satisfaite?

POLYDORE.

Est-elle encore la même? Ne pouvons-nous pas espérer que, comme nous, cette beauté est une mortelle?

CASTALIO.

Elle ne serait pas femme autrement. Cependant je suis fatigué d'espérer toujours, et nous nous sommes égarés trop long-temps dans un désert infertile.

POLYDORE.

Cependant on peut trouver un soulagement inattendu, et la douce manne de l'amour peut tout à coup tomber dans ce désert. L'avez-vous vue aujourd'hui?

CASTALIO.

Non; cette beauté m'évita. * Son frère est devenu jaloux d'elle; il a fait paraître quelques inquiétudes à mon père. * Je ne voudrais point être mêlé là-dedans; et tu devrais aussi te décider, Polydore....

POLYDORE.

A quoi?

CASTALIO.

A laisser à elle-même cette irascible beauté.

POLYDORE.

Abandonner mon amour! J'aimerais autant quit-

ter mon poste, et m'enfuir comme un lâche à l'heure du combat. Non; je veux la poursuivre jusqu'à ce qu'elle me cède, ou jusqu'à ce qu'elle m'échappe en cédant à un autre.

CASTALIO.

Il est vrai qu'elle possède une beauté qui pourrait rompre les alliances des plus puissans monarques, et remplir le monde de querelles; mais j'ai des raisons puissantes qui te persuaderaient, si elles t'étaient connues.

POLYDORE.

Dis-les-moi donc, alors. Quelles sont-elles? êtes-vous venu sous sa fenêtre pour les apprendre? Castalio, prenez garde; agissez honnêtement avec votre frère et votre ami. Croyez-moi; je ne suis point tellement aveuglé par l'amour, que je ne voie clairement que vous voulez me tromper. Cessez de prétendre à cette belle.

CASTALIO.

* Vous ne méritez pas ce sacrifice, vous qui ne voulez pas croire votre frère sur sa parole *.

POLYDORE.

Vous avez des raisons, dites-vous, qui doivent m'engager à cesser ma poursuite; pourquoi me les cacher?

CASTALIO.

Je vous les dirai demain. C'est un sujet d'une telle importance, qu'avant de vous entretenir il faut que je me consulte. Mais, je vous en prie, même avant que tout vous soit connu, cessez de croire que Castalio ait trompé son ami.

POLYDORE.

Quand vous cesserez de voir Monimia sans m'en avoir averti, et de nier lâchement de l'avoir rencontrée quand je vous interroge, je cesserai de croire que Castalio trahit son frère. Ne vous ai-je pas vu la quitter à l'instant même?

CASTALIO

Il paraît que vous m'avez espionné.

POLYDORE.

L'espionnage est indigne de moi.

CASTALIO.

Je vous en prie, évitez ce dont vous pourriez vous repentir.

POLYDORE.

C'est me dire de ne plus m'unir à vous pour aucun dessein.

CASTALIO.

Puisque vous êtes en colère, Polydore, bonne nuit.

(Il sort.)

POLYDORE.

Bonne nuit, Castalio, puisque vous êtes si pressé. Il ne s'imagine pas que j'aie entendu Monimia lui donner rendez-vous; mais il s'est retiré, pour revenir bientôt prendre possession de cette belle qui m'est si chère. Voilà mon espérance dans sa crise. Ou maintenant, ou jamais, il faut renverser son complot par un autre complot; il faut supplanter cet aîné si heureux. Quoi que nous entreprenions, il prend toujours son essor au-dessus du mien, et partout il fait valoir son droit de naissance. Cordélio!

POLYDORE, CORDÉLIO.

CORDÉLIO.

Seigneur!

POLYDORE.

Approche ici. Le mensonge impudent est écrit sur ton visage, et tu pourras faire fortune par la suite. Mais saurais-tu garder un secret, flatter ton maître dans ses folies, et le servir dans ses plaisirs?

CORDÉLIO.

Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir, seigneur, et Cordélio vous sera toujours fidèle. Ordonnez, j'obéirai. Je suis agile, et sais épier les gens; je ferais parvenir une lettre jusqu'au corsage d'une belle dame. Je ne suis point maladroit, et ce qui me manquera je l'apprendrai bien vite.

POLYDORE.

Ce serait pitié de ne point se servir de pareilles dispositions. Va trouver mon frère, qui maintenant est retiré dans son appartement, et se prépare à goûter le repos. Tâche de l'entretenir pendant quelques instans; conte-lui quelque histoire qui plaise à ses oreilles; invente un conte, n'importe lequel. S'il me demande, dis-lui que je me livre au sommeil, et que je t'envoye pour savoir s'il veut chasser demain. (C'est bien, Polydore; dissimule avec ton frère; c'est un point nécessaire.) Ne le quitte point jusqu'à ce que tu l'aies vu couché. Ou si par hasard il sortait, et venait par-ici, suis-le; ne le quitte pas, et fais-lui mille offres de service.

Peut-être enfin se mettra-t-il en colère; alors retire-toi, et veille jusqu'à ce que je rentre. Va; si tu remplis bien cette commission, je me servirai encore de toi.

CORDÉLIO.

Je réussirai, seigneur; car il a toujours été bon envers moi. Il m'a souvent pris sur ses genoux; il m'a souvent donné des confitures. Il m'appelait son *bel ami*, et me demandait ce que les filles suivantes disaient pendant les nuits.

POLYDORE.

Cours vite, et réussis dans ce que tu vas entreprendre. (*Cordélio sort.*)— Me voilà seul, et méditant une action coupable; * car est-il bien de tromper un frère? — Je connais le signal. — J'ai besoin de l'art de Protée, pour que le malheureux Polydore se change en l'heureux Castalio. — Et quand mon frère abusé donnera le signal auquel on ne prendra pas garde alors, de quelle joie malicieuse ne serai-je point rempli? * *Frappe trois fois à la porte de la chambre; mais ne dis pas le moindre mot, car on pourrait l'entendre, et nous serions trahis tous deux.* Que j'aime une maîtresse qui s'efforce de cacher son bonheur et celui de son amant, et dont l'esprit, qui sait charmer l'âme elle-même, donne une double saveur au plaisir! Sois-moi favorable en cet instant, ô ciel! Sois-moi propice pour une heure, puis dispose ensuite de moi comme il te plaira. (*Il frappe les trois coups.*) Monimia! Monimia!

LA SUIVANTE de Monimia à la fenêtre.

Qui est là ?

POLYDORE.

C'est moi.

LA SUIVANTE.

Le seigneur Castalio !

POLYRORE.

Lui-même. Et ma chère Monimia ?

LA SUIVANTE.

Vos délais cruels l'étonnent beaucoup. Vous avez tardé si long-temps, qu'au moindre bruit que fait le vent elle demande si ce n'est point le bruit de vos pas.

POLYDORE.

Avertis-la de ma présence, et ouvre-moi la porte. (*La suivante quitte la fenêtre.*) Maintenant, Castalio, triomphe, et entretiens tes pensées du bonheur qui t'est promis. (*On ouvre la porte.*) On ouvre. Ah ! d'où vient que je tremble à l'instant d'être heureux ? (12 *bis.*)

(Il entre.)

CASTALIO, CORDÉLIO.

CORDÉLIO.

La journée de demain sera belle. Nous chasserons, n'est-ce pas, seigneur ?

CASTALIO.

Ne finiras-tu point tes discours ? Demain je resterai chez moi ; si ton maître désire chasser, il peut

se servir de ma meute. Va, laisse-moi; il faut que j'aille reposer.

CORDÉLIO.

Si vous voulez, seigneur, je veillerai près de vous, et je vous endormirai par mes chansons.

CASTALIO.

Non, mon cher enfant; la nuit est si avancée, et mes sens sont tellement engourdis, que je n'aurai pas de peine à m'endormir. Adieu. Mes complimens à mon frère.

CORDÉLIO.

Oh! vous ne connaissez pas la dernière chanson que j'ai apprise. C'est une belle chanson vraiment! On y parle de monsieur et de madame vous savez qui, que l'on a surpris vous savez où. Seigneur, elle dit tout cela ma chanson.

CASTALIO.

Alors, monsieur, vous méritez le fouet. Pourquoi donc apprendre de pareilles chansons? (*A part.*) Que veut dire en cet instant l'impertinence de ce page?

CORDÉLIO.

Et que dois-je donc chanter, monseigneur?

CASTALIO.

Des psaumes, Cordélio, des psaumes.

CORDÉLIO.

Les enfans qui vont à l'école apprennent des psaumes; mais les pages, qui sont mieux élevés, apprennent des chansons satiriques.

CASTALIO.

C'est bien; laisse-moi, j'ai besoin de repos.

CORDÉLIO.

* Ah! l'autre jour, quand je vous ai dit la couleur du ruban qui, pendant la nuit, retient la chevelure de madame Monimia [13], vous m'avez promis un petit cheval. Je ne vous dirai plus rien, si vous ne tenez pas votre parole.

CASTALIO.

C'est bien, c'est bien. Demain tu me le demanderas. *

CORDÉLIO.

Vraiment, seigneur, je ne puis vous quitter.

CASTALIO.

Pourquoi? t'a-t-on commandé de suivre mes pas?

CORDÉLIO.

Non, non vraiment, seigneur, on ne m'a rien commandé; mais... je sais ce que je sais.

CASTALIO.

Que sais-tu donc? (*A part.*) Par le ciel! que veut dire tout ceci?

CORDÉLIO.

Oh! je sais qu'est-ce *qui* aime *quelqu'un*.

CASTALIO.

Et qu'est-ce que cela me fait, mon enfant?

CORDÉLIO.

Oui; mais je sais *qui* vous aime.

CASTALIO.

Miracle! Je t'en prie, dis-le-moi?

CORDÉLIO.

C'est... c'est... Je sais qui... mais me donnerez-vous le petit cheval?

CASTALIO.

Oui, mon cher Cordélio.

CORDÉLIO.

C'est madame Monimia, voyez-vous. Mais ne lui dites pas que je vous l'ai dit; elle ne me donnerait plus rien. Elle parlait de vous, non pas en plein jour, mais à l'heure où d'ordinaire on repose (14).

CASTALIO.

Te parlait-elle de moi, Cordélio, à l'heure où d'ordinaire on repose?

CORDÉLIO.

Oui, et je lui chantai la chanson que vous avez faite. Elle soupirait ainsi; tenez, voilà comme elle baissait languissamment les yeux; * son sein se soulevait doucement, et quoique ce spectacle ne pût me déplaire, il me faisait rougir. *

CASTALIO.

Écoutons. Quel est ce bruit? Tiens, voilà pour toi; mais sors à l'instant, petit flatteur, quitte-moi. (*Cordélio sort.*) — Chut! ce n'est qu'une illusion, car tout est silencieux. La nature goûte le repos. * Le mouvement perpétuel a cessé; les élémens sont en paix; les troupeaux se sont retirés des champs; les

poissons dorment sur les bords ou dans le limon des fleuves, au bruit de l'onde qui murmure; l'air n'est point agité, et l'on n'entend aucun autre bruit que celui des branchages, dont le balancement berce les nids des oiseaux. * C'est maintenant que, guidé par l'amour, je vais dans les bras de Monimia. Sûrement Polydore repose aussi. * Je ressemble à l'avare qui se dérobe pendant la nuit aux regards des importuns, pour aller visiter son or. * (*Il frappe les trois coups.*) Son ardeur n'a pu supporter un si long retard, et son pauvre cœur bat maintenant dans le sommeil. Monimia! mon ange! — Combien paraissent longs les momens de l'attente même la plus douce à un cœur dévoré comme le mien de désirs! Mon âme s'échappe toute entière vers ce bonheur qu'on me fait cruellement attendre. — Frappons une fois encore.

(Il frappe de nouveau.)

LA SUIVANTE.

Qui est là? Qui vient ainsi troubler notre repos?

CASTALIO.

C'est moi.

LA SUIVANTE.

Qui êtes-vous? Quel est votre nom?

CASTALIO.

Castalio, sans doute.

LA SUIVANTE.

Je ne vous connais point. Le seigneur Castalio n'a pas affaire ici.

CASTALIO.

Que dites-vous?.... Prenez garde.... Que signifie tout ceci? Qui que tu sois, je t'ordonne d'aller en hâte avertir Monimia que j'attends ici mon arrêt.

LA SUIVANTE.

Qui que vous soyez, vous pourrez vous repentir de cet outrage. Le repos de madame ne doit pas être troublé. Bonne nuit!

CASTALIO.

Oui, je dois troubler son repos. Va; dis-lui que l'attente m'est insupportable, et qu'elle ne s'oppose pas plus long-temps à couronner ma fidélité et à satisfaire ses propres désirs.

LE SUIVANTE.

Sûrement cet homme est fou.

CASTALIO.

En effet, si je t'écoutais plus long-temps je deviendrais insensé. Obéis-moi, sinon j'escalade la fenêtre, et j'entre par force : il en arrivera ce qui pourra. Les propos de cette créature me troublent la raison.

LA SUIVANTE.

Madame répond que vous pouvez partir, qu'elle vous connaît, que vous êtes Polydore, envoyé par Castalio pour l'insulter.

CASTALIO.

Je ne le croirai jamais.

LA SUIVANTE.

Cependant vous devez le croire, monsieur.

CASTALIO.

Que le ciel te maudisse!

LA SUIVANTE.

La nuit est froide, et pourra calmer la fièvre qui allume votre sang. Bonne nuit.

CASTALIO.

Femmes! femmes! vous êtes tout imposture! Ce refus est un tour préparé pour tourmenter mon facile caractère, pour déchirer mon cœur. Maintenant que je suis dans ses chaînes, elle veut dominer; maintenant qu'elle tient les rênes, elle veut me réduire. Il n'est pas maladroit de m'ôter mon courage, pour m'outrager ensuite à volonté. O tourment! Son impudence espère-t-elle que je supporterai cet affront? Il me jette dans le délire... Monimia, ta tyrannie ne sera pas de longue durée. Que le jour de demain vienne, qu'il vienne seulement, et nous verrons si tous tes artifices sauront apaiser mon courroux. Jusque-là, cette place détestée sera ma couche. Là, je méditerai tous les vices des femmes, et, riant de moi-même, je maudirai ce sexe inconstant. Infidèle Monimia! O Monimia!

(Il se couche à terre.)

CASTALIO, ERNESTO.

ERNESTO.

Ou mes sens m'ont abusé, ou j'ai entendu des plaintes. Il est tard, et nul homme dont l'esprit est en repos ne peut se promener maintenant.

CASTALIO.

Qui est là ?

ERNESTO.

Un ami.

CASTALIO.

Si tu es l'ami de Castalio, retire-toi.... Quitte ces lieux, je veux être seul.

ERNESTO.

Castalio ! seigneur, pourquoi vous trouvé-je dans cette posture, étendu sur la terre ? Levez-vous, mon cher maître, votre vieux serviteur Ernesto vous en conjure.

CASTALIO.

Si tu es Ernesto, comme ces paroles affectueuses me le font croire, abandonne un insensé.

ERNESTO.

Je ne vous quitterai pas avant d'avoir appris la cause de votre désespoir. Rappelez-vous que ces bras vous portèrent dans votre tendre enfance; que j'étais de tous vos jeux; que vous m'aimâtes étant bien jeune. Ne me congédiez pas maintenant, et laissez-moi vous servir.

CASTALIO.

Tu ne peux me servir.

ERNESTO.

Pourquoi ?

CASTALIO.

C'est que l'image d'une femme trouble mes pensées, et que les femmes ne peuvent plus te faire aucun mal, pauvre malheureux !

ERNESTO.

Je les hais toutes.

CASTALIO, se levant.

Alors, Ernesto, je suis ton ami. J'abandonnerais l'empire du monde pour l'amitié de quiconque hait les femmes. Les femmes, cette source de toutes les faiblesses humaines! de quels maux affreux n'ont-elles pas été cause! Qui livra le Capitole? une femme. Qui fit perdre l'empire à Marc-Antoine? une femme. Par qui fut allumée cette guerre de dix ans, qui réduisit en cendres l'antique ville de Priam? par une femme. La femme fut donnée à l'homme pour le rendre heureux aux jours de la première innocence et du premier amour. Pendant un temps ils vécurent heureux dans le paradis; mais bien vite la femme s'égara, cherchant de nouvelles aventures. Le premier diable qu'elle rencontra la rendit infidèle. Elle succomba lâchement à ses tentations, et damna le monde pour une pomme.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

* ACASTO seul.

Béni soit le matin qui m'a rendu la santé ! Un repos heureux a chassé la douleur, et j'oublierai que j'ai souffert, bien que le calme ne règne point dans mon âme. J'ai le cœur oppressé de tristesse, je frémis sans savoir pourquoi. De sombres rêves, enfans d'une imagination malade, se sont toute la nuit joués de ma raison. Je crus que le corbeau de minuit avait crié; ce bruit imaginaire me réveilla, les rideaux de mon lit s'agitèrent, et mes fils apparurent à mes pieds, pâles et les membres raidis comme des morts qui reviennent. Je voulus parler, mais je ne pus pas; et soudain les fantômes s'évanouirent dans un nuage de sang. Ce rêve bizarre a troublé mon âme; il ne fut cependant que l'effet d'un sang troublé par la maladie. Quand le corps souffre, l'esprit s'égare.

ACASTO, POLYDORE.

ACASTO.

Bonjour, Polydore.

POLYDORE.

Que le ciel veille sur vous, seigneur !

ACASTO.

Avez-vous vu Castalio aujourd'hui ?

POLYDORE.

Seigneur, il est de très-bonne heure ; mon frère est à peine levé.

ACASTO.

Appelez-le, et venez me rejoindre à la chapelle. (*Polydore sort.*) Je ne puis croire que cette nuit se soit passée tranquillement ; car tandis que j'étais éveillé dans mon lit (et ma raison alors gouvernait certainement mes sens), je crus entendre la voix de mon fils Castalio ; il me sembla qu'il se plaignait sous ma fenêtre d'un ton bas et lugubre. Ma raison, quoique troublée, n'a pu cependant me tromper en tout, et je veux découvrir la vérité.

ACASTO, MONIMIA et FLORELLA.

ACASTO.

Déjà levée, Monimia ! C'est sans doute pour rivaliser l'éclat du jour naissant que vous sortez si matin ? Ou peut-être votre repos a-t-il été troublé ? Peut-être quelques mauvaises pensées vous ont-elles empêché de dormir ?

MONIMIA.

Quelles que soient mes pensées, votre exemple m'a appris à corriger ce qu'elles ont de mal, et je suis prête à en rendre compte le matin comme le soir.

ACASTO.

Douce fille, pardon ! je ne veux vous faire aucun

reproche, et quand je le voudrais, je serais désarmé par votre douceur. Ou je m'abuse, ou vous êtes aujourd'hui plus belle qu'à l'ordinaire. Votre beauté resplendit sur votre visage, et vos yeux brillent d'un doux éclat.

MONIMIA.

Vous ne devriez pas vanter, seigneur, ce peu d'appas que j'ai reçu du ciel; vos louanges pourraient me rendre orgueilleuse.

ACASTO.

Orgueilleuse des louanges d'un vieillard! Non, Monimia, elles doivent peu te flatter; en revanche si tu peux tenir à mes prières, tu n'y es pas oubliée; et si le ciel les exauce, tu ne manqueras point de bonheur. —Avez-vous entendu du bruit cette nuit?

MONIMIA.

Du bruit, seigneur?

ACASTO.

Oui, vers minuit.

MONIMIA.

Je n'ai rien entendu.

ACASTO.

En êtes-vous bien sûre? Allâtes-vous de bonne heure vous coucher?

MONIMIA.

A l'heure ordinaire. (*A part.*) Pourquoi cette enquête?

ACASTO.

Votre suivante alla-t-elle se coucher aussi?

MONIMIA.

Je le lui ordonnai, et rarement elle a désobéi à mes ordres.

AGASTO.

Il faut donc que des démons ou des fées habitent ce manoir; je vais interroger toute la maison, et je trouverai la cause de ces désordres. Bonjour, Monimia. Je me rends à la chapelle.

(Il sort.)

MONIMIA.

Après avoir donné quelques ordres à ma suivante, je vous y rejoindrai, seigneur. Je crains que le prêtre ne nous ait trahis. Si nous le sommes, mon pauvre Castalio perd tout pour moi. Je m'étonne de la précipitation avec laquelle il m'a quittée; n'était-elle pas inhumaine? Florella, ne l'était-elle pas? A peine s'il me dit quelques doux mots d'adieu. Il fut si froid à son départ! Le baiser qu'il me donna ressemblait au compliment forcé d'un amour trop satisfait. Plût au ciel que je ne fusse pas mariée!

FLORELLA.

Pourquoi?

MONIMIA.

Il me semble que tout est changé : je ne suis plus la même. Par cet hymen, j'ai fait peser sur mon âme un poids de chagrins et d'inquiétudes que les dieux savent seuls comment je supporterai. Un mari peut être jaloux, cruel, infidèle; et si Castalio avait l'un de ses défauts, mon cœur est si tendre, mon amour si délicat, que mon repos serait détruit pour jamais.

LA SUIVANTE.

Madame, il vient.

MONIMIA.

Il vient, Florella, il vient! Ne te trompes-tu pas? Retournons dans mon appartement; c'est là que je veux le voir. Les mystères de notre amour doivent être cachés, comme ceux de la religion, aux regards profanes du vulgaire.

(Monimia sort avec sa suivante.) *

CASTALIO seul.

Il arrive, le matin tant désiré! Maintenant, dans les plaines et sur le sommet des montagnes lointaines où ils font paître leurs troupeaux, les heureux bergers quittent leurs cabanes rustiques, et célèbrent sur leurs pipeaux la naissance du jour.* Le robuste laboureur vient aux champs avec son panier rempli d'une nourriture saine qui doit satisfaire l'appétit à venir; il va labourer la terre reconnaissante, qui lui donnera des fruits pour prix de son labour. Les bêtes, qui toute la nuit dormirent abritées par des haies, se dressent sur leurs jambes, et, se tournant vers les pâturages, élèvent leurs voix et saluent leurs compagnes. Les oiseaux joyeux s'assemblent en chœur sous le feuillage, et chantent le lever du soleil. * Il n'est pas de condition aussi malheureuse que la mienne. * Je suis marié! c'est fait de moi. Qu'Hercule, enchaîné à une quenouille, me paraît méprisable! * Monimia, oh! Monimia!

CASTALIO, MONIMIA, et sa suivante.

MONIMIA.

Je viens me précipiter dans les bras de mon adoré Castalio, le souverain de mes désirs : puisse chaque journée, semblable à celle qui commence, voir se renouveler notre amour. * Maintenant vous êtes certain, j'espère...

(Elle le regarde d'un œil languissant.)

CASTALIO.

Je suis certain que tu es... * Oh!

MONIMIA.

Quoi? parle. Ne te sens-tu pas bien, Castalio? Viens, pose ta tête sur mon sein, et dis à Monimia où est ta douleur.

CASTALIO.

Elle est ici, elle est dans ma tête, elle est dans mon cœur, elle est partout; c'est comme un poison qui m'égare : j'ignore comment je suis encore possesseur de ma raison. * Ne vous étonnez point, Monimia; cet esclave, que vous croyez avoir en moi, vient de rompre sa chaîne, et marche orgueilleusement dans son indépendance.

MONIMIA.

Ne suis-je point votre femme, votre bien-aimée Monimia? Je l'étais naguère, ou j'ai bien étrangement rêvé. Qu'est-ce qui te fait souffrir, cher amant?

CASTALIO.

Si Castalio te fut cher dans tes rêves, éveillée, tu

ne l'aimas jamais. * N'usez plus, Monimia, des artifices de votre sexe; ce serait un soin inutile. Je ne suis point fait pour être l'instrument docile de tous vos désirs; je suis un homme, j'ai tout l'orgueil d'un homme, et je ne veux point être esclave.

MONIMIA.

Vous n'avez rien à craindre : mon caractère est facile, et je vous serai toujours soumise. Je n'aurai d'autres priviléges que ceux que vous m'accorderez; votre volonté sera ma loi : je vous obéirai, seigneur.

CASTALIO.

Oui, madame, vous m'obéirez; par le ciel, vous m'obéirez. Je vous tyranniserai le jour; la nuit, je vous délaisserai. * Vous ne serez qu'une esclave domestique sur laquelle je ferai peser de continuelles afflictions *, et vous ne deviendrez mon épouse que pour satisfaire mes désirs quand il m'arrivera d'en avoir; car... tu as outragé Castalio.

MONIMIA.

N'ajoute rien; ou tue-moi, ou dis-moi mon offense : je ne te quitte point. Ainsi prosternée, je te suivrai tout le jour jusqu'à ce que mes genoux se déchirent; je m'attacherai à toi comme une pauvre créature qui se noie. Castalio! * Castalio! *

CASTALIO.

Laisse-moi. La nuit dernière! la nuit dernière!

MONIMIA.

Ce fut la première nuit de nos noces.

CASTALIO.

C'en est assez... oublie-la.

MONIMIA.

Pourquoi? vous repentez-vous de notre hymen?

CASTALIO.

Oui, madame.

MONIMIA.

O ciel! et vous me laissez ainsi? Aide-moi, Florella, aide-moi à retenir cet homme cher et cruel. (*Comme elle s'est attachée aux vêtemens de Castalio, il la traîne jusqu'à la porte, là seulement il s'en débarrasse et sort.*) * Oh! mon cœur va cesser de battre... je me meurs. Ah!... du courage : ne cédons point à cette faiblesse de femme. Laissons mon cœur se gonfler d'outrages, jusqu'à ce que, impatient de cet horrible poids, il se brise, et du même coup porte la mort dans le sein qui le renferme.

LA SUIVANTE.

Quelle triste méprise a causé tout ce désordre? *

MONIMIA.

Castalio! Oh! combien souvent il a juré que la nature changerait, que le soleil et les astres s'obscurciraient, avant qu'il fût infidèle! Confusion des élémens, hâte-toi; soleil, perds ta lumière; astres malheureux, tombez expirans sur la terre, car il est infidèle.

LA SUIVANTE.

* Jour fatal! *

MONIMIA.

Inconstant comme le vent, comme l'onde, comme

l'air, il a la cruauté du tigre acharné sur sa proie : je le sens dans ma poitrine, il me déchire le cœur, et à chaque soupir il boit le sang qui en découle. Dois-je souffrir long-temps?

Les précédens, CHAMONT.

CHAMONT.

Monimia dans les larmes!

MONIMIA.

Qui que tu puisses être, laisse-moi seule à mon bien-aimé désespoir.

CHAMONT.

Lève tes yeux, et vois qui vient te consoler. Dis-moi tes outrages, et mon âme n'aura point de repos que je ne t'aie fait rendre justice.

MONIMIA.

Mon frère!

CHAMONT.

Oui, Monimia; si tu penses que je mérite ce nom, je suis ton frère.

MONIMIA.

O Castalio!

CHAMONT.

Que dis-tu? Ah! répète encore ce nom fatal : ce nom veut beaucoup dire. Mon âme souffrira les tourmens de l'enfer jusqu'à ce que je sache tout : je n'ignore pas que tu es son épouse; confie-moi ce qui depuis cet hymen...

MONIMIA.

Si je m'afflige, la faiblesse de ma nature en est seule cause : il m'arrive souvent d'être saisie par un soudain chagrin sans savoir pourquoi.

CHAMONT.

Vous m'outragez par cette défiance, Monimia, et je pourrais juger très-sévèrement cette manière d'agir avec votre frère.

MONIMIA.

Véritablement, je ne suis point blâmable. Supposez que je sois insensée, et que je m'afflige de ce dont un autre se réjouirait. Dois-je pour la première faute accuser le plus cher ami que j'aie sur la terre? A ma place, le feriez-vous?

CHAMONT.

Non, si j'étais sûr qu'il fût mon ami.

MONIMIA.

Pourquoi donc vous offenser de ma conduite envers vous? Je ne vous ai jamais caché les secrets de mon âme : maintenant épargnez-moi, et ne sondez pas plus avant mes blessures, si vous ne voulez pas faire souffrir bien cruellement mon cœur.

CHAMONT.

S'il est si tendre, c'est qu'il est malade : il faut le guérir. Où est votre nouvel époux? Ce mot vous trouble encore. Quoi! vous ne me répondez qu'avec des larmes? Castalio! elles coulent à ce nom; et si j'ajoute : cruel, inhumain Castalio! n'exprimerai-je point ce que ce cri de Castalio veut dire?

MONIMIA.

Je ne puis parler ; mon chagrin m'oppresse, et ne me permet point de vous informer de ce qui le cause. Hélas !

CHAMONT.

Ma chère Monimia, tu es aussi chère à mon âme que l'honneur est cher à mon nom. * Tu m'es précieuse comme la lumière à des yeux qui viennent de de lui être rendus. * Pourquoi ne veux-tu pas confier à mon cœur les angoisses qui déchirent le tien ?

MONIMIA.

Hélas ! je n'ose.

CHAMONT.

Je n'ai que toi qui m'aime au monde : nous devons avoir une mutuelle confiance, nous sommes deux malheureux orphelins ; et quand je te vois dans la douleur, il me semble que c'est une partie de moi-même qui souffre.

MONIMIA.

* Ah ! si tu savais la cause de mes plaintes, je suis sûre, Chamont, que tu mépriserais la délaissée Monimia, que tu ne vanterais plus sa beauté. Mais quand tombée dans la démence je serai renfermée dans quelque cachot, lorsque mes cheveux se hérisseront comme ceux des furies, quand mes pauvres membres seront enchaînés à terre, et qu'au lieu des plaisirs que goûtent les amans heureux les coups de fouet d'un gardien, un lit de paille, des alimens grossiers dans un plat de bois, seront mon partage, je t'en prie, sois charitable, plains-moi ; car l'idée que tu me plaindras console mon cœur.

CHAMONT.

Pourquoi veux-tu mettre si long-temps mon âme à la torture? Satisfais ma curiosité, ou je vais perdre l'usage de ma raison. *

MONIMIA.

Serez-vous discret?

CHAMONT.

Comme la tombe.

MONIMIA.

Mais quand je vous aurai tout dit, saurez-vous mettre des bornes à votre colère? ne ferez-vous point quelque éclat dont les suites pourraient être horribles? Car véritablement, Chamont, vous ne pourriez croire avec quelle barbarie m'a traitée celui dont mon âme est esclave, et qui lui fait sentir tout le poids de sa tyrannie.

CHAMONT.

Je serai calme. Castalio t'a-t-il outragée? son amour s'affaiblit-il déjà? qu'a-t-il fait? Réponds vite, car l'attente de ton douloureux récit me fait trembler dans tous mes membres.

MONIMIA.

Oh! pourriez-vous le penser!

CHAMONT.

Quoi?

MONIMIA.

Je crains qu'il ne me tue.

CHAMONT.

Ah!

MONIMIA.

Sa cruauté est si grande envers moi, que, si elle dure, mon cœur se brisera.

CHAMONT.

Qu'a-t-il fait?

MONIMIA.

Il me traita comme la dernière des esclaves. Quand ce matin * (et vous savez, ô dieux, combien dans mes bras il m'avait montré de tendresse!); * quand ce matin nous nous revîmes, lorsque je courais embrasser le souverain de mes désirs, oh! alors...

CHAMONT.

Continue.

MONIMIA.

Il me repoussa loin de son cœur comme un péché détestable.

CHAMONT.

Comment?

MONIMIA.

Je m'attachai à lui, je me jetai à ses pieds pour qu'il me dît la cause de son courroux; alors il me traîna sur la terre, et n'eut pas pitié de mes cris.

CHAMONT.

Explique-toi. Te rejeta-t-il loin de lui avec dédain?

MONIMIA.

Oui, mon frère; * et je crains que nos cœurs soient pour jamais désunis, quoique je l'aime toujours avec la même ardeur. *

CHAMONT.

Quoi donc, il te traîna sur la terre?

MONIMIA.

Il a eu cette cruauté.

CHAMONT.

Tu seras vengée, ma sœur; il mordra la poussière sur laquelle il t'a traînée. Si je te pardonne, Castalio, puisse la nature réunir sur moi les maux qu'elle disperse entre les pauvres humains [15]! puissé-je recevoir le nom de traître!

MONIMIA.

Maintenant, Chamont, tu n'es pas moins cruel que lui. Ne m'as-tu point fait promesse de dissimuler ma disgrâce? * Pourquoi l'immoler? J'en atteste mon amour, ce faible bras le vengerait. * Hélas! je l'aime encore; et quoique je ne doive plus jamais le presser dans ces bras qui le désirent, cependant, ô ciel! que ta bénédiction accompagne en tous lieux ses pas.

Les précédens, ACASTO.

ACASTO.

Sûrement quelque triste sort me menace: un étrange désordre règne dans ma maison. * Tous mes serviteurs portent sur leurs visages le trouble et l'égarement; ils semblent aussi terrifiés qu'un lâche à l'instant du péril. * Dans ce moment même, je rencontrai Castalio...

CHAMONT.

Castalio! le traître!

ACASTO.

Ah!

CHAMONT.

Oui, votre fils est un traître.

ACASTO.

Prends garde! jeune soldat, prends garde de ne point blesser la réputation d'Acasto. J'ai une épée, la vieille connaissance de mon bras. C'est toi-même qui es un traître.

CHAMONT.

Maudite soit ta misérable vieillesse, qui m'empêche de me précipiter sur toi, et d'extirper la racine de l'arbre que je déteste.

ACASTO.

Ingrat! mon vieil ami ne fut certainement pas ton père. Il n'est rien de lui dans toi. Que t'a fait mon vieil âge, pour que tu l'outrages ainsi? Jeune homme, si je voulais te remettre en la mémoire....

CHAMONT.

Parle!

ACASTO.

Mon mépris veut t'épargner.

CHAMONT.

Non, rappelle-moi tous tes bienfaits, pour que je sache qui pèse plus dans la balance d'eux ou de mon outrage. — Ah! n'est-ce point le vieil Acasto? Qu'ai-je fait?... Me pardonnerez-vous cet outrage?

ACASTO.

Que demandes-tu?

CHAMONT.

La passion m'entraîna trop loin; je vous en prie, seigneur, pardonnez-moi.

(Il se jette aux pieds d'Acasto.)

ACASTO.

Jeune homme, ne me raille point; je puis me venger d'un outrage.

CHAMONT.

Je le sais, Acasto; mais ayez pitié d'un insensé; pardonnez-lui.

ACASTO. Il le relève.

Je te pardonne; mais à l'avenir sois moins emporté. Quelle est la cause de ton trouble?

CHAMONT.

Je suis blâmable, mais je ne mériterai plus vos reproches; car vous avez été mon père; (*montrant Monimia*) vous avez été son père aussi.

ACASTO.

Point d'exorde; dis sur-le-champ ce que tu veux dire.

CHAMONT.

Quand vous la prîtes sous votre tutelle, c'était une tendre fleur qui ne venait que de naître, et que la première gelée pouvait flétrir. Votre main bienfaisante la transporta dans votre beau jardin où le soleil toujours brille; elle y fleurit long-temps, douce à l'odorat, aimable à la vue, jusqu'à ce qu'enfin un cruel dévastateur cueillit cette belle rose, en

souilla toute la beauté, et puis la jeta comme une herbe nuisible.

ACASTO.

Vous me parlez en paraboles, Chamont; vous savez que je n'aime pas les beaux discours. Les méchans et les sots en font usage pour couvrir leurs noirs desseins ou leur manque de bon sens : l'honnête homme n'en a pas besoin. Parle sans figures.

CHAMONT.

Votre fils....

ACASTO.

J'en ai deux, et tous les deux, je l'espère, suivent les lois de l'honneur.

CHAMONT.

Je l'espère aussi... mais...

ACASTO.

Parle.

CHAMONT.

Je dois vous apprendre que votre fils Castalio...

ACASTO.

Encore Castalio!

CHAMONT.

Il outragea ma sœur.

ACASTO.

Il l'outragea?

CHAMONT.

Il est son époux.

ACASTO.

Je m'en afflige.

CHAMONT.

Pourquoi vous en affliger? il n'est pas de prince qui ne dût être orgueilleux de l'avoir choisie pour épouse.

ACASTO.

Je ne le nie point.

CHAMONT.

Vous ne l'oseriez pas; toute votre famille unie pour surpasser par ce mensonge l'insolence de Castalio n'oserait pas le nier.

ACASTO.

Comment Castalio l'outragea-t-il?

CHAMONT.

Informez-vous-en auprès de lui-même. Je dis que ma sœur est outragée, ma sœur, qui est née l'égale de votre fils. Rendez-lui justice, ou, j'en jure par les dieux, ma furie ensanglantera cette maison. Je le ferais, n'en doutez pas. Parlez vous-même à votre fils Castalio; enseignez-lui quelle doit être sa conduite envers son épouse.

ACASTO.

Vous obtiendrez justice.

CHAMONT.

Oui, j'obtiendrai justice. Celui qui m'a fait outrage ne dormira point en paix. Seigneur, je ne vous affligerai point par avance du récit de la scène que causa sa brutalité. Interrogez Castalio, si vous voulez conserver l'honneur de votre maison.

ACASTO.

Je l'interrogerai.

CHAMONT.

Jusqu'alors, adieu.

(Il sort.)

ACASTO.

Orgueilleux jeune homme, adieu. Monimia!

MONIMIA.

Seigneur!

ACASTO.

Vous êtes ma fille.

MONIMIA.

Je le suis, si vous daignez m'avouer pour telle.

ACASTO.

Quand vous vous plaindrez à moi, je vous prouverai que je suis votre père.

(Il sort.)

MONIMIA, seule.

Maintenant je suis perdue pour toujours. Est-il sur la terre une créature plus malheureuse que Monimia? Castalio m'a cruellement délaissée : Je me suis aliéné Acasto. Son visage, en me quittant, m'a trop appris que la rage est dans son cœur. Je serai bientôt abandonnée à mon sort; j'errerai sans soutien à travers le monde. On dira partout : Voilà cette Monimia, la cause de tant de maux! Mon barbare frère médite de sanglans projets qui peuvent enfanter le meurtre. Je ne voudrais pas être cause de la mort d'un homme pour l'empire du monde : j'aimerais mieux perdre pour toujours mon cher et cruel époux!

MONIMIA, POLYDORE.

POLYDORE.

Monimia dans les pleurs! Ainsi la rosée du matin couvre les fleurs qui viennent d'éclore; mais elle s'exhale à la chaleur amoureuse du soleil. Je viens, chère amante, bannir le chagrin de ton âme. Que signifient ces soupirs? Et pourquoi ton cœur bat-il ainsi?

MONIMIA.

Laissez-moi seule à mon chagrin; vous n'en connaîtrez jamais la cause, elle doit mourir avec moi.

POLYDORE.

Heureux, Monimia, celui qui te fait répandre ces larmes, à qui s'adressent ces soupirs, qui t'inspire cette douce langueur! Je connais votre secret le plus cher; je sais que votre cœur ne me fut jamais destiné; qu'un frère aîné seul est digne d'un bien si précieux.

MONIMIA.

Seigneur!

POLYDORE.

Ne t'étonne point; la nuit dernière, j'entendis ses sermens, vos vœux, et je vis (ô tourment!) vos embrassemens passionnés. J'écoutais, quand tu indiquas l'heure du rendez-vous, et je maudis alors ta douce voix. — Veux-tu, Monimia, être mon amante? veux-tu ne m'être plus inhumaine?

MONIMIA.

Bannissez un infructueux espoir. Avez-vous juré

constance à ma ruine? ne serez-vous jamais véritablement mon ami?

POLYDORE.

Que veux-tu dire?

MONIMIA.

Cessez. Pourquoi me parlez-vous, seigneur, de la nuit dernière?

POLYDORE.

Est-ce une question que tu doives faire maintenant? *J'espère que Monimia ne fut pas trop irritée.*

MONIMIA.

N'est-il pas indigne de me traiter comme une prostituée, de vouloir forcer mon appartement au milieu de la nuit, et de me menacer de votre colère si je vous en refuse l'entrée?... Et prendre le nom de Castalio!

POLYDORE.

J'en jure par tes yeux si doux, c'était lui-même, j'employais mieux mon temps [16].

MONIMIA.

Ah! prenez garde.

POLYDORE.

Où est le danger près de moi?

MONIMIA.

Je crains que vous ne soyez sur un écueil où votre tranquillité fera naufrage; je crains que vous ne soyez tombé dans un abîme de misère. Mille horribles pensées se pressent en foule dans ma mémoire : soyez assez humain pour répondre à une seule question.

POLYDORE.

Je te confierais ma vie : appuie ton cœur sur le mien, et choisis dans mon âme tous ses secrets les plus intimes jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus que mon amour.

MONIMIA.

Je vous conjure par les dieux, par les anges, par l'honneur de votre nom qui y est si fortement intéressé, de me dire, Polydore, et de me dire sans détour où vous avez passé la nuit dernière.

POLYDORE.

Dans tes bras (17).

MONIMIA.

C'en est fait.

(Elle tombe évanouie.)

POLYDORE.

Elle se trouve mal. Holà! quelqu'un! point de de secours. Maudite soit ma vanité qui n'a pu garder le secret de mon bonheur! Que vais-je devenir? Nous allons être surpris, et tout par conséquent sera découvert. Monimia ! Elle respire. Monimia !

MONIMIA.

Hé bien! que les douleurs se multiplient; que chaque instant de ma vie infortunée en augmente l'horreur. Soleil, ne brille plus à mes tristes yeux, éclipse-toi pour Monimia ! Puisse chaque objet que je regarde devenir un fantôme et remplir mon âme de terreur, jusqu'à ce que, oubliant que j'appartiens à l'humanité, je maudisse toute la nature!

POLYDORE.

Quel est ce désespoir?

MONIMIA.

Si toute l'amitié que vous avez vouée à votre noble frère ne fut point un mensonge, si vous aimâtes Castalio, vous partagerez ma misère.

POLYDORE.

Qui peut ruiner un homme qui possède la plus grande des richesses, qui possède Monimia!

MONIMIA.

Je suis son épouse.

POLYDORE.

Que dis-tu, Monimia? Ah! répète.

MONIMIA.

Je suis l'épouse de Castalio.

POLYDORE.

Mon frère est ton époux [18]?

MONIMIA.

Le jour d'hier éclaira notre hymen.

POLYDORE.

La femme de mon frère?

MONIMIA.

Aussi sûrement que nous goûterons du malheur, ce fut ton crime.

POLYDORE.

Un avenir douloureux se déploie devant nous.

MONIMIA.

Hélas! hélas!

POLYDORE.

Tu peux encore être heureuse.

MONIMIA.

Pourrais-tu être heureux avec un pareil poids sur le cœur?

POLYDORE.

Mon crime peut demeurer secret. Je te réconcilierai avec Castalio; après quoi j'irai passer le reste de mes jours dans la pénitence.

MONIMIA.

Tu veux me rendre encore plus infortunée; tu veux placer un nouveau crime sur ma misérable tête; tu veux que je trahisse ton frère, que je mette le déshonneur dans ses bras. Pensée maudite! Ah! démence, quand enfin t'empareras-tu de moi?

POLYDORE.

* Alors, embrassons-nous; et dès cette heure vouons-nous à une éternelle misère.

MONIMIA.

Seras-tu bien fidèle au malheur? ne désireras-tu point le retour de la tranquillité? voudras-tu étudier avec moi comment on peut augmenter son désespoir?

POLYDORE.

Nous nous ferons un art de varier nos douleurs, et de leur donner toujours une physionomie nouvelle. D'abord, si nos joies détestables portent un fruit, cet enfant mourra de nos mains.

MONIMIA.

Non, Polydore, il doit vivre.

POLYDORE.

Pourquoi?

MONIMIA.

Pour être plus malheureux que nous, pour être marqué du sceau de notre infamie, et pour maudire sa naissance!

POLYDORE.

Je te loue de cette invention. * — Allons ensemble pleins de notre crime, allons promener notre désespoir, comme le premier couple malheureux quand il fut chassé du paradis. Trouvons quelque asile où les vipères fassent leurs nids dans la saison rigoureuse, où tout soit infecté de leur venin, où les poisons découlent des rochers, * où les sorcières, grasses du sang des enfans, se rassemblent la nuit pour accomplir leurs repas inhumains: * là, nous habiterons; là, nous serons malheureux autant qu'on peut l'être. Le désir languira comme une fleur flétrie; nous ne penserons pas que je suis homme, que tu es femme. * L'horreur me servira de défense contre tes charmes, ta beauté ne me séduira plus; seulement.... Prends-moi dans tes bras, quand je serai prêt de mourir.

(Ils sortent.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

CASTALIO, étendu sur la terre.

* CHANSON.

« Venez, jeunes gens, dont l'orgueil d'une beauté » cruelle a blessé le cœur; venez danser en rond » autour de moi! Que chacun de vous dépose sa » guirlande sur mon front! que chacun de vous me » fasse un triste récit d'amour! Vous verrez, vous » verrez, que, malgré toutes vos plaintes, vos ou- » trages réunis ne peuvent égaler le mien.

» J'étais le plus heureux des mortels; mon cœur » ignorait le chagrin. Plaignez la douleur dont j'ex- » pire, mais ne me demandez point ce qui la causa. » Cependant si vous rencontrez une fille aimable, » brillante comme le ciel, dont elle porte l'azur » dans les yeux, pensez à mon destin, ô jeunes » gens! et fuyez ses trompeurs attraits! » *

Voyez les cerfs parcourir en troupes les campagnes; jamais ils ne sont mécontens de leur sort. Ces errantes familles goûtent en liberté, près de leurs ruisseaux, sous de paisibles ombrages, les plaisirs de l'innocence; la santé robuste habite avec eux les

frais pâturages; quand ils voient un homme, ils se rassemblent, et considèrent le monstre avec étonnement; dans une certaine saison ils goûtent les plaisirs de l'amour, mais ils n'en sont pas esclaves comme l'homme, cet animal raisonnable, qui toute l'année porte sa chaîne.

CASTALIO, ACASTO.

ACASTO.

Castalio! Castalio!

CASTALIO.

Qui est assez malheureux pour nommer Castalio?

ACASTO.

J'espère que je réussirai dans mon message.

CASTALIO.

Mon père, c'est une grande joie de vous voir, même dans les lieux où se nourrit la douleur.

ACASTO.

* Je viens parler en faveur de la beauté; vous devez deviner le reste.

CASTALIO.

Une femme! Si vous aimez la paix de mon âme, ne prononcez pas ce mot devant moi. Quand je pense aux femmes, mon âme souffre tant, que je crains que la raison ne s'en exile.

ACASTO.

Qui te fait souffrir, mon enfant?

CASTALIO.

C'est une femme que je voudrais oublier, que je voudrais effacer de ma mémoire.

ACASTO.

Oublier Monimia!

CASTALIO.

Elle, surtout. Monimia! Ce nom même me fait mal à entendre.

ACASTO.

Ce langage me paraît étrange. Mais vous voulez me cacher les secrets de votre cœur; vous n'osez pas vous confier à un père?

CASTALIO.

Ne parlons plus de Monimia!

ACASTO.

N'est-elle pas votre épouse?

CASTALIO.

Elle m'est d'autant plus odieuse. Qui peut entendre prononcer ce mot sans frémir? Une épouse! Quand à chacun des fléaux qui tourmentent les hommes, vous voudrez donner un nom pire que ceux qu'ils ont déjà, appelez-les : *épouse*. Une nouvelle épouse, surtout, a dans elle tout un avenir d'horreur qu'elle réserve à son mari : excusez donc le désespoir d'un malheureux qui subit hier le joug de l'hymen. *

ACASTO.

Mon fils, il faut aller avec moi vers Monimia.

CASTALIO.

Vous me raillez, seigneur; aller voir Monimia !* Permettez-moi de n'en rien faire. Dans ce qui touche de si près à mon cœur, veuillez ne pas forcer ma conduite. *

ACASTO.

Faisons trêve à ce débat. On s'est plaint à moi de ce que tu l'avais outragée.

CASTALIO.

Qui s'est plaint?

ACASTO.

Son frère proclama devant moi ses outrages, dans des termes qui ne me laissèrent point mon sang froid.

CASTALIO.

Eh! grands dieux! quels furent ces termes? Son frère! Comment se secret lui fut-il révélé? Quoi donc! envoya-t-elle son héros avec un défi? Il n'osa point sûrement vous insulter?

ACASTO.

Non certes; mais....

CASTALIO.

Parlez. Que dit-il?

ACASTO.

Que tu es un traître. Il me semble que mon fils Castalio ne peut l'être.

CASTALIO.

Honteuse et brutale insolence! C'est votre vieillesse qui l'enhardit; autrement il n'eût pas osé tenir un pareil langage.

ACASTO.

J'en jure par cette épée, ton père ne sera jamais assez lâche pour te laisser outrager impunément; mais j'ai promis de lui faire justice!

CASTALIO.

Justice! C'est elle qui doit craindre qu'on lui rende justice. Pensez-vous que j'aie choisi cette solitude, * que j'aie laissé des joies prêtes à enivrer mes sens, que j'aie cherché une place pour y maudire mon destin, pour y mesurer ma tombe, * que j'aie souhaité m'unir à ce froid argile, sans que tout ce désespoir ait une cause?

Les précédens, CHAMONT.

CHAMONT.

Où est ce fameux héros, renommé pour outrager l'innocence, et pour violer ses sermens, dont aucune femme ne peut apaiser, dont aucun homme ne peut abattre le cœur altier et le puissant courage?

ACASTO.

Je pense, Chamont, que vous cherchez Castalio?

CHAMONT.

Je viens chercher l'époux de Monimia.

CASTALIO.

L'esclave est ici.

CHAMONT.

C'est auprès d'elle que j'aurais dû vous trouver,

expiant par votre repentir tout le mal que vous avez fait à Chamont dans la plus chère partie de lui-même; car mon âme recueille les pleurs de Monimia; et quand vous tirez une larme de ses yeux, une goutte de sang tombe de mon cœur.

CASTALIO.

Alors vous êtes Chamont?

CHAMONT.

Oui; et j'espère n'être pas tout-à-fait inconnu au grand Castalio.

CASTALIO.

On m'a parlé d'un homme qui porte un nom pareil, et qui n'a pas ménagé mon honneur. J'avoue que je suis votre débiteur, monsieur; et je vous rends le nom de traître que vous m'avez prêté par l'entremise de mon père.

CHAMONT.

Voilà mon remercîment.

(Il tire son épée.)

ACASTO.

Par cette bonne épée que je porte, je serai l'ennemi du premier qui se portera à la violence. * (*Il tire son épée, se place entre eux, et se tourne vers Castalio.*) Jeune homme, il fut un temps où vous me jugiez digne de maintenir l'honneur de ma maison, et où la part que vous y avez vous paraissait en sûreté sous ma garde. (*A Chamont.*) Jeune soldat, je dois vous dire que vous m'insultez. Je vous ai promis de faire justice à Monimia, et je pensais que ma parole était un gage qui dût vous satisfaire;

mais il paraît que c'est par la menace que vous voulez nous contraindre à accomplir ma promesse. *

CASTALIO.

Seigneur, dès mes jeunes années vous eûtes soin de m'apprendre que l'honneur injurié demandait une prompte vengeance; ne vous opposez point à ce que mon épée me fasse justice, si vous ne voulez pas que je doute de votre amour.

CHAMONT.

Tu cherches un refuge dans le sein de ton père, parce que le souvenir d'une ancienne amitié le sanctifie pour moi.

CASTALIO.

Je le mériterai ce nom de traître, si je ne me venge pas sur toi de tous les outrages que m'a fait essuyer cette femme ingrate dont tu prends la défense.

CHAMONT.

Monimia t'a outragé! O fureur! L'honneur a autant d'empire sur son âme qu'il en a sur celle de ton père; la vertu de ta mère ne surpassa point la sienne.

ACASTO.

Jeune homme, que ta capricieuse folie ne trouble point la cendre des morts. Cette créature bien-aimée, que je tins autrefois dans ces bras...

CHAMONT.

N'a point été outragée.

CASTALIO.

Et ne le sera pas.

(Il tire son épée.)

CHAMONT.

Monimia ne le sera pas non plus ! Cette orpheline sans fortune, sœur du pauvre Chamont qui n'eut que son épée pour héritage, ne sera point opprimée par un traître orgueilleux comme toi.

CASTALIO, à son père.

Ah ! laissez mon bras libre.

CHAMONT.

Sortons ensemble.

Les précédens, SÉRINA.

SÉRINA.

* Hélas ! hélas ! quelle est la cause de tout ce désordre? Chamont, cher amant, qui t'a outragé?

CASTALIO.

Tu as trouvé maintenant un asile.

CHAMONT.

Sors du tien, et tu verras si je me couvrirai de son amour.

SÉRINA.

Cruel Castalio, cache à mes regards cette épée qui les effraie. Chamont, permets à Sérina de calmer ton courroux : si quelqu'un de ma famille t'offensa, je te vengerai moi-même, et je t'en aimerai plus encore. *

CASTALIO.

Monsieur, si vous ne voulez que je pense que vous n'êtes ici que pour m'épouvanter par vos fanfaronnades, venez me trouver dans quelque temps

plus opportun, pour que nous puissions venger nos communs outrages.

CHAMONT.

Jusqu'alors je suis l'ami de Castalio.

CASTALIO.

* Adieu, Sérina; je souhaite que le bonheur vous accompagne.

SÉRINA.

Chamont est ce que j'ai de plus précieux sur la terre; donnez-moi Chamont, et que le reste du monde m'abandonne.

CHAMONT.

Vous savez, ô dieux, quel bonheur je goûte en elle. Non, la fleur que le printemps fait éclore, cet enfant nouveau-né de la nature, n'est pas si aimable que toi. Inhumain Castalio, si je mettais de côté ma colère, si je m'abaissais jusqu'à prier pour Monimia, voudrais-tu m'entendre?

CASTALIO.

Je viens de vous dire, monsieur (et vous paraissez déjà l'avoir oublié), que je vous donnerai satisfaction. Je n'ajoute qu'un mot : je méprise Monimia; elle vous envoya bassement pour essayer ce que sur moi pourrait la crainte : c'est le secret de toute votre conduite. La plus vile prostituée, qui s'est fait une habitude du mensonge pour tromper les sots, n'en aurait pas fait davantage : puisse-t-elle pour prix de cette indignité perdre à jamais le repos!

CHAMONT.

Adieu.

(Il sort avec Sérina.)

CASTALIO.

Adieu. — Mon père, vous paraissez troublé. *

ACASTO.

Plût à Dieu que je n'eusse pas été là quand cet orgueilleux jeune homme est venu t'insulter ! Il me fâche d'avoir mis obstacle à ton juste ressentiment. — Mais ton épouse...

CASTALIO, avec emportement.

Je la maudis.

ACASTO.

Ne la maudis pas.

CASTALIO, après une pause et d'un ton pensif.

L'ai-je maudite ?

ACASTO.

Oui.

CASTALIO.

Je m'en afflige.

ACASTO.

Il me semble que tu peux lui pardonner, si l'offense (comme je le crois) est légère.

CASTALIO.

Non.

ACASTO.

Qu'a-t-elle fait ?

CASTALIO.

Puissent le ciel et vous me pardonner cet hymen!

ACASTO.

Soyez donc réconciliés.

CASTALIO.

Non.

ACASTO.

* Viens la voir.

CASTALIO.

Non.

ACASTO.

Je vais l'envoyer chercher.

CASTALIO.

Non. *

ACASTO.

Si tu m'aimes, Castalio, si tu ne veux point troubler le repos de ma vieillesse...

CASTALIO.

Non, mon âme y répugne.

ACASTO.

Je t'en prie, pardonne à ton épouse.

CASTALIO.

La foudre avant m'écrasera. Fût-elle à genoux devant moi employant le secours artificieux des larmes si bien connu de son sexe, fût-elle là suppliante dans tout l'éclat de sa beauté, mon cœur pourrait se briser, mais ne s'adoucirait pas.

Les précédens, FLORELLA.

LA SUIVANTE.

* Seigneur, où êtes-vous? Ah! Castalio!

ACASTO.

Écoute.

CASTALIO.

Qu'est-ce?

LA SUIVANTE.

Oh! dites-moi vite où est Castalio?

ACASTO.

Pourquoi? que lui veux-tu?

LA SUIVANTE.

Ah! pauvre Monimia!

CASTALIO.

Ah!

ACASTO.

Que veux-tu dire? *

LA SUIVANTE (19).

Elle court désespérée par toute la maison, criant : « Où est mon Castalio? rendez-moi mon cher Castalio. » Si elle ne vous voit, je ne réponds point de sa raison.

CASTALIO.

Son trouble est-il si grand? nomme-t-elle Castalio? le nomme-t-elle avec tant de tendresse? Mène-moi vite à la pauvre affligée. O mon père!

ACASTO.

Tu vas donc y aller? Que Dieu bénisse cette résolution.

CASTALIO.

Je ne puis savoir l'âme de Monimia dans la tristesse et rester homme : mon cœur ne peut l'oublier. * Mais cachez ma faiblesse au monde. *

ACASTO.

Hâte-toi, va consoler ton amante.

CASTALIO.

Oh! je l'entourerai de mes bras impatiens. Mes soupirs exhaleront mon âme dans la sienne : c'est là que cette âme agitée trouvera la paix. Que sa tendresse, pénétrant à travers mon sein palpitant, aille façonner mon cœur à sa fantaisie, qu'elle en dispose comme elle le voudra!

(Ils sortent.)

MONIMIA seule.

Laissez-moi, laissez-moi passer; je ne reposerai point jusqu'à ce que j'aie trouvé Castalio. O souverain de mes désirs, beau comme le soleil naissant, * tu surpasses tout le reste des hommes! Les fleurs naissent sous tes pas; tes yeux brillans réjouissent tous ceux qu'ils éclairent. Ah! quand tourneront-ils leur éclat vers moi? — O mon âme, ne pars point encore! * Je ne mourrai point tranquille avant de l'avoir vu.

MONIMIA, CASTALIO rentre.

CASTALIO.

Qui parle de mourir d'une voix dont la tendresse ferait passer la vie dans un cœur de marbre?

MONIMIA.

Écoutez, c'est lui qui répond. * Ainsi, dans un

camp, lorsque la trompette se fait entendre au milieu de la nuit, ce bruit aimé des guerriers, les arrache au sommeil, et tous les cœurs s'éveillent comme le mien s'éveille maintenant. * Où es-tu?

CASTALIO.

Ici, chère amante.

MONIMIA.

Ne m'approche pas, de peur qu'en me touchant tu ne m'anéantisses.

CASTALIO.

Ai-je été le jouet d'un vain songe? n'es-tu que l'ombre de Monimia? pourquoi me fuir?

MONIMIA.

Ah! s'il était possible que nous missions en oubli quelques heures, nous pourrions encore être heureux.

CASTALIO.

Est-il si difficile, Monimia, de pardonner une faute, quand t'implore un amour aussi humble que le mien? Car dusses-tu causer ma mort, il faut que je t'aime toujours. Offre-moi quelque moyen de regagner ton affection. Que puis-je faire pour être assez ton esclave, pour satisfaire ton aimable orgueil? Je t'en prie, ma souveraine, que ton despotisme ne brise pas tout-à-fait mon cœur; et quand ma pénitence expirera, guéris mon âme en me rendant ton amour!

MONIMIA.

Si je reste muette, Castelio, et cherche en vain des paroles pour t'exprimer avec quelle tendresse

mon cœur répond à ce puissant amour, c'est parce que je te regarde avec horreur, et que je ne puis voir l'homme que j'ai offensé.

CASTALIO.

Tu ne m'as point offensé.

MONIMIA.

Hélas! tu dis juste ce que pense ton pauvre cœur. Ne t'ai-je point outragé?

CASTALIO.

Non.

MONIMIA.

Tu erres encore dans l'obscurité, Castalio; mais bientôt va luire une affreuse lumière.

CASTALIO.

* Que veux-tu dire, chère amante?

MONIMIA.

Si tu pouvais me pardonner!

CASTALIO.

Quoi?

MONIMIA.

Hélas! tu ne peux le pardonner, le crime de la nuit dernière!

CASTALIO.

Je puis te pardonner, et je te pardonne.

MONIMIA.

C'est à genoux que je dois recevoir ce pardon, qui seul peut me faire regarder le ciel avec espérance.

CASTALIO.

Laisse-moi donc m'approcher alors.

MONIMIA.

Malheur à moi !

CASTALIO.

Ainsi dans les campagnes, lorsque le chasseur a manqué sa proie, les oiseaux amoureux que la terreur avait dispersés loin de leurs maîtresses ailées, cherchent, quand le danger n'est plus, à les rejoindre encore : ils les appellent d'un ton plaintif, s'approchent doucement d'elles comme je m'approche de toi, chère amante ; et bientôt leurs craintes s'évanouissent dans des baisers de joie et d'amour.

MONIMIA.

Prends garde, Castalio ; sois moins calme, car il se pourrait que dans la poursuite de cette tendre proie ton attente fût payée d'un cruel mécompte. *

CASTALIO.

Cher ange, dis-moi donc alors où est le danger qui me menace. Pourquoi, lorsque j'attendais sous ta fenêtre * (en proie à la fièvre ardente du désir), lorsque les gouttes de pluie tombaient froides sur ma tête, lorsque les vents sifflaient au milieu des ténèbres, et que mes tristes soupirs s'unissant à eux composaient une harmonie si lugubre, qu'elle eût attendri le cœur le plus dur, * pourquoi demeuras-tu sourde à mes cris, insensible à mes peines ? Je t'en conjure, souris, et dis-moi pourquoi !

MONIMIA.

Ne te supplié-je point de ne pas m'interroger ? Ne

lis-tu pas sur mon visage le terrible changement qui s'est passé dans mon âme, et l'horreur dont elle est remplie?

CASTALIO.

* Il est donc alors quelque chose que j'ignore? Pourquoi me parles-tu d'horreur? pourquoi ne veux-tu point que je t'interroge? Explique-toi, je t'en conjure, explique-toi, et ne me rends point une seconde fois insensé.

MONIMIA.

Le dois-je? *

CASTALIO.

Si tu veux secourir ton amant dans l'agonie du désespoir, donne-moi le mot de cette énigme avant que mes pensées ne s'égarent, et que d'horribles craintes ne se pressent sur moi comme des fantômes.

MONIMIA.

Mon cœur ne veut point que je parle; mais gardez dans votre souvenir ce que Monimia, la pauvre Monimia vous a dit en ce moment : Nous ne devons plus jamais nous revoir.

CASTALIO.

* Que veux-tu dire, ô toi, que les dieux ont chargée du soin de ma destinée, qui peux me rendre heureux ou malheureux pour toujours? * Ne nous plus voir jamais?

MONIMIA.

Non, jamais.

CASTALIO.

Qui, hors toi, oserait en ma présence tenir un

pareil langage? Tu es due à mon cœur; pour t'obtenir j'ai souffert avec constance un long et pénible esclavage. Qui pourra me dérober ce bonheur si chèrement acquis?

MONIMIA.

Le temps éclaircira tout; mais aujourd'hui que ce peu de mots vous suffise. Le ciel a décrété que je dois être à jamais étrangère à votre amour, et (c'est la mort dans l'âme que je te l'annonce, Castalio) j'ai résolu d'obéir au ciel. Je passerai ma vie dans quelque contrée lointaine, et je te vois en ce jour pour la dernière fois.

CASTALIO.

Où suis-je? quelque noir enchantement égare sans doute mes pas, et je ne trouverai jamais le chemin du repos. Es-tu vraiment décidée, Monimia, à m'affliger d'une éternelle absence? pourquoi t'éloigner? Je suis déjà seul; il me semble qu'abandonné sur une plage aride, adressant mes soupirs aux vents, mes plaintes à la mer, je vois cingler au large le navire où est embarqué le trésor de mon âme. Ne reviendras-tu jamais? Oh! si tes yeux pouvaient parler, je saurais tout, car dans eux brille ton amour; ils pressent leurs regards sur moi. Ne veux-tu point parler? Si nous devons nous séparer pour toujours, laisse à ma mémoire un mot, un doux mot d'adieu, dont je puisse charmer ma peine à mes derniers momens.

MONIMIA.

Ah! pauvre Castalio!

(Elle sort.)

CASTALIO seul.

C'est de la pitié; par les dieux, elle me plaint! Monimia, t'en vas-tu donc pour l'éternité? — Que veut dire cette conspiration de la nature contre un seul malheureux? O vous, qui pouvez d'un seul mot désunir les atomes qui forment ce monde, grands dieux, pourquoi vous donner tant de peine? Il vous suffirait de dire en votre pensée : *Qu'il meure*, et Castalio ne souffrirait plus.

CASTALIO, POLYDORE.

POLYDORE.

Vivre, et vivre un tourment à soi-même.... Qui le voudrait, si l'homme savait quel est son sort au delà de cette vie? Mais nous avons peu de science, et nous sommes lâches par ignorance de l'avenir.

CASTALIO.

Qui est là?

POLYDORE.

Et toi-même, qui es-tu?

CASTALIO.

Mon frère Polydore?

POLYDORE.

Mon nom est Polydore.

CASTALIO.

Peux-tu me dire ce qu'elle est devenue?

POLYDORE.

Qui?

CASTALIO.

Ma chère Monimia.

POLYDORE.

Non. Adieu.

CASTALIO.

Qui te presse? Tu me parais triste, mon cher Polydore.

POLYDORE.

Et tu me parais triste aussi, mon cher Castalio.

CASTALIO.

Je te parais triste?

POLYDORE.

Oui.

CASTALIO.

Hélas! j'ai de trop justes raisons pour m'affliger. Frère, j'ai bien souffert depuis que je ne t'ai vu.

POLYDORE.

Pourquoi?

CASTALIO.

* Ah! ton cœur éprouverait une trop grande peine, si je te disais pourquoi. Cependant laisse-moi t'embrasser, et pleurer sur ta poitrine. * Je voudrais reposer toutes mes erreurs dans ton sein, cher ami; car tu leur pardonneras, puisque c'est moi qui les ai commises.

POLYDORE.

Ne sois pas trop confiant; considère d'abord que l'amitié peut être trompeuse. N'y a-t-il pas de faux amis?

CASTALIO.

Pourquoi cette demande? Que parles-tu de fausse amitié, quand les bras ouverts, les yeux baignés de pleurs, je me précipite sur ton sein? Ah! c'est dans toi seul que je puis trouver de la consolation!

POLYDORE.

Je crains, Castalio, de n'en point avoir à te donner.

CASTALIO.

Alors, tu ne m'aimes donc pas?

POLYDORE.

Oh! plus que l'existence. Je n'ai jamais nourri la moindre pensée dont eût pu se plaindre cette amitié dont nous sommes unis. En as-tu agi de même envers moi?

CASTALIO.

Je l'espère.

POLYDORE.

Alors pourquoi ce désordre, pourquoi cette tristesse?

CASTALIO.

Ah! Polydore, je ne sais comment te le dire; à l'instant où je veux te parler, la rougeur couvre mon front.

POLYDORE.

Je suis fâché que mon ami ait à m'apprendre quelque chose dont il soit honteux. * N'as-tu jamais caché ton âme à Polydore? *

CASTALIO.

Ah! beaucoup trop souvent. * Mais laisse-moi te

conjurer ici, par toute l'affection d'un frère (je n'ose dire d'un ami), de me pardonner mon outrage.

POLYDORE.

Eh bien, parle. *

CASTALIO.

Notre destin voulut nous affliger tous deux d'un fatal amour. Tu me confias ta passion, généreux ami, dès que tu en ressentis les premiers tourmens. Pendant cette confidence mes sourires te cachaient ma peine, et je fis ensuite une convention que j'étais résolu de ne pas respecter.

POLYDORE.

Comment?

CASTALIO.

Je trouvai de nouveaux moyens pour abuser de ta confiance, pour te cacher la violence de mon amour, jusqu'à ce qu'hier j'épousasse Monimia.

POLYDORE.

N'était-ce point mal fait, Castalio?

CASTALIO.

Oui, ce fut un grand tort de cacher cet hymen à mon frère.

POLYDORE.

Un grand tort! Tu n'appelles cela qu'un tort?

CASTALIO.

Mon cœur bat.

POLYDORE.

Traître, je renonce à ton amitié; je ne te confierai plus de secrets, je ne t'adresserai plus la pa-

role. Infidèle Castalio ! Ciel, sois témoin du serment que je fais de n'être plus son ami !

CASTALIO.

Qu'est-ce que mon destin veut de moi ? J'ai perdu tout bonheur, sans en savoir la cause. Mon frère, que signifie ce terrible emportement ?

POLYDORE.

Parjure, traître, adieu !

CASTALIO.

Je serai ton esclave ; traite-moi comme tu le voudras, mais pardonne-moi.

POLYDORE.

Jamais.

CASTALIO.

Oh ! réfléchis à ce que ton cœur va faire. Depuis notre enfance nous nous sommes avancés la main dans la main sur la route de la vie ; un égal amour nous unissait, un seul lit nous recevait tous deux ; les mêmes sympathies, les mêmes aversions régnaient dans nos âmes. Castalio eut-il jamais un ami qui ne fût le tien ? eus-tu jamais un ennemi qui ne fût le mien ? Dans le sein même de notre mère nous nous embrassions. Et tu veux aujourd'hui punir ma première offense envers toi, par l'abandon et le mépris ! je suis plongé dans la douleur, et tu ne veux point me consoler !

POLYDORE.

Va chercher Monimia, c'est dans ses bras que tu trouveras le repos ; elle possède des artifices qui peuvent guérir le chagrin.

CASTALIO.

Des artifices? Arrête.

POLYDORE.

Aveugle que tu es, toi son époux! l'époux d'une prostituée!

CASTATIO.

Que dis-tu?

POLYDORE.

Je pense que le mot *prostituée* n'a pas besoin d'explication.

CASTALIO.

Hélas! je puis même te pardonner cela. Mais permets-moi de te dire, Polydore, que je suis fâché de te trouver coupable d'une si basse vengeance, et qu'il n'est pas digne d'un homme d'outrager une vertu qu'on n'a pu séduire.

POLYDORE.

Je mens donc, selon toi?

CASTALIO.

Si l'homme le plus brave qui ait jamais ceint l'épée osait dire à voix basse ce que tu viens de crier bien haut, il serait le plus vil des menteurs; mais mon ami peut s'être trompé.

POLYDORE.

Maudit soit ce lâche détour! Tu m'as fait le pire des affronts, et le dernier des misérables peut seul dire que je mens.

CASTALIO.

* Allons, tire ton épée, et plonge-la dans mon

cœur ; car il n'y a plus de bonheur pour moi puisque je te perds. * Le dernier des misérables !

POLYDORE.

Oui, tu ne fus jamais le fils du vieil Acasto. Sans doute la sage-femme trompa celle à qui je dois la naissance, et plaça près de moi dans mon berceau, au lieu de mon véritable frère, sa vile progéniture.

CASTALIO.

Tu es mon frère encore.

POLYDORE.

Tu mens.

CASTALIO.

Alors... (*Il tire son épée.*) Cependant je suis calme.

POLYDORE.

C'est le calme d'un lâche.

CASTALIO.

Ah ! que cette injure fait mal. Un lâche !

POLYDORE.

Oui, le dernier des misérables et des lâches.

CASTALIO.

A ton cœur donc, quoique tu sois né de ma mère.

(Ils se battent ; Polydore laisse tomber son épée, et se précipite sur celle de Castalio.)

POLYDORE.

Maintenant, Castalio, tu es encore mon ami.

CASTALIO.

Qu'ai-je fait ? mon épée est dans ton sein.

POLYDORE.

O le meilleur des hommes, le plus tendre des frères, le plus fidèle des amis, j'ai cherché moi-même le trépas.

CASTALIO.

Dieux! on dit que tous vos décrets sont justes; on vous peint miséricordieux, amis de l'innocence : s'il en est ainsi, pourquoi tant de malédictions sur ma tête?

POLYDORE.

N'accuse pas les dieux, n'accuse que moi-même; ce n'est point le ciel, mais Polydore qui t'a outragé. J'ai placé le déshonneur dans ton lit; les pures joies de ton hymen ont été souillées par la lubricité d'un frère.

CASTALIO.

Par toi!

POLYDORE.

Par moi : le crime fut commis la nuit dernière tandis que tout dormait, excepté la rage et l'inceste.

CASTALIO.

Maintenant, où est Monimia?

Les précédens, MONIMIA.

MONIMIA.

Je suis ici : qui m'appelle? Il me semble que j'entends une voix douce comme le pipeau du berger de la montagne, quand il rassemble autour de lui son troupeau. — Mais, ô ciel! quel sang est ici répandu?

CASTALIO.

C'est le sang d'un frère. Es-tu préparée à des peines éternelles?

POLYDORE.

Au nom de la justice divine, je t'en supplie, épargne cette tendre femme.

CASTALIO.

Ne la pas tuer? *Dieux, torturez-moi dans des supplices encore ininventés et qui fassent frémir la nature, si je n'exerce pas toute ma cruauté sur elle, si pour la punir je ne découvre pas quelque vengeance inconnue!*

MONIMIA.

J'ai moi-même accompli cette tâche : je mourrai avant que tu me quittes. Un breuvage a passé dans mon sein, qui guérira tous mes maux et m'empêchera de t'outrager davantage.

POLYDORE.

Oh! elle est innocente.

CASTALIO.

Prouve-le-moi, pour combler ma misère.

POLYDORE.

Ces malheurs ne seraient pas arrivés, Castalio, si tu m'avais traité comme un ami; si tu ne m'avais pas caché ton mariage, la joie règnerait parmi nous. Mais quand j'entendis Monimia te donner rendez-vous, je crus seulement que ton amour avait été plus heureux que le mien. J'arrivai dans les ténèbres et je pris ta place. Pendant toute la nuit, Mo-

nimia trompée crut tenir son Castalio dans ses bras (20).

CASTALIO.

* Et tout fut l'ouvrage de mon propre destin ! nul autre que moi-même n'aurait pu être ainsi maudit. Mon fatal amour t'a perdue, ô toi la plus belle et la meilleure des créatures sorties des mains des dieux, et que les cœurs des hommes aient adorées ! — J'ai tué aussi mon frère ! Pourquoi donc étudias-tu les moyens de me damner encore davantage, en me forçant au fratricide ?

POLYDORE.

Tu es innocent de ce crime, ce fut moi qui te le fis commettre. Pardonne aux injures barbares que je t'ai prodiguées ; je t'aurais traité plus mal encore, que je serais toujours mort en t'aimant : à chacune des injures dont je t'accablais, mon cœur frémissait d'horreur. Qu'il m'en coûta de t'outrager ! *

MONIMIA.

Maintenant, cher Castalio, le plus chéri des hommes, voudras-tu recevoir dans tes bras une femme déshonorée, et fermer les yeux de celle qui t'a trahie ?

CASTALIO.

C'est moi, misérable, dont le destin maudit a causé ta perte ! Peux-tu m'aimer encore ?

MONIMIA.

Quand je serai dans la tombe, et tout-à-fait oubliée, puisse une plus belle fiancée te rendre heureux ! Mais aucune femme ne pourra t'aimer comme

je t'aimais. Quand je serai morte, et ce sera bientôt (car la main du trépas est déjà sur mon cœur), que tes discours me soient favorables; et si l'on ose attaquer mon honneur, rends justice à la mémoire d'une infortunée que tu honoras de ton amour. *. Un nuage épais se répand sur ma vue; qu'il fait sombre! Adieu (21).

(Elle meurt.)

CASTALIO.

Je te survivrais! Quelle est cette pensée? Grâce au ciel, je marche préparé contre cette malédiction! *

Les précédens, ACASTO, CHAMONT désarmé et retenu par Acasto et des domestiques.

CHAMONT.

Que l'enfer s'entr'ouvre et me dévore, si je pardonne à ta maison; si je ne vis point pour être un éternel fléau, à toi, vieillard, et à toute ta race! Vous me retenez maintenant; mais je jure, par le ciel.... Ah! quelle scène de mort! ma sœur, ma chère Monimia expirée! O vous, dieux, si vous êtes justes, lancez vos tonnerres sur moi et sur le détestable Castalio!

ACASTO.

* Mon cher Polydore!

POLYDORE.

Qui m'appelle?

ACASTO.

Comment fus-tu blessé? *

CASTALIO, à Chamont.

Éloigne-toi, fanfaron orgueilleux; laisse-moi seul à mon chagrin.

CHAMONT.

J'en jure par l'amour que je lui portai de son vivant, je ne la quitterai pas; je resterai là, jusqu'à ce que mon cœur se brise!

CASTALIO.

Fuis, je te l'ordonne, ou....

(Il tire son poignard.)

CHAMONT.

Tu ne me tueras point, car ce serait m'être favorable; et tu ne peux que faire le mal.

ACASTO.

Que médites-tu, Castalio? sûrement tu ne chargeras pas de nouveaux chagrins la tête de ton vieux père? Dites-moi, je vous en supplie, la triste cause de tout ce désastre.

POLYDORE.

* Ce serait à moi de vous la dire; mais c'est une tâche trop pénible pour un mourant. Vous trouverez dans mon cabinet l'histoire écrite de tous nos malheurs. Castalio et Monimia sont innocens; je suis seul criminel. N'en demandez pas davantage. *

CASTALIO.

Toi, cruel Chamont, qui m'as poursuivi injustement de ta haine, qui voulais arracher la vie à un homme qui ne t'avait pas outragé, maintenant, si tu veux embrasser une noble vengeance, viens mêler tes malédictions aux miennes.

CHAMONT.

Sur qui doivent-elles tomber ?

CASTALIO.

* D'abord sur toi-même. Je te maudis, ainsi que l'heure qui te donna naissance. Puisse un général désordre s'emparer du monde, que la confiance soit bannie d'entre les hommes, que d'éternelles haines divisent les familles, que des terreurs paniques épouvantent les campagnes, que les factions troublent les villes, que les schismes déchirent l'église! puissent toutes les choses se mouvoir contre le cours de la nature! puissent les formes se dissoudre, la chaîne des causes se rompre, et les sources de l'être se tarir! *

ACASTO.

Aie patience.

CASTALIO.

La patience! Prêche-la aux vents, à la mer écumante, à l'incendie furieux. * Les hypocrites qui vous l'enseignent se raillent quand vous les croyez. Privez-moi des communes nécessités de la vie, couvrez mon corps d'une lèpre affreuse, que mes amis m'abandonnent, je supporterai tous ces maux; * mais maudit comme je le suis maintenant, ce poignard seul doit me donner patience. C'est ainsi que je trouve le repos.... Je ne me plaindrai plus.

(Il se poignarde.)

POLYDORE.

* Ah! Castalio!

CASTALIO.

Je viens. * (*A Chamont.*) Je te transmets mon

droit de naissance ; console mon triste père, allége ses chagrins (*Acasto tombe évanoui dans les bras de ses domestiques*), car je m'aperçois qu'ils lui sont bien pesans. Pour l'amour de Monimia, qui (tu l'apprendras bientôt) ne fut point outragée par moi, sois toujours bon envers la pauvre Sérina ! Je t'en supplie, place-moi dans la même tombe que mon épouse ; près d'elle, là, comme je suis maintenant. Adieu. — Je ne suis plus rien !

CHAMONT.

Prenez soin du respectable Acasto, tandis que je vais apprendre les causes de ce désastre épouvantable. C'est ainsi que le ciel maintient son empire : il peut affliger, mais l'homme ne doit pas se plaindre [22].

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTES

SUR

L'ORPHELINE.

(1) Ce rôle est ordinairement joué par une femme.

(2) L'ancienne édition sur laquelle nous avons traduit cette pièce, ne la divise que par actes. Nous avons cru ne pas y devoir ajouter la division par scènes. Quand on la représente à Drury-Lane ou à Covent-Garden, les quatre premiers actes ne renferment chacun qu'une scène, et le cinquième seul en a deux. Nous avons voulu donner la pièce telle qu'Otway l'a composée. Il nous semble que M. Schlegel s'est plaint avec raison de ce que les éditeurs de Shakspeare ont divisé ses drames par scènes, et ont indiqué les lieux où elles se passent. Voyez son *Cours de littérature dramatique*, tome III.

(3) On s'est aperçu sans doute, en lisant cette tragédie, qu'il est impossible qu'on la joue maintenant en Angleterre telle que l'a composée l'auteur. L'amélioration des mœurs, et le sentiment plus exquis des convenances qui suivirent la révolution de 1688 ont rendu des coupures et des suppressions indispensables. C'est ainsi que pour satisfaire à ce besoin nouveau, le célèbre Garrick arrangea pour la scène moderne quelques-uns des immortels chefs-d'œuvre de Shakspeare. Nous avons cru toutefois que nous devions à nos lecteurs l'*Orpheline*, telle qu'Otway l'a écrite, et non telle que la représentent les acteurs de Londres. On peut souffrir à la lecture ce qu'on ne pourrait supporter à la représentation, et tout ouvrage de l'art, pour être bien jugé, doit l'être dans son intégrité. Les acteurs portent souvent une main lourde et inhabile sur les œuvres du génie, et la pudeur du public est souvent trop craintive. Nous avons toutefois, pour met-

tre le lecteur à même de juger de l'effet théâtral, renfermé entre deux astérisques les passages que l'on supprime à la représentation.

(4) Dans cette tragédie, qui se passe dans les temps modernes, les personnages jurent par les *dieux*, les *célestes pouvoirs*, le *destin*, etc. Otway n'est pas plus exact observateur des convenances que Shakspeare qui fait jurer son roi Léar par Apollon, par Jupiter, etc., et qui met dans la bouche du Troyen Hector l'éloge du précepteur d'Alexandre. Voyez *Troïlus and Cressida*, acte II, scène II. Dans *Alcibiade*, qui fut la première œuvre dramatique d'Otway, l'amante de ce héros le compare à un ermite, et assimile son *espoir* à *l'alchimie*. *Alcibiade*, acte I, scène I.

(5) C'est un reproche que le poëte royaliste fait au gouvernement de Charles II, de trop ménager ses ennemis et de ne pas récompenser assez largement ses amis. Il y a dans cette tragédie quelques allusions aux affaires du temps; nous les signalons dans ces notes, parce qu'elles obscurcissent souvent les passages où elles se rencontrent.

(6) Chamont ajoute encore neuf vers qu'on ne supprime pas à la représentation. En voici la traduction littérale :

« Ses yeux étaient rouges et chargés d'une humeur brûlante,
» la froide paralysie faisait branler sa tête, ses mains semblaient
» flétries, et elle avait jeté sur ses épaules voûtées les lambeaux
» déchirés d'une vieille tapisserie, qui lui servaient à garantir
» sa carcasse du froid. Sa robe était faite de pièces et de mor-
» ceaux grossièrement appareillés, noirs, rouges, blancs, jau-
» nes, ce qui semblait dire qu'elle était misérable de différentes
» manières. »

(7) Chamont ajoute, *at a sordid game*.

(8) La maladie d'Acasto n'est nullement nécessaire à l'économie de la pièce, et il ne manque de mourir que pour avoir occasion de débiter une tirade moitié morale, moitié politique. Comme à la représentation on supprime aujourd'hui tout ce discours, le spectateur ne conçoit pas pourquoi le poëte afflige

Acasto d'une maladie qui ne sert en rien au développement de l'intrigue.

On sait ce qu'Otway entend par *d'audacieux soupçons;* sa pièce elle-même, où se rencontrent d'indécentes sorties contre le clergé protestant, n'était pas très-propre à les dissiper.

(9) Dans l'original, *Bawds.*

(10) *How, walking, standing, sitting, lying, hah!*

(11) Toute cette scène est une satire dirigée contre les ministres protestans.

(12) *To bed, my love.*

(12 *bis*) A la première représentation, un plaisant s'écria : *Que de malheurs aurait évités la dépense d'un bout de chandelle!*

(13) La demande de Castalio est bien plus indiscrète dans l'original.

(14) *I heard her say so as she lay a bed, man.*

CASTALIO.

Talk'd she of me when in her bed, Cordelio?

Presque tout ce que le page dit dans cette scène est en prose, bien que le reste de la pièce soit en vers.

(15) « Que je devienne lépreux, aveugle, lunatique, que je » sois estropié, que l'orgueil entre dans mon âme, que la honte » et la pauvreté m'accablent si je te pardonne, Castalio! »

(16) *I spent my time much better;*
I tell thee, ill-natur'd fair one, I was posted
To more advantage on a pleasant hill
Of springing joy, and everlasting sweetness.

(17) *Within thy arms*
I triumpht: rest has been my foe.

(18) *And then have I enjoy'd*
My brother's wife?

(19) A la représentation, c'est Acasto lui-même et non Florella qui apprend à Castalio l'égarement de son épouse.

(20) *I in the dark went and supply'd thy place;*
Whilst all the night 'midst our triumphant joys,
The trembling, tender, kind, deceiv'd Monimia
Embrass'd, caress'd, and call'd me her Castalio.

(21) *Good night!* Bonne nuit! dit Monimia en mourant. Ce qui serait ridicule en français ne l'est point en anglais. Lord Byron a dit, dans un de ses poëmes : « *My native land, good night!* Contrée qui m'a vu naître, bonne nuit! »

(22) L'*Orpheline* fut représentée pour la première fois en 1680, sur le théâtre du Duc (*d'York, depuis Jacques II*). Les représentations en ont cessé dans l'année 1780. En 1815, miss O'Neil, voulant déployer dans le rôle de Monimia son talent pour le pathétique doux et tendre, fit remettre l'*Orpheline* au théâtre. Cette tragédie fut suivie alors avec empressement : le célèbre Young remplissait le rôle de Chamont; Charles Kemble (frère du grand tragédien qui vient de mourir) jouait celui de Castalio.

Le prologue n'a rien de remarquable; il contient des éloges outrés du duc d'York.

L'épilogue est dans le style comique. Sérina y annonce qu'elle va se faire dévote, qu'elle affectera la tristesse, et logera dans la cité, pour qu'on la prenne pour une riche héritière qui a fui la tyrannie d'un tuteur; elle espère par ce moyen attirer les jeunes sots qui cherchent les bons mariages.

L'*Orpheline* parut avec l'épigraphe suivante :

Qui pelago credit magno, se fœnore tollit;
Qui pugnas et castra petit, præcingitur auro;
Vilis adulator picto jacet ebrius ostro;
Et qui sollicitat nuptas, ad præmia peccat :
Sola pruinosis horret facundia pannis,
Atque inopi linguâ desertas invocat artes.
PETRON. *Arb. Sat.*

Il y a quelque chose de douloureux et de touchant dans cet appel à la charité publique, placé par un auteur devant une œuvre de génie. Il ne fut pas entendu. Rochester et Buckingham admirent volontiers à leur table le *bouffon Otway*, mais ils n'assurèrent pas du pain à l'auteur de *Venise sauvée* et de l'*Orpheline*.

LES

MÉPRISES D'UNE NUIT,

OU

ELLE S'ABAISSE POUR VAINCRE [1],

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR LE DOCTEUR GOLDSMITH.

(1) *She stoops to conquer.*

NOTICE

SUR OLIVIER GOLDSMITH

ET SES OUVRAGES.

Dans la dédicace et le prologue de sa comédie, Goldsmith nous apprend qu'en faisant jouer *She stoops to conquer*, il tentait une innovation sur le théâtre anglais. Depuis quelque temps la « comédie larmoyante » s'était emparée de la scène. L'ingénieux Colman lui-même, directeur et auteur dramatique sacrifiant au goût du jour, n'avait reçu la nouvelle pièce que par égard pour le nom d'un écrivain connu déjà par d'autres succès littéraires. Quoique, malgré sa prédiction, Goldsmith réussit en osant faire rire le public, les critiques n'ont cessé de reprocher à la comédie de *She stoops to conquer* de se rapprocher du genre de la farce. L'invraisemblance des méprises a été aussi exagérée; mais heureusement ces deux reproches adressés parfois à quelques-uns

des chefs-d'œuvre de Molière, ne nous empêchent pas d'applaudir chaque jour le *Bourgeois gentilhomme*, le *Médecin malgré lui*, etc., etc., et surtout de rire de bon cœur depuis le premier acte jusqu'au dernier. Un critique de nos jours (1), qui réunit une grande indépendance d'esprit à une piquante originalité d'expression, a cependant découvert que personne ne riait plus aux pièces de Molière. Le baron de Stendhal a trop souvent raison dans les nouvelles questions littéraires qu'il élève pour qu'on ne signale pas une telle hérésie; elle mérite de plus habiles réfutateurs que moi.

J'ai vu jouer à Londres *She stoops to conquer*. Charles Kemble remplissait le rôle du jeune Marlow avec naturel et vérité. Celui de M. Hardcastle était encore plus heureusement rendu par Farren, acteur jeune encore, dont la verve comique se soutiendra long-temps, et qu'on prétend avoir été étudié par Perlet qui lui ressemblerait davantage avec un peu plus de chaleur. Mistress Chatterley était charmante

(1) Voyez une brochure intitulée *Racine et Shakspeare*, qui mériterait un gros volume de commentaires.

dans miss Hardcastle déguisée en servante d'auberge; mais les honneurs de la soirée appartiennent toujours à Liston, comédien qui a sur Potier l'avantage de figurer quelquefois dans de meilleures pièces que celles dont celui-ci fait la fortune sur nos boulevarts. Il serait difficile de mieux représenter que Liston ce Tony Lumpkin, cet enfant gâté, à la fois si malin, si gai, si ignorant, et si heureux du succès de ses supercheries. Ce rôle avait fait dans l'origine la réputation de Quick, acteur qui s'en chargea sur le refus de Woodward; car il fut de la destinée de Goldsmith, de réussir malgré le directeur, les comédiens et le goût du temps.

La vie de Goldsmith ferait un livre très-amusant. Restreint dans les limites d'une simple notice, nous réunirons ici ce que contiennent de plus essentiel les diverses biographies composées par Cumberland, Steph Jones et Campbell. Ce dernier, quoique le plus moderne, fait naître Goldsmith à Pallas dans le comté de Longford, d'après son épitaphe par le docteur Samuel Johnson. Selon la version la plus exacte, Olivier Goldsmith naquit à

Elphin, dans le comté de Roscommon, en Irlande, le 29 novembre 1728. Son père, le révérend Charles Goldsmith, avait quatre fils dont Olivier était le troisième : une tradition faisait descendre sa famille de don Juan Romeiro, gentilhomme espagnol qui s'était établi en Irlande dans le seizième siècle, et y avait épousé une femme dont le nom de Goldsmith fut adopté par ses descendans. Olivier apprit la lecture et l'écriture chez un maître d'école de la paroisse de Kilkennywest, dans le comté de Westmeath dont son père était recteur. Ce maître d'école avait été quartier-maître dans les guerres du règne de la reine Anne; et, comme tous les vieux soldats, il aimait à raconter ses aventures; ce qui fit supposer que ce fut lui qui inspira à son élève ces inclinations romanesques et cette humeur errante que l'âge développa en lui. Le jeune Olivier fut ensuite confié au révérend M. Griffin, maître d'école à Elphin, et le frère de son père M. Goldsmith de Ballyoughter le reçut dans sa maison. Quelques amis, rassemblés un soir chez son oncle, furent frappés de la vivacité d'esprit et des connaissances précoces d'Olivier. Comme

ils n'ignoraient pas que la fortune de son père était loin d'être considérable, ils offrirent de se cotiser pour lui procurer une éducation libérale. A la tête de cette souscription généreuse figurait le nom du révérend Thomas Contarine qui avait épousé une tante de notre poëte et qui descendait de la noble famille vénitienne des Contarini (1).

Olivier fut donc envoyé pendant quelque temps à l'école d'Athlone et puis dans une académie (ou pension) d'Edgeworthtown où il se prépara à entrer à l'université. Dès l'âge de quinze ans, il fut reçu au collége de la Trinité à Dublin, où cependant il ne justifia nullement en apparence les heureuses promesses de son intelligence. Ce ne fut que deux années après le temps d'étude ordinairement exigé qu'il put obtenir ses grades. Il est probable que la lenteur de ses progrès était plutôt l'effet des traitemens cruels qu'il essuyait que d'une négligence volontaire. Il avait été confié à

(1) Son ancêtre avait épousé une religieuse, ce qui l'avait forcé de s'expatrier d'abord en France, où sa première femme mourut de la petite vérole, et puis en Irlande où il avait embrassé la religion réformée.

un précepteur nommé Théaker Wilder qui se faisait un plaisir de l'humilier dans les examens publics, et de punir ses moindres fautes avec une férocité qui le mettait au désespoir.

Un jour le pauvre Olivier eut l'imprudence d'inviter quelques jeunes gens des deux sexes à un souper et à un petit bal dans son appartement du collége. En ayant été prévenu, Théaker se rendit au lieu du banquet, tança vertement le timide amphitryon en présence de ses convives, et congédia brutalement l'assemblée. La honte de ce traitement inhumain l'éloigna de l'université pendant quelque temps. Il partit de Dublin avec l'intention de s'embarquer à Cork pour s'expatrier; mais, après avoir erré long-temps sur les routes, il se vit réduit à une telle détresse, que, dans la faim qui le pressait, il crut faire le meilleur repas de sa vie avec une assiette de pois que lui donna par pitié une jeune fille; il retourna comme l'enfant prodigue dans la maison paternelle. Tout fut arrangé, et il fut de nouveau admis au collége.

A peu près vers l'époque où il devait définitivement quitter l'université, son père mourut.

Son oncle Contarine, qui était pour lui un bienfaiteur et un second père, aurait voulu en faire un ministre; Olivier y aurait consenti; mais il ne put parvenir à entrer dans les ordres, sans qu'on ait jamais su pour quel motif il avait été rejeté. Il accepta alors les fonctions de précepteur dans une famille riche, et, après les avoir remplies assez long-temps pour se trouver possesseur de trente livres sterling à peu près, il s'imagina pouvoir faire le tour du monde avec cette somme, acheta un cheval, et partit pour chercher des aventures. Au bout de six semaines, ses amis n'ayant plus entendu parler de notre voyageur, supposaient qu'il avait quitté le royaume, quand on le vit arriver à la porte de sa mère, le gousset à sec, et monté sur une pauvre haridelle qu'il appelait *Fiddleback* (1) et qui ne valait pas vingt shellings. Il raconta lui-même qu'il s'était rendu à Cork où il avait vendu son premier cheval et payé son passage sur un navire faisant voile pour l'Amérique. Mais, pendant qu'il s'amusait à visiter les curiosités de la ville, le

(1) Dos de violon.

bâtiment était parti sans lui. Il lui était resté tout juste assez d'argent pour acheter Fiddleback et cheminer avec sa nouvelle monture jusqu'à la maison d'un ancien ami, située sur la route. Cet ami, qui n'en avait que le nom, reçut avec froideur celui qu'il voyait entrer chez lui si léger d'argent, et afin d'éluder toute pétition importune à sa bourse, il se hâta de lui conseiller de vendre son pauvre bidet. « Je vous en donnerai un autre, lui dit-il, pour rien, et, qui plus est, je vous garantis qu'il ne vous coûtera rien à nourrir. » Ce cheval économique était un bâton qu'il fut chercher sous son lit, et qu'il présenta à Godsmith. Heureusement il entra dans la maison un voisin qui fut témoin de cette offre généreuse, et qui se hâta d'inviter à dîner l'avare et son ami. Olivier, encouragé par son accueil bienveillant, s'ouvrit à cet étranger qui lui prêta de quoi continuer son voyage.

Quand Goldsmith eut fini le récit de son pèlerinage, il est probable que sa mère regardait d'un œil sévère un fils qui revenait avec de telles aventures à raconter. Aussi on prétend que le jeune homme conclut en lui disant:

« Et maintenant, ma chère mère, que vous

» voyez combien il m'en a coûté pour me ren-
» dre auprès de vous, je m'étonne que vous
» ne paraissiez pas plus aise de me revoir! »

M. Contarine résolut d'envoyer son neveu étudier le droit dans la capitale; mais, dans ce nouveau voyage, Olivier rencontra des fripons qui lui persuadèrent que les chances du jeu pouvaient lui apporter des monceaux d'or; et il reprit triste et honteux le chemin de la maison maternelle quand il eut tout perdu. L'inépuisable bonté de son oncle fut encore sa providence.

M. Contarine lui pardonna et l'envoya à Édimbourg pour y étudier la médecine; il avait déjà suivi précédemment à Dublin des cours d'anatomie.

Arrivé à Édimbourg, Goldsmith prit un logement, et sortit pour visiter la ville. Mais, sur le soir, il se rappela qu'il n'avait pas songé à s'informer du nom de son hôtesse ni de celui de la rue où était située sa maison. Heureusement il rencontra par hasard le commissionnaire qui avait porté son bagage.

Après avoir suivi quelques cours de médecine à Édimbourg, il reçut de son oncle la permission de se rendre à Leyde pour y finir

ses études; mais son départ fut hâté par une dette qu'il avait contractée en se rendant caution pour obliger un camarade; au commencement de l'année 1754, il arriva à Sunderland, s'estimant hors des atteintes des recors, lorsqu'il fut arrêté à la requête de M. Barclay, tailleur d'Édimbourg, le créancier de son ami. Délivré par les bons offices de Laughline Maclane et du docteur Sleigh dont il ne réclama pas en vain le souvenir, il s'embarqua pour Leyde. Mais on peut dire « qu'il prit le chemin de l'école, » c'est-à-dire le plus long, en choisissant un bâtiment qui faisait voile pour Bordeaux, et que les vents contraires forcèrent de relâcher à Newcastle sur la Tyne. Ses compagnons étaient des Écossais qui avaient enrôlé des soldats dans leur pays pour le service du roi de France. On les arrêta à Newcastle par ordre du gouvernement, et Godsmith, à qui on trouva aussi un air de recruteur, passa quinze jours avec eux en prison. Cette mésaventure fut du moins assez heureuse pour lui; le vaisseau étant parti pendant sa détention, fit naufrage à l'embouchure de la Garonne, et tout l'équipage périt.

Il passa enfin en Hollande, et, arrivé à Leyde, il continua ses études d'anatomie et de chimie. Par malheur, le jeu avait toujours de grands attraits pour lui. Au bout de l'année, il fut réduit à emprunter d'un ami la somme nécessaire pour retourner en Angleterre; mais se rappelant son oncle, et désireux de lui porter un témoignage de sa reconnaissance; il dépensa tout ce qui lui avait été prêté, à acheter quelques ognons de tulipes rares, avec l'intention d'en faire hommage à son bienfaiteur. Il s'aperçut que son bagage ne l'embarrasserait pas beaucoup et qu'il pouvait partir à pied. Cette idée, loin de l'effrayer, l'enchanta. Voyant le monde ouvert devant lui, sobre, ne craignant pas la fatigue, indifférent pour le danger, il résolut de parcourir une partie de l'Europe en vrai philosophe péripatéticien. Il savait un peu de musique, et sa flûte lui servit quelquefois de gagne-pain. Quand j'étais près de l'humble demeure d'un paysan, fait-il dire au fils du bon vicaire Primerose, auquel il a prêté quelques traits de sa propre histoire, je faisais entendre un de mes airs, ce qui me procurait un bon accueil, un

bon gîte et un repas frugal pour ce jour-là. Dans les couvens, il trouvait une hospitalité plus splendide, grâces à ses connaissances variées; dans les cités savantes il se présentait aux universités et soutenait des thèses, ce qui lui valait, selon les usages du temps, un bon souper et même quelques ducats.

Il parcourut ainsi la Flandre, la France, la Suisse, l'Italie, l'Allemagne. On a dernièrement mis en doute qu'il ait fait une partie de ce voyage à la suite d'un jeune homme qui, devenu soudain l'héritier d'une grande fortune, avait voulu se donner un gouverneur et faire son tour d'Europe. Il est présumable aussi que des secours pécuniaires de son oncle lui parvinrent de temps à autre. Goldsmith eut le malheur de perdre ce respectable parent pendant son séjour à Padoue. Il sentit enfin le besoin de la patrie, et arriva au port de Douvres, au commencement de l'hiver de 1758. Il continua pédestrement sa route jusqu'à Londres. Isolé au milieu de cette immense capitale, il se trouva dans la dernière détresse, forcé de faire l'ingrat métier de pédagogue très-subalterne dans une maison d'éducation, et puis celui de garçon de peine chez un apo-

thicaire. Ce fut là qu'il rencontra son ancien ami, le docteur Sleigh, qui le mit à même de prendre un logement dans la cité et de chercher à s'y établir comme praticien. Mais le charlatanisme obligé pour prospérer sous les auspices d'Hippocrate était pour lui la partie la plus difficile de son rôle, et, lassé de vivre aux frais de son confrère plus heureux, il accepta la place de médecin attachée à une factorerie des Indes que lui procura le crédit d'un ecclésiastique de sa connaissance, le docteur Milner. Il fallait maintenant s'équiper pour le voyage, et il eut recours à sa plume pour en acquérir les moyens. Sans doute qu'un ouvrage scientifique fut sa première idée; mais son accent irlandais, et sa tournure provinciale, l'avaient déjà fait repousser des apothicaires, par qui il avait été jugé tout au plus propre à manier le pilon. Les libraires ne voulurent pas croire qu'il fût capable d'écrire pour eux. Peut-être alors en vint-il à douter lui-même de sa vocation, et, différant ses études médicales, il annonça par souscription un essai sur l'état de la littérature en Europe. Mais, pendant qu'il y travaillait, il perdit de vue ses

protecteurs ou plutôt ses protecteurs l'oublièrent, et la place fut donnée à un autre. Cependant il avait eu l'occasion d'insérer quelques articles de critique dans un journal mensuel; le propriétaire de l'entreprise, M. Griffith, l'y intéressa et lui donna un logement chez lui. Son essai, qui parut depuis, lui attira l'amitié de Smollet qui rédigeait alors *The British magazine;* il coopéra avec lui à la publication de ce recueil, et écrivit en même temps pour *The public Ledger*, son *Citoyen du monde*, sous le titre de *Lettres chinoises*. Peu à peu, recommandé aux principaux littérateurs de l'époque, recommandé surtout aux libraires, il commença à jouir de quelque aisance et de quelque considération, et fut recherché même par les grands; ce fut un de ses faibles d'en être trop flatté et de les courtiser avec trop d'empressement; sa vanité à ce sujet faillit lui jouer un mauvais tour comme nous allons le voir.

Le pauvre docteur, échappé du grenier des petits auteurs, et travaillant lucrativement pour la gloire, était si facile avec ses amis, et si insouciant du lendemain, qu'il était souvent en retard avec ses créanciers. Dans

une de ces époques critiques où il n'osait sortir de chez lui avant de pouvoir se présenter chez un libraire avec un manuscrit, il se dépitait surtout de sa réclusion forcée, parce qu'on lui av it dit que le duc de Northumberland était très-désireux de le voir. Un de ces ingénieux exécuteurs de la loi exercés à guetter et à saisir au passage les pauvres gens de lettres, imagina de profiter de cette impatiente vanité. Il écrit au célèbre docteur comme l'intendant d'un grand seigneur, qui, charmé de la lecture de sa dernière production, lui ordonne de prier le docteur de lui indiquer un rendez-vous pour avoir l'honneur de l'attendre et de le conduire chez sa seigneurie. Le docteur mord à l'hameçon; en vain son ami Hamilton, l'imprimeur de la *Revue critique*, lui fait observer que cette invitation a quelque chose d'étrange et de louche, et l'engage à différer; Goldsmith répond qu'il se trouvera à une heure au *café Anglais*. Il s'y rend exactement accompagné de l'imprimeur. Là, l'huissier lui prodigue les révérences les plus respectueuses, et offre de le conduire sans retard. Ils sont à peine dans Pall-Mall que l'inten-

dant prétendu change de rôle et tire son mandat d'arrêt de sa poche. M. Hamilton acquitta généreusement la dette et rendit la liberté à son ami.

La publication du *Voyageur* fit connaître Goldsmith comme poëte. Ce poëme, dont il avait commencé l'esquisse en Suisse, mérita les éloges difficiles de Samuel Johnson, et précéda de deux années l'apparition du roman délicieux du Vicaire de Wakefield. On trouve dans la vie de Johnson, par Boswell, l'anecdote curieuse de la vente de cette production naturalisée dans toutes les langues. Je regrette de ne pouvoir la citer que de mémoire.

Goldsmith nourri et logé chez une femme qui avait déjà depuis quelques années dépassé l'âge où l'on n'est plus jeune, et qui était loin d'être jolie, était devenu son débiteur pour quelques livres sterling, et se vit tout à coup pressé de la payer. Son hôtesse lui offrait pour alternative de l'accepter pour épouse, et, après l'avoir réduit à un tel dilemme, elle ne se lassait pas de le persécuter pour savoir quel parti il choisirait. Goldsmith réfléchissait tristement à cette crise de sa destinée, lorsque Johnson

vint lui rendre visite. C'était le cas de demander conseil. — Je n'ai, lui dit-il, malheureusement en fait de manuscrit qu'un roman, mais si simple, si chaste, si moral, que jamais un libraire ne pourra se décider à me l'acheter argent comptant. Le voilà, ajouta-t-il, avec l'accent du découragement... Hélas! mon hôtesse n'est cependant pas trop séduisante! » Johnson prend le manuscrit, en lit un chapitre, puis un second, puis un troisième. « Prenez courage, lui dit-il, je vais vous chercher de l'argent comptant puisqu'il vous en faut, mais heureusement je ferai mes réserves pour les éditions subséquentes! » Johnson porta l'ouvrage à Dodsley qui en donna dix guinées, et il revint délivrer son ami des caresses conjugales de son hôtesse exigeante; mais il ne lui remit que peu à peu le reste de la somme, de peur que Goldsmith ne se vît forcé trop tôt à de nouvelles concessions envers elle.

La précaution était bonne de toutes les manières; Goldsmith, auteur original et ingénieux, était la dupe de tous les mystificateurs et souvent des fripons. Je ne me rappelle plus où j'ai lu qu'un de ses amis, je crois que c'é-

tait Carteret (1), qui avait plus d'une fois levé un impôt sur sa bonhomie, vint le trouver un jour, les yeux rayonnans, se frottant les mains d'un air de bonheur, et s'écriant que sa fortune était faite. — « Et comment? » demande Goldsmith, avec un intérêt affectueux. « Apprenez, lui dit Carteret, que j'ai découvert que la princesse de Galles a depuis long-temps la plus grande envie d'avoir des souris blanches! » — « Eh bien? » — « Eh bien, un de mes amis de retour des grandes Indes, vient de m'en apporter quatre. Je cours chez son altesse, les lui offrir respectueusement, et vous savez qu'elle est sensible aux moindres attentions. Qui sait jusqu'à quelle somme peut aller sa reconnaissance! Adieu, j'y cours. » — « Courez, s'écrie Goldsmith, courez, et puis venez m'apprendre combien elle vous aura donné. » Mais tout à coup son ami semble passer de sa joie à la plus profonde tristesse. « Hélas, dit-il, il n'y a qu'une difficulté, je n'ai pas de quoi acheter une cage pour mettre les souris! » — « Ce n'est que cela qui vous embarrasse? s'écrie

(1) D'autres disent le comédien Foot.

Goldsmith : Tenez, mon ami, je ne suis pas mieux en fonds que vous, mais voilà ma montre, allez la mettre en gage. » Carteret se garde bien de refuser. Quelques jours après, Goldsmith le rencontre : « Eh bien ! vous avez oublié de venir m'apprendre comment la princesse avait reçu votre cadeau ! »—« Ah ! dit Carteret en souriant, croirez-vous que je suis arrivé trop tard ? Les souris s'étaient échappées, nous en sommes pour les frais de la cage. »

L'expérience, le soin de sa réputation, les conseils de l'amitié ne pouvaient rien sur le caractère de Goldsmith. Sa naïve franchise, ses distractions, lui jouaient encore plus de mauvais tours que les fripons. Après avoir perdu sa place de médecin aux Indes, il s'était adressé à lord Bute pour obtenir une gratification qui le mît à même de faire un voyage dans l'intérieur de l'Asie. Sa pétition fut négligée parce qu'il était alors inconnu. Plus tard il aurait pu avec plus de succès demander la même faveur et davantage quand il fut recommandé au comte de Northumberland, lord-lieutenant de l'Irlande. Mais quand il alla rendre sa visite à ce seigneur, il débita sa ha-

rangue préparée d'avance à son intendant, et, au lieu de réparer sa méprise, il dit au comte qu'il comptait peu sur la protection des grands et qu'il se fierait plutôt aux libraires.

Sa vanité avait quelque chose de tenace et de ridicule; mais on la lui pardonnait parce qu'on savait que jamais la malice ne pouvait entrer dans son cœur; et qu'avec toutes ses prétentions, il portait jusqu'à une insouciance inexcusable l'oubli de la gloire à laquelle il avait de justes titres. « Il écrit comme Apollon, disait Garrick, et il parle comme un perroquet. » Il paraît cependant qu'il avait des momens d'éloquence et de dignité; et que sa conversation avait comme ses écrits deux styles bien marqués, la prose et la poésie. Ses bizarreries ne déplaisaient sans doute pas à ceux qui savaient l'apprécier d'après son vrai talent et les qualités de son cœur. On a vu l'illustre Burke pleurer en rappelant sa mémoire; et sir Joshua Reynolds, ce parfait *gentleman*, cet homme si élégant dans ses mœurs et dans toutes ses habitudes, était un de ses meilleurs amis. Johnson et Garrick n'étaient peut-être pas doués d'une sensibilité assez délicate pour le

comprendre et l'aimer sans exagérer ses ridicules.

Ce fut à sir Joshua Reynolds que Goldsmith fut redevable, lors de l'institution de l'académie royale, du titre de professeur honoraire d'histoire ancienne (1). Il faisait aussi partie du fameux *club littéraire;* on cite parmi les nombreux tributs d'envie ou de respect que sa célébrité lui attira, celui du célèbre Thomas Paine; ce grand personnage politique était alors officier des douanes et le principal moteur d'une adresse au parlement pour augmenter le salaire des employés de l'*excise*. Il avait écrit une brochure sur ce sujet, qu'il envoya au docteur Goldsmith, en sollicitant une entrevue pour l'intéresser plus vivement à sa pétition.

Ce fut en 1768 que Goldsmith fit jouer à Covent-Garden sa première comédie, *L'homme bon* (*The good natured man*), qui fut bien accueillie du public, mais qui méritait de l'être mieux encore: le caractère de Croaker est un des plus heureux caractères de la scène anglaise, et Johnson, qui s'était chargé du prologue, dé-

(1) Goldsmith comparait plaisamment les places purement honorifiques aux manchettes d'un homme qui n'aurait pas de chemises.

clara, que depuis *le Mari poussé à bout*, cette pièce était la comédie la plus originale du théâtre; mais il fallait que *She stoops to conquer* vînt quatre ans plus tard porter le dernier coup au *sentimentalisme* de Kelly, dont *la Fausse délicatesse* était la pièce à la mode. *L'Homme bon* rapporta à Goldsmith plus de cinq cents livres sterling. Dans l'intervalle qui s'écoula entre la mise en scène de ses deux ouvrages dramatiques, notre auteur publia *le Village abandonné*, son histoire d'Angleterre en quatre volumes (1), ses histoires grecques et romaines, et diverses notices biographiques ou introductions; la plupart de ces ouvrages lui étaient commandés par des libraires; mais seul il pouvait les exécuter avec une grâce qu'on trouve rarement dans les ouvrages commandés.

Le ravissant poëme du *Village abandonné* donna lieu à une anecdote authentique qui prouve toute la délicatesse et l'ingénuité du poëte. Le libraire Greffin venait de lui en payer d'avance le manuscrit cent guinées; Gold-

(1) L'histoire d'Angleterre en 2 vol. in-12, attribuée à lord Littleton, était antérieure à celle-ci. La première est en forme de lettres.

smith le dit à un de ses amis qui trouva le prix considérable pour un poëme si court.

« En effet, répondit Goldsmith; je le pense comme vous : c'est à peu près cinq shellings par vers; le brave homme s'est épuisé pour faire une telle somme, et il n'y a guère de poésie moderne qui vaille cela. Je ne suis pas tranquille depuis deux heures que j'ai reçu ces guinées, je vais de ce pas les lui rendre! » Ce qu'il fit, laissant à la discrétion du libraire de le payer suivant ses profits. Heureusement Goldsmith gagna encore à ce dernier marché.

Son *Histoire du monde animé* fut la dernière de ses entreprises; et pour les gens du monde, qui ne cherchent dans la science qu'un amusement littéraire, cette histoire naturelle doit être un livre précieux. Mais, en France, Buffon nous a donné le droit d'être difficiles sur les ouvrages qui peuvent un moment rappeler le sien. L'*Histoire du monde animé* fut payée à Goldsmith huit cent cinquante guinées. Sa dernière comédie servit encore mieux ses besoins pécuniaires. Aussi le comte Lesburne lui reprochant de négliger un peu les muses pour la *vile* prose, le poëte répondit:

« Milord, si je fais la cour aux muses, je mourrai de faim; la prose me donne constamment le superflu. »

Le pauvre docteur se trompait; il avait consumé tout le fruit de ses travaux et usé sa santé par un excès d'application. Plus ses recettes devenaient considérables, plus ses indiscrètes libéralités compromettaient sa fortune précaire, plu sil avait autour de lui des auteurs indigens, de faméliques Irlandais, de joueurs et d'escrocs. Ses dettes montèrent peu à peu à la somme de quatre mille guinées. « Quel poëte eut jamais un crédit semblable? » disait Johnson. Pour relever ses finances, Goldsmith prit de nouveaux engagemens avec les libraires, promit des comédies aux deux théâtres, et réunit les matériaux d'un Dictionnaire universel des sciences. Mais sa mort vint mettre fin à tous ses travaux, et sa mort fut hâtée par l'imprudence qui avait présidé à toute sa vie. Dans les accès d'une fièvre nerveuse, produite par une strangurie et l'inquiétude, il fit un usage dangereux des poudres de James. Les symptômes de sa maladie s'aggravèrent aussitôt et il expira après quelques jours

de souffrances, dans sa quarante-sixième année, le 4 avril 1774.

Un monument en marbre lui fut érigé par souscription à Westminster; on le remarque entre celui de Gay et du duc d'Argyle, dans ce vaste mausolée de toutes les illustrations anglaises. Sous le médaillon qui offre une ressemblance parfaite de Goldsmith, est une inscription latine composée par son ami le docteur Samuel Johnson, et que nous transcrivons ici (1).

---

(1) Olivari Goldsmith
Poetæ, physici, historici;
Qui nullum ferè scribendi genus
Non tetigit;
Nullum quod tetigit non ornavit,
Sive risus essent movendi,
Sive lacrymæ:
Affectuum potens, at lenis dominator;
Ingenio sublimis, vividus, versatilis;
Oratione grandis, nitidus, venustus;
Hoc monumentum memoriam coluit,
Sodalium amor,
Amicorum fides,
Lectorum veneratio.
Natus Hibernià, fornice Lonfordiensi,
In loco cui nomen Pallas,
Nov. XXIV, M.DCC.XXIX;
Eblanæ litteris institutus,
Obiit Londini
April. IV, M.DCC.LXXIV.

Comme poëte et comme prosateur, Olivier Goldsmith sera classique dans sa langue, tant que la littérature anglaise existera. Sa prose offre le plus parfait modèle d'un style pur, facile, gracieux, clair et quelquefois même éloquent. Si tout écrivain original ne se créait pas une manière à lui, on pourrait dire que Goldsmith a imité Addisson. Mais il a toutes les perfections de l'auteur du *Spectateur*, sans avoir ses défauts. Il ne lui est pas inférieur dans l'art de narrer; il le surpasse quand son sujet exige de l'élévation et de la dignité : il a plus d'harmonie, et plus de variété dans la construction des phrases; aucun auteur ne l'égale dans l'art de prêter à un personnage fictif le langage qui lui convient; aucun n'a le même bonheur d'expression pour rendre une idée simple et faire partager une émotion naturelle. De tous ses ouvrages, celui qui est le plus connu parmi nous, c'est l'inimitable roman qui fut sa ressource dans une des circonstances les plus épineuses de sa vie. Qui n'a lu cette histoire du bon vicaire de Wakefield et de sa famille? Je voudrais pouvoir en parler avec l'éloquence que les fictions de Richard-

son inspiraient à Diderot. Quelle heureuse alliance de sentiment et de gaieté! Que d'originalité, que de naturel dans tous les personnages! que de vérité dans le contraste de leurs caractères! Mais surtout qu'elle est belle la morale douce et vraiment chrétienne de ce livre qui a tout le charme d'une confidence de l'amitié.

Tous les critiques s'accordent à reconnaître dans la versification de Goldsmith la précision de Pope, avec moins de monotonie dans la coupe et le repos des hémistiches. L'énergie de Dryden y est toute entière, sans l'enflure qui lui nuit souvent; également heureux dans le style enjoué ou grave, Goldsmith poëte est surtout remarquable par la grâce de ses transitions.

La poésie de Goldsmith, dit Campbell, ne nous inspire pas, il est vrai, l'admiration d'une hardiesse de dessein ou d'une invention fertile; mais, dans sa sphère limitée, elle nous procure des émotions plus calmes et plus douces. Ses descriptions et ses sentimens ont le charme pur de la nature. Il est élégant sans fausse délicatesse, et correct sans froideur. Tel est aussi souvent dans le genre didactique

le caractère de la poésie de Campbell lui-même, dont nous voudrions pouvoir citer ici, sans l'abréger, l'excellente critique.

Il faut convenir cependant que les vers de Goldsmith n'ont pas toujours l'agréable variété de sa prose.

La poésie de Goldsmith n'a rien d'impétueux, elle est l'expression d'une sensibilité contemplative. L'âme du poëte retrace ses souvenirs et ses regrets avec le calme de la réflexion philosophique; il s'élève à de hautes considérations sur les causes du bien et du mal dans la société; mais les objets que son imagination peint de préférence sont ceux auxquels s'attache un intérêt simple et familier. Ce sont les affections domestiques, dit encore Campbell, qu'on pourrait appeler les seuls génies de sa fiction. Les formes de son style, à la fois clair et précis, s'adaptent particulièrement à son goût pour l'observation abstraite. La peinture des plaisirs simples que chérissait son imagination exigeait les chastes couleurs d'un langage harmonieux, pour s'allier avec la dignité du poëme philosophique. Sa réflexion et sa sensibilité sont également pro-

fondes. Il n'a point de pensées redondantes ou de faux transports, et il semble avoir toujours calculé l'impulsion à laquelle il se livre.

Il songe si peu à faire illusion par les fictions accoutumées de son art, il se tient si près de la réalité, que, sans cesser d'être poëte, il mérite qu'on juge ses sentimens par leur interprétation rigoureuse et logique. Malgré l'esprit philosophique qui préside à ses vers, il ne faut pas s'attendre à y trouver des théories impartiales. Ses idées sur le bonheur de la société sont le plus souvent restreintes dans un cercle borné et restent sous l'influence des localités. Il ne voit qu'un côté de la question; mais c'est ainsi que la poésie doit toujours sacrifier à des sensations du moment. Quelque paisible que soit l'enthousiasme, l'âme du poëte sera guidée par l'imagination dans ses préférences.

Dans le *Village abandonné*, Goldsmith embrasse la cause de l'agriculture contre le commerce. S'il célèbre l'humble bonheur des champs, ce n'est pas avec le vague enthousiasme pour la campagne si commun chez les poëtes; il veut convaincre encore plus que

séduire et persuader. Campbell reconnaît une certaine ressemblance de principes entre ce poëme plein de grâce et la célèbre lettre de Rousseau sur l'influence des sciences. Tous deux arrivent aux mêmes conclusions contre le luxe, Goldsmith sur les ruines d'un village, Jean-Jacques en contemplant la chute des empires. Le poëte anglais a moins de verve et d'éloquence; où trouver un autre foyer de chaleur comme l'âme de l'auteur de l'*Émile?* mais on peut convenir que Goldsmith s'éloigne moins d'une neutralité rationnelle, qu'il est plus modéré dans ses sentimens, moins paradoxal et ne blasphémant point contre la philosophie et le savoir en maudissant le luxe.

A...e Pichot

A SAMUEL JOHNSON.

En vous dédiant cette comédie, je cherche moins à vous adresser un hommage qu'à me flatter moi-même. Je m'honore en instruisant le public que j'ai vécu dans l'intimité avec vous pendant plusieurs années. Peut-être est-il utile de lui apprendre aussi qu'on peut trouver dans un caractère tel que le vôtre une heureuse alliance du génie et de la piété la plus naturelle.

Mais j'ai surtout des remercîmens à vous faire sur le jugement favorable que vous avez porté de cette œuvre frivole. Il était dangereux d'entreprendre une comédie qui ne fût pas complétement sentimentale : M. Colman, en voyant ma pièce, m'en avertit. Cependant j'en courus les risques, et, quoique jouée un peu tard dans l'année théâtrale, selon votre prédiction, ma comédie a réussi.

Je suis avec reconnaissance,

Monsieur,

Votre ami et votre admirateur,

Olivier GOLDSMITH.

LES MÉPRISES D'UNE NUIT.

PERSONNAGES.

SIR CHARLES MARLOW.
LE JEUNE MARLOW.
HARDCASTLE.
HASTINGS.
TONY LUMPKIN.
DIGGORY.
MISTRESS HARDCASTLE.
MISS HARDCASTLE.
MISS NEVILLE.
UNE SUIVANTE, UN AUBERGISTE, etc., etc.

LES MÉPRISES D'UNE NUIT.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Appartement dans une maison meublée à l'antique.

Mistress HARDCASTLE et M. HARDCASTLE.

MISTRESS HARDCASTLE.

Vous êtes singulier, monsieur Hardcastle, je vous assure. Ne sommes-nous pas les seules personnes de tout le pays qui ne vont pas de temps à autre faire un tour à la ville pour s'y dérouiller un peu? Par exemple les deux miss Hoggs, notre voisine mistress Gresby, vont chaque hiver passer un mois à Londres pour se mettre au courant de la civilisation.

HARDCASTLE.

Oui, et elles en rapportent de l'affectation et de la vanité pour tout le reste de l'année. Je ne sais pourquoi Londres ne garde pas tous ses fous dans son enceinte. De mon temps les ridicules de la capitale ne s'introduisaient que lentement parmi nous; mais aujourd'hui il nous en arrive de toutes les façons

qui font le tour du royaume plus vite qu'une diligence.

MISTRESS HARDCASTLE.

Oui, votre temps était un beau temps, en vérité! voilà bien des années que vous en parlez. Nous vivons ici dans une vaste maison en ruine, que tout le monde prendrait pour une auberge, si ce n'est que nous n'y recevons jamais personne. Nos plus agréables visites sont celles de mistress Oddfish, la femme du curé, et du petit Cripplegate, le maître de danse boiteux : toutes nos distractions consistent en vos vieilles histoires du prince Eugène et du duc de Marlborough. Ces vieilleries-là me sont odieuses.

HARDCASTLE.

Et moi je les aime. J'aime tout ce qui est vieux; les vieux amis, le vieux temps, les vieilles mœurs, les vieux livres, le vieux vin; et je crois, Dorothée, (*lui prenant la main*) que vous conviendrez que j'ai assez aimé une femme un peu vieille.

MISTRESS HARDCASTLE.

Mon Dieu, monsieur Hardcastle, vous êtes toujours avec votre Dorothée, votre vieille femme! Vous pouvez être un Darby; mais je ne serai pas une Jeanne [1], je vous le promets. Je ne suis pas si âgée que vous voulez bien le dire, d'une année au moins. Vingt d'une part et vingt de l'autre; additionnez-moi cela.

HARDCASTLE.

Voyons : vingt et vingt font juste... cinquante-sept.

MISTRESS HARDCASTLE.

C'est faux, monsieur Hardcastle. Je n'avais que vingt-un ans quand j'accouchai de Tony, que j'ai eu de mon premier mari, M. Lumpkin; et Tony n'a pas encore l'âge de discrétion.

HARDCASTLE.

Et il ne l'aura jamais, je vous en réponds. Oui, vous l'avez bien élevé!

MISTRESS HARDCASTLE.

N'importe, Tony Lumpkin a de la fortune; mon fils ne sera pas obligé de rien savoir pour vivre. Je ne crois pas qu'un enfant ait besoin de beaucoup de science pour dépenser quinze cents guinées par an.

HARDCASTLE.

Lui, de la science! Que dites-vous? Tony est tout ce qu'on peut imaginer de plus méchant.

MISTRESS HARDCASTLE.

Ce n'est que de la gaieté, mon cher mari; de la gaieté, rien de plus. Allons, monsieur Hardcastle; il faut bien passer un peu de gaieté à un jeune homme.

HARDCASTLE.

Je lui passerais plutôt une mare pour s'y noyer. Si c'est de la gaieté que brûler les souliers des domestiques, faire peur aux servantes, et martyriser les chats, j'accorde qu'il n'en manque nullement. Pas plus tard qu'hier, il m'a attaché ma perruque au dos de ma chaise; et, quand je me suis relevé pour saluer, j'ai failli aller frapper de ma tête chauve le front de mistress Frizzle.

MISTRESS HARDCASTLE.

Pouvez-vous me blâmer? Le pauvre enfant a toujours été trop maladif pour rien faire de bon; une école aurait été son tombeau. Quand il sera plus fort, qui sait ce que produiront sur lui un an ou deux de latin?

HARDCASTLE.

Lui, du latin! comme je danse! Non, non; le cabaret et l'écurie, voilà les seules écoles où il ira.

MISTRESS HARDCASTLE.

Eh bien, il ne faut pas contrarier maintenant le pauvre garçon; car j'ai bien peur que nous ne le conservions pas long-temps: on n'a qu'à le regarder pour voir qu'il est atteint de consomption.

HARDCASTLE.

Oui, si l'embonpoint est un des symptômes.

MISTRESS HARDCASTLE.

Il tousse quelquefois.

HARDCASTLE.

Oui, quand il avale de travers.

MISTRESS HARDCASTLE.

J'ai peur de ses poumons.

HARDCASTLE.

Et moi aussi, ma foi! car il crie quelquefois comme une trompette parlante. (*On entend crier Tony derrière le théâtre.*) — Oh! le voici; il a bien le visage d'un pulmonique!

SCÈNE II.

Mistress HARDCASTLE, M. HARDCASTLE, et TONY, qui entre en traversant le théâtre.

MISTRESS HARDCASTLE.

Tony, où allez-vous, mon cher enfant? ne voulez-vous pas tenir un peu compagnie à papa et à maman?

TONY.

Je suis pressé, ma mère; je ne puis m'arrêter.

MISTRESS HARDCASTLE.

Vous ne sortirez pas avec un si mauvais temps, mon ami. Quel mauvais visage vous avez!

TONY.

Je ne puis m'arrêter, vous dis-je. L'enseigne des *Trois Pigeons* m'attend; nous devons y rire un peu.

HARDCASTLE.

Ah! le cabaret, le rendez-vous accoutumé; je le disais bien!

MISTRESS HARDCASTLE.

C'est une société de gens du commun!

TONY.

Pas si communs! Il y a Dick Muggins, le douanier; Jack Slang, le vétérinaire; le petit Aminadad, le joueur d'orgue; et Tom Twist, le chaudronnier.

MISTRESS HARDCASTLE.

Je vous en prie, mon ami, manquez-leur de parole, pour ce soir au moins.

TONY.

Quant à ce qui est de leur manquer, cela me serait égal; mais je ne me soucie pas de me manquer à moi-même.

MISTRESS HARDCASTLE, le retenant.

Vous n'irez pas!

TONY.

J'irai! j'irai!

MISTRESS HARDCASTLE.

Je vous dis que vous n'irez pas!

TONY.

Voyons qui sera le plus fort de vous ou de moi.

(Il sort en l'entraînant.)

SCÈNE III.

HARDCASTLE seul.

Voilà deux grands enfans qui ne font que se gâter mutuellement. Mais tout le monde, dans ce siècle, ne conspire-t-il pas pour mettre le bon sens à la porte? Voici ma petite Catherine! Eh bien! la contagion des modes du temps l'a aussi déjà gagnée. Après avoir vécu un an ou deux à Londres, elle est devenue aussi amoureuse que les autres de la gaze et de toutes les friperies françaises.

SCÈNE IV.

HARDCASTLE, miss HARDCASTLE.

HARDCASTLE.

Bonsoir, ma jolie innocente! Te voilà habillée comme d'usage, ma Catherine. Bonté du ciel! quelle quantité superflue de soie tu as là, ma fille! Je n'ai jamais pu persuader aux fous de ce siècle, qu'avec ce que les riches portent de trop on aurait de quoi vêtir tous les indigens.

MISS HARDCASTLE.

Vous savez nos conditions, mon père. Vous m'accordez le matin pour recevoir et rendre mes visites, habillée à ma fantaisie; et le soir je me mets en femme de ménage pour vous faire plaisir.

HARDCASTLE.

Eh bien, rappelle-toi que j'insiste sur notre convention; et, soit dit en passant, je crois que ce soir, j'aurai occasion de mettre ton obéissance à l'épreuve.

MISS HARDCASTLE.

Je vous proteste, mon père, que je ne vous comprends pas.

HARDCASTLE.

Eh bien donc, pour être clair, Catherine, j'attends aujourd'hui même le jeune homme que j'ai choisi pour votre mari. J'ai reçu la lettre de son père, par laquelle il m'informe que son fils est parti, et qu'il se propose lui-même de le suivre de près.

MISS HARDCASTLE.

En vérité, je voudrais bien avoir été un peu prévenue. Mon Dieu, comment ferai-je? Il y a mille à parier contre un que je ne l'aimerai pas. Notre entrevue sera si cérémonieuse, et ressemblera tellement à une entrevue d'affaire, qu'il n'y aura pas de place pour l'estime et l'amitié.

HARDCASTLE.

Croyez-le, ma chère enfant, je ne prétends nullement forcer votre choix; mais M. Marlow est le fils de mon vieil ami, sir Charles Marlow, dont vous m'avez entendu si souvent parler. Le jeune homme a été élevé à l'Université; on le destine à exercer un emploi au service de son pays. C'est, dit-on, une excellente tête.

MISS HARDCASTLE.

Vrai?

HARDCASTLE.

Il est très-généreux.

MISS HARDCASTLE.

Je crois que je l'aimerai.

HARDCASTLE.

Jeune et brave.

MISS HARDCASTLE.

Je suis certaine de l'aimer.

HARDCASTLE.

Joli homme.

MISS HARDCASTLE.

Mon cher papa, n'en dites pas davantage. (*Lui baisant la main.*) Je l'aimerai, je l'épouserai!

HARDCASTLE.

Enfin, Catherine, c'est le jeune homme le plus timide et le plus réservé du monde.

MISS HARDCASTLE.

Et voilà que vous venez de me glacer encore. Ce mot *réservé* a effacé tous ses autres dons. Un amant réservé, ai-je ouï dire, fait toujours un époux soupçonneux.

HARDCASTLE.

Au contraire, la modestie n'habite guère que dans un cœur doué des plus nobles vertus; c'est ce trait de son caractère qui m'a surtout prévenu en sa faveur.

MISS HARDCASTLE.

Il faudra qu'il ait des traits bien autrement frappans pour me prévenir, je vous le promets. Cependant, s'il est si jeune, si beau, s'il est,... enfin, comme vous dites, je crois qu'il pourra encore me plaire. Je pense que je l'épouserai.

HARDCASTLE.

Oui, Catherine; mais il y a encore un obstacle. On pourrait fort bien tenir le pari qu'il ne vous épousera pas.

MISS HARDCASTLE.

Mon cher papa, pourquoi vouloir me mortifier ainsi? Eh bien! s'il me refuse, au lieu de me laisser briser le cœur par son indifférence,.... je me contenterai de briser mon miroir pour m'avoir trop flattée. Je changerai mon chapeau pour un autre plus à la mode, et je chercherai un admirateur moins difficile.

HARDCASTLE.

Noble résolution ! En attendant je vais préparer les domestiques pour sa réception : comme nous voyons rarement du monde, ils ont besoin d'être dressés et exercés comme une compagnie de recrues le premier jour d'une parade.

(Il sort.)

SCÈNE V.

Miss HARDCASTLE seule.

Bon Dieu ! cette nouvelle que mon père vient de me donner me met tout en émoi. Jeune, bien fait ! mon père a nommé ces qualités-là après les autres ; mais moi je les mets les premières. Instruit, généreux, j'aime encore cela ; mais réservé, timide, voilà une grande objection contre lui. Cependant on peut le guérir de sa timidité, en lui apprenant à être fier de sa femme. Oui ;.... et ne puis-je.... Mais je crois que je dispose du mari avant d'être sûre de l'amant.

SCÈNE VI.

Miss NEVILLE, miss HARDCASTLE.

MISS HARDCASTLE.

Je suis ravie que vous soyez venue, ma chère miss Neville. Dites-moi, Constance, quelle tournure ai-je ce soir ? y a-t-il quelque chose de singu-

lier dans ma personne? suis-je dans un de mes bons jours, ma chère? suis-je bien aujourd'hui?

MISS NEVILLE.

Parfaitement, ma chère. Mais maintenant que je m'en aperçois... Dieu soit loué!... Est-il arrivé quelque accident aux canaris ou aux poissons dorés? votre frère et le chat se sont-ils livrés bataille, ou le dernier roman était-il trop pathétique?

MISS HARDCASTLE.

Non; rien de tout cela. J'ai été menacée.... Je puis à peine le dire..... J'ai été menacée d'un amant.

MISS NEVILLE.

Qui s'appelle ?...

MISS HARDCASTLE.

Marlow.

MISS NEVILLE.

En vérité ?

MISS HARDCASTLE.

Le fils de sir Charles Marlow.

MISS NEVILLE.

Sur ma vie, l'ami intime de M. Hastings, mon admirateur! Ils ne se quittent jamais; je crois que vous l'avez vu pendant que nous étions en ville.

MISS HARDCASTLE.

Jamais.

MISS NEVILLE.

C'est un caractère singulier, je vous assure. Avec les femmes qui ont une bonne réputation et de la vertu, il est le plus modeste des hommes; mais ses

amis lui attribuent une humeur toute différente quand il est parmi des femmes d'une autre qualité : vous m'entendez.

MISS HARDCASTLE.

Singulier caractère, en effet. Je ne serai jamais capable de le conduire. Que faire?... Bah! n'y pensons plus, et fions-nous au hasard pour réussir. Mais comment vont vos propres affaires, mon amie? Ma mère a-t-elle, selon son usage, employé son éloquence à vous courtiser au nom de mon frère Tony?

MISS NEVILLE.

Je sors d'un de nos aimables *tête-à-tête!* Elle m'a débité mille tendres choses en me vantant son joli magot comme une perfection.

MISS HARDCASTLE.

Telle est sa partialité, qu'elle le croit elle-même. Une fortune comme la vôtre n'est pas une petite tentation. D'ailleurs, comme elle en a seule le maniement, je ne suis pas surpris de la voir peu désireuse de la laisser sortir de la famille.

MISS NEVILLE.

Une fortune comme la mienne, qui consiste surtout en bijoux, n'est pas une tentation si puissante. Mais, quoi qu'il en soit, si mon cher Hastings est constant, je ne doute pas qu'elle ne me trouve difficile à convaincre, au bout du compte. Cependant je lui laisse supposer que j'aime son fils, et elle se garde bien de songer que mes affections sont engagées ailleurs.

MISS HARDCASTLE.

Mon cher frère se tient retranché de son côté. Je l'aimerais presque en le voyant vous haïr ainsi.

MISS NEVILLE.

C'est au fond une bonne créature, et je suis persuadée qu'il voudrait me voir mariée à tout autre que lui. Mais la sonnette de ma tante nous avertit qu'il est temps de faire avec elle notre promenade de chaque après-midi dans les nouveaux jardins. Allons, le courage nous est nécessaire dans la crise de notre situation.

MISS HARDCASTLE.

Plût à Dieu qu'il fût l'heure d'aller se coucher! tout irait bien.

(Elles sortent.)

SCÈNE VII.

Salle d'une auberge.

On voit autour d'une table PLUSIEURS HOMMES de mauvaise mine. TONY au milieu d'eux, placé un peu plus haut que les autres, un maillet à la main.

TOUS.

Huzza! huzza! huzza! bravo!

UN DES ACTEURS.

Maintenant, messieurs, silence! une chanson. M. Tony va demander lui-même silence avec son maillet, pour annoncer sa chanson.

TOUS.

Oui, oui; une chanson! une chanson!

TONY.

Je vais vous chanter, messieurs, une chanson que j'ai faite sur cette auberge des Trois Pigeons.

CHANSON.

Que les pédans se creusent le cerveau
Pour y graver les lois de la grammaire,
Moi je soutiens que le jus du tonneau
Est aux mortels cent fois plus nécessaire.
Écoutez-les, dans leurs sottes leçons,
Des dieux païens vous répéter l'histoire;
Malgré leur grec, leur latin, leur grimoire,
Ce sont toujours, amis, de vrais pigeons.
Et là, lon, là, etc.

Qu'un saint docteur, méthodiste sévère,
Ose crier : Anathème aux buveurs!...
C'est un ingrat. Le nectar salutaire
De son teint frais entretient les couleurs.
Gardez-vous bien de porter votre offrande
A ces cafards, malgré leurs beaux sermons;
Ils vous paîraient par un : Dieu vous le rende,
Et vous seriez, amis, de vrais pigeons.
Et là, lon, là, etc.

Courage! allons, buvons tous à la ronde,
Et si la tête, à la fin, nous tournait,
Amis, eh bien!... aussi tourne le monde;
S'il ne tournait, le monde croulerait.
Si c'est son goût, que tout autre préfère
Perdreaux, canards, bécasses ou dindons;
C'est le pigeon qui seul a su nous plaire :
Buvons toujours, amis, aux Trois Pigeons.
Et là, lon, là, etc.

TOUS.

Bravo! bravo!

LE PREMIER CONVIVE.

Monsieur Tony est un homme parfait.

LE SECOND.

J'aime à l'entendre chanter, parce qu'il ne nous chante jamais rien de vulgaire [2].

LE TROISIÈME.

Au diable ce qui est vulgaire! je ne puis le sentir.

LE QUATRIÈME.

Ce qui est distingué l'est toujours et partout; on ne peut pas déroger.

LE DEUXIÈME.

J'aime cette maxime, maître Muggins. Moi! je suis forcé de faire danser un ours!.. Mais un homme n'en reste pas moins un homme comme il faut pour ça. Je veux que ce verre de bière m'empoisonne, si mon ours ne danse pas avec les airs les plus distingués : tel que celui du menuet d'Ariadne.

LE TROISIÈME.

Quel dommage que M. Tony ne jouisse pas encore de sa fortune! ce serait avantageux pour tous les publicains à dix milles à la ronde.

TONY.

Certainement, maître Slang; je ferais voir alors ce que c'est que la compagnie choisie.

SECOND CONVIVE.

Oh! il tient de son père pour cela. Le vieux M. Lumpkin était le plus noble *gentleman* que j'aie connu de ma vie. Jamais il n'aura son pareil pour donner du cor, pour battre les buissons, ou pour dénicher une jolie fille. On disait au château qu'il avait les meilleurs chevaux, les meilleurs chiens et les plus jolies maîtresses de tout le comté.

TONY.

Oh! certes, quand je serai d'âge je ferai voir que je ne suis pas bâtard, je vous le jure! J'ai déjà jeté les yeux sur Betzi Bouncer et sur la jument grise du meunier. Mais allons, camarades! buvez et chantez; car vous n'avez point à payer d'écot... Qu'est-ce donc, Stingo? qu'y a-t-il?

(L'aubergiste entre.)

L'AUBERGISTE.

Ce sont deux messieurs qui arrivent en chaise de poste; ils ont perdu leur route dans la forêt, et je ne sais ce qu'ils disent de M. Hardcastle.

TONY.

A coup sûr, l'un d'eux sera celui qui vient faire la cour à ma sœur. Ont-ils l'air d'être de Londres?

L'AUBERGISTE.

Je le croirais, car ils ont diablement l'air français.

TONY.

En ce cas, introduisez-les ici, et je les mettrai sur leur route dans un clin d'œil. (*L'aubergiste sort.*) Messieurs, comme ils pourraient bien n'être pas d'as-

sez bonne compagnie pour vous, descendez un moment, et je vous rejoins dans la minute [3]. (*Ils sortent.*) Mon beau-père me traite de nigaud depuis six mois. Maintenant je pourrais me venger du vieux grognon; mais j'ai peur;... peur de quoi? j'aurai bientôt quinze cents guinées de rente.. Et qu'il me fasse peur alors, si cela peut me les ôter.

SCÈNE VIII.

TONY; L'AUBERGISTE introduit MARLOW et HASTINGS.

MARLOW.

Quelle journée ennuyeuse et fatigante! Nous n'avions, disait-on, que quarante milles à faire, et nous en avons fait plus de soixante.

HASTINGS.

Et cela, Marlow, grâces à votre inexplicable réserve, qui n'a pas voulu demander plus souvent la route.

MARLOW.

Je l'avoue, Hastings, je n'aime pas avoir obligation à tous ceux que je rencontre, et souvent par-là j'évite la chance d'une réponse grossière.

HASTINGS.

A présent nous risquons de ne pas recevoir de réponse du tout.

TONY.

Excusez-moi, je vous prie, messieurs; mais on

m'a dit que vous demandiez un certain M. Hardcastle. Savez-vous dans quel endroit vous êtes?

HASTINGS.

Pas le moins du monde, monsieur; mais nous vous remercîrions de nous en informer.

TONY.

Vous ignorez par quelle route vous êtes venus?

HASTINGS.

Oui, monsieur. Si vous aviez la bonté...

TONY.

Comment donc, messieurs! si vous ne savez ni où vous allez, ni d'où vous êtes venus, ni où vous êtes, la première chose dont j'ai à vous informer, c'est que vous avez perdu votre chemin.

MARLOW.

Nous n'avions pas besoin d'un sorcier pour nous dire cela.

TONY.

Excusez... Mais question pour question; c'est de jeu, vous savez. Dites-moi, je vous prie, messieurs: ce M. Hardcastle n'est-il pas un original de la vieille mode, grognon, laid, père d'une fille et d'un joli garçon?

HASTINGS.

Nous n'avons jamais vu M. Hardcastle; mais il a en effet une fille et un fils.

TONY.

La fille grande comme une perche, maussade et

bavarde;... le fils bien fait, bien élevé, agréable, que tout le monde chérit.

MARLOW.

Nos informations diffèrent en ceci : la fille est, dit-on, bien élevée, fort belle; le fils un sot, un enfant gâté par sa mère.

TONY.

He he hem!.... Eh bien, messieurs, tout ce que je puis vous dire c'est que vous n'arriverez pas ce soir, je crois, chez M. Hardcastle.

HASTINGS.

Tant pis.

TONY.

C'est une route d'enfer, sombre, sale, remplie de fondrières, dangereuse sous tous les rapports. Stingo! (*il adresse à l'aubergiste un coup d'œil significatif*) indiquez à ces messieurs la route pour aller chez M. Hardcastle;... M. Hardcastle des marécages [4], vous m'entendez bien.

L'AUBERGISTE.

M. Hardcastle! Bon Dieu, bon Dieu, mes maîtres, vous êtes bien loin de votre route, bien loin ma foi! Quand vous êtes arrivés au pied du coteau vous auriez dû traverser Squash Lane.

MARLOW.

Traverser Squash Lane!

L'AUBERGISTE.

Pour aller toujours tout droit jusqu'aux quatre routes.

MARLOW.

Jusqu'à un endroit où quatre routes s'entrecroisent?

L'AUBERGISTE.

Oui; mais vous devez faire attention de n'en suivre qu'une.

MARLOW.

Ah! monsieur, vous faites le plaisant.

TONY.

Et puis, prenant sur la droite, aller jusqu'au champ commun de Crackskull; là, bien faire attention aux traces des roues, et continuer jusqu'à la grange du fermier Murrain; de la grange, tourner à droite, puis à gauche, puis à droite encore, jusqu'à ce que vous trouviez le vieux moulin.

MARLOW.

Diable! l'ami; nous trouverions aussitôt la longitude.

HASTINGS.

Que faire, Marlow?

MARLOW.

Cette maison ne nous promet guère un bon gîte,.. quoique peut-être l'aubergiste puisse nous loger.

L'AUBERGISTE.

Hélas! monsieur, nous n'avons qu'un pauvre lit dans toute la maison.

TONY.

Et, si je ne me trompe, il est déjà occupé par trois voyageurs. (*Après un moment de silence, pendant le-*

quel les autres semblent déconcertés.) Ah! j'y suis, Stingo; notre hôtesse pourrait arranger ces messieurs au coin du feu, avec trois chaises et un matelas.

HASTINGS.

Je déteste de dormir auprès du feu.

MARLOW.

Et moi, vos trois chaises et votre matelas.

TONY.

Oui?... Dans ce cas, voyons... Ah! si vous alliez un mille plus loin, à la *Tête du Chevreuil;* à la vieille Tête du Chevreuil, sur la colline, une des meilleures auberges du pays.

HASTINGS.

A la bonne heure; nous avons échappé une aventure pour cette nuit du moins.

L'AUBERGISTE, à part, à Tony.

Ah ça! vous n'allez pas les envoyer chez votre père comme si c'était une auberge, eh?

TONY.

Chut, nigaud; laisse-moi faire. (*à Marlow et à Hastings.*) Vous n'avez qu'à aller tout droit jusqu'à ce que vous aperceviez une grande maison sur la route; vous verrez une paire de grandes cornes sur la porte, c'est l'enseigne; entrez dans l'auberge, et appelez fort.

HASTINGS.

Monsieur, nous vous sommes obligés. Nos domestiques ne sauraient se méprendre.

TONY.

Non, non; mais, afin que vous le sachiez, l'aubergiste est riche et va abandonner le métier; aussi il aime à passer pour un gentleman.... Hé! hé! hé! hé!... Il voudra vous tenir compagnie; et, si vous l'écoutez, il vous persuadera que sa mère était un alderman, et sa tante un juge de paix.

L'AUBERGISTE.

C'est un fier compère, à coup sûr; mais il a les meilleurs lits et les meilleurs vins de tout le pays.

MARLOW.

Allons, qu'il nous les fasse goûter, et nous n'en demanderons pas davantage. Nous tournerons à gauche, dites-vous?

TONY.

Non, non, tout droit. J'y vais moi-même, et je vous montrerai une partie de la route. (*A l'aubergiste.*) Chut!

L'AUBERGISTE.

Ah! Dieu soit loué! Quel aimable et doux... Quel maudit bâtard!

(Ils sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

La maison de M. Hardcastle.

M. HARDCASTLE entre avec trois ou quatre DOMESTIQUES à l'air gauche.

HARDCASTLE.

Eh bien, j'espère que vous êtes parfaits dans l'exercice de table que je vous montre depuis trois jours. Vous connaissez, tous, vos postes et vos places ; vous prouverez que vous êtes accoutumés à la bonne compagnie, sans être jamais sortis de ce vieux manoir.

TOUS.

Oui ! oui !

HARDCASTLE.

Quand la compagnie entre, n'allez pas vous sauver l'air ébahi, puis revenir en courant comme des lapins effrayés dans une garenne.

TOUS.

Non ! non !

HARDCASTLE.

Vous, Diggory, que j'ai tiré de la grange, vous

figurerez au buffet; et vous, Roger, qui quittez votre charrue, vous vous placerez derrière ma chaise. Mais n'allez pas vous tenir raide comme cela, les mains dans les poches. Otez donc vos mains de vos poches, Roger. Et vous, ôtez-les de votre tête, butor. Voyez comme Diggory tient les siennes, un peu trop tendues peut-être, mais ce n'est pas grand'chose.

DIGGORY.

Oui, voyez comme je tiens mes mains.... J'ai appris à les tenir comme cela quand je faisais l'exercice dans la milice. Dans ce temps-là...

HARDCASTLE.

Ne jasez pas tant, Diggory; donnez toute votre attention à nos hôtes. Écoutez-nous parler, et ne vous mêlez pas de la conversation; regardez-nous boire, et ne pensez pas à boire vous-même; vous devez de même nous voir manger sans penser à manger aussi.

DIGGORY.

En toute justice, monsieur, c'est parfaitement impossible. Quand Diggory voit que les autres mangent, diantre! il sent toujours le besoin d'une bouchée pour lui.

HARDCASTLE.

Nigaud! un ventre plein dans la cuisine ne vaut-il pas un ventre plein dans le salon? Contenez votre appétit avec cette réflexion-là.

DIGGORY.

Je remercie votre Honneur; je tâcherai de contenir mon appétit avec une tranche de bœuf froid dans la dépense.

HARDCASTLE.

Diggory, vous êtes trop bavard... Et puis, si je viens à dire une chose drôle, ou raconter une bonne histoire à table, il ne faut pas tous éclater de rire comme si vous faisiez partie de la société.

DIGGORY.

Oh! alors que votre Honneur n'aille pas raconter l'histoire de la vieille Gelinote. Je ne puis m'empêcher d'en rire... ah! ah! ah!... sur mon âme. Voilà vingt ans que vous nous en... Ah! ah! ah!

HARDCASTLE.

Ah! ah! ah!... C'est une bonne histoire... Allons, brave Diggory, vous pouvez en rire; mais souvenez-vous d'être attentif. Voyons, supposons que quelqu'un de la compagnie demande un verre de vin, comment feriez-vous? — Un verre de vin, s'il vous plaît. (*A Diggory.*) Eh bien, vous ne bougez pas?

DIGGORY.

O mon Dieu, monsieur, je n'aurai pas de courage que je ne voie les plats et les flacons sur la table; alors je serai hardi comme un lion.

HARDCASTLE.

Quoi! personne ne bouge?

PREMIER DOMESTIQUE.

Je ne dois pas quitter cette place.

SECOND DOMESTIQUE.

Je sais que ce n'est pas moi que cela regarde.

TROISIÈME DOMESTIQUE.

Ni moi, certes.

DIGGORY.

Ce ne saurait être moi.

HARDCASTLE.

Oh ! les imbéciles ; ainsi pendant que vous vous disputez les places comme ceux qui sont vos supérieurs, les hôtes mourront de soif. Oh ! les butors ; il faut que je recommence tout, je le vois bien. Mais n'entends-je pas une voiture entrer dans la cour ? A vos postes, nigauds. Je vais cependant recevoir cordialement à la porte le fils de mon vieil ami.

(Hardcastle sort.)

DIGGORY.

Par les cieux, j'ai déjà oublié ma place.

ROGER.

Je sais que ma place est d'être partout.

PREMIER DOMESTIQUE.

Où diable est la mienne ?

SECOND DOMESTIQUE.

La mienne est de n'être nulle part ; ainsi je vais à mon affaire.

(Les domestiques sortent en courant comme effrayés.)

SCÈNE II.

D'autres DOMESTIQUES entrent avec des flambeaux, conduisant MARLOW et HASTINGS.

UN DOMESTIQUE.

Soyez les bienvenus, messieurs; par-ici, s'il vous plaît, par-ici.

HASTINGS.

Après tous les désagrémens de cette journée, vivent les douceurs d'un bon appartement et d'un bon feu! Sur mon honneur, Charles, voici une bonne maison, antique il est vrai, mais d'une heureuse apparence.

MARLOW.

C'est la destinée ordinaire d'une grande maison : après avoir ruiné le propriétaire trop hospitalier, elle finit par lever des contributions comme auberge.

HASTINGS.

Comme vous dites, Charles; nous autres voyageurs nous payons cher tous ces inutiles ornemens. J'ai souvent vu qu'un élégant buffet ou une cheminée de marbre, sans être mis sur la carte, enflaient terriblement le compte.

MARLOW.

Les voyageurs, Georges, doivent payer partout : la seule différence, c'est que dans les bonnes auberges on paie cher le superflu, et que dans les mauvaises on est écorché et l'on meurt de faim.

HASTINGS.

Vous avez souvent vécu dans ces maisons-là. Vraiment, j'ai souvent été surpris que vous, qui avez tant vu le monde, avec votre bon sens naturel et vos mille occasions, vous n'ayez jamais acquis une assurance convenable.

MARLOW.

C'est une maladie anglaise. Mais dites-moi, Georges, où aurais-je acquis cette assurance dont vous parlez? J'ai passé presque toute ma vie dans un collége ou dans une auberge, isolé de cette aimable moitié de la création qui apprend surtout la confiance aux hommes. Je ne sache pas avoir jamais connu familièrement une seule femme modeste,.... excepté ma mère... Mais parmi les femmes d'une autre classe...

HASTINGS.

Oui. Oh! parmi celles-là vous êtes hardi jusqu'à l'impudence.

MARLOW.

Elles le sont avec nous, vous savez.

HASTINGS.

Mais dans la compagnie des dames dont la réputation est honorable, je n'ai jamais vu un idiot, un trembleur tel que vous. A la manière dont vous regardez tout le monde, on dirait que vous n'attendez que l'occasion de vous échapper de l'appartement.

MARLOW.

C'est qu'en effet il me tarde d'en sortir. J'ai sou-

vent formé la résolution de rompre la glace; mais je ne sais comment, un seul regard de deux beaux yeux suffit pour renverser tout mon courage. Un effronté peut bien contrefaire la modestie, mais je veux être pendu si un homme modeste peut jamais contrefaire l'impudence.

HASTINGS.

Si vous pouviez seulement dire aux dames la moitié des belles choses que vous prodiguez à la fille du comptoir dans une auberge, ou à la servante d'un collége.

MARLOW.

Il m'est impossible, Georges, de leur rien dire de bien; elles me glacent, elles me pétrifient. Que d'autres aient peur d'une comète, d'un volcan, ou d'une bagatelle semblable; pour moi, une femme modeste, dans ses atours, est tout ce qu'il y a de plus effrayant au monde.

HASTINGS.

Ah, ah, ah! à ce compte-là, comment pouvez-vous penser à vous marier?

MARLOW.

Jamais, à moins que je ne puisse, comme les rois et les princes, faire courtiser ma femme par procuration. Si on pouvait en effet, comme un fiancé de l'Orient, se présenter sous ce titre à une femme qu'on n'a jamais vue,... à la bonne heure; mais passer par toutes les terreurs d'une cour assidue et cérémonieuse, avec les épisodes des tantes, des grand'mères et des cousins, pour finir par la grande

question : Madame, voulez-vous m'épouser ? Non, non ; c'est au-dessus de mes forces, je vous le jure.

HASTINGS.

Je vous plains. Mais comment en agirez-vous avec la jeune dame que vous allez voir à la demande de votre père ?

MARLOW.

Comme j'en agis avec toutes les autres dames : saluer très-profondément, répondre oui ou non à toutes ses demandes. Mais, du reste, je ne sais si je me hasarderai à la regarder en face jusqu'à ce que mon père arrive.

HASTINGS.

Je m'étonne qu'un ami si ardent soit un amoureux si froid.

MARLOW.

Pour ne rien vous cacher, mon cher Hastings, mon principal motif, en entreprenant ce voyage, est de vous servir dans votre bonheur. Miss Neville vous aime ; la famille ne vous connaît pas : comme mon ami, vous êtes assuré d'un bon accueil,... et que l'honneur vous guide dans le reste.

HASTINGS.

Mon cher Marlow !.. mais je contrains mon émotion. Si j'étais un misérable cherchant bassement à ravir une fortune, vous seriez le dernier homme du monde dont je demanderais le secours ; mais la personne de miss Neville est tout ce que je recherche, et elle m'appartient par le consentement que son père m'avait donné avant sa mort, et par sa propre inclination.

MARLOW.

Heureux mortel! vous avez le talent de captiver le cœur des femmes; moi, je suis condamné à adorer le sexe, et à n'en connaître que la partie que je méprise : mon éternelle hésitation et mon air gauche ne me permettent pas d'aspirer plus haut qu'une jeune modiste, ou une des duchesses de Drury-Lane[5]. — Peste soit de l'homme qui vient nous interrompre!

SCÈNE III.

M. HARDCASTLE, HASTINGS, MARLOW.

HARDCASTLE.

Messieurs, encore une fois, soyez les bienvenus. Lequel de vous est M. Marlow? Monsieur, vous êtes le bien arrivé : ce n'est pas mon genre à moi, vous voyez, de recevoir mes amis, le dos tourné au feu. J'aime à leur faire une bonne réception à l'antique; j'aime à faire prendre soin de leurs chevaux et de leurs bagages.

MARLOW, à part.

Il a déjà appris nos noms par les domestiques. (*Haut à Hardcastle.*) Nous approuvons votre prudence et vos soins hospitaliers, monsieur. (*A Hastings.*) Je pensais, Georges, à changer nos habits de voyage demain dans la matinée : je suis vraiment honteux des miens.

HARDCASTLE.

Je vous prie, monsieur Marlow, de ne pas faire de cérémonie dans cette maison.

HASTINGS.

Je crois, Charles, que vous avez raison : le premier coup fait la moitié de la bataille. Je veux ouvrir la campagne avec un habit blanc et or.

HARDCASTLE.

Monsieur Marlow, et vous monsieur, je vous en prie, ne vous gênez pas. C'est ici le palais de la liberté, messieurs; vous pouvez en agir à votre gré.

MARLOW.

Cependant, Georges, si nous ouvrons la campagne trop vivement d'abord, nous pouvons manquer de munitions avant qu'elle soit finie. Je songeais à garder les habits brodés pour assurer la retraite.

HARDCASTLE.

Ce mot de retraite, monsieur Marlow, me rappelle le duc de Marlborough, quand il fut mettre le siége devant Denain : il somma d'abord la garnison.

MARLOW.

Ne pensez-vous pas que ma veste *ventre d'or* ira avec l'habit brun uni?

HARDCASTLE.

Il somma d'abord la garnison, qui pouvait être composée de cinq mille hommes environ.

HASTINGS.

Je ne crois pas : le brun et le jaune ne vont guère ensemble.

HARDCASTLE.

Comme je vous disais, messieurs, il somma la garnison, qui pouvait être de cinq mille hommes.

MARLOW.

Les jeunes personnes aiment la parure.

HARDCASTLE

De cinq mille hommes, avec abondance de vivres, de munitions, et de tout ce qui est nécessaire à la guerre. Or, le duc de Marlborough dit à Georges Brooks, qui était à son côté (vous devez avoir entendu parler de Georges Brooks)... Je gagerais mon duché, lui dit-il, que je prendrai cette garnison sans verser une goutte de sang. Mais....

MARLOW.

Dites-moi, mon ami, si vous nous donniez un verre de punch en attendant, cela nous donnerait plus de courage pour poursuivre le siége.

HARDCASTLE.

Du punch, monsieur! (*A part.*) Voilà une singulière réserve, comme je n'en ai jamais vue.

MARLOW.

Oui, monsieur, du punch; un verre de punch chaud nous fera du bien après notre voyage. C'est ici le palais de la liberté, vous savez.

HARDCASTLE.

Voici une liqueur que vous trouverez bonne, j'espère; je l'ai préparée moi-même.

MARLOW, à part.

Allons, cet homme-ci, dans son palais de la liberté, nous forcera de ne faire que ce qui lui convient.

HARDCASTLE.

Voulez-vous me permettre de vous faire raison, monsieur? Allons, monsieur Marlow, je bois à notre connaissance plus intime.

(Il boit.)

MARLOW, à part.

Il est familier. Mais c'est un original; laissons-le faire. Monsieur, je suis votre serviteur.

(Il boit.)

HASTINGS, à part.

Je vois que cet homme-ci veut nous honorer de sa compagnie; il oublie qu'il est aubergiste avant d'avoir appris les manières d'un homme comme il faut.

MARLOW.

A la bonté de votre liqueur, mon vieil ami, je devine que vous avez beaucoup de besogne dans cet endroit. Je suppose que vous travaillez chaudement aux élections de temps en temps?

HARDCASTLE.

Non, monsieur; j'ai abandonné depuis longtemps ce travail-là. Depuis que nos supérieurs ont trouvé l'expédient de s'élire entre eux, il n'y a plus rien à faire pour nous autres propriétaires, qui vendons notre ale (6).

HASTINGS.

Ainsi donc, à ce que je vois, vous n'avez aucun goût pour la politique.

HARDCASTLE.

Pas le moindre. Il fut un temps, il est vrai, où je m'irritais comme les autres des méprises du gouvernement; mais, trouvant qu'au bout du compte j'étais chaque jour plus irrité sans que le gouvernement en allât mieux, je l'ai laissé s'amender tout seul. Depuis lors je me moque de Hayder-Aly ou Ali Kan, comme d'Ally-Croker (7). Je suis bien votre serviteur.

HASTINGS.

De sorte qu'avec ceux qui mangent au premier, et ceux qui boivent au rez-de-chaussée, entre l'occupation de recevoir vos amis et celle de les amuser, vous menez une vie assez joyeuse et animée.

HARDCASTLE.

Je me donne beaucoup de mouvement, cela est sûr. La moitié des différens de cette paroisse s'arrangent dans ce salon.

MARLOW, après avoir bu.

Vous avez dans votre liqueur un meilleur argument que tous ceux du palais de Westminster.

HARDCASTLE.

Oui; et avec cela un peu de philosophie.

MARLOW, à part.

C'est la première fois que j'entends parler de la philosophie d'un aubergiste.

HASTINGS.

De sorte que, comme un général expérimenté, vous attaquez vos adversaires de toutes parts. Si vous pouvez vous adresser à leur raison, vous l'attaquez avec votre philosophie; si vous trouvez qu'ils n'ont point de raison du tout, voici vos armes (*montrant le verre*). A votre santé, mon philosophe.

(Il boit.)

HARDCASTLE.

Bon, fort bon! grand merci. Ah! ah! monsieur; votre tactique me rappelle le prince Eugène, quand il en vint aux mains avec les Turcs à la bataille de Belgrade. Écoutez.

MARLOW.

Au lieu de la bataille de Belgrade, je crois qu'il est temps de parler du souper. Qu'est-ce que votre philosophie peut nous faire servir de bon?

HARDCASTLE.

Pour le souper, monsieur? (*A part.*) Fit-on jamais à un homme pareille demande dans sa maison?

MARLOW.

Oui, monsieur, le souper; je commence à me sentir en appétit. Je ferai une fière brèche à l'office ce soir, je vous le promets.

HARDCASTLE, à part.

Vit-on jamais un jeune homme plus effronté? (*A Marlow.*) Ma foi, monsieur, quant au souper, je ne puis trop vous dire; ma Dorothée et la cuisinière arrangent ces choses-là entre elles: je me fie à leur soin entièrement.

MARLOW.

Entièrement, dites-vous?

HARDCASTLE.

Entièrement. Et par parenthèse, je crois qu'elles sont à se consulter sur le souper dans la cuisine, au moment où nous en parlons.

MARLOW.

En ce cas je veux être admis à leur consultation privée. C'est mon habitude; quand je voyage je veux toujours régler moi-même mon souper. Qu'on appelle la cuisinière. Vous excusez, mónsieur?

HARDCASTLE.

Je vous excuse, certainement. Néanmoins, je ne sais trop; mais notre Brigite, la cuisinière, n'est pas très-communicative dans ces occasions. Si on l'envoyait chercher, elle pourrait crier si fort qu'on ne tiendrait plus ici.

HASTINGS.

Voyons donc le menu du souper; je vous en prie, montrez-nous-le. Je dispose toujours mon appétit selon la carte.

MARLOW, à Hardcastle qui a l'air surpris.

Oui, monsieur, il a raison; c'est aussi ma coutume à moi.

HARDCASTLE.

Monsieur, vous pouvez commander ici. — Roger, va nous chercher la note des plats pour le souper de ce soir; je crois qu'on l'a faite. Votre coutume, monsieur Hastings, me rappelle mon oncle, le co-

lonel Wallop; il disait souvent qu'un homme ne devait être sûr de son souper que quand il l'avait dans le ventre.

HASTINGS, à part.

Le voilà sur ses grands chevaux. Son oncle, le colonel! Nous entendrons bientôt parler de sa mère, qui fut juge de paix. Mais voyons la carte.

(Roger apporte un papier, que Marlow prend des mains de M. Hardcastle.)

MARLOW.

Qu'est-ce que c'est! Premier service, second service, dessert. Diable! monsieur, croyez-vous que nous vous amenons la corporation des menuisiers, ou celle de Redford, pour manger un tel souper? Deux ou trois petits plats propres et bien préparés, cela suffira.

HASTINGS.

Mais, écoutons.

MARLOW, lisant.

Pour le premier service un petit cochon à la sauce!

HASTINGS.

Au diable votre petit cochon!

MARLOW.

Et au diable votre sauce!

HARDCASTLE.

Et cependant, messieurs, pour des gens qui ont appétit, un petit cochon à la sauce est un mets délicieux.

MARLOW.

Une langue et une cervelle de veau.

HASTINGS.

Au diable votre cervelle, mon bon monsieur; je ne l'aime pas du tout!

MARLOW.

Vous pourriez la servir dans une assiette à part. Je m'en charge.

HARDCASTLE, tout bas.

Leur impudence me confond. (*Haut.*) Messieurs, vous êtes mes hôtes; ordonnez comme il vous plaira. Avez-vous encore d'autres changemens à proposer?

MARLOW.

Item, un pâté de porc, un lapin bouilli avec des saucisses, une florentine, un pouding et une crè... crè... une crème.

HASTINGS.

La peste de vos plats! Je serai aussi embarrassé dans cette maison qu'à la table de l'ambassadeur de France. Je suis pour les mets simples.

HARDCASTLE.

Je suis fâché, messieurs, de n'avoir rien de votre goût; mais, s'il est quelque chose dont vous ayez envie...

MARLOW.

Comment donc, monsieur, votre menu est si exquis, qu'il n'est pas un plat qui ne soit aussi bon que l'autre. Faites-nous servir ce qui vous plaira. Voilà l'affaire du souper réglée; il s'agit maintenant de voir si nos lits sont soignés.

HARDCASTLE.

Je vous prie de me laisser m'en occuper seul. Vous ne ferez point un pas pour cela.

MARLOW.

Laissez-moi faire. Je vous assure, monsieur, que je me mêle toujours de cet article.

HARDCASTLE.

Non; je prétends que vous soyez parfaitement tranquille là-dessus.

MARLOW.

C'est un parti pris, voyez-vous. (*A part.*) A-t-on jamais vu un aubergiste entêté comme celui-ci?

HARDCASTLE.

Eh bien, monsieur, je veux du moins aller avec vous. (*A part.*) C'est peut-être la timidité moderne; mais elle ne ressemble pas mal à l'impudence d'autrefois.

(Marlow et Hardcastle sortent.)

HASTINGS.

Les prévenances polies de cet homme commencent à devenir importunes. Mais qui pourrait se fâcher de l'assiduité de ceux qui cherchent à plaire? Ah! que vois-je? miss Neville! C'est elle, par tout ce qu'il y a d'heureux!

SCÈNE IV.

MISS NEVILLE et HASTINGS.

MISS NEVILLE.

Mon cher Hastings! à quel bonheur inattendu, à quel hasard attribuer cette rencontre?

HASTINGS.

Laissez-moi plutôt vous faire la même question; pouvais-je jamais espérer de trouver ma chère Constance dans une auberge!

MISS NEVILLE.

Une auberge! Certainement vous êtes dans quelque méprise. Ma tante, mon tuteur, demeurent ici. Qui a pu vous persuader que vous étiez ici dans une auberge?

HASTINGS.

Mon ami M. Marlow, avec qui je voyageais, et moi, nous avons été envoyés ici comme dans une auberge, je vous assure. C'est un jeune homme que nous avons trouvé à un mille d'ici qui nous l'a indiquée.

MISS NEVILLE.

Certainement ce doit être un des tours de mon charmant cousin, dont vous m'avez entendu parler si souvent. Ah! ah! ah! ah!

HASTINGS.

Celui que votre tante vous destine! Celui que je redoute tant!

MISS NEVILLE.

Vous n'avez rien à craindre de lui, je vous assure. Vous l'adoreriez si vous saviez combien il me méprise. Ma tante le sait aussi, et elle a entrepris de me faire la cour pour lui. Déjà elle commence à croire qu'elle a fait une conquête.

HASTINGS.

Chère trompeuse! Vous saurez, ma tendre Constance, que j'ai profité de l'heureuse occasion que m'offrait la visite de mon ami, pour m'introduire dans la famille. Les chevaux qui nous ont amenés ici sont fatigués; mais ils seront bientôt reposés : alors, si ma chère Constance se fie à son fidèle Georges, nous serons bientôt en France, où, même parmi des esclaves [8], les lois de l'hymen sont respectées.

MISS NEVILLE.

Je vous ai souvent dit que, quoique disposée à vous suivre, je laisserais à regret ma petite fortune; elle consiste presque toute en bijoux que m'a légués mon oncle le directeur de la compagnie des Indes. Je tâche de persuader à ma tante de me laisser m'en parer : je crois être sur le point de réussir. Dès que je les aurai dans ma possession, vous me trouverez prête à me donner à vous avec tout ce que j'ai.

HASTINGS.

Ah! laissez votre fortune! votre personne est tout ce que je désire. En attendant, il s'agit d'informer mon ami de notre méprise. Je connais si bien l'étrange réserve de son caractère, que s'il venait à

l'apprendre brusquement, il quitterait aussitôt la maison avant que notre plan fût exécutable.

MISS NEVILLE.

Mais comment l'en instruire? Miss Hardcastle arrive de la promenade.... Et si nous continuions à le tromper?... Venez par-ici...

(Ils confèrent ensemble.)

SCÈNE V.

MARLOW, HASTINGS, MISS NEVILLE.

MARLOW.

Les assiduités de ces bonnes gens me sont insupportables. Mon hôte semble croire qu'il serait impoli de me laisser seul : aussi, non content de me suivre partout, il m'a mis aussi sa vieille femme sur le dos. Ils parlent de venir souper avec nous, et puis je suppose que nous serons présentés au reste de la famille... Mais qu'y a-t-il de nouveau?

HASTINGS.

Mon cher Charles! que je vous félicite... Le hasard le plus heureux!... Qui croyez-vous qui vient d'arriver?

MARLOW.

Je ne devine pas.

HASTINGS.

Nos maîtresses, mon ami, miss Hardcastle et miss Neville... Permettez-moi de vous présenter à miss Constance Neville. Elles dînaient dans le voi-

sinage, et elles se sont arrêtées ici au retour pour prendre des chevaux de relais. Miss Hardcastle vient d'entrer dans la chambre voisine, et sera ici dans un instant. N'est-ce pas un bonheur? Eh!

MARLOW, à part.

Voilà qui m'embarrasse tout de bon.

HASTINGS.

Dites-moi, n'est-ce pas la chose la plus heureuse du monde?

MARLOW.

Oh, oui! très-heureuse... Rencontre charmante!.. Mais nos habits, Georges, vous savez, sont en désordre... Si nous retardions notre bonheur jusqu'à demain?.. Demain, chez miss Hardcastle,... il sera tout aussi convenable... et plus respectueux... Attendons demain.

(Il fait mine de se retirer.)

MISS NEVILLE.

Non, non, je vous prie, monsieur; votre ton cérémonieux ferait de la peine à miss Hardcastle: le désordre de vos vêtemens prouvera l'ardeur de votre impatience. D'ailleurs elle sait que vous êtes ici, et vous permet de la voir.

MARLOW.

Oh, diable! comment pourrai-je m'en tirer? Hem! hem! Hastings, ne vous en allez pas; vous devez me prêter secours, vous savez. Je serai ridicule en diable;... mais restez, je reprendrai courage.

HASTINGS.

Bah! mon ami! il n'y a que le premier pas qui coûte. Ce n'est qu'une femme après tout.

MARLOW.

Oui, et de toutes les femmes celle que je crains le plus de rencontrer.

SCÈNE VI.

MISS HARDCASTLE, MISS NEVILLE, MARLOW, HASTINGS.

HASTINGS, les présentant l'un à l'autre.

Miss Hardcastle, M. Marlow. Je suis glorieux de réunir deux personnes de tant de mérite, qui n'ont besoin que de se connaître pour s'estimer.

MISS HARDCASTLE, à part.

Voyons un peu mon modeste jeune homme à la tête basse. C'est bien lui! (*Après un moment de silence, pendant lequel Marlow paraît très-inquiet et déconcerté.*) Je suis charmée de votre heureuse arrivée, monsieur; on m'a dit que vous aviez eu quelques accidens en route?

MARLOW.

Quelques-uns seulement, madame; oui, nous avons eu,... oui, madame, beaucoup;... mais nous serions fâchés,... madame,... ou plutôt ravis de tout accident qui.... se termine si agréablement. Hem!

HASTINGS, à Marlow.

Vous n'avez jamais mieux parlé de votre vie. Continuez; je vous garantis la victoire.

MISS HARDCASTLE.

Vous êtes flatteur, monsieur; vous qui avez vu tant de beau monde, vous ne sauriez trouver que peu d'agrément dans le coin obscur d'une province.

MARLOW prenant courage, mais sans tourner la tête.

J'ai vécu dans le monde, madame, il est vrai; mais j'ai vu bien peu la société. Je n'ai été que paisible observateur, madame, pendant que d'autres jouaient un rôle.

MISS NEVILLE.

Mais c'est le vrai moyen d'en jouer un soi-même un jour, m'a-t-on dit.

HASTINGS, à Marlow.

Cicéron n'a jamais mieux parlé. Continuez, et vous aurez de l'assurance pour jamais.

MISS HARDCASTLE.

Un observateur comme vous, monsieur, doit être désagréablement occupé; car vous avez dû trouver bien plus à blâmer qu'à approuver.

MARLOW.

Pardonnez-moi, madame; je cherchais toujours à m'égayer : la folie de la plupart des hommes est plutôt un sujet de rire que de chagrin.

HASTINGS, à Marlow.

Bravo! bravo! Vous n'avez jamais si bien parlé dans votre vie... Eh bien, miss Hardcastle, je vois que vous et M. Marlow vous serez bien ensemble. Je crois que notre présence ne ferait que gêner l'entretien.

MARLOW.

Nullement, monsieur Hastings, nullement; nous aimons à vous voir. (*Bas à Hastings.*) Morbleu ! Georges, vous ne vous en irez pas. Comment pouvez-vous me laisser ?

HASTINGS.

Nous serions presque indiscrets. Nous nous retirons dans l'appartement voisin. (*A Marlow.*) Vous oubliez, mon ami, que nous avons aussi besoin d'un petit tête-à-tête.

(Ils sortent.)

SCÈNE VII.

MISS HARDCASTLE, MARLOW.

MISS HARDCASTLE, après un moment de silence.

Mais vous n'avez pas été seulement un observateur, je présume, monsieur; les dames ont sans doute occupé quelques-uns de vos loisirs?

MARLOW, retombant dans sa timidité.

Pardonnez-moi, madame.... Je... je... je... je ne me suis étudié jusqu'à présent..... qu'à..... les mériter.

MISS HARDCASTLE.

Et c'est là, dit-on, le plus mauvais moyen pour les obtenir.

MARLOW.

Peut-être, madame; mais j'aime à causer seulement avec celles qui passent pour les plus sérieuses. Je deviens ennuyeux; j'en ai peur...

MISS HARDCASTLE.

Pas du tout, monsieur. Il n'est rien que j'aime moi-même comme une conversation grave; je ne me lasse pas de l'entendre. En vérité, j'ai souvent été surprise qu'un homme sensible pût admirer ces frivoles plaisirs dans lesquels rien ne va au cœur.

MARLOW.

C'est... c'est.... une maladie... de l'esprit, madame. Dans la diversité des caractères il *doit* y en avoir qui, n'ayant aucun goût... pour... pour... Hum, hum.

MISS HARDCASTLE.

Je vous comprends, monsieur; il doit y en avoir qui, sans aucun goût pour les plaisirs relevés, prétendent mépriser ce qu'ils sont incapables de sentir.

MARLOW.

C'est mon idée, madame; mais infiniment mieux exprimée. Et je ne puis m'empêcher de remarquer que....

MISS HARDCASTLE, à part.

Qui dirait que cet homme-là est un effronté dans certaines occasions! (*A Marlow.*) Vous alliez remarquer....

MARLOW.

J'allais remarquer, madame.... Je vous proteste, madame, que j'oublie ce que j'allais remarquer.

MISS HARDCASTLE, à part.

Et moi aussi, ma foi! (*A Marlow.*) Vous alliez remarquer que dans ce siècle d'hypocri

tait quelque chose sur l'hypocrise que vous alliez dire, monsieur.

MARLOW.

Oui, madame. Dans ce siècle d'hypocrisie, il est peu de personnes qui, après un mûr examen,.... ne... ne... ne...

MISS HARDCASTLE.

Je vous comprends parfaitement, monsieur.

MARLOW, à part.

C'est plus que je ne puis faire moi-même.

MISS HARDCASTLE.

Vous voulez dire que dans ce siècle hypocrite il est peu de personnes qui ne blâment en public ce qu'elles pratiquent en particulier; elles croient payer toute leur dette envers la vertu en la louant.

MARLOW.

Cela est vrai, madame. Ceux qui ont tant de vertu dans la bouche en ont moins que personne dans le cœur. Mais je vous importune, madame.

MISS HARDCASTLE.

Pas le moins du monde, monsieur. Il y a quelque chose de si agréable dans vos manières, quelque chose de si animé, de si.... Je vous en prie, monsieur, continuez.

MARLOW.

Oui, mada[illegible] je disais... qu'il y a des occasi[illegible] où un ma[illegible] [illegible]ne tout le[illegible]

MISS HARDCASTLE.

Je suis entièrement de votre avis. En certaines occasions un manque de hardiesse a l'air de l'ignorance, et nous trahit alors que nous serions le plus désireux de nous montrer. Je vous prie de continuer.

MARLOW.

Oui, madame. Moralement parlant, madame.... Mais je vois miss Neville qui nous attend dans la chambre voisine. Je ne voudrais pas être importun pour rien au monde.

MISS HARDCASTLE.

Je vous proteste, monsieur, que je n'eus de ma vie un entretien plus agréable. Je vous prie de continuer.

MARLOW.

Oui, madame; j'allais... Mais elle nous fait signe d'aller la joindre. Madame, aurai-je l'honneur de vous accompagner?

MISS HARDCASTLE.

Précédez-moi, je vous suis.

MARLOW, à part.

Ce joli petit dialogue m'a épuisé.

(Il sort.)

MISS HARDCASTLE.

Ah! ah! ah! vit-on jamais entrevue plus grave et plus sentimentale? Je suis sûre qu'il ne m'a pas regardée une seule fois. Cependant, si ce n'était cette inexplicable mauvaise honte, le jeune homme est assez bien. Il a de l'esprit, mais tellement étouffé

par sa peur, qu'il fatigue plus qu'un ignorant : je lui rendrais un grand service en lui inspirant un peu de hardiesse. Mais que m'est-il?... C'est une question à laquelle je ne puis guère répondre.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

MISTRESS HARDCASTLE, TONY, MISS NEVILLE, HASTINGS.

TONY.

Qu'avez-vous à me suivre, Constance? n'êtes-vous pas honteuse d'être si agaçante?

MISS NEVILLE.

J'espère, cousin, qu'on peut parler à ses parens sans encourir le blâme.

TONY.

Oui; mais je sais quelle parenté vous voudriez m'imposer. Cela ne prendra pas; je vous dis, ma cousine Constance, que cela ne prendra pas. Ainsi tenez-vous à distance; je ne veux pas entre nous de parenté plus rapprochée que celle qui nous unit déjà.

(Elle le suit d'un air agaçant jusqu'au fond du théâtre.)

MISTRESS HARDCASTLE.

En vérité, monsieur Hastings, vous me plaisez infiniment. Il n'est rien au monde dont j'aime à parler comme de Londres et de ses modes, quoique je n'y aie jamais été.

HASTINGS.

Jamais été à Londres! Vous m'étourdissez. A votre air, à vos manières, je croyais que vous aviez passé toute votre vie au Ranelagh, à Saint-James, ou au quai de la Tour.

MISTRESS HARDCASTLE.

Oh! monsieur, cela vous plaît à dire! Nous autres dames de province, nous n'avons ni air, ni manières. J'aime la ville, et cela sert à me mettre un peu au-dessus de quelques-unes de nos voisines rustiques. Mais peut-on avoir des manières, si l'on n'a pas vu le Panthéon, les jardins de la Grotte, et les autres endroits où se rassemble la noblesse? Tout ce que je puis faire c'est de jouir de Londres en seconde main. Je m'occupe de savoir tous les tête-à-tête dont parle le *Magasin scandaleux;* j'apprends toutes les variations de la mode par les lettres des deux miss Ricket de Crookedlane. Comment trouvez-vous cette coiffure en cheveux, je vous prie, monsieur Hastings?

HASTINGS.

Elle est élégante et dégagée, sur ma parole, madame. Votre friseur est Français, je suppose?

MISTRESS HARDCASTLE.

Eh bien! je me suis coiffée moi seule, d'après une gravure du *Mémorandum des dames* de l'année dernière, je vous le jure.

HASTINGS.

En vérité, cette coiffure, dans une à loge l'opéra, attirerait autant de regards que la femme du lord maire dans un bal de la cité.

MISTRESS HARDCASTLE.

Depuis l'inoculation, je vous assure, on ne peut plus voir une femme sans toilette. Aussi faut-il être un peu distinguée, ou l'on est perdue dans la foule.

HASTINGS.

Madame, c'est ce qui ne vous arrivera jamais, quelle que soit la mode choisie par vous.

(Il s'incline.)

MISTRESS HARDCASTLE.

Après tout, que signifie ma toilette avec un antique mari à mon côté, comme M. Hardcastle? Tout ce que je puis dire ne lui fera pas ôter un seul bouton de son habit. Je l'ai souvent engagé à quitter sa grande perruque couleur de chanvre; et, quand il est devenu chauve, à se mettre de la poudre comme milord Pately.

HASTINGS.

Vous avez raison, madame. De même que parmi les dames on n'est jamais laide, parmi les hommes on n'est jamais vieux.

MISTRESS HARDCASTLE.

Eh bien! quelle réponse croyez-vous qu'il m'ait faite? Avec sa vivacité gothique, il m'a dit que je voulais qu'il jetât sa perruque pour la convertir en mèches de cheveux à mon usage.

HASTINGS.

C'est impardonnable! A votre âge vous pouvez tout mettre, tout vous va bien.

MISSTRESS HARDCASTLE.

Dites-moi, je vous prie, monsieur Hastings, quel est l'âge le plus à la mode à Londres?

HASTINGS.

Il y a quelque temps que *quarante ans* étaient la grande mode; mais on m'a dit que les dames devaient mettre cinquante ans à la mode pour le prochain hiver.

MISTRESS HARDCASTLE.

Sérieusement! Alors je serai trop jeune pour la mode.

HASTINGS.

Il n'est pas de dame qui porte des bijoux avant quarante ans. Cette jeune miss, dans un cercle comme il faut, serait regardée comme une enfant et une découpeuse de papier.

MISTRESS HARDCASTLE.

Et cependant mademoiselle ma nièce se croit une femme, et est aussi folle de bijoux que les plus âgées des dames du canton.

HASTINGS.

Est-ce là votre nièce? Et ce jeune homme, c'est un de vos frères, je pense?

MISTRESS HARDCASTLE.

C'est mon fils, monsieur, ils sont fiancés ensemble; remarquez leurs petits jeux. Ils se disputent dix fois le jour, comme s'ils étaient déjà mari et femme. (*A Tony et à miss Neville.*) Eh bien! Tony, mon enfant, quelles douceurs dites-vous ce soir à votre cousine Constance?

TONY.

Je ne dis pas de douceurs, mais je lui représente qu'il est dur d'être suivi comme cela! Diantre, je n'ai pas d'autre asile ici que l'écurie.

MISTRESS HARDCASTLE.

N'y faites pas attention, Constance, ma chère.

MISS NEVILLE.

Il y a quelque chose de généreux dans la conduite de mon cousin. Il vous outrage par-devant le monde pour se faire pardonner en secret.

TONY.

Voilà un mensonge infernal!

MISTRESS HARDCASTLE.

Ah! c'est un sournois. Ne pensez-vous pas, monsieur Hastings, qu'ils se ressemblent du côté de la bouche? c'est une bouche de famille. Ils sont aussi à peu près de la même taille. Dos à dos, mes enfans; que M. Hastings puisse vous voir. Allons, Tony.

TONY.

Vous eussiez mieux fait de ne pas me faire du tout.

(Ils se mesurent.)

MISS NEVILLE.

O Dieu! il m'a presque cassé la tête.

MISTRESS HARDCASTLE.

Oh! le monstre! N'êtes-vous pas honteux, Tony, vous êtes un homme et vous vous conduisez ainsi!

TONY.

Si je suis un homme, laissez-moi jouir de ma

fortune. Oh! je ne veux pas être dupe plus long-temps.

MISTRESS HARDCASTLE.

Est-ce là, fils ingrat, le prix des peines que j'ai prises pour votre éducation? Moi qui vous ai bercé, moi qui vous ai nourri avec une cuillère! N'ai-je pas fait moi-même ce gilet pour vous faire beau? ne vous ai-je pas ordonné chaque jour des médicamens, et pleuré quand ils commençaient à agir?

TONY.

Vous aviez raison de pleurer; car vous m'avez drogué depuis que je suis au monde. J'ai passé par toutes les recettes de la *Ménagère parfaite*, au moins dix fois; et vous songiez à me traiter de l'esquinancie ce printemps; mais je vous le dis, je ne veux pas être dupe plus long-temps.

MISTRESS HARDCASTLE.

N'était-ce pas pour votre bien, vipère? n'était-ce pas pour votre bien?

TONY.

Laissez-moi donc tranquille pour mon bien. Me droguer ainsi quand je me porte à merveille! Que le bien vienne tout seul, et ne me retenez pas ainsi pendu à vos jupons.

MISTRESS HARDCASTLE.

C'est faux, je ne vous vois jamais quand vous vous portez bien. Non, Tony, vous courez alors au cabaret ou au chenil... Je n'ai jamais le plaisir d'entendre les accens sauvages de votre jolie voix, monstre dénaturé!

TONY.

Eh ! là, ma mère, vos accens sont plus sauvages que les miens.

MISTRESS HARDCASTLE.

A-t-on rien vu de semblable ? Je comprends qu'il veut me briser le cœur, je le comprends.

HASTINGS.

Ma chère dame, laissez-moi sermonner un peu ce jeune homme. Je suis sûr de le convaincre de son devoir.

MISTRESS HARDCASTLE.

Allons, je me retire. Venez avec moi, Constance, ma chère amie. Vous voyez, monsieur Hastings, ma triste situation ; jamais vit-on une pauvre femme plus tourmentée par un enfant si cher, si gentil, si méchant et si indocile !

(Mistress Hardcastle sort avec miss Neville.)

SCÈNE IX.

TONY, HASTINGS.

TONY, chantant.

Il était un jeune homme,
Courant sur son cheval ;
Il faisait à sa tête,
C'est qu'il n'était pas bête.

Din, don, din, din, don, etc.

N'y faites pas attention, laissez-la pleurer. C'est la consolation de son cœur. Je les ai vues, ma

sœur et elle, pleurer pendant une heure sur un livre, et elles disaient que plus le livre les faisait pleurer, plus elle l'aimaient.

HASTINGS.

Vous n'aimez donc pas les dames, mon jeune ami?

TONY.

C'est suivant comme je les trouve.

HASTINGS.

Par exemple celle à qui votre mère voudrait vous unir, vous n'avez pas l'air de l'aimer. Elle me paraît pourtant une personne fort douce.

TONY.

C'est parce que vous ne la connaissez pas comme moi. Diantre! je la connais depuis les pieds jusqu'à la tête; il n'y a pas de bête plus maligne dans le monde.

HASTINGS, à part.

Quel encouragement pour un amant!

TONY.

Je l'ai vue qu'elle n'était pas plus haute que cela. Elle a autant de ruses qu'un lièvre dans un bois, ou un poulain le premier jour qu'on le met aux champs.

HASTINGS.

Elle me semble discrète et sensée.

TONY.

Oui, devant la compagnie; mais avec ses amies elle crie comme un pourceau dans une porte.

HASTINGS.

Mais il y a en elle une douce modestie qui me charme.

TONY.

Oui, mais essayez de lui lâcher un peu la bride, elle relève les talons et vous jette dans un fossé.

HASTINGS.

Elle est jolie. Vous devez convenir qu'elle est jolie.

TONY.

Un vrai paquet de linge! Ah! si vous pouviez connaître Betzy Bouncer, c'est alors que vous parleriez avec raison de beauté. Betzy a les yeux noirs comme des prunes sauvages, et des joues rondes et larges comme un coussin d'église. Elle en ferait deux comme Constance.

HASTINGS.

Que diriez-vous donc d'un ami qui vous empêcherait de faire ce mauvais marché?

TONY.

Ensuite?

HASTINGS.

Le remercîriez-vous de prendre miss Neville et de vous laisser à votre chère Betzi?

TONY.

Oui; mais où est l'ami qui voudrait se charger de Constance?

HASTINGS.

Moi-même. Si vous voulez m'aider, je vous promets de la mener en France, et vous n'en entendrez plus parler.

TONY.

Vous aider! Certes, je vous aiderai jusqu'à la dernière goutte de mon sang. J'attèlerai à votre chaise une paire de chevaux qui vous enlèveront d'ici dans un clin d'œil. Je puis même vous donner une partie de sa fortune à laquelle vous ne pensez pas.

HASTINGS.

Mon cher ami, vous parlez comme un brave garçon.

TONY.

Venez, venez, et vous verrez ce dont je suis capable avant que nous ayons fini ensemble.

(Il chante.)

Où sont-ils donc ces bons garçons,
Qui sans frayeur entendent les canons?

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. HARDCASTLE seul.

Que voulait dire mon vieux ami sir Charles, en me recommandant son fils comme le plus modeste des jeunes gens? Il me paraît, à moi, qu'il a un front d'airain. Il a déjà pris possession du grand fauteuil au coin du feu. Il a ôté ses bottes dans le parloir, en me priant de les recommander au domestique. Je suis curieux de savoir comment son impudence affecte ma fille. Elle doit en être indignée.

SCÈNE II.

M. HARDCASTLE, MISS HARDCASTLE.

HARDCASTLE.

Eh bien, ma Catherine, je vois que vous avez changé de costume comme je vous l'avais dit : cependant je pense qu'il n'en était guère besoin.

MISS HARDCASTLE. Elle est très-simplement mise.

J'ai tant de plaisir à obéir à vos ordres, mon père, que je m'y rends sans faire d'objection.

HARDCASTLE.

Et cependant, Catherine, vous auriez quelquefois sujet d'en faire, surtout quand je vous ai recommandé d'accepter pour amant mon modeste jeune homme.

MISS HARDCASTLE.

Vous m'aviez annoncé quelque chose d'extraordinaire, et je trouve que l'original est encore au-dessus de la description.

HARDCASTLE.

Je n'ai jamais été plus surpris de ma vie. Il m'a étourdi et confondu.

MISS HARDCASTLE.

Je n'ai rien vu de semblable; et un homme du monde encore!

HARDCASTLE.

Oui; c'est le fruit de ses voyages... Sot que j'étais de croire qu'un jeune homme devenait modeste en voyageant. On trouverait plutôt de l'esprit dans une mascarade.

MISS HARDCASTLE.

Cela est tout naturel en lui.

HARDCASTLE.

Oui, avec l'aide de la mauvaise compagnie et d'un maître de danse français.

MISS HARDCASTLE.

Sûrement vous vous trompez, papa; un maître de danse français n'aurait jamais pu lui laisser cet air timide,.... ce maintien si gauche,.... cette mauvaise honte.

HARDCASTLE.

De quel air timide, de quel maintien parlez-vous, ma fille?

MISS HARDCASTLE.

Je parle de M. Marlow. J'ai été du premier coup d'œil frappée de sa mauvaise honte, de sa timidité.

HARDCASTLE.

En ce cas, votre premier coup d'œil vous a trompée; car je n'ai jamais vu de jeune homme plus effronté.

MISS HARDCASTLE.

Certainement, mon père, vous plaisantez. Je n'ai jamais vu quelqu'un de plus modeste.

HARDCASTLE.

Le dites-vous sérieusement? Moi je n'ai jamais vu de fat plus impertinent. Bully Dawson n'était rien auprès de lui.

MISS HARDCASTLE.

Voilà qui est singulier! Il m'a abordée avec un salut respectueux, en bégayant, et les yeux baissés vers la terre.

HARDCASTLE.

Il m'a abordé, moi, en élevant la voix d'un air de maître, et avec une familiarité qui m'a glacé.

MISS HARDCASTLE.

Il m'a parlé avec une timidité respectueuse, censurant les mœurs du siècle, admirant la sagesse des demoiselles qui ne rient jamais, me fatiguant d'excuses, et me laissant enfin avec une grande révé-

rence et un : « Madame, je ne voudrais pas vous retenir davantage. »

HARDCASTLE.

Il m'a parlé comme s'il m'avait connu toute la vie; il m'a fait cent questions, sans attendre une réponse; interrompant mes meilleures remarques par quelque fade calembour; et quand je lui racontais mon histoire du duc de Malborough et du prince Eugène, il m'a demandé si je savais faire le punch. Oui, Catherine, il a demandé à votre père s'il était un faiseur de punch.

MISS HARDCASTLE.

Un de nous se méprend, à coup sûr.

HARDCASTLE.

S'il est ce qu'il s'est montré à moi, je suis résolu à ne pas lui donner mon consentement.

MISS HARDCASTLE.

Et s'il est l'ennuyeux personnage qu'il m'a paru, il n'aura jamais le mien.

HARDCASTLE.

Nous sommes du moins d'accord en une chose,... de le refuser.

MISS HARDCASTLE.

Oui; mais à une condition. Si vous veniez à le trouver moins impertinent, et moi plus hardi; vous plus respectueux, et moi plus importun... Je ne sais.... Ce jeune homme n'est pas mal pour un homme.... Certes, nous n'en trouvons pas beaucoup comme lui dans les courses de chevaux de ce pays.

HARDCASTLE.

Si, si.... Mais cela est impossible.... Je l'ai jugé par les premières apparences, qui me trompent rarement.

MISS HARDCASTLE.

On peut trouver encore plusieurs bonnes qualités sous cette première apparence.

HARDCASTLE.

Oui ! quand une fille trouve les dehors d'un jeune homme à son goût, elle se met alors à deviner le reste de ses qualités. Avec elle, une figure flatteuse va pour le bon sens, et une jolie tournure pour toutes les vertus.

MISS HARDCASTLE.

J'espère, monsieur, qu'une conversation qui a commencé par un compliment sur mon bon sens, ne doit pas finir par une raillerie sur mon jugement.

HARDCASTLE.

Pardon, Catherine; mais si ce monsieur Front-d'airain peut trouver l'art de concilier les contraires, il nous plaira peut-être à tous deux.

MISS HARDCASTLE.

Et comme un de nous est dans l'erreur, ne devons-nous pas prendre d'autres informations?

HARDCASTLE.

D'accord; mais croyez que j'ai raison.

MISS HARDCASTLE.

Croyez que je ne me trompe guère.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

TONY, suivi bientôt par HASTINGS.

TONY accourant avec une cassette.

Je les tiens! les voici les colliers de ma cousine et tous ses joujoux! Ma mère ne privera pas ces pauvres jeunes gens de toute leur fortune. O mon génie, c'est bien toi!

(Hastings entre.)

HASTINGS.

Mon cher ami, comment avez-vous fait avec votre mère? J'espère que vous l'avez amusée, en feignant d'aimer votre cousine, et de vouloir enfin vous réconcilier avec elle. Nos chevaux seront dans quelques heures en état de partir.

TONY.

Et voici de quoi vous mettre vous-même en état de défrayer vos dépenses sur la route. (*Lui donnant la cassette.*) Ce sont les bijoux de votre bonne amie. Prenez-les, vous dis-je, et que le diable emporte quiconque voudrait vous priver d'un seul!

HASTINGS.

Mais comment vous les êtes-vous procurés?

TONY.

Ne me faites pas de questions, afin que je ne vous dise pas de bourdes. Je me les suis procurés par l'ordre du pouce. Si je n'avais pas une clef de tous les tiroirs de ma mère, comment pourrais-je aller

si souvent à l'auberge? Un honnête homme ne peut-il pas se voler lui-même quand cela lui plaît?

HASTINGS.

C'est ce que mille font chaque jour. Mais, pour ne rien vous cacher, miss Neville cherche à les obtenir en ce moment même; si elle réussit, elle les aura par le moyen le plus délicat.

TONY.

Eh bien, gardez-les toujours jusqu'à ce que vous sachiez ce qui en arrivera. Mais je le sais, moi; car ma mère se déferait plutôt de sa meilleure dent.

HASTINGS.

Je crains les effets de sa colère, si elle s'aperçoit qu'elle les a perdus.

TONY.

Ne vous occupez pas de sa colère; c'est moi que cela regarde. Je me moque de sa colère comme d'un pétard. Diable!... les voici... Alerte!... décampez...

(Hastings sort.)

SCÈNE IV.

MISTRESS HARDCASTLE, MISS NEVILLE, TONY.

MISTRESS HARDCASTLE.

En vérité, Constance, vous me surprenez. Une demoiselle comme vous désirer des bijoux! Il en sera temps, ma chère, dans vingt ans d'ici, quand votre beauté aura besoin de réparations.

MISS NEVILLE.

Mais ce qui répare les ruines de la beauté à quarante ans, ne peut que la relever à vingt.

MISTRESS HARDCASTLE.

La vôtre, ma chère, n'a pas besoin d'ornemens; cette fraîcheur naturelle est au-dessus de tous les atours. D'ailleurs, mon enfant, les bijoux ne sont plus de mode aujourd'hui. Ne voyez-vous pas que presque toutes les dames de votre connaissance, milady Kill-day-light et mistress Crump portent leurs bijoux à Londres, et reviennent avec des pierres fausses?

MISS NEVILLE.

Mais qui sait, madame, si quelqu'un que je ne nomme point, ne m'aimerait pas davantage avec toute ma petite parure.

MISTRESS HARDCASTLE.

Consultez votre miroir, ma chère, et voyez si avec deux yeux comme les vôtres vous avez besoin d'autres brillans. Qu'en pensez-vous, Tony, mon enfant, votre cousine Constance a-t-elle besoin de bijoux pour plaire?

TONY.

C'est suivant....

MISS NEVILLE.

Ma chère tante, si vous saviez comme vous m'obligeriez!

MISTRESS HARDCASTLE.

Quelques roses à la vieille mode, et des pierres à facettes! Vous auriez l'air de la cour du roi Salomon

dans un spectacle de marionnettes. D'ailleurs je ne les trouverais pas facilement. Vos bijoux sont je ne sais trop où, et pourraient bien être égarés.

TONY, bas à mistress Hardcastle.

Et pourquoi ne pas le lui dire tout de bon, puisqu'elle en a tant d'envie. Dites-lui qu'ils sont perdus, c'est le seul moyen de la faire taire; dites-lui qu'ils sont perdus, et appelez-moi en témoignage.

MISTRESS HARDCASTLE, à part, à Tony.

Vous savez, mon enfant, que je ne les garde que pour vous. Si je dis qu'ils sont perdus, vous me soutiendrez, n'est-ce pas? Eh! eh! eh!

TONY.

Ne craignez rien. Je dirai que je les ai vu emporter de mes propres yeux.

MISS NEVILLE.

Je ne les demande que pour un jour, madame; seulement pour les montrer, et vous les remettrez ensuite sous clef.

MISTRESS HARDCASTLE.

Pour être franche avec vous, ma chère Constance, si je les trouvais, vous les auriez. Ils sont égarés, je vous assure; ils sont peut-être même perdus : mais il faut prendre patience, quoi qu'il en soit.

MISS NEVILLE.

Je n'en crois rien; ce n'est qu'un vain prétexte pour me refuser. Je sais qu'ils sont d'un trop grand prix pour être si légèrement gardés, et que vous resteriez responsable de la perte.

MISTRESS HARDCASTLE.

Ne vous alarmez pas, Constance; s'ils sont perdus je vous rendrai l'équivalent. Mais mon fils sait bien qu'ils sont égarés,.. qu'il m'est impossible de les trouver.

TONY.

C'est ce que je puis attester. Non, on ne les trouvera pas; j'en ferais le serment.

MISTRESS HARDCASTLE.

Il faut vous résigner, ma chère; car, perdrions-nous toute notre fortune, nous ne devons pas perdre notre patience. Voyez-moi, comme je suis calme.

MISS NEVILLE.

Oui, les gens sont calmes quand il s'agit du malheur des autres.

MISTRESS HARDCASTLE.

Vraiment, je m'étonne qu'une fille de votre bon sens s'inquiète pour de telles friperies. Nous les trouverons bientôt; et en attendant vous ferez usage de mes grenats.

MISS NEVILLE.

Je déteste les grenats.

MISTRESS HARDCASTLE.

Rien n'est plus favorable à un joli teint: vous avez souvent vu qu'ils m'allaient fort bien. Je vais vous les chercher.

(Elle sort.)

MISS NEVILLE.

Non, non, n'y allez pas; je ne connais rien de

pire? Peut-on ne pas perdre patience? m'égarer mes bijoux, et me forcer à porter de la friperie!

TONY.

Ne faites pas la sotte; si elle vous donne les grenats, recevez-les. Les bijoux sont déjà en votre possession; je les ai pris dans le bureau, et ma mère l'ignore. Courez trouver votre galant, il vous expliquera le reste. Laissez-moi recevoir ma mère.

MISS NEVILLE.

Mon cher cousin!

TONY.

Disparaissez. La voilà qui s'est déjà aperçue que les bijoux n'y étaient plus. Peste! elle écume et gesticule comme la roue d'un moulin à eau.

(Mistress Hardcastle entre.)

MISTRESS HARDCASTLE.

Au secours! aux voleurs! aux voleurs! Nous sommes volés, pillés, perdus!

TONY.

Qu'y a-t-il donc, maman, qu'y a-t-il donc? J'espère qu'il n'est rien arrivé de funeste à la famille.

MISTRESS HARDCASTLE.

Nous sommes volés; mon bureau a été forcé, les joyaux pris, et je suis perdue!

TONY.

Oh! ce n'est que cela! Ah! ah! ah! Je n'ai jamais vu si bien jouer la comédie. J'ai d'abord cru que vous étiez perdue réellement. Ah! ah! ah!

MISTRESS HARDCASTLE.

Mais c'est réellement que je le suis, mon fils; mon bureau a été forcé, on m'a tout pris.

TONY.

Oui, dites comme cela. Ah! ah! ah! On ne peut mieux. Je serai témoin, vous savez; appelez-moi en témoignage.

MISTRESS HARDCASTLE.

Je vous dis, Tony, par tout ce qu'il y a de précieux! que les bijoux ont disparu, et que je suis ruinée.

TONY.

Je le sais bien, et je suis là pour le dire.

MISTRESS HARDCASTLE.

Mon cher Tony, écoute-moi; je te répète qu'ils ont disparu en effet.

TONY.

Ah! maman, vous voulez me faire mourir de rire. Ah! ah! ah! Je sais bien qui les a pris. Ah! ah! ah!

MISTRESS HARDCASTLE.

Vit-on jamais un tel nigaud! ne pas savoir distinguer une chose sérieuse d'une plaisanterie! Je vous dis que je ne plaisante pas, mon fils.

TONY.

Bien, bien; c'est cela. Mettez-vous bien en colère, personne ne vous soupçonnera; je soutiendrai qu'ils ont été volés.

MISTRESS HARDCASTLE.

Ne pas vouloir me comprendre! O lourdaud! peux-tu soutenir que tu n'es pas autre chose qu'un niais! Malheureuse que je suis, d'avoir un fils si bête, et d'être poursuivie par les voleurs!

TONY.

C'est ce que j'attesterai.

MISTRESS HARDCASTLE.

Parle encore d'attester, nigaud, et je te mets à la porte. Ma pauvre nièce, que deviendra-t-elle? Vous riez, vous riez, bête brute, comme si vous jouissiez de mon malheur.

TONY.

C'est ce que j'attesterai.

MISTRESS HARDCASTLE.

Tu m'insultes, monstre; je t'apprendrai à contredire ta mère!

TONY.

C'est ce que j'attesterai.

(Tony se sauve; elle court après lui.)

SCÈNE V.

Miss HARDCASTLE, LA SERVANTE.

MISS HARDCASTLE.

Quelle singulière créature est mon frère! de les envoyer ici comme si c'était une auberge. Ah! ah! ah! Je ne m'étonne plus de l'impudence de M. Charles.

LA SERVANTE.

Bien mieux, madame; le jeune homme, en vous voyant passer mise comme vous voilà, m'a demandé si vous étiez la demoiselle du comptoir; il vous a pris pour la demoiselle du comptoir, madame.

MISS HARDCASTLE.

Oui! Alors je suis décidée à l'entretenir dans cette erreur. Dis-moi, Simple, comment me trouves-tu sous ce costume? n'ai-je pas un peu l'air de Cherry dans le *Stratagème des petits-maîtres* (9).

LA SERVANTE.

C'est le costume que portent toutes les dames du pays, excepté quand elles vont en visite ou qu'elles reçoivent.

MISS HARDCASTLE.

Et tu es sûre qu'il ne se rappelle ni mon visage, ni ma personne?

LA SERVANTE.

Très-sûre.

MISS HARDCASTLE.

Je le crois comme toi; quoique nous ayons parlé quelque temps ensemble, cependant telles étaient ses terreurs qu'il ne m'a pas regardé une seule fois pendant l'entrevue. D'ailleurs, mon chapeau l'aurait empêché de me voir.

LA SERVANTE.

Mais qu'espérez-vous en l'entretenant dans sa méprise?

MISS HARDCASTLE.

D'abord je serai vue, et ce n'est pas un faible

avantage pour une demoiselle de se faire voir avant de se donner. Ensuite, je le connaîtrai lui-même, et ce sera une victoire remportée sur quelqu'un qui ne s'adresse jamais qu'à la classe la plus extraordinaire de notre sexe. Mais mon but principal, c'est de prendre mon prétendu à l'improviste, et, comme un guerrier invisible des romans, d'examiner la force du géant avant de lui livrer bataille.

LA SERVANTE.

Mais saurez-vous bien jouer votre rôle et déguiser votre voix, afin qu'il ne la connaisse pas plus qu'il n'a reconnu votre personne?

MISS HARDCASTLE.

N'aie pas peur. Je crois savoir par cœur toute la langue du comptoir. Monsieur appelle! courez à la salle du *Lion*. Une pipe et du tabac dans celle de l'*Ange*. Voici une demi-heure que l'on crie dans celle de l'*Agneau*.

LA SERVANTE.

A merveille, madame; mais le voici.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

MARLOW, MISS HARDCASTLE.

MARLOW.

Quel tapage dans cette maison. J'ai à peine un moment de repos; si je vais au grand salon, j'y trouve mon hôte et ses éternelles histoires, si je

me sauve dans la galerie, j'y suis abordé par mon hôtesse avec ses révérences jusqu'à terre. J'ai enfin à moi un moment de solitude et de réflexion.

(Il se promène en rêvant.)

MISS HARDCASTLE.

Appelez-vous, monsieur? Monsieur a-t-il appelé?

MARLOW, toujours rêvant.

Quant à miss Hardcastle, elle est trop grande et trop sentimentale pour moi.

MISS HARDCASTLE.

Votre Honneur a-t-il appelé?

(Elle se met devant lui, et Marlow se détourne toujours.)

MARLOW.

Non, mon enfant. (*Continuant à rêver.*) D'ailleurs, je crois m'être aperçu qu'elle louche.

MISS HARDCASTLE.

Je suis sûre d'avoir entendu la sonnette.

MARLOW.

Non, non. (*Rêvant toujours.*) J'ai fait plaisir à mon père du moins en venant; et demain, après avoir rendu ma visite à M. Hardcastle, je me ferai plaisir à moi-même en m'en retournant.

(Il prend ses tablettes et les parcourt.)

MISS HARDCASTLE.

C'est peut-être l'autre voyageur qui appelle, monsieur.

MARLOW.

Je vous ai dit non.

MISS HARDCASTLE.

Je serais bien aise de le savoir, monsieur; nous avons des domestiques si gauches.

MARLOW.

Non, non, vous dis-je. (*La regardant en face.*) Oui, oui, mon enfant, je crois avoir appelé. Je voulais,... je voulais... Je vous jure, ma chère enfant, que vous êtes excessivement jolie.

MISS HARDCASTLE.

Oh! monsieur, vous me rendrez honteuse.

MARLOW.

Vit-on jamais un œil plus malin! Oui, oui, ma chère, j'appelais. Avez-vous un peu de votre... Comment l'appelez-vous?

MISS HARDCASTLE.

Non, monsieur, nous en manquons depuis dix jours.

MARLOW.

Il est à peu près inutile d'appeler dans cette maison à ce que je vois. Supposons que je vinsse à vous demander à goûter (pour essayer, voyons) le nectar de vos lèvres; peut-être je serais encore désappointé?

MISS HARDCASTLE.

Nectar, Nectar! c'est une liqueur qui n'existe pas ici. C'est quelque liqueur française, je présume. Nous ne tenons point ici de vin français, monsieur.

MARLOW.

Ce que je demande est anglais, et bien anglais, je vous jure.

MISS HARDCASTLE

Alors, il est drôle que je ne le connaisse pas. Nous faisons toutes sortes de vins dans cette maison, et voici dix-huit ans que j'y suis.

MARLOW.

Dix-huit ans! quoi donc, mon enfant, on croirait que vous étiez au comptoir avant d'être *née* ! Quel âge avez-vous?

MISS HARDCASTLE.

Oh! monsieur, je ne dois pas dire mon âge. On dit que les femmes et la musique ne doivent pas être datées.

MARLOW.

A en juger d'ici, vous ne pouvez avoir plus de quarante ans. (*Il s'approche.*) De plus près, bien moins encore. (*Il s'approche toujours.*) Plus on s'approche de certaines femmes, plus elles semblent jeunes. Mais de plus près encore.

(Il cherche à l'embrasser.)

MISS HARDCASTLE.

Je vous en prie, monsieur, tenez-vous à distance. On croirait que vous voulez connaître l'âge d'une femme, comme l'âge d'un cheval, par ses dents.

MARLOW.

Je vous proteste, mon enfant, que vous me traitez extrêmement mal! si vous me faites retirer si

loin de vous, comment pourrons-nous faire connaissance?

MISS HARDCASTLE.

Et qui désire de faire connaissance avec vous? je ne veux point de telles connaissances, moi. Je suis sûre, que vous n'avez pas traité tout à l'heure ici miss Hardcastle de cette façon. Je parierais que devant elle vous aviez l'air abattu, et que vous vous prosterniez jusqu'à terre, lui parlant comme si vous aviez été devant un juge de paix.

MARLOW, à part.

Elle l'a deviné, ma foi. (*Haut.*) Moi, respectueux, ma chère! Ha! ha! ha! une personne gauche et louche! Non, non, je vois que vous ne me connaissez pas. Je me suis raillé d'elle; mais je n'ai pas voulu trop la maltraiter. Non, je n'ai pu prendre cela sur moi.

MISS HARDCASTLE.

Oh! alors, monsieur, vous êtes un favori des belles, à ce que je vois.

MARLOW.

Oui, ma chère, un grand favori, et cependant, le diable m'emporte si je sais ce qu'elles trouvent de si beau en moi. Au club des dames, à Londres, je suis appelé leur aimable joujou. Joujou, mon enfant, n'est pas mon vrai nom, mais un nom que l'on me donne. Mon nom est Salomon. M. Salomon, ma chère, à ton service.

(Il veut l'embrasser.)

MISS HARDCASTLE.

Arrêtez, monsieur, vous me présentiez à votre cercle, et non à vous; — et vous y êtes donc un grand favori?

MARLOW.

Oui, ma chère; mistress Mantrap, lady Betty Blacleg, la comtessse de Sligo, mistress Longhoms, la vieille miss Riddy Buckskin, et votre humble serviteur entretiennent la gaieté dans la réunion.

MISS HARDCASTLE.

C'est une maison très-gaie, je présume.

MARLOW.

Aussi gaie que les cartes, les soupers, le vin et les vieilles femmes peuvent la rendre.

MISS HARDCASTLE.

Et de plus leur aimable joujou, ah! ah! ha!

MARLOW, à part.

Diantre! je n'aime guère ce rire; elle m'a l'air rusée. Vous riez, mon enfant!

MISS HARDCASTLE.

Comment ne pas rire? Et comment ont-elles le temps, ces dames, de soigner leur ouvrage ou leur maison?

MARLOW, à part.

Voilà qui est bien; elle ne rit pas de moi. (*Haut.*) Travaillez-vous donc toujours, ma chère?

MISS HARDCASTLE.

Oui, certes. Il n'y a pas dans la maison un ri-

deau ou une couverture qui n'en puisse rendre témoignage.

MARLOW.

Oui ! Il faut me montrer de votre broderie. Je brode moi-même un peu, et je fais des patrons. Si vous voulez un juge de votre habileté, adressez-vous à moi.

(Il lui prend la main.)

MISS HARDCASTLE.

Mais les couleurs ne se voient pas bien à la lumière. Vous verrez tout demain matin.

(Elle se défend)

MARLOW.

Pourquoi pas à présent, mon ange?... Tant de beauté ne saurait résister aux brûlans désirs qu'elle inspire... Au diable ! voilà le père. C'est bien là mon sort. Je n'ai jamais rencontré sept, que je n'aie tourné as trois fois de suite (10).

(Marlow s'échappe.)

SCÈNE VII.

M. HARDCASTLE, MISS HARDCASTLE.

HARDCASTLE. Il reste ébahi de surprise.

Fort bien, madame, fort bien; le voilà donc cet amant si modeste, selon vous ! Le voilà cet humble admirateur qui tenait les yeux baissés et ne vous adorait qu'à une distance respectueuse. Catherine! Catherine! n'as-tu pas honte de me tromper ainsi?

MISS HARDCASTLE.

Ne vous fiez jamais à moi, cher papa, s'il n'est

pas toujours le même jeune homme si modeste, et tout à l'heure vous en serez aussi-bien convaincu que moi.

HARDCASTLE.

Sur mon âme, je crois que son impudence est contagieuse. Ne l'ai-je pas vu vous prendre la main? Ne l'ai-je pas vu vous pousser comme une laitière? et vous parlez encore de son respect et de sa réserve!

MISS HARDCASTLE.

Mais si je vous convaincs bientôt de sa modestie; si je vous prouve qu'il n'a que les défauts qui passent avec le temps, et qu'il possède les vertus que l'âge rend plus solides, j'espère que vous lui pardonnerez.

HARDCASTLE.

Ma fille, vous me feriez perdre la tête. Je vous dis que je ne serai pas convaincu, ou plutôt je le suis. A peine est-il depuis trois heures dans ma maison, et il a déjà usurpé toutes mes prérogatives. Vous pouvez aimer son impudence, et l'appeler modestie; mais il faut d'autres qualités à mon gendre, mademoiselle.

MISS HARDCASTLE.

Mon père, je ne vous demande que cette nuit pour vous convaincre.

HARDCASTLE.

Je ne vous donne pas même la moitié de ce temps; car je pense à le mettre à la porte avant une heure.

MISS HARDCASTLE.

Je ne vous demande donc qu'une heure pour vous satisfaire.

HARDCASTLE.

Eh bien, une heure encore, soit; mais point de plaisanterie avec votre père; je veux de la franchise, entendez-vous ?

MISS HARDCASTLE.

J'espère, mon père, que vous m'avez toujours trouvée fière de vous obéir; car votre bonté est telle, que mon devoir a été un plaisir jusqu'à présent.

(Ils sortent.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. HASTINGS et MISS NEVILLE.

HASTINGS.

Vous m'étonnez! Sir Charles Marlow attendu ici ce soir! De qui le tenez-vous?

MISS NEVILLE.

Vous pouvez y compter. Je viens de voir sa lettre, par laquelle il annonce à M. Hardcastle qu'il part quelques heures après son fils.

HASTINGS.

Alors, ma Constance, tout doit être terminé avant qu'il arrive : il me connaît, et, s'il me trouvait ici, il découvrirait mon nom et peut-être mes desseins à la famille.

MISS NEVILLE.

Les bijoux, j'espère, sont en sûreté.

HASTINGS.

Oui, oui ; je les ai envoyés à Marlow qui tient les clefs de notre malle. En attendant, je vais tout disposer pour notre fuite. Votre cousin m'a promis

deux chevaux frais; et si je ne le vois pas, je lui écrirai pour l'avertir.

(Il sort.)

MISS NEVILLE.

Puissiez-vous réussir! Cependant je vais amuser ma tante, en continuant de feindre une violente inclination pour mon cousin.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

MARLOW, LE DOMESTIQUE.

MARLOW.

Je ne sais ce que Hastings a prétendu en m'envoyant un objet aussi précieux que cet écrin pour le lui garder, quand il sait que je ne puis le mettre que dans le caisson d'une chaise de poste. (*Au domestique.*) Avez-vous remis cette cassette à l'hôtesse comme je vous l'ai dit? L'avez-vous remise à elle-même?

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur.

MARLOW.

A-t-elle dit qu'elle la garderait soigneusement?

LE DOMESTIQUE.

Oui; elle a répété qu'elle la garderait, en me demandant comment elle se trouvait entre mes mains; et ajoutant qu'elle était tentée de me forcer à répondre sur ma moralité.

(Le domestique sort.)

MARLOW.

Ah! ah! ah! La cassette est du moins en sûreté. Dans quelle maison d'originaux nous sommes tombés! Cette petite fille de comptoir me trotte par la tête et me fait oublier les absurdités du reste de la famille. Elle me cédera; oh oui! ou je me trompe fort.

SCÈNE III.

HASTINGS, MARLOW.

HASTINGS.

Dieu me pardonne, j'ai oublié de lui dire que je l'attendrais au fond du jardin. Voici Marlow, et de bonne humeur.

MARLOW.

Félicite-moi, Georges, couronne-moi de lauriers. Allons, Georges, après tout nous autres gens timides nous avons aussi nos succès chez les femmes.

HASTINGS.

Chez certaines femmes, vous voulez dire. Mais quel grand succès fait triompher votre modestie, et la rend si confiante et si superbe?

MARLOW.

N'avez-vous pas vu l'agaçante, la vive, la jolie petite personne qui trotte dans la maison avec un trousseau de clefs à sa ceinture?

HASTINGS.

Eh bien, ensuite?

MARLOW.

Elle est à moi, mon ami! à moi! Quel feu! quelle grâce! quels regards! quelle bouche!.. Mais elle n'a jamais voulu me la laisser baiser.

HASTINGS.

Mais êtes-vous si certain de l'obtenir?

MARLOW.

Comment, Georges, ne m'a-t-elle pas promis de me faire voir de son ouvrage dans sa chambre? et je dois arranger le patron.

HASTINGS.

Mais comment pouvez-vous, Charles, vous résoudre à ravir l'honneur d'une femme?

MARLOW.

Bah! bah! nous connaissons tous l'honneur d'une demoiselle de comptoir. Je n'ai nullement l'intention de lui ravir son honneur, croyez-moi. Il n'est rien que je ne veuille payer honnêtement dans cette auberge.

HASTINGS.

Je crois que cette fille a de la vertu.

MARLOW.

Si elle en a, ce ne serait jamais moi qui voudrais la corrompre.

HASTINGS.

Vous avez pris soin, j'espère, de la cassette que je vous ai envoyée pour l'enfermer : est-elle en sûreté?

MARLOW.

Oui, oui, elle est en sûreté; j'en ai pris soin.

Mais comment avez-vous pu penser à déposer un objet si précieux dans le caisson d'une chaise de poste?... Ah! imprudent! j'ai eu plus de prévoyance et de précaution que vous... J'ai...

HASTINGS.

Vous avez...

MARLOW.

J'ai envoyé la cassette à notre hôtesse pour qu'elle vous la gardât.

HASTINGS.

A l'hôtesse?

MARLOW.

A l'hôtesse.

HASTINGS.

Vous la lui avez envoyée?

MARLOW.

Sans doute. Elle en est responsable, comme vous savez.

HASTINGS.

Oui, elle la produira avec un témoin.

MARLOW.

N'ai-je pas bien fait? Vous conviendrez, j'espère, que j'ai agi prudemment.

HASTINGS, à part.

Je dois lui cacher mon inquiétude et mon embarras.

MARLOW.

Vous semblez un peu déconcerté; il ne vous est rien arrivé?

HASTINGS.

Non, rien ; je ne fus jamais plus content. Et vous l'avez donc remise à l'hôtesse qui, sans doute, s'en est chargée volontiers.

MARLOW.

Trop volontiers ; car non-seulement elle a gardé la cassette, mais, dans son excès de précaution, elle allait retenir le messager lui-même. Ha ! ha ! ha !

HASTINGS.

Hé ! hé ! hé ! Elle est en sûreté cependant.

MARLOW.

Comme une guinée dans la bourse d'un avare.

HASTINGS, à part.

Tout espoir de fortune est perdu, et il faut partir sans les diamans. (*A Marlow.*) Eh bien, Charles, je vous laisse à vos réflexions sur la jolie demoiselle de comptoir.... Hé ! hé ! hé ! hé !.... Puissiez-vous être aussi heureux pour vous que vous l'avez été pour moi !

(Il part.)

MARLOW.

Merci, Georges ; je n'en demande pas davantage. Ah ! ah ! ah !

SCÈNE IV.

M. HARDCASTLE, MARLOW.

HARDCASTLE.

Je ne reconnais plus ma maison ; elle est toute sens dessus dessous. Les domestiques sont déjà ivres.

Je n'y tiens plus. Et cependant, par respect pour son père, calmons-nous. (*A Marlow.*) Monsieur Marlow, votre serviteur; je suis votre serviteur très-humble.

(Il le salue profondément.)

MARLOW.

Monsieur, votre très-humble. (*A part.*) Qu'y a-t-il de nouveau encore?

HARDCASTLE.

Je crois, monsieur, vous devez sentir, monsieur, que personne ne saurait être mieux reçu ici que le fils de votre père. J'espère que vous n'en doutez pas.

MARLOW.

J'en suis certain, monsieur; je n'ai nullement besoin de tant de supplications : je procure ordinairement un bon accueil partout au fils de mon père.

HARDCASTLE.

Je le crois aisément, monsieur. Mais quoique je ne dise rien de votre propre conduite, celle de vos domestiques est insoutenable; leur façon de boire est d'un très-mauvais exemple dans cette maison, je vous assure.

MARLOW.

Je proteste, mon bon monsieur, que ce n'est pas ma faute. S'ils ne boivent pas comme ils le devraient, cela les regarde; je leur ai ordonné de ne pas épargner la cave, je vous le jure! (*Se tournant de côté.*) Qu'on fasse venir un de mes valets. (*A M. Hardcastle.*) Je leur ai donné l'ordre positif

de suppléer à ce que je ne bois pas, vu que je suis très-sobre en fait de boisson.

HARDCASTLE.

Ils n'ont donc qu'exécuté vos ordres? Je suis satisfait.

MARLOW.

Certainement. Vous l'entendrez de leur bouche. (*Un domestique ivre entre.*) Jérémie! approche, maraud! Quels ont été mes ordres? ne vous ai-je pas dit de boire largement, et de ne pas épargner la dépense dans la maison?

HARDCASTLE, à part.

Je commence à perdre patience.

LE DOMESTIQUE.

Sauf le respect dû à votre honneur, vive la liberté et Fleetstreet [11]! Quoique je ne sois qu'un domestique, je vaux mon homme. Je ne bois pour personne avant souper, monsieur; la bonne boisson va sur un bon souper, mais un bon souper ne va pas sur.... (*il balbutie*) sur ma conscience, monsieur.

MARLOW.

Vous le voyez, mon brave homme; en voilà un qui est ivre autant que possible; que voulez-vous de plus?

HARDCASTLE.

Morbleu! il me fera perdre la tête si je me contrains plus long-temps! Monsieur Marlow, monsieur, voici plus de quatre heures que je tolère votre insolence; mais je ne vois pas quand vous y mettrez un terme. Je suis décidé à être maître ici, monsieur;

et j'exige que vous et votre suite d'ivrognes vous quittiez ma maison sur-le-champ.

MARLOW.

Quitter votre maison !... Sûrement vous plaisantez, mon bon ami! Quoi!... alors que je fais tout ce que je peux pour vous plaire!

HARDCASTLE.

Je vous dis, monsieur, que vous ne me plaisez pas du tout; ainsi sortez de ma maison.

MARLOW.

Certainement vous plaisantez. A cette heure de la nuit, et par une nuit semblable? Vous voulez rire.

HARDCASTLE.

Je vous dis, monsieur, que je parle sérieusement; et maintenant que je me suis emporté, je vous dis, monsieur, que cette maison m'appartient, et je vous ordonne d'en sortir sur-le-champ.

MARLOW.

Ah! ah! ah! je ne bougerai pas, je vous assure. (*D'un ton sérieux.*) Votre maison, l'ami, c'est la mienne; c'est ma maison tant qu'il me convient d'y rester. De quel droit me dites-vous d'en sortir, monsieur? Je veux être maudit si je fus jamais témoin d'une telle insolence!

HARDCASTLE.

Ni moi, ou Dieu me confonde! Venir dans ma maison, y demander tout ce qu'il veut, me chasser de mon fauteuil, insulter la famille, ordonner à ses gens de s'enivrer, et puis me dire: Cette maison est à

moi. Monsieur, par tout ce qu'il y a d'impertinent, je ne puis m'empêcher d'en rire. Ah! ah! ah! Je vous en prie, monsieur, (*ricanant un peu*) puisque vous prenez la maison, que ne prenez-vous le mobilier? Voici une paire de chandeliers d'argent; voici un garde-feu; voici un soufflet à bec bronzé; peut-être seraient-ils de votre goût?

MARLOW.

Apportez-moi votre carte, monsieur; apportez-moi votre carte, et n'en parlons plus.

HARDCASTLE.

Voici une suite de gravures. Que pensez-vous de la *Vie du mauvais sujet* [12] pour votre appartement?

MARLOW.

Apportez-moi votre carte, vous dis-je, que je quitte votre infernale maison!

HARDCASTLE.

Et cette table d'acajou, où vous pourriez vous mirer.

MARLOW.

Ma carte, dis-je!

HARDCASTLE.

J'oubliais le fauteuil, pour faire votre petit somme après un bon repas.

MARLOW.

Morbleu! apportez-moi mon compte, et taisez-vous!

HARDCASTLE.

Jeune homme, jeune homme, d'après la lettre

de votre père, j'attendais ici la visite d'un homme modeste et bien élevé, que je trouve n'être qu'un fat et un rodomont. Mais votre père va arriver, et il saura tout.

(Il sort.)

MARLOW.

Qu'est ceci ? me serais-je trompé de maison ? Tout ici a l'air d'une auberge; les domestiques vous crient : On y va. Ils sont d'une gaucherie.... Et la demoiselle du comptoir, qui est si assidue ! Mais la voici, et elle m'éclaircira tout ceci. Où courez-vous si vite, mon enfant? Un mot.

SCÈNE V.

MARLOW, miss HARDCASTLE.

(Miss Hardcastle passe sur le théâtre et s'arrête.)

MISS HARDCASTLE.

Que ce mot soit court, s'il vous plaît; je suis pressée. (*A part.*) Je crois qu'il commence à découvrir sa méprise; mais il ne faut pas encore le désabuser complétement.

MARLOW.

Je vous prie, ma fille, de répondre à une question. Qui êtes-vous, et quel est votre emploi dans cette maison?

MISS HARDCASTLE.

Je suis une parente de la famille.

MARLOW.

Une parente pauvre?

MISS HARDCASTLE.

Oui, monsieur, une parente pauvre, chargée de porter les clefs et de faire attention que les hôtes ne manquent de rien.

MARLOW.

C'est-à-dire que vous êtes la demoiselle de confiance de cet auberge?

MISS HARDCASTLE.

De cette auberge! O Dieu! qui vous a mis cela en tête? Une des meilleures familles du canton tenir auberge. Ha! ha! ha! la maison du vieux monsieur Hardcastle une auberge!

MARLOW.

La maison de M. Hardcastle! Est-ce ici la maison de M. Hardcastle, ma fille?

MISS HARDCASTLE.

Et sûrement. Quelle autre serait-ce?

MARLOW.

Tout se découvre donc, et j'ai été cruellement abusé. Oh! peste soit de ma tête stupide! on se rira de moi dans toute la ville. Je serai exposé en caricature dans tous les magasins d'estampes; me voilà le plus niais des fats [13]! Prendre cette maison pour une auberge, et le vieil ami de mon père pour un aubergiste! Pour qui doit-il me prendre? pour un sot!... Que je le suis à mes propres yeux!.... Eh bien, je le répète, ma chère, je veux être pendu, si je ne vous ai pas prise pour la demoiselle du comptoir!

MISS HARDCASTLE.

Bon Dieu! bon Dieu! je suis persuadée que rien dans ma conduite n'a pu me rabaisser jusqu'au niveau de celles qui exercent de telles fonctions.

MARLOW.

Non, ma chère, rien; mais j'étais en train de faire des bévues, et vous vous êtes trouvée là pour m'en faire commettre une de plus : ma stupidité m'a fait voir tout de travers. J'ai pris votre assiduité pour une agacerie, votre simplicité pour un artifice. Mais... c'en est fait,... on ne me verra plus dans cette maison.

MISS HARDCASTLE.

J'espère, monsieur, que je n'ai rien fait pour vous désobliger. Je serais désolée d'offenser un monsieur qui a été si poli envers moi, qui m'a dit tant d'aimables choses. Oh! je serais au désespoir (*elle feint de pleurer*) s'il quittait la maison à mon sujet! Oh! oui, je serais désespérée que les gens tinssent de mauvais propos, puisque je n'ai que ma réputation pour toute fortune.

MARLOW, à part.

Par le ciel! elle pleure. C'est la première marque de tendresse que je reçois d'une femme modeste, et j'en suis touché. (*Haut.*) Excusez-moi, mon aimable enfant, vous êtes la seule de la famille que je quitte avec regret; mais, pour ne pas vous abuser, la différence de notre naissance, de notre fortune et de notre éducation, rend impossible une union honorable. Je ne saurais penser à perdre celle dont la seule faute a été trop d'amabilité.

MISS HARDCASTLE.

Généreux jeune homme ! Je commence à l'admirer. (*A Marlow.*) Mais certainement ma famille vaut celle de miss Hardcastle ; et, quoique pauvre, c'est un petit malheur pour qui est sans ambition, et jusqu'à ce moment je n'avais pas pensé qu'on fût à plaindre d'être sans fortune.

MARLOW.

Et pourquoi y pensez-vous maintenant, ma jolie ingénue ?

MISS HARDCASTLE.

Parce que la fortune met une distance entre moi et celui à qui je donnerais mille guinées de dot si je les avais.

MARLOW, à part.

Cette ingénuité me charme ; si je reste, je suis perdu. Faisons un effort pour la quitter. (*A miss Hardcastle.*) Votre partialité pour moi, ma chère, me touche infiniment, et, si je pouvais vivre pour moi seul, je fixerais aisément mon choix ; mais je dois trop à l'opinion du monde, trop à l'autorité d'un père, pour... Je ne puis achever, je suis ému. Adieu.

(Il sort.)

MISS HARDCASTLE.

Je n'avais pas entrevu jusqu'à présent la moitié de son mérite. Il ne s'en ira pas, s'il est en mon pouvoir de le retenir. Je continuerai encore le rôle auquel je me suis abaissée pour vaincre ; mais je vais détromper mon père, qui va tant rire qu'il en changera peut-être d'avis.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

TONY, MISS NEVILLE.

TONY.

Oui, vous pouvez filouter pour vous-même la prochaine fois; j'ai fait mon devoir. Elle a rattrapé les bijoux, voilà qui est sûr; mais elle croit que tout provient d'une méprise des domestiques.

MISS NEVILLE.

Vous ne voudriez pas, mon cher cousin, nous abandonner dans cette crise. Si elle soupçonne le moins du monde que je me fais enlever, je serai certainement enfermée, ou envoyée à ma tante Pedigrée, ce qui serait dix fois pire.

TONY.

A coup sûr les tantes de toutes les espèces ne valent pas le diable. Mais que puis-je faire? Je vous ai procuré deux chevaux qui voleront comme le vent, et vous ne pouvez nier que je ne vous aie fait les yeux doux devant elle. La voici; faisons encore un brin de cour, de peur qu'elle ne nous soupçonne.

(Ils se mettent à l'écart, et se parlent d'un air tendre.)

SCÈNE VII.

MISTRESS HARDCASTLE; TONY et MISS NEVILLE à l'écart.

MISTRESS HARDCASTLE.

Ah! j'ai eu une bonne peur, certes! mais mon fils me dit que ce n'est qu'une méprise des domestiques. Je ne serai pas tranquille cependant qu'ils ne soient mariés; et alors que Constance garde elle-même sa fortune. Mais que vois-je? ils se font les yeux doux, sur mon âme! Jamais Tony ne fut si sémillant. Ah! je vous surprends, mes tourtereaux. Quoi! vous vous becquetez, vous vous jetez des œillades, et vous faites entendre des murmures entrecoupés! Ah!

TONY.

Quant aux murmures, ma mère, nous nous chamaillons bien un peu de temps en temps, mais l'amour n'y perd rien.

MISTRESS HARDCASTLE.

Ce sont quelques gouttes d'eau sur la flamme, Tony; elle n'en brille que davantage.

MISS NEVILLE.

Mon cousin Tony me promet de rester plus souvent avec nous. Il ne nous quittera plus, n'est-ce pas, Tony?

TONY.

Oh! qu'elle est jolie! Non; je laisserais plutôt mon cheval dans une mare, que de vous laisser

quand vous souriez ainsi. Ce sourire vous va si bien!

MISS NEVILLE.

Aimable cousin! qui n'admirerait cette gaieté naturelle, ce visage si agréable, si plein, si frais!... (*Elle lui touche le menton.*) Oh! c'est une bonne figure!

MISTRESS HARDCASTLE.

Aimable innocente!

TONY.

J'ai toujours aimé les yeux noirs de la cousine Constance, et ses jolis doigts déliés qu'elle fait aller de côté et d'autre sur sa harpe comme un paquet de fuseaux.

MISTRESS HARDCASTLE.

Ah! il charmerait l'oiseau sur l'arbre. Je ne fus jamais si heureuse. Mon fils tient de son père, le pauvre M. Lumpkin! Vous allez avoir vos bijoux à l'instant, Constance; je vais vous les remettre. Tony n'est-il pas un bon enfant, ma chère? Vous serez mariés demain, et le reste de son éducation sera remise à une meilleure occasion, comme les sermons du docteur Drowsey.

SCÈNE VIII.

MISTRESS HARDCASTLE, MISS NEVILLE, TONY, DIGGORY.

DIGGORY.

Où est notre jeune maître? J'ai une lettre pour vous.

TONY.

Donnez-la à maman; elle lit toutes mes lettres d'abord.

DIGGORY.

J'ai ordre de vous la remettre en mains propres.

TONY.

De la part de qui vient-elle?

DIGGORY.

C'est ce que vous êtes invité à voir vous-même dans la lettre.

TONY.

Je voudrais pourtant le savoir.

(Il tourne la lettre et la regarde.)

MISS NEVILLE, à part.

Tout est perdu! Une lettre d'Hastings! Je reconnais l'écriture. Si ma tante la voit, tout est perdu à jamais! Je vais la détourner un peu si je puis. (*A Mistress Hardcastle.*) Mais je ne vous ai pas dit, madame, la réponse piquante que mon cousin vient de faire tout à l'heure à M. Marlow. Nous en

avons tant ri.... Je vous dirai d'abord... Mais venez ici; il ne faut pas qu'il nous entende.

(Elles se parlent à part.)

TONY, regardant toujours la lettre.

Quel maudit griffonnage! Je lis très-bien ce qui est imprimé; il y a ici tant de jambes, de queues, de traits de plume, qu'on ne peut savoir où est la tête. « A Anthony Lumpkin, esq. » C'est drôle, je lis bien l'adresse de mes lettres où est mon nom; mais quand je viens à les ouvrir, je n'y vois plus rien. C'est dur, très-dur; car le dedans d'une lettre est toujours l'essence de la correspondance.

MISTRESS HARDCASTLE.

Ah! ah! ah! Très-bien. Et mon fils en a donné à garder au philosophe?

MISS NEVILLE.

Oui, ma tante; un peu plus par-ici, ou il nous entendra. Vous allez voir comme il l'a encore embrouillé.

MISTRESS HARDCASTLE.

Il me semble furieusement embrouillé lui-même en ce moment.

TONY, ne cessant de tourner et retourner la lettre.

Diabolique écriture! (*Il lit.*) « Cher monsieur... » Ah! c'est cela; puis vient un *m*, un *t* et un *s*; mais l'autre est-elle un *z* ou un *r*? du diable si je puis le dire!

MISTRESS HARDCASTLE.

Qu'est-ce, mon fils, puis-je vous aider?

MISS NEVILLE.

Je vous en prie, ma tante, laissez-moi la lire; personne ne lit mieux que moi une écriture difficile. (*Otant la lettre à mistress Hardcastle.*) Savez-vous de qui elle est?

TONY.

Je ne sais trop, à moins que ce ne soit de Duk-Ginger, le berger?

MISS NEVILLE.

C'est cela même. (*Elle fait semblant de lire.*) « Cher monsieur, espérant que vous êtes en bonne » santé comme moi-même; le coq du club de Bran- » le sac a battu celui du club de l'Oie-Verte : les » chances.... » Oh! bataille inégale,.... long combat!... Tenez, tenez;.... il ne s'agit que de coqs et de combats de coqs. Il n'y a rien d'important; prenez votre lettre.

(Elle lui remet la lettre chiffonnée.)

TONY.

Mais je vous dis, miss, qu'il n'est rien de plus important. Je ne voudrais pas en rester là pour une guinée. Tenez, ma mère, finissez la lettre. Rien d'important!

(Il donne la lettre à mistress Hardcastle.)

MISTRESS HARDCASTLE, lisant.

Qu'est-ce que ceci?... « Cher monsieur, j'attends » miss Neville avec la chaise de poste, au fond du jar- » din. Mais mes chevaux sont encore hors d'état » d'entreprendre le voyage; j'espère que vous me » prêterez deux chevaux frais, selon votre pro- » messe. La célérité est nécessaire; car la vieille,

» (oui, la vieille!) votre mère pourrait nous soup-
» çonner. Tout à vous, Hastings. » Ciel, accordez-moi de la patience! Je deviendrai folle; la rage me suffoque.

MISS NEVILLE.

J'espère, madame, que vous suspendrez quelques instans votre colère, et que vous ne m'imputerez pas une impertinence ou un coupable dessein qui appartiennent à d'autres.

MISTRESS HARDCASTLE, avec une profonde révérence.

Bien parlé, madame; vous êtes polie et séduisante à miracle! Vous êtes la perle de la courtoisie et de la prudence, madame! (*Changeant de ton.*) Et vous, lourdaud, malotru, qui avez tout au plus assez de sens pour tenir votre bouche close, étiez-vous aussi ligué contre moi? Je détruirai tous vos complots dans un instant.... Vous, madame, puisque vous avez une paire de chevaux toute prête, il serait cruel de ne pas s'en servir: ainsi donc, s'il vous plaît, au lieu de fuir avec votre galant, préparez-vous à fuir avec moi. Votre vieille tante Pedigrée saura vous garder, je vous le garantis. — Vous-même, monsieur, montez à cheval pour nous escorter en route. — Thomas! Roger! Diggory!... Je vous apprendrai que je vous veux plus de bien que vous ne vous en voulez à vous-mêmes.

(Elle sort.)

MISS NEVILLE.

Me voilà perdue!

TONY.

C'est sûr!

MISS NEVILLE.

Que pouvait-on attendre de mieux en se liguant avec un stupide qui n'a pu comprendre aucun des signes que je lui faisais?

TONY.

Eh! miss, c'est votre esprit et non ma stupidité qui vous a perdue. Vous jouiez si bien la vérité avec votre club de l'Oie-Verte et vos coqs, que je n'ai pu croire que ce ne fût qu'un semblant.

SCÈNE IX.

MISS NEVILLE, HASTINGS, TONY.

HASTINGS.

Mon domestique vient de m'apprendre, monsieur, que vous aviez montré ma lettre pour nous trahir... Est-ce là donc agir loyalement, jeune homme?

TONY.

En voici un autre. Demandez à mademoiselle qui vous a trahi : c'est elle, et non pas moi.

(Marlow entre.)

MARLOW.

Je viens vous remercier tous ici de la manière dont vous m'avez traité entre vous. Grâces à vous, je me suis rendu méprisable et ridicule, et je suis méprisé, insulté, bafoué.

TONY.

Encore un autre. Nous allons, tout à l'heure, avoir ici tout l'hôpital des fous sur les bras.

MISS NEVILLE.

Voilà, monsieur (*montrant Tony*), celui à qui nous sommes redevables de tout.

MARLOW.

Que puis-je lui dire à cet idiot? son ignorance et son âge sont sa sauvegarde.

HASTINGS.

Un imbécile au-dessous de tout châtiment.

MISS NEVILLE.

Qui a pourtant assez de malice pour s'amuser de tous nos embarras.

HASTINGS.

Un ours mal léché.

MARLOW.

Et malicieux comme un singe.

TONY.

Allons, je vous combattrai l'un après l'autre.... avec des paniers.

MARLOW.

Quant à lui, il ne mérite pas ma colère; mais votre conduite, monsieur Hastings, exige une explication; vous avez vu ma méprise sans vouloir m'en tirer.

HASTINGS.

Tourmenté comme je le suis de mon propre désappointement, est-ce le moment de m'expliquer? Ce n'est pas là de l'amitié, monsieur Marlow.

MARLOW.

Mais, monsieur...

MISS NEVILLE.

Monsieur Marlow, nous ne nous sommes aperçus de votre méprise que quand il était trop tard pour vous désabuser. Calmez-vous.

(Un domestique entre.)

LE DOMESTIQUE.

Ma maîtresse vous prie de vous préparer de suite, madame. On attelle les chevaux. Votre chapeau et vos paquets sont dans l'antichambre. Nous avons trente milles à faire avant le matin.

(Le domestique sort.)

MISS NEVILLE.

Bien, bien, j'y vais.

MARLOW, à Hastings.

Est-ce bien agir, monsieur, que de contribuer à me rendre ridicule,... de m'exposer au mépris de toutes nos connaissances? Comptez là-dessus, monsieur, j'attends une explication.

HASTINGS.

Puisque vous êtes sur ce sujet, monsieur, était-ce bien agir que de livrer à un autre ce que je ne confiais qu'à vous?

MISS NEVILLE.

Monsieur Hastings! monsieur Marlow! voulez-vous accroître mon malheur par cette inutile querelle? Je vous supplie, je vous demande en grâce!...

(Un domestique entre.)

LE DOMESTIQUE.

Voilà votre mantille, madame. Ma maîtresse s'impatiente.

MISS NEVILLE.

J'y vais. Je vous en prie, calmez-vous; si je vous laisse ainsi, je mourrai de terreur.

(Un domestique entre.)

LE DOMESTIQUE.

Votre éventail, votre manchon et vos gants, madame. Les chevaux sont prêts.

MISS NEVILLE.

Oh! monsieur Marlow! si vous saviez de quelle contrainte, de quelle existence misérable je suis menacée, je suis certaine que votre ressentiment ferait place à la pitié.

MARLOW.

Je suis tellement troublé par une foule de sentimens opposés, que je ne sais ce que je fais. Pardonnez-moi, madame; Georges, pardonnez-moi. Vous connaissez mon caractère irritable, et vous ne deviez pas l'exaspérer.

HASTINGS.

Le tourment de ma situation est ma seule excuse.

MISS NEVILLE.

Mon cher Hastings, si vous conservez pour moi l'estime que vous avez, je pense, trois ans de constance ne feront qu'ajouter au bonheur de notre future union. Si...

MISTRESS HARDCASTLE, derrière la coulisse.

Miss Neville! Constance! Constance, allons!

MISS NEVILLE.

J'y vais... Constance! constance est le mot;... ne l'oubliez pas, Georges!

(Elle sort.)

HASTINGS.

Comment mon cœur supportera-t-il ce revers de fortune? Avoir été si près du bonheur, et de quel bonheur!

MARLOW, à Tony.

Vous voyez maintenant, jeune homme, le résultat de votre folie. Ce qui était un jeu pour vous cause de vrais malheurs aux autres.

TONY, après avoir rêvé un moment.

Oh! j'y suis!... m'y voilà!, donnez-moi la main. Je suis tout à vous,... et à vous aussi... Mes bottes... Holà! mes bottes!... vous monsieur de la sombre figure, trouvez-vous dans deux heures au fond du jardin, et si vous ne convenez pas que Tony Lumpkin est un meilleur enfant que vous ne pensiez, je vous permettrai d'emmener mon meilleur cheval, et Betzi Bouncer par-dessus le marché.... Allons, allons... Mes bottes, holà!

(Ils sortent.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Toujours dans le même appartement.

HASTINGS et UN VALET.

HASTINGS.

Vous avez vu partir, dites-vous, la vieille dame et miss Neville ?

LE VALET.

Oui, monsieur; elles sont parties dans une chaise de poste, et le jeune M. Tony les précédait à cheval. Ils sont à trente milles d'ici à l'heure qu'il est.

HASTINGS.

Ainsi, toutes nos espérances se sont évanouies.

LE VALET.

Oui, monsieur, le vieux sir Charles est arrivé. Voici une demi-heure qu'il rit avec le maître de la maison de la méprise de M. Marlow. Ils viennent de ce côté.

HASTINGS.

Il ne faut pas qu'ils me voient... J'irai à ce prétendu rendez-vous au fond du jardin.... Il en est temps.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

SIR CHARLES MARLOW et M. HARDCASTLE.

HARDCASTLE.

Ha! ha! ha! Avec quel ton péremptoire il donnait ses ordres suprêmes!

SIR CHARLES.

Et moi qui songeais à la réserve avec laquelle il devait recevoir vos avances!

HARDCASTLE.

Pourtant il aurait dû voir en moi quelque chose au-dessus d'un aubergiste ordinaire.

SIR CHARLES.

Oui, Dick; mais il vous aura pris pour un aubergiste extraordinaire. Ah! ah! ah!

HARDCASTLE.

Ma foi, je suis de trop bonne humeur pour songer à autre chose qu'à la joie. Oui, mon cher ami, cette union de nos familles rendra héréditaire notre amitié personnelle, et quoique la fortune de ma fille ne soit pas considérable...

SIR CHARLES.

Est-ce à moi, Dick, que vous parlez de fortune? Mon fils en a plus qu'il ne lui en faut déjà. Il n'a besoin que d'une bonne et vertueuse fille pour partager et accroître son bonheur. S'ils s'aiment comme vous le dites...

HARDCASTLE.

S'ils s'aiment, mon ami! je vous dis qu'ils s'aiment: c'est de ma fille que je le tiens.

SIR CHARLES.

Mais les jeunes filles sont promptes à se flatter, comme vous ne l'ignorez pas.

HARDCASTLE.

Je l'ai vu moi-même lui saisir la main avec une ardeur des plus vives; et le voici qui va mettre un terme à tous vos *si*.

SCÈNE III.

SIR CHARLES MARLOW, HARDCASTLE, MARLOW.

MARLOW.

Je viens, monsieur, vous demander encore pardon de mon étrange conduite; je ne puis qu'être confus de mon impertinence.

HARDCASTLE.

Allons donc, mon ami, bagatelle! Vous le prenez trop au sérieux : une heure ou deux passées à rire avec ma fille mettrait tout d'accord. Elle ne vous en aimera pas moins.

MARLOW.

Monsieur, je serai toujours glorieux de son estime.

HARDCASTLE.

Estime est un mot bien froid, monsieur Marlow.

Si je ne m'abuse, elle a pour vous plus que de l'estime. Vous m'entendez.

MARLOW.

Réellement, monsieur, je n'ai pas ce bonheur.

HARDCASTLE.

Allons, mon garçon; je suis un vieux papa, et je sais ce qui en est aussi-bien que vous, qui êtes plus jeune. Je n'ignore pas ce qui s'est passé entre vous; mais *motus*.

MARLOW.

Assurément, monsieur, il ne s'est rien passé entre nous, si ce n'est le plus profond respect de ma part, et la modestie la plus sévère de la sienne. Vous ne pensez pas, monsieur, que mon impudence se soit aussi exercée sur le reste de la famille.

HARDCASTLE.

Votre impudence! Non, je ne dis pas cela!... Pas tout-à-fait de l'impudence,... quoique les filles aiment parfois à être menées un peu lestement. Mais elle ne m'a rien rapporté, je vous le jure.

MARLOW.

Je ne lui ai pas donné le moindre motif de se plaindre.

HARDCASTLE.

Bien, bien. J'aime la modestie dans son lieu et place; mais ceci passe les bornes, jeune homme! Vous pouvez être franc; votre père et moi nous ne vous en aimerons que davantage.

MARLOW.

Je veux mourir, monsieur, si jamais....

HARDCASTLE.

Je vous dis qu'elle ne vous hait pas,.... et je suis certain que vous l'aimez.

MARLOW.

Mon cher monsieur,... je vous proteste, monsieur....

HARDCASTLE.

Je ne vois pas pourquoi vous ne seriez pas unis aussitôt que le ministre pourra le faire.

MARLOW.

Mais daignez m'écouter, monsieur....

HARDCASTLE.

Votre père approuve le mariage; j'en suis ravi. Tout retard ne peut que mener à mal.... Ainsi...

MARLOW.

Mais pourquoi refuser de m'entendre? Par tout ce qu'il y a de juste et de vrai! je n'ai jamais donné la moindre marque de mon attachement à miss Hardcastle, pas même le plus léger signe qui pourrait faire soupçonner que je l'aime. Nous n'avons eu qu'une entrevue, qui a été si cérémonieuse, si grave, si froide....

HARDCASTLE, à part.

La grave réserve de ce jeune homme est une autre sorte d'impudence.

SIR CHARLES.

Et vous ne lui avez pas saisi la main, vous ne lui avez pas fait de protestations?.

MARLOW.

Le ciel m'en est témoin, je suis venu pour vous obéir. J'ai vu la jeune personne sans émotion, je l'ai quittée sans regret. J'espère que vous n'exigerez pas d'autres preuves de mon obéissance, et que vous ne m'empêcherez pas de sortir d'une maison où je souffre tant de mortifications.

(Il sort.)

SIR CHARLES.

Je suis étonné de l'air de sincérité avec lequel il nous quitte.

HARDCASTLE.

Et moi je le suis de son intrépide assurance.

SIR CHARLES.

Je parierais ma vie et mon honneur qu'il est sincère.

HARDCASTLE.

Voici ma fille; je ferai dépendre tout mon bonheur de sa véracité.

SCÈNE IV.

MISS HARDCASTLE, M. HARDCASTLE, SIR CHARLES MARLOW.

HARDCASTLE.

Catherine, approche, ma fille; réponds-nous sincèrement et sans détours. M. Marlow t'a-t-il fait des protestations de tendresse et d'amour?

MISS HARDCASTLE.

La question est un peu brusque, mon père; mais, puisque vous exigez une réponse sincère,.... je pense que oui.

HARDCASTLE, à sir Charles.

Vous voyez !

SIR CHARLES.

Et je vous prie de nous dire, madame, si vous avez eu plus d'un entretien avec mon fils.

MISS HARDCASTLE.

Oui, monsieur, plusieurs.

HARDCASTLE, à sir Charles.

Vous voyez !

SIR CHARLES.

Mais vous a-t-il parlé d'attachement ?

MISS HARDCASTLE.

D'un attachement durable.

SIR CHARLES.

Vous a-t-il parlé d'amour ?

MISS HARDCASTLE.

Beaucoup, monsieur.

SIR CHARLES.

Voilà qui m'étonne ! Et tout cela sérieusement ?

MISS HARDCASTLE.

Sérieusement.

HARDCASTLE.

Maintenant, mon ami, j'espère que vous êtes satisfait ?

SIR CHARLES.

Et comment en a-t-il agi, madame ?

MISS HARDCASTLE.

Comme tous les amans, je pense. Il m'a dit cent choses jolies de ma beauté ; il a beaucoup parlé de son faible mérite, et de la grandeur du mien ; il a

nommé son cœur, il a débité une courte harangue de tragédie, et a fini par une ardente exclamation.

SIR CHARLES.

Oh! maintenant je suis parfaitemant convaincu. Je sais que parmi les femmes c'est le plus modeste et le plus soumis des hommes. Ce ton cavalier et entreprenant ne lui va pas du tout; c'est d'un autre que lui que vous voulez parler.

MISS HARDCASTLE.

Que diriez-vous, monsieur, si je vous donnais des preuves évidentes de ma sincérité? Si mon père et vous, dans une demi-heure, vous voulez vous placer derrière ce paravent, vous l'entendrez me déclarer lui-même sa passion.

SIR CHARLES.

C'est une chose convenue. Et si je le trouve tel que vous venez de le peindre, tout le bonheur que je fondais sur lui est fini.

MISS HARDCASTLE.

S'il n'est plus tel que je l'ai peint,.... je crains que mon bonheur à moi ne commence jamais.

(Ils sortent)

SCÈNE V.

Le fond du jardin.

HASTINGS entre.

HASTINGS.

Quel sot je suis, d'attendre quelqu'un qui probablement s'amuse à me mortifier! Il n'eut jamais

l'intention de venir à ce rendez-vous, et je n'attendrai pas plus long-temps. Mais que vois-je? C'est lui;... et peut-être m'apporte-t-il des nouvelles de ma chère Constance. (*Tony entre, botté et couvert de boue.*) Mon brave jeune homme, je vous trouve un homme de parole; vous vous conduisez en ami.

TONY.

Oui, je suis votre ami, et le meilleur ami que vous ayez au monde, si vous saviez tout. Et, soit dit en passant, cette façon de galoper la nuit est diablement fatigante; je suis plus secoué que si j'avais voyagé sur l'impériale d'une diligence.

HASTINGS.

Mais comment? où avez-vous laissé vos compagnes de voyage? sont-elles en sûreté? sont-elles dans la maison?

TONY.

Vingt-cinq milles en deux heures, ce n'est pas mal aller. Les pauvres bêtes sont toutes en eau. Du diable si je n'aimerais pas mieux faire quarante milles à la poursuite du renard que d'en faire dix de cette façon!

HASTINGS.

Mais où avez-vous laissé les dames? Je meurs d'impatience.

TONY.

Et où les aurais-je laissées?... où je les ai trouvées.

HASTINGS.

C'est une énigme.

TONY.

Devinez encore celle-ci : Qu'est-ce qui va autour

de la maison, et puis encore autour de la maison, et ne touche jamais la maison?

HASTINGS.

Je m'y perds.

TONY.

C'est cela! je les ai perdues, égarées. Par Jésus! il n'est pas une mare ou un bourbier, à cinq milles autour du vieux manoir, dont elles ne puissent dire la couleur.

HASTINGS.

Ha! ha! ha! je comprends; vous les avez fait tourner, pendant qu'elles croyaient aller en avant. Ainsi donc, elles sont encore ici.

TONY.

Écoutez bien. Je les ai fait descendre d'abord par Feather-bed-Lane [14], où nous nous sommes joliment enfoncés dans l'ornière; je les ai fait ensuite cahoter sur les cailloux de Up-and-Down-Hill [15]; de là, nous avons traversé Heavy-Tree-Heath; et enfin, après un bon détour, je suis venu les loger dans la mare au fond du jardin.

HASTINGS.

Point d'accident, j'espère.

TONY.

Non, non; seulement ma mère est horriblement effrayée; elle se croit à quarante milles d'ici; elle est fatiguée du voyage, et les chevaux sont haletans: ainsi donc, si les vôtres sont prêts, vous pouvez galoper à votre tour avec la cousine, et je vous garantis que personne ne bougera pour vous suivre.

HASTINGS.

Mon cher ami, comment vous prouver ma reconnaissance ?

TONY.

Ah ! je suis maintenant le cher ami ; tout à l'heure j'étais un idiot, un ourson ; on voulait me couper la gorge. Au diable votre manière de se battre ! Dans ce pays, après nous être bien frottés, nous nous embrassons, et nous sommes amis ; mais si vous m'aviez passé votre épée à travers le corps, je serais mort, et vous iriez embrasser le bourreau.

HASTINGS.

La leçon est juste ; mais je dois courir auprès de miss Neville. Si vous occupez la tante, je vous promets d'avoir soin de la nièce.

TONY.

Comptez sur moi. La voici. Partez. (*Hastings sort.*) Elle est sortie de la mare, et trempée jusqu'à la ceinture comme une syrène.

SCÈNE VI.

MISTRESS HARDCASTLE, TONY.

MISTRESS HARDCASTLE.

Ah ! Tony ! je suis morte... Froissée, fracassée !.. Je n'y survivrai pas. Cette dernière secousse qui nous a jetés contre la haie vive m'a achevée.

TONY.

Hélas ! maman, c'est de votre faute. Vous avez

voulu courir la nuit sans connaître un pouce du chemin.

MISTRESS HARDCASTLE.

Que je voudrais être de retour! Il ne m'est jamais arrivé tant d'accidens, non jamais, dans un si court voyage. Verser dans un fossé, s'enfoncer dans la bourbe, puis dans une fondrière, être cahotée à en avoir les os brisés, enfin, perdre notre route... Où croyez-vous que nous sommes, Tony?

TONY.

Nous devons être dans la plaine de Crackskull, à peu près à quarante milles de la maison.

MISTRESS HARDCASTLE.

O bon Dieu! bon Dieu! l'endroit le plus dangereux du pays. Il ne nous manque qu'une aventure de voleurs pour rendre la nuit complète.

TONY.

N'ayez pas peur, maman, n'ayez pas peur; deux des cinq qui arrêtaient ici ont été pendus, et les trois autres ne nous trouveront pas peut-être; n'ayez pas peur.... Est-ce un homme qui galope derrière nous? Non, ce n'est qu'un arbre; n'ayez pas peur.

MISTRESS HARDCASTLE.

Ah! je mourrai d'épouvante.

TONY.

Voyez derrière ce taillis quelque chose qui ressemble à un chapeau.

MISTRESS HARDCASTLE.

O mort!

TONY.

Non, ce n'est qu'une vache; n'ayez pas peur, maman, n'ayez pas peur.

MISTRESS HARDCASTLE.

Sur ma vie, Tony, je vois un homme qui s'avance vers nous.... Ah! c'est bien un homme.... S'il nous voit, nous sommes perdus.

TONY, à part.

C'est mon beau-père, par tout ce qu'il y a de malheureux! c'est lui qui vient de faire sa petite promenade de tous les soirs.... (*A mistress Hardcastle.*) Ah! c'est un voleur avec des pistolets longs comme le bras. Qu'il a mauvaise mine!

MISTRESS HARDCASTLE.

Que le ciel nous protége! Il approche.

TONY.

Cachez-vous derrière ces arbres, et laissez-moi lui parler. S'il y a du danger, je tousserai et ferai: HEM! Cachez-vous bien quand je tousserai.

(Mistress Hardcastle se cache derrière un arbre dans le fond de la scène.)

SCÈNE VII.

M. HARDCASTLE, TONY; MISTRESS HARDCASTLE, dans le fond du théâtre.

HARDCASTLE.

Si je ne me trompe, j'ai entendu appeler au secours. Ah! Tony, c'est vous? Je ne vous attendais

pas de sitôt. Votre mère et votre cousine sont-elles en sûreté?

TONY.

En sûreté, chez ma tante Pedigrée. Hem!

MISTRESS HARDCASTLE, dans le fond.

Ah, Dieu! je vois qu'il y a du danger.

HARDCASTLE.

Quarante milles en trois heures! oh! c'est trop, mon garçon.

TONY.

De bons chevaux et une volonté forte abrégent les voyages, dit-on. Hem!

MISTRESS HARDCASTLE, toujours dans le fond du théâtre.

Il ne fera, j'espère, aucun mal au pauvre enfant.

HARDCASTLE.

Mais j'ai entendu une voix par ici; je serais bien aise de savoir d'où elle venait.

TONY.

C'était moi, monsieur, qui me parlais à moi-même. Je disais que quarante milles en trois heures c'était bien aller. Hem! Et certes, oui, c'est bien aller. Hem! J'ai attrapé un rhume en courant ainsi la nuit. Nous rentrerons, si vous voulez? Hem!

HARDCASTLE.

Mais si vous vous parliez à vous-même, vous ne vous répondiez pas à vous-même; je suis sûr d'avoir entendu deux personnes, et je veux (*élevant la voix*) trouver l'autre.

MISTRESS HARDCASTLE, toujours derrière l'arbre.

Ah ! il vient à moi ! Ah !

TONY.

Qu'avez-vous besoin d'aller, monsieur, si je vous dis tout? (*Le retenant.*) Hem ! Je vous promets la vérité... Hem !... Je vous dirai tout. Hem !

HARDCASTLE.

Je vous dis, moi, que je ne veux pas être retenu; je veux voir. N'attendez pas que je vous croie sur parole.

MISTRESS HARDCASTLE.

O Seigneur Dieu ! (*Elle quitte l'arbre derrière lequel elle se cachait, et elle accourt.*) Il tuera mon pauvre fils, mon cher enfant. Ici, brave homme ; épuisez votre rage sur moi; prenez mon argent, ma vie; mais épargnez ce jeune homme, épargnez mon enfant, si vous avez quelque pitié.

HARDCASTLE.

C'est ma femme, aussi vrai que je suis chrétien ! D'où vient-elle? Qu'est-ce que cela veut dire?

MISTRESS HARDCASTLE.

Ayez pitié de nous (*elle s'agenouille*), mon bon monsieur le voleur ! Prenez notre argent, nos montres, tout ce que nous avons; mais ne nous tuez pas. Nous ne vous dénoncerons pas à la justice; non, nous vous le promettons, mon bon monsieur le voleur.

HARDCASTLE.

Je crois qu'elle a perdu la tête. Quoi ! Dorothée, vous ne me connaissez pas?

MISTRESS HARDCASTLE.

Sur ma vie, c'est monsieur Hardcastle! La peur m'aveuglait. Ah! mon ami, qui pouvait penser de vous rencontrer ici, dans cet endroit effrayant, si loin de la maison? Pourquoi nous avez-vous suivis?

HARDCASTLE.

Êtes-vous folle, Dorothée, si loin de la maison? et nous sommes à quarante toises de notre porte... (*A Tony.*) C'est une de vos vieilles malices, mauvais garnement!... (*A mistress Hardcastle.*) Ne reconnaissiez-vous pas la grille et le mûrier? ne vous souvenez-vous plus de la grande mare?

MISTRESS HARDCASTLE.

Oui, je me souviendrai de la mare tant que je vivrai. J'y ai pris le mal de la mort. (*A Tony.*) Et c'est vous, méchant sujet, c'est vous à qui je dois tout ceci... Je vous apprendrai à rire aux dépens de votre mère.

TONY.

Eh! ma mère, toute la paroisse dit que vous m'avez gâté;... vous en recueillez les fruits.

MISTRESS HARDCASTLE.

Je vous gâterai, moi! je vous gâterai!

(Tony se sauve; elle le suit.)

HARDCASTLE.

Il y a du bon sens dans sa réponse pourtant.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

HASTINGS, MISS NEVILLE.

HASTINGS.

Ma chère Constance, pourquoi hésiter ainsi? nous tardons un moment, tout est perdu! un peu de courage et bientôt nous serons hors des atteintes de sa tyrannie.

MISS NEVILLE.

C'est impossible, je le sens. Les inquiétudes et l'agitation que j'ai éprouvées m'accablent tellement, que je suis incapable de m'exposer à de nouveaux périls. Deux ou trois ans de patience nous rendront le bonheur.

HASTINGS.

Un tel délai serait pire que l'inconstance. Fuyons, ma chère amie! que notre bonheur date de cet instant même. Périsse la fortune! l'amour et le bonheur nous rendront plus riches que les rois. Cédez à mes vœux.

MISS NEVILLE.

Non, monsieur Hastings, non. La prudence vient à mon secours, et me dicte ce que je dois faire. Dans le transport de la passion, la fortune paraît méprisable, mais arrive plus tard un long repentir. Je suis décidée à m'adresser à la compassion et à la justice de M. Hardcastle.

HASTINGS.

Il aurait la volonté de vous secourir qu'il n'en aurait pas le pouvoir.

MISS NEVILLE.

Mais il a quelque influence sur ma tante, et je veux m'y fier.

HASTINGS.

Je n'ai pas d'espérance. Mais, si vous persistez, je vous obéirai.

(Ils sortent.)

SCÈNE IX.

(La scène change.)

SIR CHARLES MARLOW, et MISS HARDCASTLE.

SIR CHARLES.

Quelle situation est la mienne! Si ce que vous dites est vrai, je trouve un fils coupable. Si c'est lui qui dit la vérité, je perdrai celle qu'il m'eût été si doux d'appeler ma fille.

MISS HARDCASTLE.

Je me fais gloire de votre estime, et, pour vous prouver que je la mérite, si vous vous placez avec mon père là où je vous ai dit, vous entendrez sa déclaration expresse. Mais il vient.

SIR CHARLES.

Je vais trouver votre père et l'amener au lieu indiqué.

(Sir Charles sort.)

MISS HARDCASTLE.

Non, monsieur Marlow, je ne veux ni ne puis vous retenir. Pensez-vous que je consentirais à une alliance qui pourrait être un objet de repentir pour vous! pensez-vous que je tirerais le moindre avantage d'une passion éphémère pour vous couvrir de confusion! pensez-vous que je pourrais jouir d'un bonheur qui serait accompli aux dépens du vôtre!

MARLOW.

Je vous jure qu'il n'est plus de bonheur pour moi que celui qu'il est en votre pouvoir de m'accorder. Mon seul repentir viendra de n'avoir pas connu plus tôt votre mérite. Je resterai malgré vos ordres; et quand bien même vous persisteriez à m'éviter, mon assiduité respectueuse réparerait les torts de ma conduite passée.

MISS HARDCASTLE.

Monsieur, renoncez à moi, je vous en supplie. Que notre connaissance finisse comme elle a commencé, par l'indifférence; j'ai pu souffrir pendant une heure ou deux un léger badinage; mais sérieusement, M. Marlow, pensez-vous que je consente à une union qui me ferait traiter de mercenaire, et vous d'imprudent? Avez-vous pu croire que je me laisserais prendre aux protestations hardies d'un amant sûr de lui-même.

MARLOW, se jetant à ses genoux.

Ah! ce regard ne peint-il pas l'inquiétude! n'exprime-t-il pas ma défiance de moi-même! Non, madame, plus je comprends votre mérite, plus je

perds ma confiance et ma résolution. Laissez-moi continuer.

SIR CHARLES.

Je n'y tiens plus. Charles, Charles, comment avez-vous pu me tromper? Est-ce là votre indifférence, et votre conversation est-elle donc si froide?

HARDCASTLE.

Et votre mépris glacial, votre entrevue si solennelle! qu'avez-vous à dire?

MARLOW.

Que je ne reviens pas de ma surprise. Qu'est-ce que cela veut dire.

HARDCASTLE.

Cela veut dire que vous dites et niez la vérité selon votre bon plaisir. Que vous courtisez une dame en tête à tête, et que vous en faites mystère en public; que vous avez enfin une histoire pour nous et une autre pour ma fille.

MARLOW.

Votre fille! mademoiselle est votre fille?

HARDCASTLE.

Oui, ma fille unique, ma Catherine; qui serait-elle donc?

MARLOW.

Oh! diable!

MISS HARDCASTLE.

Oui, monsieur, cette même demoiselle à la taille de perche, aux yeux louches pour laquelle vous me preniez (*elle salue*), celle que vous courtisiez comme l'homme paisible, modeste, sentimental et grave,

et puis comme le bruyant joujou du club des dames, leur favori, hardi, entreprenant et toujours bienvenu. Ha! ha! ha!

MARLOW.

Grand Dieu! qui pourrait supporter ceci? c'est pire que la mort!

MISS HARDCASTLE.

Dans lequel de ces deux rôles, monsieur, nous permettez-vous de vous adresser la parole? Comme le jeune homme bégayant, l'œil fixé à terre, parlant bas et détestant l'hypocrisie, ou comme le bruyant et hardi cavalier qui passe jusqu'à trois heures du matin avec mistress Mantrap, et la vieille mistress Biddy Buckskin. Ha! ha! ha!

MARLOW.

Malédiction sur ma tête! je n'ai jamais essayé de jouer l'impudent que je n'aie été pris. Je m'en irai.

HARDCASTLE.

Sur mon âme, vous ne vous en irez pas. Je vois que ce n'était qu'une méprise, et je m'en réjouis. Vous ne partirez pas, vous dis-je, monsieur, je sais que Catherine vous pardonne. Ne lui pardonnez-vous pas, Catherine? Nous vous pardonnons tous. Courage, jeune homme.

(Ils se retirent dans le fond du théâtre; miss Hardcastle regarde toujours Marlow d'un air moqueur.)

SCÈNE XI.

SIR CHARLES MARLOW, M. HARDCASTLE, MISS HARDCASTLE, MARLOW, TONY, MISTRESS HARDCASTLE.

MISTRESS HARDCASTLE.

Ainsi, les voilà partis. Qu'ils s'en aillent, peu m'importe.

HARDCASTLE.

Mais qui?

MISTRESS HARDCASTLE.

Ma soumise nièce et son galant M. Hastings. Celui qui est venu avec notre modeste M. Marlow.

SIR CHARLES.

Qui? mon brave Georges Hastings? Un excellent jeune homme, s'il en fut, et la jeune personne ne pouvait faire un plus sage choix.

HARDCASTLE.

En ce cas, je suis fier de son alliance.

MISTRESS HARDCASTLE.

Fort bien, s'il a pris la jeune personne, il n'a pas pris sa fortune, qui reste avec nous pour nous consoler de sa perte.

HARDCASTLE.

Assurément, Dorothée, vous ne voudriez pas être si mercenaire?

MISTRESS HARDCASTLE.

C'est mon affaire, et non la vôtre.

HARDCASTLE.

Mais vous savez que si votre fils, quand il sera majeur, refuse d'épouser sa cousine, celle-ci peut disposer de sa fortune.

MISTRESS HARDCASTLE.

Oui; mais il n'est pas d'âge, et elle n'a pas jugé à propos d'attendre son refus.

SCÈNE XII.

M. HARDCASTLE, MISTRESS HARDCASTLE, MISS HARDCASTLE, MISS NEVILLE, SIR CHARLES MARLOW, MARLOW, HASTINGS, TONY.

MISTRESS HARDCASTLE à part, voyant entrer Hastings et miss Neville.

Quoi! sitôt de retour! Je commençais à me consoler.

HASTINGS, à Hardcastle.

Monsieur, que ma honte soit mon châtiment pour avoir voulu fuir avec votre nièce. Nous revenons maintenant pour en appeler de vos droits à votre générosité. Je vis pour la première fois miss Neville, du consentement de son père, et notre amour fut fondé sur le devoir.

MISS NEVILLE.

Depuis sa mort je me suis condamnée à dissimuler, pour éviter l'oppression de ma tante Pedigrée. Dans une heure d'irréflexion j'étais même disposée à sacrifier ma fortune à la liberté de mon

choix ; mais je suis revenue d'un moment d'erreur, et j'espère de votre amitié ce que me refuse une parente plus proche.

MISTRESS HARDCASTLE.

Bah ! bah ! c'est la fin obligée de tous nos romans modernes.

HARDCASTLE.

Que ce soit ce que vous voudrez, je suis content qu'ils soient venus se confier à notre justice. Approchez, Tony, mon garçon ; refusez-vous la main de votre cousine que je vous offre en ce moment?

TONY.

Que signifierait mon refus? Vous savez, beau-père, que je ne puis la refuser que quand j'aurai l'âge.

HARDCASTLE.

Tant que j'ai cru possible de vous amener à d'heureux changemens, en vous cachant votre âge, je me suis entendu avec votre mère pour en faire un secret; mais, puisqu'elle en abuse, je dois vous déclarer que vous êtes majeur depuis trois mois.

TONY.

Majeur ! Suis-je majeur, mon père?

HARDCASTLE.

Depuis trois mois.

TONY.

Alors vous allez voir le premier usage que je ferai de ma liberté. (*Il prend la main de miss Neville.*) Je vous prends tous à témoins, que moi Anthony Lumpkin de Blank-Place, je refuse pour ma femme

légitime Constance Neville. Ainsi donc, miss Constance Neville peut épouser qui bon lui semble, et Tony Lumpkin est libre.

SIR CHARLES.

Brave jeune homme!

HASTINGS.

Mon digne ami!

MISTRESS HARDCASTLE.

Fils désobéissant!

MARLOW.

Je te félicite, mon cher Georges, et de bon cœur. Si mon petit tyran que voilà daignait être moins despote, je serais l'homme le plus heureux du monde, quand vous me rendriez le compliment.

HASTINGS, à miss Hardcastle.

Allons, madame, vous voici à la dernière scène de toutes vos ruses. Je sais que vous l'aimez, je suis sûr qu'il vous aime, vous serez époux.

HARDCASTLE, leur prenant la main.

C'est ce que je dis aussi. Monsieur Marlow, si elle est bonne épouse comme elle a été bonne fille, je crois que vous ne vous repentirez pas du marché. Allons donc souper. Demain nous rassemblerons tous les pauvres de la paroisse, et aux méprises de la nuit succédera un joyeux matin. Allons, mon garçon, prenez-la; vous vous êtes mépris sur votre maîtresse, je désire que vous ne vous mépreniez pas avec votre femme.

(Ils sortent.)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTES

SUR

LES MÉPRISES D'UNE NUIT.

On n'est pas surpris après la lecture de cette comédie qu'elle se soit maintenue sur la scène depuis son apparition. Elle s'éloigne même fort peu des habitudes de notre théâtre où elle pourrait être transportée avec de légers changemens. Nous en avons lu une imitation manuscrite, qui n'a pas encore été soumise à l'aréopage comique; nous espérons que notre traduction, en faisant connaître la pièce de Goldsmith, encouragera l'auteur à faire jouir plus tôt le public de son travail. Le dernier acte a dû être à peu près supprimé (1); nous n'aimerions pas en effet à voir un fils abuser trop long-temps des ridicules de sa mère : cette réflexion même nuit peut-être un peu dans la pièce anglaise au comique des excellentes scènes où mistress Hardcastle est mystifiée.

On peut remarquer avec quel art Goldsmith a fondu ensemble les deux intrigues de sa comédie. Une double intrigue est presque indispensable dans les pièces anglaises, ce qui détruit souvent l'unité d'intérêt. Ici la *sous-intrigue* (2) d'Hastings, qui sert à développer les caractères précieux de Tony Lumpkin et de mistress Hardcastle, se lie si bien à l'intrigue principale qu'elle en fait essentiellement partie. L'action n'est jamais arrêtée; de nouveaux incidens entretiennent sans cesse la curiosité et l'intérêt jusqu'au dénoûment qui est naturel et bien amené.

Le dialogue est facile, plein de verve et chaque personnage a son style, ce dont un traducteur est malheureusement obligé d'avertir ses lecteurs. Toutes les expressions sont si chastes qu'il

(1) Ce dernier acte aurait pu donner l'idée de l'amusante pièce du *Voyage à Dieppe*.

(2) L'expression anglaise est *under-plot*.

est peu de pièces anglaises où l'on trouve moins de phrases à éluder, moins de mots grossiers à effacer.

Dans toutes ses compositions Goldsmith écrit pour la bonne compagnie, tandis qu'en général dans les écrits de ses compatriotes qui se prétendent le peuple le plus moral de l'Europe, on trouve plus souvent *l'expression* d'une société corrompue et bravant toutes les bienséances.

(1) *You may be a Darby, but I'll be no Jane.* Nous dirions peut-être aujourd'hui : « Soyez M. Denis tant que vous voudrez, mais je ne veux pas être une madame Denis. »

(2) Cette compagnie parle dans un patois que nous n'avons pas essayé de reproduire avec beaucoup d'exactitude, le comique consistant ici dans l'accent de l'acteur.

(3) Il y a dans le texte, *in the squeezing of a lemon*, le temps d'exprimer un citron.

(4) *Of quagmire marsh.* Il y a affectation de la part de Tony d'ajouter au nom de son beau-père celui d'un marécage pour effrayer les voyageurs par les difficultés de la route.

(5) L'auteur veut-il parler des actrices ou de ces beautés qui étalent leur charme dans le foyer, rendez-vous de la plus mauvaise société et des dandys.

(6) On rit beaucoup au parterre anglais de cette saillie sur la loi des élections. En France, on ne parle pas politique au théâtre, si ce n'est par des allusions.

(7) *Hyder-Ali-kan*, dont le bon M. Hardcastle écorche le nom.

(8) Nous sommes même encore aujourd'hui des esclaves aux yeux des Anglais! Leur gouvernement console ses sujets en leur persuadant qu'ils sont le peuple le plus libre de la terre.

(9) Pièce de Farquhar très-comique, mais très-licencieuse.

(10) Terme du jeu de dés.

(11) Fleetstreet! rue de la cité qui jouit de grandes franchises.

(12) par le fameux Hogarth.

(13) *The dullissimo macaroni.*

(14) et (15) *Colline du haut en bas ; la plaine lit de plume*, etc.; noms imaginaires.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.